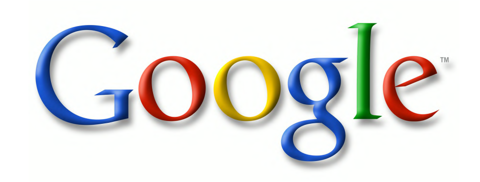

Google

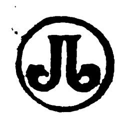
LÉGENDE CÉLESTE

NOUVELLE HISTOIRE

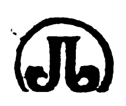
DE LA

VIE DES SAINTS.

II.



TYPOGRAPHIE
LACRAMPE FILS ET COMP.
rue Damiette, 2.




LEGENDE
CELESTE.

LÉGENDE CÉLESTE

NOUVELLE HISTOIRE DE LA

VIE DES SAINTS

AVEC LA VIE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

CELLE DE LA SAINTE-VIERGE

ET

Le Précis historique des Fêtes de l'Année

LE TOUT D'APRÈS LES DOCUMENTS LES PLUS AUTHENTIQUES

PAR UNE SOCIÉTÉ DE LITTÉRATEURS ET D'ECCLÉSIASTIQUES

Ouvrage revu par MM. les Vicaires généraux

ET APPROUVÉ PAR MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

—

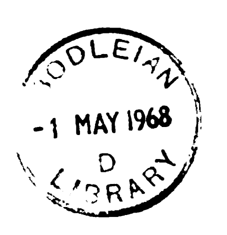
TOME DEUXIÈME.

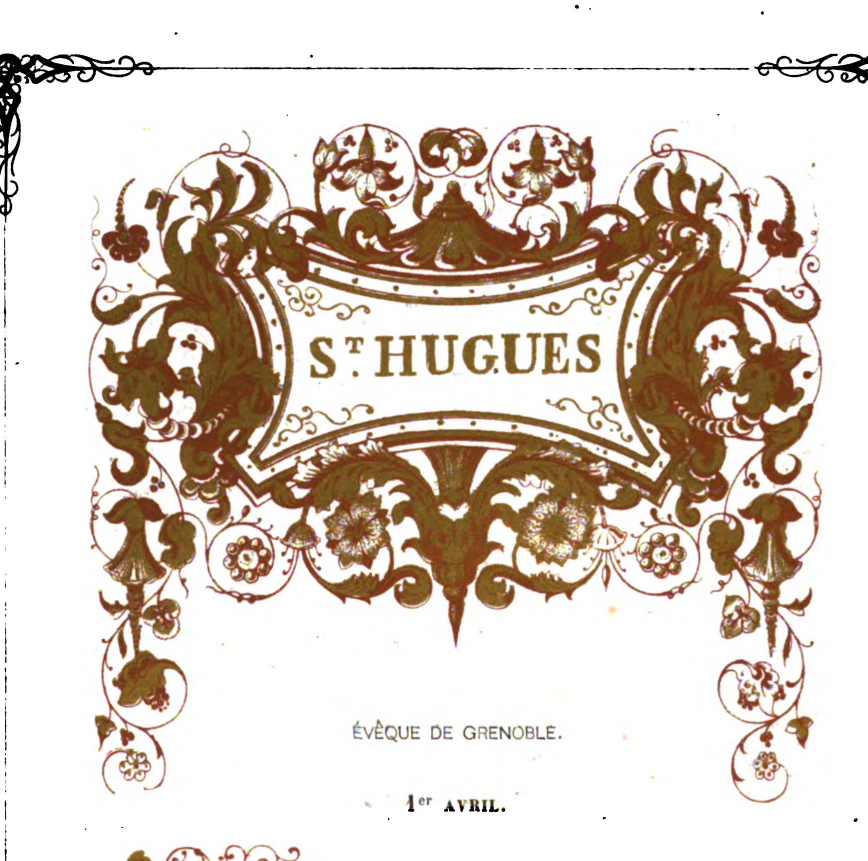


PARIS

J. B. HERMAN ET C[ie]

RUE DE CONDÉ, 16.





St HUGUES

ÉVÊQUE DE GRENOBLE.

1er AVRIL.

La petite ville de Châteauneuf en Dauphiné, au diocèse de Valence, comptait, en 1053, parmi ses habitants, un brave officier, nommé Odillon, qui savait concilier les devoirs du christianisme avec ceux de sa profession. Il employait son autorité à maintenir la discipline parmi les soldats, à leur inspirer des sentiments de religion, et à les préserver des vices où ils ne tombent que trop souvent. Depuis, il alla finir ses jours dans la Grande-Chartreuse, sous la conduite de saint Bruno et de ses successeurs. Il y mourut à l'âge de cent ans, après y avoir passé saintement les dix-huit dernières années de sa vie. Quant à sa femme, elle était restée dans le monde, où elle avait donné l'exemple des vertus chrétiennes. Hugues, leur fils, d'une taille élevée, d'une belle figure, mais d'une timidité extraordinaire, fit

d'excellentes études, sans négliger toutefois les exercices de piété. Il embrassa l'état ecclésiastique pour se consacrer entièrement au service de Dieu, et l'évêque de Valence le nomma chanoine de sa cathédrale. Les talents et la sainteté du jeune chanoine le rendirent l'ornement du chapitre; sa douceur et son affabilité lui gagnèrent tous les cœurs.

Hugues, évêque de Die, en Dauphiné, qui plus tard devint archevêque de Lyon, cardinal et légat du saint-siége, eut occasion de voir le pieux chanoine à Valence. Charmé de sa vertu et de son esprit, il voulut l'attacher à sa personne. Il l'employa avec succès, durant sa légation, à la réforme de plusieurs abus qui s'étaient glissés parmi les ecclésiastiques. En 1080, le légat tint un concile à Avignon; il y fut question de donner un pasteur à l'Eglise de Grenoble, qui, par les mauvais exemples du dernier évêque, se trouvait dans l'état le plus déplorable. Le légat et les pères du concile choisirent Hugues, persuadés que personne n'était plus digne que lui d'arrêter le cours des désordres, qui demandaient un prompt remède. Ce choix convenait d'ailleurs au clergé et aux habitants de Grenoble; il n'y eut que le saint qui s'opposa à son élection, tant il redoutait les devoirs attachés à l'épiscopat; mais on n'eut point égard à ses observations. Le nouvel évêque suivit le légat à Rome, où Grégoire VII le sacra. La comtesse Mathilde, souveraine de la Toscane, voulut subvenir à tous les frais de la cérémonie : elle lui fit présent de la crosse, de la mitre, et d'une petite collection de bons livres; elle lui demanda, pour toute reconnaissance, le secours de ses avis et de ses prières. Le saint profita de son voyage de Rome pour consulter le pape sur des peines intérieures de conscience. Il retrouva la paix et le calme dans les sages conseils du souverain pontife.

Sa présence n'étant plus nécessaire à Rome, il partit pour Grenoble. Il vit en arrivant les funestes effets de la mauvaise conduite de son prédécesseur; il ne put retenir ses larmes à la vue des désordres dont il était témoin. Les populations, dont l'instruction avait été négligée, s'abandonnaient aux vices les plus grossiers. Il y avait des abus tellement autorisés par la coutume, qu'on n'y faisait plus attention. On avait imaginé mille prétextes frivoles pour pallier l'usure et la simonie. Les laïques avaient usurpé les biens de l'Eglise. Les revenus de l'évêché avaient été tellement dissipés, que le nouvel évêque ne trouva aucuns fonds pour assister les pauvres et pour se procurer les choses les plus indispensables; mais il aima mieux manquer de tout que d'avoir recours à des contrats illégitimes, comme cela se pratiquait parmi ses diocésains. Non content de gémir sur ces abus, il résolut d'employer tous les moyens possibles pour



y remédier. Il intéressa le ciel en faveur de son troupeau par de longues veilles, des jeûnes rigoureux et des prières ferventes : aussi changea-t-il en très-peu de temps toute la face de son diocèse; mais à peine eut-il passé deux ans dans l'épiscopat qu'il s'en démit par humilité, d'après l'exemple de plusieurs saints évêques de cette époque. Il quitta donc son église et alla prendre l'habit de saint Benoît, dans l'abbaye de la Chaise-Dieu, au diocèse de Clermont en Auvergne, où l'on suivait la réforme aûstère de Cluny. Grégoire VII, informé de sa retraite, lui enjoignit de retourner à son église. Saint Hugues reprit ses fonctions avec une nouvelle ardeur, et il les exerça avec plus de fruit que jamais. Le soin d'annoncer la parole de Dieu l'occupait presque continuellement, et l'auteur de sa vie remarque qu'il avait un talent particulier pour la prédication.

A cette époque, saint Bruno et ses six compagnons, ayant pris la résolution de renoncer au monde, cherchaient une solitude pour se retirer. Le Dauphiné est une province qui renferme beaucoup de sites d'une grandeur imposante et sauvage. L'évêque de Grenoble, consulté par saint Bruno, lui indiqua dans son diocèse un désert affreux, appelé Chartreuse, où il le conduisit, en 1084, avec ses compagnons. Ce désert donna, depuis, son nom à l'ordre fondé par saint Bruno. Hugues, extrêmement édifié de la vie angélique que menaient les pieux solitaires, les visitait souvent, et s'assujettissait comme eux à tous les exercices de la pénitence. Comme ses aumônes étaient très-abondantes, il résolut un jour de vendre ses chevaux, afin de secourir davantage les pauvres; il se croyait d'ailleurs en état de faire à pied la visite de son diocèse. Saint Bruno le détourna de l'exécution d'un tel dessein, en lui représentant qu'il comptait trop sur ses forces, et qu'il devait ménager sa santé, fort affaiblie. En effet, des maux de tête et d'estomac lui causaient de vives douleurs et l'auraient souvent empêché, s'il eût eu moins de zèle, d'exercer les fonctions épiscopales ; car il resta infirme les quarante dernières années de sa vie.

A l'exemple de saint Ambroise, il pleurait dans le confessionnal avec ses pénitents, et par là les faisait entrer dans les sentiments de la plus vive componction. Il prêchait avec une ferveur qui attendrissait les âmes les plus insensibles, et il n'était pas plutôt descendu de chaire qu'il se livrait à l'administration du sacrement de pénitence. Il se jetait quelquefois aux pieds de ceux qui avaient des inimitiés, afin de les engager à oublier les injures et à se réconcilier. Extrêmement circonspect dans la direction des femmes, mort au monde et à tous ses biens, il n'avait que du dégoût pour les affaires temporelles. Il n'aimait ni à entendre ni à raconter les



nouvelles publiques, tant il craignait de blesser la charité par la médisance. Son amour pour les pauvres, dont nous avons déjà parlé, éclata surtout dans un temps de famine. Pour les assister, il vendit un calice d'or et une partie de ses ornements épiscopaux. Ce désintéressement engagea les riches de son diocèse à faire des sacrifices dans l'intérêt public.

Saint Hugues essuya une longue et grave maladie qui lui fournit l'occasion de pratiquer les plus héroïques vertus. Quelque temps avant sa mort, il perdit la mémoire ; il oublia tout, excepté ses prières, qu'il récitait presque sans discontinuer. On chercha à lui faire entendre que cette continuité ajoutait à son mal, mais on ne put rien obtenir ; il disait, à ce sujet, que la prière, loin de le fatiguer, lui donnait au contraire de nouvelles forces. Jamais il ne prononça une seule parole d'impatience ; il s'observait jusqu'à ne point parler de ses souffrances, et remerciait avec humilité ceux qui lui rendaient quelques services. Il mourut le 1er avril, en 1132, à l'âge de quatre-vingts ans, après en avoir passé cinquante-deux dans l'épiscopat. Le pape Innocent II le canonisa en 1134. Saint Hugues est compté parmi les écrivains ecclésiastiques, principalement à cause de son *Cartularium*, ou recueil de chartes, avec des remarques historiques fort curieuses. Ce *Cartularium* se conservait manuscrit à Grenoble. Guigues, cinquième prieur de la Grande-Chartreuse, qui avait été ami intime de l'évêque de Grenoble, composa sa vie deux ans après sa mort, par l'ordre du pape Innocent II.

Réflexions.

Tous les hommes ne sont pas sans doute appelés à une entière séparation du monde, mais tous sont appelés à se dérober de temps en temps au tumulte des affaires, pour rentrer en eux-mêmes et pour se faire une solitude au fond de leur cœur. Voilà le seul moyen qu'ils aient d'empêcher les dépérissements insensibles qu'éprouve la piété au milieu du commerce du monde ; sans cette précaution, les plus parfaits ne tardent point à se relâcher, et bientôt ils perdent cette vie de la foi, qui est l'unique principe de toutes les actions chrétiennes.

SAINT FRANÇOIS DE PAULE,

FONDATEUR DE L'ORDRE DES MINIMES.

2 AVRIL.

En allant de Naples à Reggio, on trouve, dans la Calabre, près de la mer de Toscane, la petite ville de Paule, du diocèse de Cosenza, où naquit François, dans l'année 1416. Ses parents, sans être riches, avaient une aisance qui leur permettait de vivre honnêtement. Modérés dans leurs désirs, contents par principe de religion de leur position modeste, ils ne souhaitaient qu'une chose, d'avoir des enfants. Pour en obtenir, ils s'adressèrent à Dieu par l'intercession de saint François d'Assise; ils s'engagèrent en même temps, s'ils avaient un fils, à le consacrer au service du Seigneur. Ce qu'ils désiraient si ardemment leur fut accordé; ils eurent un fils auquel ils donnèrent le prénom de François. Ils lui inspirèrent de bonne heure des sentiments de piété, et ils eurent la consolation de le voir entrer dans leurs vues. En effet, le jeune François montra dès son enfance beaucoup de goût pour la prière, la retraite et la mortification. Il eut une sœur nommée Brigide, qui épousa Antoine d'Alesso, gentilhomme calabrais. De ce mariage naquit André d'Alesso, qui accompagna en France saint François de Paule, son oncle. Brigide devint par là la tige des maisons d'Alesso, de Chaillou, d'Eaubonne, d'Ormesson, de Léseau, de Courcelles, etc., etc., qui ont toujours occupé de grandes charges dans la magistrature. Lorsque François eut atteint sa treizième année, son père le mit en pension chez les franciscains de la petite ville de Saint-Marc. Le jeune homme apprit chez ces religieux les premiers principes des sciences, et jeta les fondements de cette vie austère qu'il mena toujours depuis. Il s'interdit dès lors l'usage du linge et de la viande; et quoiqu'il n'eût pas fait profession de la règle de saint François, il ne laissait pas de la suivre dans tous ses points; il y ajoutait même de nouvelles mortifications, et donnait à tous les religieux l'exemple de la plus rigoureuse pénitence. Un an se passa de la sorte. François pria ses parents de l'accompagner dans les pèlerinages qu'il avait envie de faire à la ville d'Assise, à Rome et à Notre-Dame-des-Anges. De retour à Paule, il se retira, avec leur consentement, dans une solitude peu éloignée de la ville; mais, ne s'y trouvant pas assez isolé, il s'avança vers la mer et se creusa une grotte dans le coin d'un rocher. Il avait alors quinze ans à peine; il



couchait sur le roc et ne vivait que d'herbes, qu'il allait cueillir dans le bois voisin, ou que des âmes charitables lui apportaient.

Le jeune ermite n'avait pas encore vingt ans, que deux personnes pieuses se joignirent à lui pour embrasser son genre de vie. Les habitants voisins leur bâtirent à chacun une cellule avec une chapelle où ils s'assemblaient pour chanter les louanges de Dieu. Un prêtre de la paroisse venait leur dire la messe. Les disciples de François ayant considérablement augmenté, il entreprit, en 1454, de bâtir, avec la permission de l'archevêque de Cosenza, une église et un monastère. Instruits de son projet, les habitants des environs lui offrirent de l'aider. Chacun s'empressait de porter les matériaux ; il y eut même des personnes distinguées par leur naissance qui voulurent mettre la main à l'œuvre. Après avoir pris possession des bâtiments du monastère, François s'appliqua d'abord à établir la régularité parmi ses disciples, et à les assujettir à des pratiques uniformes. Pour lui, il ne diminua rien de ses premières austérités; il est vrai qu'il ne couchait plus sur le roc, mais il n'avait d'autre lit qu'une planche; une pierre ou un tronc d'arbre lui servait d'oreiller. Ce ne fut que dans sa vieillesse qu'il consentit à coucher sur une natte. Il ne mesurait le temps du sommeil que sur les bornes étroites de la nécessité, et il n'accordait de soulagement à la nature que pour se mettre en état de reprendre ses exercices avec une nouvelle ferveur. Il ne faisait qu'un repas par jour, sur le soir, encore ne vivait-il ordinairement que de pain et d'eau. Il fit de la charité, de la pénitence et de l'humilité la base de sa règle. Il obligea ses disciples à observer un carême perpétuel, et il leur défendit l'usage de la viande, des œufs, du lait, du fromage et du beurre. L'observation de cette rigoureuse abstinence lui parut si nécessaire à son ordre, qu'il en fit la matière d'un quatrième vœu ; car on doit savoir que dans tous les ordres monastiques on fait trois vœux : vœu d'obéissance, vœu de chasteté et vœu de pauvreté. François avait pour but de réparer, au moins par une sorte de compensation, les abus auxquels se livraient les chrétiens dans le carême. Il gémissait sans cesse à la vue du relâchement qui s'était introduit sous le rapport du jeûne, et des adoucissements que la tiédeur forçait l'Église de tolérer. Il prit *la charité* pour la devise de son ordre. Cette vertu devait en être l'âme et le caractère distinctif, et en unir les membres les uns avec les autres.

François se faisait surtout remarquer par sa profonde humilité. Quoiqu'il fût honoré des papes et des rois, il ne se regardait que comme un misérable pécheur qui étudiait Jésus crucifié. Par humilité, il désigna ses disciples sous le nom de *minimes*, comme pour indiquer qu'ils étaient les

derniers dans la maison du Seigneur. Le supérieur de chaque maison ne devait prendre que le titre de *correcteur*, et se souvenir sans cesse qu'il était le serviteur de tous les autres, conformément à ces paroles de Jésus-Christ : *Que celui qui est le plus grand parmi vous, devienne comme le plus petit.* L'archevêque de Cosenza approuva le nouvel ordre en 1471 ; le pape Sixte IV le confirma par une bulle datée du 23 mai 1474, et en créa François supérieur général. Le saint ne comptait encore parmi ses disciples qu'un petit nombre de clercs et un seul prêtre. François, dans l'année 1476, fonda deux nouvelles maisons de son ordre, l'une à Paterno, sur le golfe de Tarente, et l'autre à Spezza, dans le diocèse de Cosenza. Trois ans après, il passa en Sicile, où il fut reçu avec des acclamations générales. Il opéra dans cette île plusieurs guérisons miraculeuses, et y fonda un monastère. A son retour dans la Calabre, il établit un nouveau monastère à Corigliano, au diocèse de Rossano ; mais Ferdinand, roi de Naples, et ses deux fils, Alphonse, duc de Calabre, et Jean, cardinal d'Aragon, mécontents de quelques avis de François, trouvèrent mauvais qu'il eût bati des monastères dans le royaume sans le consentement du roi. Ferdinand alla même jusqu'à commander son arrestation. Mais la vénération qu'on avait pour le saint était si grande, que l'ordre de Ferdinand ne s'exécuta point.

Le saint ajoutait encore à ses vertus le don de prophétie. Il prédit la prise de Constantinople par les Turcs, plusieurs années avant l'événement. Les Turcs, conduits par Mahomet II, s'emparèrent de Constantinople le 28 mai 1453. Constantin Paléologue, le dernier des empereurs grecs, périt dans la mêlée en combattant avec courage. François prédit aussi que les Turcs prendraient Otrante, ville alors importante et comme la clef du royaume de Naples, mais qu'ils ne la conserveraient pas longtemps. Achmet attaqua effectivement la place et s'en rendit maître le 31 août 1480. Les Napolitains parvinrent cependant à reprendre Otrante et à chasser les Turcs de l'Italie ; il est vrai que la mort du sultan et la guerre civile qui s'éleva entre Bajazet II et Zizime ne contribuèrent pas peu au succès des Italiens. Les prodiges que Dieu ne cessait d'opérer par son serviteur excitaient partout l'admiration. Le pape Paul II, voulant s'assurer de la vérité des faits, chargea un de ses camériers de se rendre sur les lieux, et de s'adresser à l'archevêque de Cosenza pour avoir une connaissance exacte de tout ce que publiait la renommée. Le prélat dit au député qu'il connaissait particulièrement François, que c'était un homme d'une vertu extraordinaire. « Il ne tient qu'à vous, ajouta-t-il, de le voir, de l'interroger ; vous donnerez par là une nouvelle force à

votre témoignage. » Le camérier suivit l'avis de l'archevêque, et fit une visite à François, accompagné de Charles Pyrrhot, chanoine de Cosenza, que le saint avait guéri d'une maladie dix ans auparavant. Lorsqu'ils arrivèrent l'un et l'autre, François travaillait avec les ouvriers aux fondations de son église ; mais il ne les eut pas plutôt aperçus, qu'il quitta son travail pour aller au-devant d'eux. Le camérier s'étant mis en devoir de lui baiser la main, suivant l'usage pratiqué en Italie à l'égard des prêtres et des religieux, il n'y voulut jamais consentir. « C'est à moi, dit-il au camérier en se prosternant à ses pieds, c'est à moi de baiser vos mains, qui sont consacrées depuis trente ans par l'oblation du saint sacrifice. » Ce discours surprit le camérier ; et comme François ne l'avait jamais ni vu ni connu, il comprit que Dieu seul lui avait révélé depuis combien de temps il était prêtre. Il lui dit, sans toutefois lui déclarer le sujet de son voyage, qu'il serait bien aise de l'entretenir dans son couvent. François le conduisit dans une chambre. Le député du pape, qui avait de l'esprit et qui possédait le talent de rendre plausible tout ce qu'il disait, fit tomber la conversation sur le nouvel institut. Il l'accusa d'introduire une rigueur indiscrète, des singularités blâmables, et il exhorta le saint à rentrer dans la voie commune, où tant de grands hommes avaient marché avec succès. Celui-ci reprit modestement les objections qu'on lui avait faites et les réfuta toutes avec beaucoup de solidité. Le camérier conçut pour lui une profonde estime, et alla rendre au pape un compte fidèle de tout ce qu'il avait vu.

Louis XI, gouvernant alors la France, se vit vers ce temps attaqué d'une maladie de langueur contre laquelle la médecine demeurait impuissante; car ce prince, qui avait encore plus peur de la mort que des souffrances occasionnées par le mal, avait promis dix mille écus par mois à son médecin, s'il pouvait, sinon le guérir, du moins lui prolonger ses jours. Renfermé dans le château de Plessis-les-Tours, la crainte de la mort lui causait une mélancolie noire qui ajoutait à l'intensité de la maladie ; il avait ordonné que l'on fît des prières, des processions et des pèlerinages pour le rétablissement de sa santé ; il voulut en outre que l'on apportât dans sa chambre les reliques d'un grand nombre de saints. Mais voyant que sa maladie augmentait graduellement, il eut la pensée de recourir au saint ermite de Calabre, dont on disait tant de choses surprenantes. Il l'envoya prier de venir en France pour le guérir, avec promesse de lui procurer, ainsi qu'à son ordre, les plus grands avantages. Cette promesse ne toucha nullement François. Louis, en ayant été informé, agit auprès du roi de Naples afin qu'il obligeât le saint à entre-



prendre le voyage de France; mais François déclara franchement qu'il ne ferait point un voyage de quatre cents lieues pour un prince qui lui demandait un miracle dans des vues purement humaines, que ce serait d'ailleurs tenter Dieu. Louis XI, que la crainte de la mort tourmentait de plus en plus, s'adressa au pape Sixte IV pour obtenir ce qui lui avait été refusé jusqu'à ce jour. Le serviteur de Dieu, ayant reçu deux brefs du pontife, qui lui ordonnait de se rendre en France au plutôt, partit sans délibérer davantage; il passa par Naples et par Rome, où on le reçut de la manière la plus honorable. Louis XI, apprenant son arrivée en France, fit présent d'une bourse de dix mille écus à celui qui lui en apporta la première nouvelle. Le Dauphin son fils, et les seigneurs les plus illustres de la cour, eurent ordre d'aller recevoir François à Amboise, et de l'amener au château de Plessis-les-Tours. Le roi alla au-devant de lui, et se jeta à ses pieds pour le conjurer d'obtenir que Dieu lui prolongeât la vie. Le saint répondit ce qu'une personne sensée devait répondre à une pareille demande: il lui fit comprendre que la vie des rois a ses bornes comme celle des autres hommes; que les décrets de Dieu sont immuables, et qu'il n'y a d'autre parti à prendre que de se soumettre avec résignation à la volonté du ciel, et de se préparer à mourir saintement. Louis le logea dans son château et lui donna un interprète. Il eut plusieurs conférences avec lui, tant en particulier qu'en présence de plusieurs personnes. François s'exprimait avec tant de sagesse, quoiqu'il n'eût aucune connaissance des lettres humaines, que suivant Philippe de Commines qui l'entendit plusieurs fois, tout le monde était persuadé que le Saint-Esprit parlait par sa bouche. Louis XI mourut dans ses bras, le 13 août 1483, après lui avoir recommandé ses enfants.

Charles VIII, fils et successeur de Louis XI, continua à François l'estime et l'attachement que le roi son père avait eus pour lui, il le consultait dans toutes les choses qui regardent sa conscience, et même dans les affaires de l'État; il voulut qu'il tînt sur les fonts de baptême le Dauphin son fils. Il fit bâtir dans le parc de Plessis un couvent de Minimes, et un second à Amboise, à l'endroit même où il avait reçu François n'étant encore que Dauphin. Lors de son expédition en Italie, Charles VIII fonda sur le mont Pincio à Rome, un monastère du même ordre pour la nation française. Ce monastère, dédié à la Sainte-Trinité, a produit des hommes célèbres. Ce fut aussi sous le règne de Charles VIII que François fonda le couvent de Nigeon, près de Paris.

La règle de l'ordre n'avait pas reçu d'abord toute sa perfection; diverses circonstances avaient rendu quelques changements indispen-

sables. Lorsqu'elle fut en état d'être présentée au souverain pontife, Alexandre VI l'approuva, et depuis Jules II confirma cette approbation. Après la mort de Charles VIII, arrivé en 1498, François se mit en mesure de retourner en Italie; mais Louis XII, successeur de Charles VIII, ne le lui permit pas. Quelque temps après, le saint, intérieurement averti de la proximité de sa mort, s'y prépara par un redoublement de ferveur. La fièvre le prit le dimanche des Rameaux, le jeudi saint il assembla ses religieux pour leur recommander l'amour de Dieu, la charité entre eux, et la fidélité à tous les points de la règle. Il mourut le lendemain 2 avril 1508, à l'âge de quatre-vingt-onze ans. Léon X le canonisa en 1519. On l'enterra dans l'église du couvent du Plessis, où il resta jusqu'à l'année 1562, que les protestants brûlèrent son corps avec le bois d'un grand crucifix. Le père Decorte, minime, a écrit la vie de saint François : cet ouvrage est assez estimé.

Réflexions.

Les hommes, livrés à la vanité, ou subjugués par l'amour du monde, recherchent avidement toutes les occasions de se produire au grand jour. La solitude leur est insupportable; ils craignent d'habiter avec eux-mêmes, et toute leur vie se passe dans un cercle continuel d'occupations frivoles et souvent dangereuses. Ils ne trouvent pourtant point de bonheur après lequel ils soupirent; ils ne rencontrent au contraire que troubles et afflictions. On ne doit pas s'en étonner. C'est en Dieu, c'est dans son propre cœur, si la charité y règne, que l'homme trouvera la vraie félicité.

SAINTE THÉODOSIE,

VIERGE ET MARTYRE A CÉSARÉE.

La ville de Tyr en Palestine avait vu naître sainte Théodosie. Élevée dans la religion chrétienne, elle s'engagea par vœu à vivre dans la virginité. L'empereur Galère Maximien avait renouvelé la persécution contre les chrétiens, et il avait notamment écrit à Urbain, gouverneur de la ville de Césarée, de forcer tous les sujets de l'empire à sacrifier aux dieux. Le gouverneur, qui, personnellement n'aimait pas les chrétiens, exécuta les ordres qu'il avait reçus avec une barbarie incroyable. Théo-

dosie se trouvait à Césarée dans l'année 308, elle vit un jour des chrétiens enchaînés devant le palais du gouverneur Urbain, qui attendait le moment de l'interrogatoire. Théodosie s'approcha d'eux, les félicita sur le bonheur qu'ils avaient de souffrir pour Jésus-Christ, les exhorta à confesser généreusement leur foi, et les pria de se souvenir d'elle lorsqu'ils seraient devant Dieu. Les gardes, mécontents de ce qu'elle disait, l'arrêtèrent et l'amenèrent au gouverneur, qui depuis plus de trois ans travaillait inutilement à exterminer de sa province le nom chrétien. Urbain prit la contenance ferme et assurée de la jeune vierge en sa présence pour un mépris de son autorité. Aussi la fit-il étendre sur le chevalet, et les bourreaux lui coupèrent le sein, après lui avoir déchiré les côtés avec des ongles de fer. La sainte souffrit cette affreuse torture sans laisser échapper ni plaintes, ni soupirs; on remarquait même sur son visage une sérénité que rien ne paraissait capable d'altérer. « Votre cruauté, disait-elle au juge, me procure un bonheur qu'il me serait douloureux de voir différer. Je me réjouis d'être appelée à la couronne du martyre, et je remercie Dieu de tout mon cœur de m'avoir jugée digne d'une telle grâce. » Le gouverneur, voyant qu'elle ne mourait point, malgré toutes les tortures auxquelles il l'avait condamnée, la fit jeter dans la mer. Il envoya d'autres chrétiens dans les mines de la Palestine. Le zèle que déploya Urbain dans cette persécution contre le christianisme ne lui servit à rien, et il ne survécut pas beaucoup à l'exécution de sainte Théodosie; car l'empereur le fit décapiter pour ses crimes. Sainte Théodosie n'avait que dix-huit ans lors de son supplice, qui eut lieu le 2 avril 308. On l'honore avec une dévotion particulière à Venise et dans d'autres lieux. Elle est nommée dans les calendriers des latins des Grecs et des Russes. Le savant Étienne Assemani a publié ses actes écrits en chaldaïque.

SAINT NISIER,

ÉVÊQUE DE LYON.

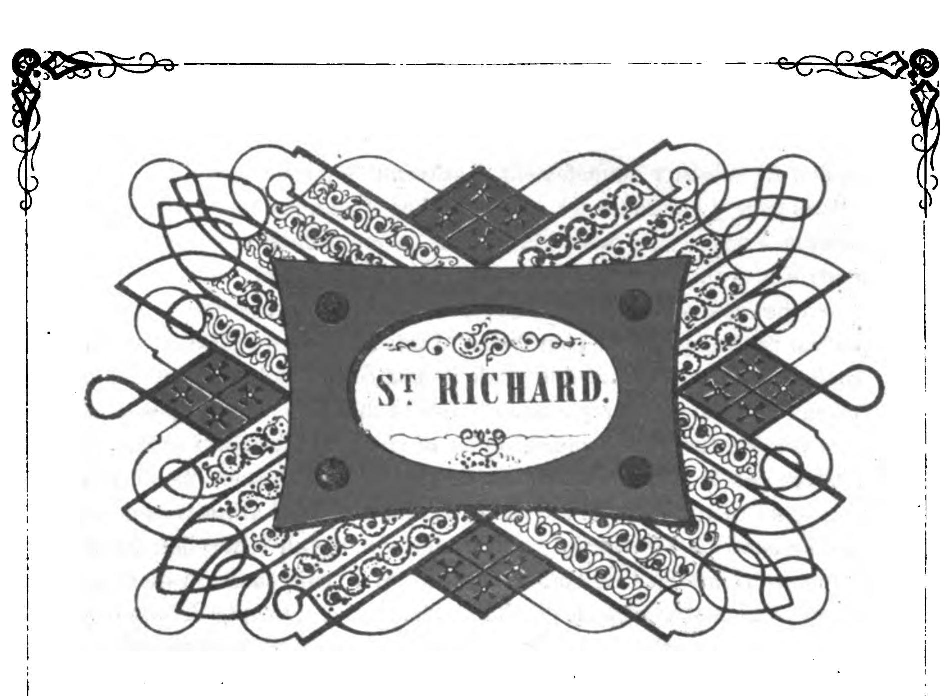
Nicétius ou Nisier sortait d'une ancienne famille gauloise très-honorable, qui habitait la Bourgogne. Élevé avec un grand soin dans la connaissance des lettres et dans les maximes de la piété chrétienne, il se faisait remarquer, dès son enfance, par son humilité et son amour pour la prière. Il se plaisait à instruire les domestiques de son père, ainsi que



leurs enfants, des vérités de la religion, et à leur apprendre le psautier et le chant de l'église. Il s'appliquait aussi à conserver son corps et son esprit dans une inviolable pureté, qui le portait à éviter tout ce qui aurait pu faciliter l'entrée aux tentations.

Saint Agricole, évêque de Châlons-sur-Saône, ordonna Nisier prêtre. Saint Serdot, son oncle, occupait le siége épiscopal de Lyon ; il vint à mourir en 551. Pour le remplacer dignement, les évêques de la province jetèrent les yeux sur saint Nisier, qui ne songeait guère à une telle dignité ; car son humilité lui faisait croire qu'il était incapable de remplir les devoirs importants de l'Épiscopat. On n'eut pas égard à ses scrupules, et il fut sacré quelque temps après la mort de son oncle. Il gouverna son Eglise avec un zèle infatigable, ayant soin de maintenir la discipline ecclésiastique. Sa charité n'avait point de bornes, et tous les habitants pauvres de la ville y avaient les mêmes droits. Sa mort arriva le 2 avril 573. Plusieurs miracles ont attesté ses vertus. Ses reliques sont déposées à Lyon dans la paroisse qui lui est dédiée. Il est cité en ce jour dans les martyrologes. Les Bollandistes rapportent la vie de ce saint évêque, qui a été écrite également par Grégoire de Tours, petit-neveu par sa mère, de saint Nisier.

L'église de Saint-Nisier à Lyon remonte à une haute antiquité; son architecture, complétement romane, en faisait un édifice intéressant dans l'histoire archéologique de l'art chrétien ; mais malheureusement il est arrivé à ce monument comme à presque tous nos monuments remarquables du moyen age, d'être restaurés; c'est-à-dire d'être altérés dans leur construction primitive, d'être défigurés dans leurs détails, et enfin d'être abîmés dans tout leur ensemble, de manière qu'il est difficile de pouvoir reconnaître leur époque précise, et qu'on ne voit plus que des édifices bâtards, qui semblent réunir des fragments de tous les styles d'architecture.



ÉVÊQUE DE CHICHESTER (ANGLETERRE).

3 AVRIL.

On voit à quatre milles de Worchester le bourg de Droitwich, qui envoie un député au parlement, et qui a des sources d'eau salées, appelées wyche d'un mot anglo-saxon : de là viennent les noms de *Nantwich*, de *Midlewich* et de *Northwich*. Droitwich avait un château, appelé Wich, qui appartenait à Richard et à Alice de Wich, père et mère du jeune Richard dont nous écrivons la vie. Peu soucieux des amusements pour lesquels on est si passionné dans le premier âge, Richard se montra dès son enfance porté à la vertu. Il partageait son temps entre l'étude des sciences et les exercices de la religion.

La fortune de son frère aîné ayant été dérangée, Richard se chargea de la gestion de ses propriétés, et, à force de travail, d'ordre et d'économie, il vint à bout de rétablir les affaires de son frère et de le mettre

en état de subsister honnêtement. Après cette bonne action, il se rendit à Paris pour y continuer les études qu'il avait commencées à Oxford. Il vécut en France, avec deux amis choisis, d'une manière très-austère. Sa nourriture ordinaire consistait en du pain bis et de l'eau; cependant les dimanches et les principales fêtes, il mangeait un peu de viande ou de poisson par complaisance pour ceux qui venaient le visiter. De retour en Angleterre, il prit à Oxford le grade de maître ès arts; il alla ensuite à Bologne, en Italie, pour y étudier le droit canonique. Ses progrès dans cette science furent si rapides, qu'on le chargea d'un cours public. Il n'exerça pas longtemps la fonction de professeur, l'histoire ne dit pas pour quel motif; il revint à Oxford, où son mérite lui attira l'estime et la vénération de l'Université, qui le choisit pour son chancelier. Saint Edmond, archevêque de Cantorbéry, l'invita à venir dans son diocèse, et, après lui avoir conféré la dignité de chancelier, lui confia le soin des plus importantes affaires de son diocèse. Richard répondit parfaitement à l'opinion que l'archevêque de Cantorbéry avait conçue de lui. Il vivait toujours dans une grande simplicité, et consacrait ses revenus à des œuvres de charité. Il se montrait inflexible à l'égard de toutes les sollicitations, et on ne put jamais le déterminer à recevoir aucun des présents qu'on fait quelquefois aux personnes qui occupent de hauts emplois. Saint Edmond ayant été exilé en France par le roi d'Angleterre, Richard l'accompagna et resta avec lui jusqu'à sa mort. Il se retira ensuite chez les dominicains d'Orléans. Pendant son séjour chez ces religieux, il se livra à l'étude de la théologie, et reçut la prêtrise; après quoi il revint en Angleterre pour y desservir une cure dans le diocèse de Cantorbéry. Boniface, successeur de saint Edmond, lui rendit la place de chancelier, et utilisa ainsi son mérite dans l'intérêt du diocèse de Cantorbéry.

L'évêque de Chichester, Raoul Nevil, étant mort en 1240, Henri III choisit pour son successeur Robert Passelew, auquel il s'intéressait. Robert n'avait aucune des qualités convenables à un bon évêque. Le métropolitain et les suffrageants, après l'avoir examiné, le jugèrent inhabile, et déclarèrent nulle la présentation du roi; ils élurent en même temps, en sa place, Richard de Wich, qui fut sacré en 1245. Henri, mécontent de cette élection, saisit le revenu de l'évêque de Chichester, qui eut à essuyer, dans cette circonstance, beaucoup de désagréments de la part du roi et de ses officiers. Le pape Innocent IV, instruit de l'affaire, confirma l'élection de Richard. Ce dernier obtint à la fin mainlevée de la saisie de son revenu. Débarrassé de ces soucis, il accorda



toute son attention au gouvernement de son diocèse, visitant les malades, enterrant les morts, recherchant les pauvres, et surtout les pauvres honteux, pour subvenir à leurs besoins. Son intendant se plaignit un jour de ses aumônes abondantes qui excédaient ses revenus. Richard lui répondit qu'il fallait vendre sa vaisselle et son cheval. Un incendie lui occasionna une perte considérable, il ne crut pas pour cela devoir réduire ses charités. « Qui sait, disait-il à ce sujet, si Dieu n'a pas permis cet accident pour nous punir de ce que nous sommes trop attachés aux biens de ce monde. » A le voir, on aurait dit qu'il était dans une perpétuelle contemplation des choses célestes. Il prêchait avec une onction qui supposait un homme doué de l'esprit de prière dans un degré éminent. Il supportait les injures avec patience, et ne répondait à ses ennemis que par des bienfaits. Il maintenait la discipline avec un zèle inexorable, surtout quand il s'agissait dès mauvais prêtres. Un ecclésiastique, protégé per l'archevêque de Cantorbéry et par le roi d'Angleterre, ne put trouver indulgence auprès de Richard pour une faute grave, contraire à la sainteté du sacerdoce. Cette inflexibilité ne s'étendait pas aux pécheurs repentants et pénitents, l'évêque de Chichester les recevait au contraire avec bienveillance, à l'exemple de Jésus-Christ.

La Palestine était alors attaquée très-vivement par les musulmans, dits Sarrasins : on le chargea de prêcher en Angleterre une croisade contre ces infidèles; mais tandis qu'il s'acquittait de cette glorieuse mission, il tomba malade. Sentant approcher sa dernière heure, il la prédit à ceux qui l'environnaient, et se prépara avec une piété ardente à paraître devant Dieu. Il mourut dans l'Hôtel-Dieu de Douvres, le 3 avril 1253, dans la neuvième année de son épiscopat, et la cinquante-sixième de son âge. Porté à Chichester, on l'enterra dans la cathédrale, devant l'autel qu'il avait lui-même consacré à la mémoire de saint Edmond. Le bruit des guérisons miraculeuses opérées à son tombeau détermina le pape à nommer des commissaires pour examiner la vérité de ces faits, dont plusieurs furent constatés de la manière la plus authentique. Le pape Urbain IV canonisa solennellement saint Richard en 1262. Raoul Bocking, qui avait été quelque temps confesseur de l'évêque de Chichester, écrivit sa vie, qu'il dédia à la comtesse Isabelle d'Arundel. Capgrave rapporte une autre vie du saint évêque, écrite peu de temps après sa mort. Le père Papebroch y a joint des notes historiques intéressantes.

Réflexions.

Il n'est pas rare de voir des chrétiens, dans les places mêmes où l'on

se pique le plus de posséder de grandes lumières, ignorer les obligations essentielles de leur état, ainsi que ce qu'ils doivent à Dieu, au prochain et à eux-mêmes. Cette ignorance vient de ce que depuis sa jeunesse on ne s'occupe plus de ses devoirs religieux, et qu'on ne veut pas se donner la peine de s'en occuper.

SAINT NICETAS,

ABBÉ EN BITHYNIE.

La famille de Nicétas demeurait en Bithynie. Philarète, son père, après la mort de sa femme, s'était retiré dans un monastère; il avait également placé son fils dans un établissement du même genre, où l'on pratiquait de rigides austérités. Le jeune Nicétas ne tarda pas à imiter les modèles de vertus qu'il avait sous les yeux. La prière et la lecture des livres sacrés remplissaient presque tout son temps. Mais, comme il voulait toujours croître en perfection, il alla vivre dans le monastère de Saint-Serge de Medicion, situé sur le mont Olympe, du côté de la ville de Pruse en Bithynie. Saint Nicéphore avait fondé en 770 ce monastère, qu'il admisnitrait. Nicétas remplit tous les devoirs de son état avec beaucoup d'édification, et saint Taraise, archevêque de Constantinople, l'ordonna prêtre dans l'année 790. Après la mort de saint Nicéphore, arrivée vers l'an 800, Nicétas, choisi pour être son successeur, se montra, par ses vertus, digne de la place qu'il occupait. Il menait avec ses moines une vie angélique, lorsque les discussions religieuses vinrent troubler la tranquillité dont il jouissait. L'empereur Léon l'Arménien, persuadé qu'il devait son élection à l'influence des iconoclastes, reprit en 813 la persécution de Constantin Copronyme contre les saintes images. Ce prince exila le saint patriarche Nicéphore, et mit sur le siége patriarcal de Constantinople un de ses officiers, nommé Théodose, qui n'avait ni vertu, ni capacité. Nicétas se déclara publiquement contre de pareils abus. Son zèle lui attira un emprisonnement, deux exils et toutes les souffrances qui en furent la suite : ce qui ne l'empêcha point de protester ouvertement contre la nomination de Théodose comme patriarche, et contre la persécution déclarée à la tradition de l'Eglise universelle. La cour impériale lui fit, par intermédiaire, de magnifiques promesses; mais jamais on ne put le déterminer à changer de sentiments. Exilé dans l'île de Sainte-Glycerie, aux extrémités de la Propontide, l'eunuque

Anthime le renferma dans une étroite prison. Il y resta six ans, pendant lesquels il souffrit toutes sortes de mauvais traitements. Il ne pouvait recevoir personne, et on lui faisait passer, par une petite fenêtre, la quantité de nourriture nécessaire pour ne pas mourir de faim.

L'empereur Léon l'Arménien, ayant été assassiné le jour de Noël de l'année 820, Michel le Bègue, son successeur, rappela saint Nicétas, qui ne voulut ni retourner à son monastère, ni vivre à Constantinople. Il se renferma dans un petit ermitage auprès de cette ville, et y mourut le 3 avril 824. Surius et les Bollandistes ont publié sa vie, écrite par le moine Théostericte, qui avait été longtemps son disciple.

SAINT ISIDORE DE SÉVILLE.

4 AVRIL.

L'Église d'Espagne a toujours regardé saint Isidore comme le plus illustre de ses docteurs. Le huitième concile de Tolède, tenu quatorze ans après sa mort, l'appelle le docteur excellent, la gloire de l'Église catholique, le plus savant homme qui eût paru pour éclairer les derniers siècles. Sa famille habitait Carthagène. Son père et sa mère se recommandaient encore plus par leur vertu que par leur noblesse. Isidore avait pour frères saint Léandre et saint Fulgence, tous deux évêques, et pour sœur sainte Florentine. Il se consacra, dès sa jeunesse, au service de l'Église, et se prépara aux difficiles fonctions du ministère par une grande application à l'étude et aux exercices de piété. Il s'unit à saint Léandre son frère, archevêque de Séville, pour travailler à la conversion des Visigoths, attachés à l'hérésie arienne. Il continua de manifester son zèle sous les règnes de Recarède, de Witeric, de Gundemar et de Sisemond. A la mort de saint Léandre, arrivée en 601, le clergé de Séville élut Isidore son frère pour le remplacer. Le nouvel archevêque s'appliqua fortement à rétablir dans l'Église d'Espagne la discipline gravement altérée, depuis longtemps, par les Goths et les Visigoths, et il devint l'âme des conciles qui traitèrent cette matière importante. On doit donc le regarder principalement comme l'auteur de toutes les sages et prudentes décisions rendues alors; et il n'en faudrait pas davantage pour inspirer de son savoir et de son zèle la plus haute idée. C'est du moins l'opinion du savant cardinal d'Aguire dans ses notices sur les conciles d'Espagne.

Saint Isidore présida, en 619, au concile de Séville. Il disputa publiquement dans cette assemblée contre un évêque de la secte des acéphales, nommé Grégoire, venu de la Syrie; il réfuta si solidement l'hérésie des eutychéens, laquelle avait produit celle des acéphales, que Grégoire abjura l'erreur sur-le-champ pour revenir à la doctrine catholique. Il présida aussi en 633 au quatrième concile de Tolède, le plus célèbre de tous les conciles d'Espagne. Cet honneur appartenait à Just, archevêque de Tolède, en qualité de primat; mais le respect qu'on avait pour Isidore le lui fit céder par le primat même. Les infirmités de la vieillesse n'arrêtèrent ni le zèle, ni la ferveur de saint Isidore. Pendant les six derniers mois de sa vie, il redoubla ses aumônes avec une telle profusion, qu'on voyait venir chez lui une foule de pauvres depuis le matin jusqu'au soir. Lorsqu'il sentit la mort s'approcher, il fit appeler deux évêques, se rendit avec eux à l'église, où l'un le couvrit d'un cilice, et l'autre lui mit de la cendre sur la tête. Levant alors les mains au ciel, il pria avec piété, demanda pardon de ses péchés, reçut ensuite de la main des évêques le corps et le sang de Notre-Seigneur, se recommanda aux prières des assistants, remit à ses débiteurs ce qu'ils lui devaient, exhorta le peuple à la charité, et distribua aux pauvres tout ce qu'il possédait; après quoi il retourna chez lui, où il mourut en paix le 4 avril 636, après un épiscopat de trente-cinq ans. On l'enterra dans la cathédrale de Séville; mais Ferdinand Ier, roi de Castille et de Léon, fit transporter son corps, en 1063, dans l'église de Saint-Jean-Baptiste de la ville de Léon.

Luc, évêque de Tuy en Galice, a composé, en 1236, une vie de saint Isidore, qui est citée par Mabillon; mais cet auteur ne s'est montré ni exact, ni judicieux. Aussi pour apprécier saint Isidore, ne faut-il consulter que ses ouvrages, ainsi que ceux de saint Braulion et de saint Ildefonse, ses disciples. Saint Isidore connaissait les langues grecque, latine et hébraïque. Il avait une érudition vaste et une connaissance approfondie des anciens auteurs, tant sacrés que profanes. Nous avons de lui, 1° une *Chronique* qui commence à la création et finit à l'an 626 de Jésus-Christ; 2° *l'Histoire des rois des Goths, des Vandales et des Suèves*, que le père Florès a publiée tout entière dans *sa Espana sagrada*, tome VI; 3° *le Catalogue des écrivains ecclésiastiques*, dont le père Florès a donné une bonne édition, avec une dissertation préliminaire dans le premier tome de sa *Espana sagrada;* 4° les deux livres *des Offices divins ou ecclésiastiques*, dans lesquels l'auteur développe clairement l'origine des différentes parties et des diverses cérémonies de l'office ecclésiastique; 5° les vingt livres des *Origines ou des étymologies*. Saint Isidore n'avait pas ter-

miné cet ouvrage, Braulion, évêque de Sarragosse, le revit et le compléta. L'auteur y traite de la grammaire, de la logique, de la rhétorique, de l'arithmétique, de la géométrie, des mathématiques, de l'astronomie, de la médecine, de l'agriculture, de la navigation et de la chronologie. Il donne de courtes définitions de chaque science, avec les étymologies des mots grecs et latins. Le sixième livre est un des plus intéressants, car l'auteur examine les écritures de l'un et l'autre Testament, et leur canonicité; il s'occupe aussi de la liturgie, et de ses différentes parties qui sont les mêmes que celles d'aujourd'hui. Les autres ouvrages de saint Isidore sont moins importants. Son style est clair et facile; mais on ne doit pas y chercher de la correction et de l'élégance, ces qualités étant fort rares au siècle où il écrivait. Jacques Dubreul, bénédictin, a publié en 1601, à Paris, une édition de tous les ouvrages du saint archevêque de Séville, avec les notes de divers auteurs, recueillies et augmentées par Jean Grialus.

Réflexions.

Plus on est exposé aux distractions par son état, plus on doit avoir soin de se rapprocher de Dieu par le recueillement, afin de ne jamais cesser de lui être uni par la charité. Les gens de lettres apprendront par l'exemple de saint Isidore à étudier en chrétien, et à rapporter à la religion les connaissances mêmes qui semblent d'abord n'avoir pour but que la satisfaction de l'esprit humain.

SAINT PLATON,

ABBÉ EN BYTHINIE.

Platon, né dans l'année 734, perdit fort jeune son père et sa mère. Un de ses oncles, qui était grand trésorier de l'empire, s'occupa de son éducation. Le jeune Platon apportait une capacité étonnante dans les affaires, sans négliger pour cela l'étude des sciences et de la religion. Ces brillantes qualités, jointes à une naissance illustre, à des biens considérables et à une extrême probité, ne tardèrent pas à le faire généralement estimer. Tout le monde recherchait son alliance, et on lui offrit plusieurs partis bien capables de flatter son ambition, s'il eût aimé le monde; mais son cœur, toujours occupé des choses célestes, n'avait que du mépris pour des biens et des honneurs périssables. Il se regardait heureux toutes



les fois qu'il pouvait se dérober au tumulte du siècle, pour vaquer librement à l'oraison; il rompit même insensiblement tout commerce avec les hommes, et il ne sortait plus de chez lui que pour visiter les églises et les monastères. Platon avait trois frères, il leur retraça avec tant de chaleur la fragilité des choses humaines, qu'il les détermina à se consacrer entièrement au service de Dieu, et à vivre dans une continence parfaite. Il affranchit ses esclaves, et vendit son bien, dont il distribua une partie aux pauvres; il employa l'autre partie à l'établissement de ses sœurs, qui vécurent avec piété dans l'état du mariage et devinrent mères de plusieurs enfants, lesquels se distinguèrent par la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Platon, que rien n'arrêtait plus dans le monde, quitta ses amis et sa patrie à l'âge de vingt-quatre ans. Il ne prit avec lui qu'un domestique fidèle qu'il renvoya à son arrivée en Bythinie, après lui avoir donné tous ses habits. Il se revêtit d'un manteau noir, et gagna le monastère des Symboles, bâti sur le mont Olympe. Admis au nombre des frères, il marcha sur les traces de ceux qui se distinguaient le plus par la pratique de l'humilité, de l'obéissance, de la mortification et des autres vertus qui caractérisent les véritables moines.

Théoctiste, abbé du monastère des Symboles étant mort en 770, les moines, pour le remplacer, choisirent Platon, alors âgé de trente-six ans. Il accepta bien malgré lui le fardeau dont on le chargeait. La place de supérieur le rendit encore plus humble et plus pénitent que jamais. Il ne buvait que de l'eau, ne mangeait que du pain, des fèves et quelques herbes sans huile. Il quitta sa solitude en 782 pour diriger, auprès de Constantinople, le monastère de Saccudion, fondé par un de ses neveux. Platon y établit la règle de saint Bazile, et y remplit pendant douze ans les fonctions d'abbé. A cette époque, l'empereur Constantin, fils de l'impératrice Irène, répudia Marie, sa femme légitime, pour épouser Théodote, parente de Platon. Saint Taraise, patriarche de Constantinople, s'opposa à ce mariage scandaleux, ainsi que Platon et son neveu Théodore. Plusieurs membres du clergé et plusieurs moines essayèrent de les adoucir et d'obtenir leur approbation; mais Platon resta inflexible. L'empereur Constantin, auquel il avait représenté le scandale de sa conduite, le punit de sa généreuse liberté en le renfermant dans une étroite prison. Il n'en sortit que par la mort de l'empereur en 797. Vers ce temps, les Sarrasins, si connus depuis sous le nom de Musulmans, avaient déjà commencé à ravager les provinces asiatiques de l'empire; et quelquefois même ils étendaient leurs courses jusque sous les murs de Constantinople. Ces incursions obligèrent les religieux du



monastère de Saccudion à l'abandonner; ils se retirèrent à Constantinople même, où Platon les suivit. Il se renferma dans une petite cellule, ne s'occupant plus que de la prière et du travail des mains. Il avait toujours manifesté un grand zèle pour la discipline ecclésiastique. Ce zèle lui attira de nouvelles persécutions de la part de l'empereur Nicéphore, qui protégeait le prêtre Joseph, économe de l'église patriarcale, que le patriarche saint Taraise avait déposé pour sa participation au mariage scandaleux de l'empereur Constantin. Platon condamna le rétablissement de Joseph comme contraire à la discipline de l'Église. L'empereur, irrité, l'exila après l'avoir fait maltraiter cruellement. Nicéphore ayant été tué en 811 dans une expédition contre les Bulgares, Michel Ier, son successeur, rappela Platon de son exil. Le saint abbé se renferma dans une cellule pour n'en plus sortir. Sa mort date de l'année 813. Il avait alors près de soixante-dix-neuf ans, malgré les souffrances et les persécutions qu'il avait éprouvées. Saint Théodore Studite, son neveu, a écrit sa vie. Le père Papebroch y a joint un commentaire et des notes.

SAINT VINCENT FERRIER,

DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

5 AVRIL.

La ville de Valence en Espagne est la patrie de Vincent : il y naquit le 23 janvier de l'année 1357. Ses parents, aussi distingués par leur piété que par leur amour pour les pauvres, employaient en aumônes l'excédant de leurs revenus. Leurs enfants héritèrent de leurs vertus. Boniface et Vincent surtout furent de grandes lumières dans l'Église. Le premier mourut général des Chartreux ; le second montra, dès son enfance, les plus heureuses dispositions. Il contracta de bonne heure l'habitude de jeûner le mercredi et le vendredi; il avait une tendre dévotion à Jésus souffrant, et à la sainte Vierge, qu'il honora toujours comme sa mère.

Il voyait les membres de Jésus-Christ dans les pauvres, et les traitait avec la plus grande affection. A l'âge de douze ans, il commença son cours de philosophie, et à quinze ans il se livra à l'étude de la théologie. Il fit des progrès si rapides dans ces deux sciences, qu'il aurait pu les enseigner à un âge où l'on est encore ordinairement sur les bancs de l'école. Ses études étant terminées, sa famille le laissa libre d'embrasser la



profession qui lui conviendrait le mieux. Il se détermina pour l'état religieux, et prit l'habit chez les dominicains de Valence en 1374. Il joignait la prière aux austérités de la pénitence, l'étude et la méditation de l'Écriture sainte à la lecture des ouvrages des Pères de l'Église. Chargé par ses supérieurs d'enseigner la philosophie, il s'acquitta de cette mission avec beaucoup de succès. Il n'avait pas encore vingt-quatre ans quand il publia son *Traité des suppositions dialectiques*. Ses supérieurs l'envoyèrent ensuite à Barcelone, toujours en qualité de professeur de philosophie. L'étude de la scolastique n'absorbait pas tout son temps, il en trouvait encore pour prêcher la parole de Dieu. De Barcelone, Vincent se rendit à la célèbre université de Lérida en Catalogne, pour y continuer l'étude de la scolastique et les fonctions du saint ministère; il y passa docteur, et reçut le bonnet en 1384 des mains du cardinal Pierre de Luna, légat du pape Clément VII. Il revint à Valence, son pays, redemandé par le clergé et le peuple de cette ville; il y expliqua l'Écriture sainte, et y prêcha avec un succès et une réputation extraordinaires. Comme il agissait en tout par les motifs les plus purs, le ciel bénissait ses travaux, et il n'y avait personne qui ne l'honorât comme un digne serviteur de Dieu. Pour éprouver sa vertu, Dieu permit qu'il fût assailli par de violentes tentations, mille pensées horribles remplissaient son imagination. Dans le même temps une méchante femme avait conçu pour lui une passion criminelle. Feignant d'être malade, elle envoya chercher Vincent pour se confesser à lui, disait-elle. Dès qu'elle le vit seul dans sa chambre, elle lui déclara son coupable dessein, et le supplia de consentir à ses désirs. Vincent se retira immédiatement sans répondre un seul mot. Cette femme, irritée d'avoir échoué, voulut se venger de la vertu de Vincent en employant contre lui la calomnie; cependant elle ne persista point dans ce rôle odieux, et tourmentée par le remords, elle fit publiquement l'aveu de son crime. Le pieux dominicain lui avait déjà pardonné, et il pria Dieu de lui faire miséricorde. Il se délivra des tentations qu'il éprouvait par la prière, par une exacte vigilance sur tous ses sens, et une grande attention à réprimer les premiers mouvements de la concupiscence. Son cœur était perpétuellement uni à Dieu, en sorte que ses études, ses travaux, toutes ses actions, devenaient une prière continuelle. Il se trouvait si bien de cette pratique, qu'il la recommandait à tous les chrétiens. Voici comment il en parle dans son *Traité de la vie spirituelle* : « Voulez-vous étudier d'une manière qui vous soit utile, que la dévotion accompagne toutes vos études, et que votre but soit moins de vous rendre habile que de contribuer à votre sanctification. Consultez Dieu plutôt que vos



livres, et demandez-lui avec humilité la grâce de comprendre ce que vous lisez; l'étude fatigue l'esprit et dessèche le cœur. Allez de temps en temps ranimer l'un et l'autre aux pieds de Jésus-Christ; interrompez votre travail par des prières courtes et ferventes, appelées *jaculatoires;* que la prière enfin précède et termine notre étude. La science est un don de Dieu; ne la regardez donc pas comme l'ouvrage de votre esprit et de vos talents. » Conformément à ces maximes, Vincent composait ses sermons aux pieds du crucifix. Il passa six ans à Valence dans l'exercice continuel des fonctions apostoliques.

Le pape Clément VII nomma, en 1390, le cardinal Pierre de Luna son légat auprès de Charles VI, roi de France. Le cardinal se fit accompagner de Vincent. Le grand schisme d'Occident divisait et affligeait alors l'Église. A la mort de Clément VII, les Espagnols et les Français élurent pour pape le cardinal Pierre de Luna, qui prit le nom de Benoît XIII. Immédiatement après son élection, ce pontife appela Vincent à Avignon. Le saint, profondément attristé de l'état déplorable de l'Église, engagea Benoît à mettre fin au schisme; mais il n'en obtint que des promesses qui n'aboutirent à rien. Il refusa des évêchés et le chapeau de cardinal que le pape lui offrit; il demanda seulement et obtint le titre de missionnaire apostolique. Il partit d'Avignon vers la fin de l'année 1398 pour retourner dans sa patrie. A l'exception de la Galice, il prêcha dans toutes les provinces d'Espagne; ceux qui l'avaient entendu une fois le suivaient d'un lieu à un autre; de manière qu'il était toujours accompagné d'une foule de pénitents. Les usuriers, les blasphémateurs, les femmes de mauvaise vie, les pécheurs les plus endurcis ne résistaient point à ses discours : émus, touchés, ils déploraient leurs égarements et en faisaient pénitence. Vincent vint ensuite en France, il s'arrêta quelque temps dans le Languedoc, la Provence et le Dauphiné; de là il passa en Italie, et parcourut les côtes de Gênes, la Lombardie, le Piémont et la Savoie; il prêcha aussi dans une partie de l'Allemagne et dans la Flandre. Les résultats heureux de ces diverses missions, le firent regarder comme un homme suscité de Dieu. Le roi d'Angleterre, Henri IV, lui écrivit en termes fort respectueux, et lui députa un gentilhomme de sa cour pour le prier de venir dans la Grande-Bretagne. Il envoya un de ses vaisseaux sur les côtes de France pour le recevoir, et à son débarquement il lui rendit tous les honneurs imaginables. Vincent, après avoir donné quelques avis au roi, tant pour sa conduite que pour celle de ses sujets, prêcha dans les principales villes d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande. A son retour, il traversa la France pour retourner en Espagne.



Les missions de Vincent étaient d'autant plus utiles et plus nécessaires, que les guerres continuelles avaient favorisé l'ignorance et la corruption des mœurs, et que le grand schisme d'Occident avait affaibli la foi dans l'esprit des populations. Il fallait alors un apôtre dont la parole énergique et retentissante pût remuer les consciences et impressionner les pécheurs dans leurs désordres. Aussi, pour atteindre ce but, le courageux missionnaire ne traitait-il habituellement que les sujets les plus terribles et les plus effrayants du christianisme, tels que le péché, la mort, les jugements de Dieu, l'enfer et l'éternité. Son éloquence, tantôt pathétique, tantôt foudroyante, était toujours en harmonie avec ses discours. Un jour qu'il prêchait à Toulouse, son auditoire ressentit ce saisissement qui produit un grand effroi. Plusieurs de ceux qui l'entendaient souvent se trouvaient mal, et on le vit quelquefois obligé de s'arrêter devant les gémissements et les sanglots de l'assemblée. Il avait le talent d'entrer dans le secret des consciences, d'intéresser les intelligences et de toucher profondément les cœurs. Il savait encore (ce qui est un véritable mérite) s'adapter aux facultés intellectuelles de ses auditeurs, et il appuyait ce qu'il disait sur des raisonnements solides et palpables, ainsi que sur l'autorité de l'Écriture et des Pères, dont la doctrine lui était familière. La sainteté de sa vie, jointe au don des miracles, ajoutait un nouveau degré de force à ses paroles. Il vivait du reste d'une manière fort austère, malgré ses voyages continuels et les fatigues qu'ils lui occasionnaient. Jamais il ne faisait gras : il jeûnait tous les jours, excepté les dimanches; le mercredi et le vendredi, il ne prenait que du pain et de l'eau, ce qu'il observa pendant quarante ans. Il passait une grande partie du jour au confessionnal, où il achevait ce qu'il avait commencé en chaire. Cinq religieux de son ordre et quelques prêtres zélés l'aidaient dans les fonctions du ministère. Son désintéressement égalait son zèle : il engagea plusieurs personnes à abandonner leurs biens aux pauvres; mais jamais il n'accepta rien pour lui. Il refusa constamment les dignités ecclésiastiques, et toutes les places qu'on lui offrit dans son ordre. Il écrivit de Genève à son général en 1403; nous avons encore sa lettre, qui renferme plusieurs détails sur ses missions : « Après avoir chanté la messe, dit-il, je prêche deux ou trois fois par jour; je prépare mes sermons dans le temps que je vais d'un lieu à un autre. J'ai employé trois mois à parcourir les villages et les villes du Dauphiné pour y annoncer la parole de Dieu. Je suis allé dans le Piémont, d'après l'invitation pressante qui m'en a été faite. Mes peines n'ont point été perdues : plusieurs Vaudois et d'autres hérétiques sont rentrés dans le sein de l'Église. Leurs erreurs

venaient principalement d'une ignorance grossière et du défaut de prédicateurs. » Les historiens rapportent que Vincent prêchait en espagnol, en italien et en français, ou bien en latin, dans les endroits où l'on ne comprenait point les trois langues précitées. En 1405 et 1406, il recommença ses missions dans la France, la Flandre et l'Angleterre; puis il retourna dans le Languedoc, la Provence et l'Auvergne. On voit encore, à Clermont, la chaire dans laquelle le saint prêcha en 1407. On lisait aussi dans une église de Nevers une inscription qui ne permettait pas de douter qu'il n'eût prêché dans cette ville vers le même temps.

Des troubles graves agitaient depuis deux ans le royaume d'Aragon; il s'agissait de la succession à la couronne, sur laquelle les états d'Aragon, de Catalogne et de Valence ne s'accordaient pas. Les plus puissants seigneurs de Catalogne ayant proposé le comte d'Urgel, l'évêque de Saragosse s'y opposa : il fut tué. Un crime aussi atroce causa une impression fâcheuse parmi les partisans du comte, qui l'abandonnèrent. Les états, toujours divisés, résolurent que neuf commissaires s'assembleraient dans le château de Caspé, en Aragon, et qu'on reconnaîtrait pour roi le candidat qui réunirait six voix. Le royaume de Valence choisit Vincent pour un de ces commissaires. Six voix tombèrent sur Ferdinand de Castille, comme étant le plus proche parent du feu roi, et par conséquent héritier de la couronne. En cette circonstance, Vincent harangua le peuple et les ambassadeurs étrangers. Le nouveau roi se rendit à Saragosse, où la cérémonie de sa proclamation eut lieu le 3 septembre 1412. L'estime qu'il avait pour Vincent l'engagea à le nommer son prédicateur et son confesseur. Cette charge cependant n'empêcha point ce dernier de continuer ses missions dans les différentes provinces d'Espagne; il préférait même instruire des bergers ignorants sur les montagnes que de prêcher à la cour. Pour arriver au rétablissement de la paix dans l'Église, il conseilla au roi Ferdinand de se détacher du cardinal de Luna, dit Benoît XIII, dans le cas où il ne voudrait pas se soumettre au concile de Constance.

Jean V, duc de Bretagne, invita le saint missionnaire de la manière la plus pressante à venir dans ses États. Le duc résidant à Vannes, Vincent se transporta dans cette ville, où le clergé, la noblesse et le peuple, le reçurent en corps : il y prêcha depuis le quatrième dimanche du carême jusqu'au mardi de Pâques de l'année 1417. Il ne prenait aucun repos, malgré ses infirmités.

De Bretagne, il écrivit aux évêques et au peuple de Castille, ainsi qu'à don Alphonse, régent du royaume pendant la minorité de Jean II,

pour les exhorter à regarder Benoît XIII comme un antipape, et à reconnaître le concile de Constance. Le pape Martin V, qui fut élu au mois de novembre, écrivit à Vincent pour lui confirmer le titre et les pouvoirs de missionnaire apostolique. A la même époque, il prêcha dans la Normandie, à la sollicitation de Henri V, roi d'Angleterre, alors à Caen. Dans ses sermons, il exhortait le peuple à éviter les procès; il lui inspirait l'horreur du mensonge, des jurements, des blasphèmes, et enfin il revenait souvent sur les vices particuliers aux gens de la campagne. Comme sa santé s'épuisait graduellement avec l'âge, on lui conseilla de retourner en Espagne; mais arrivé à Vannes, Vincent se trouva si mal qu'il ne put aller plus loin : la fièvre augmentant de plus en plus, il demanda et reçut les sacrements de l'Église. L'évêque, le clergé et la noblesse de la ville, le visitèrent; il leur recommanda d'être fidèles à Dieu, et leur prédit qu'il mourrait dans dix jours. Dans son agonie, qui fut très-pénible, il montra une résignation et une patience admirables. Le dixième jour de sa maladie, il se fit lire la passion du Sauveur, récita les sept psaumes de la pénitence, après quoi il expira tranquillement le cinquième jour d'avril de l'année 1419. Le pape Calixte III le canonisa en 1455. Saint Vincent Ferrier ne laissa pas, malgré ses occupations multipliées, de composer quelques ouvrages. Nous avons de lui : 1° *un Traité de la vie spirituelle;* 2° *un Traité sur l'oraison dominicale;* 3° *une Consolation dans les tentations contre la foi;* 4° des lettres au nombre de sept. Quant aux sermons imprimés sous son nom, ils ne peuvent être et ne sont réellement pas de lui. Ranzano, évêque de Lucera, a écrit sa vie, qui a été publiée par Henschenius, avec les notes de Papebroch.

Réflexions.

Il n'y a point de vraies vertus sans l'humilité. Celui qui aime à disputer et à contredire par orgueil, ne sera jamais solidement vertueux. Jésus-Christ cache la vérité aux orgueilleux, et ne la découvre qu'aux humbles.





PAPE.

6 AVRIL.

A la mort du pape saint Boniface, le choix du clergé et du peuple de Rome se porta sur le prêtre Célestin, Romain de naissance. Saint Augustin, à la nouvelle de son élection, lui écrivit pour le féliciter. Dans la même lettre il le prie de ne point accorder sa protection à l'évêque de Fussale, qu'un concile de Numidie avait condamné à cause de ses extorsions : cet évêque se nommait Antoine. Il avait d'abord été disciple de saint Augustin, qui avait contribué à son élection; mais l'orgueil étouffa ses heureuses dispositions, et l'avarice acheva de le perdre, Antoine en avait appelé à Rome de la décision du concile de Numidie. Saint Augustin avait donc cru devoir informer le nouveau pape du véritable état de l'affaire : après l'avoir mûrement examinée, Célestin confirma la sentence du concile et déposa l'évêque de Fussale.

Saint Célestin écrivit aux évêques d'Illyrie, afin de confirmer la qualité de vicaire apostolique, dans cette contrée, à l'archevêque de Thessalonique; il écrivit en même temps aux évêques des provinces de Vienne et de Narbonne, pour les engager à corriger plusieurs abus : il leur recommandait d'accorder l'absolution à tous les pécheurs qui la demanderaient sincèrement à l'article de la mort, vu que la contrition dépend moins du temps que du cœur. Il parlait avec force dans sa lettre, et il y établissait d'abord son autorité : « Ma vigilance pastorale, disait-il, n'est point bornée par les lieux : elle s'étend dans tous les pays où l'on adore Jésus-Christ. »

Nestorius, patriarche de Constantinople, voyant sa doctrine condamnée en Orient, écrivit à Rome deux lettres, où il dissimulait ses sentiments sous des expressions captieuses; mais saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, instruisit le pape des erreurs que répandait Nestorius. Célestin assembla un concile à Rome en 430 : après un examen consciencieux des écrits du patriarche de Constantinople, le concile condamna son hérésie, qui consistait à reconnaître deux personnes en Jésus-Christ. Le pape nomma saint Cyrille pour commissaire en Orient, et le revêtit de son autorité, afin d'agir en son nom. Nestorius refusa d'obéir : ce qui nécessita la convocation d'un concile général à Éphèse. Célestin y envoya les évêques Arcadius et Projecte, et le prêtre Philippe, en qualité de légat. Il écrivit aussi une lettre au concile, dans laquelle il annonçait qu'il avait commis ses légats pour faire exécuter la décision prise dans le synode de Rome. Il exhortait encore les Pères du concile à la charité, si fortement recommandée par saint Jean. Le concile, dont l'ouverture se fit dans la grande église de la Sainte-Vierge, le 22 juin 431, écouta la lecture de cette lettre avec attention et respect : il y eut cent quatre-vingt-dix-huit évêques à la première session. Nestorius, quoique dans la ville, refusa de comparaître pour expliquer ses opinions. En conséquence, l'assemblée le déposa et l'excommunia.

Quelques prêtres des Gaules blâmaient la doctrine de saint Augustin sur la nécessité de la grâce. Le pape écrivit aux évêques de cette contrée, en leur enjoignant de réprimer une nouveauté si dangereuse. Dans sa lettre, il accordait de grands éloges à saint Augustin : « Nos prédécesseurs, disait-il, l'ont toujours regardé comme un des plus célèbres docteurs de l'Église. » Ce fut aussi ce pontife qui envoya saint Pallade prêcher la foi aux Scots, habitants de l'Irlande et du nord de la Bretagne. Saint Célestin mourut dans l'année 432, après avoir siégé environ dix ans; on l'enterra dans le cimetière de Priscille, sur les murailles duquel



il avait fait peindre le concile d'Éphèse. Ce fait est important dans l'histoire de l'archéologie chrétienne. On transféra dans la suite les reliques de ce saint pape dans l'église de Sainte-Praxède : on lit dans son épitaphe, qui est authentique, qu'il était un excellent évêque chéri et honoré de tout le monde. Le martyrologe romain, qui le cite en ce jour, fait de lui le même éloge.

Réflexions.

L'autorité de l'Église romaine est universelle : sa suprématie a été reconnue et admise dès les premiers siècles, nous devons la respecter et l'écouter pour ne point nous égarer.

SAINT PRUDENCE,

ÉVÊQUE DE TROYES.

Prudence, originaire d'Espagne, monta sur le siége épiscopal de Troyes vers 845 : il se montra un des plus savants évêques de l'Église gallicane, et on le consultait de toutes parts comme un oracle. Nous apprenons par son sermon sur sainte Maure, vierge, qu'il prêchait souvent, qu'il vaquait avec assiduité à toutes les fonctions de l'épiscopat, et qu'il administrait encore les sacrements de la Pénitence, de l'Eucharistie et de l'Extrême-Onction. A cette époque, Gotescalc, moine du monastère d'Orbais au diocèse de Soissons, commença à dogmatiser sur la prédestination. Le bourg d'Orbais est compris aujourd'hui dans le diocèse de Châlons-sur-Marne. Gotescalc enseignait que Dieu avait prédestiné les réprouvés aux péchés et à l'enfer, de sorte qu'ils ne pouvaient éviter ni l'un, ni l'autre. Raban-Maur, archevêque de Mayence, qui jouissait d'une grande réputation de vertu et de savoir, après avoir, dans un concile tenu à Mayence en 848, examiné Gotescalc, condamna ses blasphèmes, et l'envoya au célèbre Hincmar, archevêque de Reims, son métropolitain. Avant d'être promu à l'archevêché de Mayence, Raban-Maur avait été abbé de Fulde, et avait fait de son monastère la plus célèbre école de sciences qu'il y eût alors en Europe. Il a beaucoup écrit, et la collection de ses œuvres forme six tomes : on les a imprimées à Cologne en 1626.

L'archevêque de Reims, avec plusieurs autres évêques, examina de



nouveau la doctrine du moine d'Orbais, dans un synode qui se tint en 849, à Quercy-sur-Oise, château royal, au diocèse de Soissons. Gotescalc, persistant dans ses erreurs, fut condamné et emprisonné dans l'abbaye d'Hauvillers au diocèse de Reims; il y mourut en 870. Ce monastère devint une célèbre abbaye de Bénédictins : tous les bâtiments ont été démolis, l'église sert aujourd'hui de paroisse à la commune; elle n'a conservé de son ancienne splendeur que quelques tableaux et des boiseries assez bien travaillées.

Quelques personnes soupçonnant Hincmar d'être tombé dans l'erreur sur la nécessité de la grâce divine, saint Prudence crut devoir écrire pour éclaircir une question que la vivacité des disputes avait embrouillée : il établit solidement la doctrine catholique, en montrant, 1° que l'homme est libre, et que Jésus-Christ est mort pour le salut de tous les hommes; 2° qu'on ne peut rien sans la grâce, et que Jésus-Christ a offert sa mort d'une manière spéciale pour le salut des élus. Malheureusement la dispute se continua, sans qu'on pût s'entendre de part ni d'autre, bien qu'on professât la même foi. En 859, Jean Scot dit Érigène, d'origine irlandaise, publia un ouvrage sur la prédestination contre Gotescalc. Comme il était plutôt sophiste que théologien, il avança beaucoup d'erreurs et d'absurdités. Saint Prudence réfuta cet ouvrage avec solidité, et démontra les erreurs dans lesquelles l'auteur était tombé. Son zèle pour le maintien de la discipline et pour l'abolition des abus, le fit charger de la réforme des monastères de France : il s'acquitta de cette mission délicate avec autant de vigueur que de sagesse. Sa mort eut lieu le 6 avril 861. On peut consulter sur saint Prudence l'*Histoire littéraire de la France*, tome V, et les *Vies de saint Prudence et de sainte Maure*, publiées à Troyes en 1725.

SAINT HÉGÉSIPPE,

AUTEUR ECCLÉSIASTIQUE.

7 AVRIL.

Hégésippe, l'un des plus anciens Pères de l'Église, puisqu'il vivait peu de temps après les apôtres, fut élevé par ses parents dans le judaïsme; mais, instruit des vérités de la religion, il se convertit à la foi chrétienne, et devint membre de l'Église de Jérusalem; il entreprit le

voyage de Rome, où il resta près de vingt ans, jusqu'à l'an 177. Il revint ensuite à Jérusalem, et il y mourut dans un âge fort avancé, vers l'année 180 de Jésus-Christ, selon la chronique d'Alexandrie. C'était un homme rempli de l'esprit des apôtres, et doué d'une profonde humilité. Il avait composé une Histoire de l'Église, depuis la mort de Jésus-Christ jusqu'à l'année 133. Il avait consulté pour ce travail les *Actes des apôtres* et des pièces qu'il était parvenu à recueillir. Cet ouvrage, divisé en cinq livres, se faisait remarquer par sa simplicité, parce que, dit saint Jérôme, l'auteur avait voulu conformer son style à la conduite de ceux dont il racontait la vie : il n'en reste que cinq fragments conservés dans l'histoire d'Eusèbe. Le père Halloix les a insérés dans ses *Illustrations ecclésiastiques des écrivains orientaux*, et Grabe dans son *Spicilegium*, pages 205 et 215. Henschenius les a publiés aussi, avec quelques détails sur Hégésippe, dans les *Acta sanctorum*.

Il est à regretter que l'ouvrage de cet écrivain ne soit pas venu jusqu'à nous. Saint Hégésippe montrait dans son histoire la suite de la tradition, et y faisait voir que, malgré les efforts des hérésies, aucune Église particulière n'était tombée dans l'erreur, et que le dépôt des vérités enseignées par Jésus-Christ avait été conservé précieusement jusqu'à son époque. Le témoignage de l'auteur avait d'autant plus de poids, qu'il avait visité en personne toutes les principales Églises de l'Orient et de l'Occident. Il convient de ne pas confondre saint Hégésippe avec un autre écrivain du même nom, qui a composé principalement, d'après l'historien Josèphe, cinq livres de la *Ruine de Jérusalem*. Ce dernier écrivit avant la chute de l'empire d'Occident, mais après le règne de Constantin le Grand.

Réflexions.

L'Église a toujours conservé intactes les vérités que son divin fondateur lui a révélées; aussi devons-nous nous y attacher plus que jamais, et prier le Dieu des miséricordes de nous faire la grâce de vivre et de mourir dans son sein.

SAINT HERMAN,

RELIGIEUX.

Herman naquit à Cologne de parents fort pauvres, sous le règne de l'empereur Frédéric Barberousse. A l'âge de douze ans il se présenta à

l'abbé du monastère de Steinfeldt, dans le duché de Juliers, au diocèse de Cologne : ce monastère appartenait aux moines réguliers de l'ordre de Prémontré. Par le jeûne, la mortification, l'humilité et la prière, il s'éleva jusqu'à la plus sublime contemplation. Le ciel, tout en lui accordant des faveurs signalées, l'éprouva néanmoins par de longues tentations. On remarqua toujours en lui une tendre dévotion envers la sainte Vierge. Le souvenir du mystère de l'Incarnation lui inspirait les plus vifs transports d'amour pour Jésus-Christ : il était comme ravi hors de lui-même quand il récitait le cantique *Benedictus*, qui se dit à Laudes. On ne saurait rapporter jusqu'à quel point il portait le désir des humiliations et des mépris. « Frappez-moi, » dit-il un jour à un paysan. Celui-ci, étonné, lui ayant demandé pourquoi il voulait qu'il le frappât, Herman répondit : « C'est que je suis un pécheur bien coupable, je ne serai jamais aussi humilié et aussi méprisé que je le mérite. » Saint Herman mourut le 7 avril en 1236. Il est honoré en divers endroits des Pays-Bas. L'abbaye de Steinfeldt possédait son corps, et il y avait un autel dédié sous son invocation. L'église paroissiale de Saint-Christophe à Cologne avait de ses reliques, ainsi que l'abbaye du parc à Louvain.

L'empereur Ferdinand II avait sollicité la canonisation de ce serviteur de Dieu, et l'on avait envoyé à Rome les preuves des miracles opérés par son intercession. Son nom a été inséré sous la date du 7 avril, dans le martyrologe des chanoines réguliers de saint Augustin, auquel le pape Benoît XIV a accordé son approbation. Les Bollandistes ont inséré dans leur collection la vie de saint Herman, écrite par un Prémontré, homme de mérite et de vertu. Saint Herman a composé un commentaire sur le *Cantique des cantiques*, ainsi que plusieurs traités de piété. On doit le compter parmi les plus célèbres contemplatifs, tels que Thomas Akempis, sainte Thérèse, Thaulère, Harphius, Blosius, etc.

SAINT DENIS,

ÉVÊQUE DE CORINTHE.

8 AVRIL.

Saint Denis était évêque de Corinthe sous le règne de l'empereur Marc Aurèle : il se distingua parmi les évêques du deuxième siècle par sa vertu et par son éloquence. Son zèle actif ne se bornait point à l'instruc-



tion des fidèles confiés à ses soins, il écrivait encore à diverses Églises des lettres pleines d'un esprit vraiment apostolique. Malheureusement ces lettres ne sont point parvenues jusqu'à nous, et il ne nous en reste que quelques fragments conservés dans l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe. Par une de ces lettres adressée aux fidèles de Rome, saint Denis les remerciait des aumônes qu'ils avaient envoyées : « Dès le commencement du christianisme, leur disait-il, vous avez rendu toutes sortes de services aux fidèles, et vous avez fourni aux besoins de plusieurs Églises. Vous avez pourvu par votre libéralité à la subsistance des pauvres et de ceux des frères qui travaillaient aux mines ; en quoi vous vous êtes montrés imitateurs de vos ancêtres. Le bienheureux Soter, votre évêque, loin de porter atteinte à cette louable coutume, y a donné au contraire un nouveau degré de force et d'étendue. Non-seulement il a soin de distribuer les aumônes destinées aux soulagements des fidèles, mais il console aussi, avec la tendresse d'un père, ceux d'entre eux qui vont à Rome. Nous avons lu votre lettre et nous la lirons toujours, ainsi que celle qui nous a été écrite par Clément, et en les lisant nous ne manquerons point de préceptes très-salutaires. » Les lettres adressées aux Églises pour l'instruction des fidèles, se lisaient après l'Écriture sainte et la célébration des divins mystères. Saint Denis se plaignait ensuite que ses lettres avaient été altérées par les hérétiques : « J'ai écrit quelques lettres à la prière de nos frères; mais elles ont été falsifiées par les ministres du démon, qui y ont fait des retranchements et des additions. » Comme les hérésies des premiers siècles venaient moins des fausses interprétations de l'Écriture, que des erreurs enseignées dans les écoles des philosophes païens, elles n'étaient presque toutes qu'un amas de rêveries, mêlées à quelques superstitions du paganisme. Saint Denis les combattit, et montra de quelle secte de philosophes chacune d'entre elles tirait son origine.

Saint Denis est honoré le 29 de novembre par les Grecs, qui lui donnent le titre de martyr, parce qu'il souffrit beaucoup pour la foi; il paraît cependant être mort en paix. Les Latins l'honorent le 8 d'avril, mais seulement comme confesseur.

Réflexions.

Il ne faut chercher la cause de toutes les erreurs en matière de foi que dans le défaut de simplicité du cœur. Cette simplicité nous fait soumettre à Dieu notre cœur et notre esprit ; elle a pour base la con-

naissance de soi-même, l'humilité et la charité. Lorsqu'on possède cette vertu, on jouit d'une paix que rien ne peut troubler.

SAINT PERPÉTUE, DIT SAINT PERPET,

ÉVÊQUE DE TOURS.

Perpétue, huitième évêque de Tours, depuis saint Gatien, appartenait à une famille sénatoriale, et possédait de grands biens dans diverses provinces; mais il ne se servait de ses revenus que pour l'utilité de l'Église et le soulagement des malheureux. Élevé sur le siége de Tours, il travailla de toutes ses forces à maintenir la piété dans son diocèse. Il tint plusieurs synodes, où l'on dressa des règlements pleins de sagesse. Le saint évêque prescrivit la manière de célébrer les veilles des grandes fêtes dans les différentes églises de sa ville. Il y ordonnait de jeûner le mercredi et le vendredi, excepté depuis la Saint-Jean-Baptiste jusqu'à la fin du mois d'août, depuis Noël jusqu'au 14 de janvier, et durant tout le temps pascal. L'on devait encore jeûner un jour de la semaine, depuis la fête de Saint-Martin jusqu'à Noël, et l'on croit que ce jour était le lundi. Quoi qu'il en soit, ce jour de jeûne prouve l'antiquité de l'Avent. Les règlements dont nous venons de parler s'observaient encore lorsque Grégoire de Tours écrivait son histoire, c'est-à-dire cent vingt ans après la mort de saint Perpétue. Ce pontife avait une profonde vénération pour les saints; il honorait leurs reliques, décorait les châsses qui les renfermaient, et embellissait les églises fondées sous leur invocation. Celle de Saint-Martin, bâtie par saint Brice, lui paraissant trop petite pour contenir les fidèles qui y venaient de toutes parts, il en fit construire une autre beaucoup plus vaste et plus magnifique. La construction en étant terminée, il en fit solennellement la dédicace, et y transporta le corps de saint Martin, le 4 juillet 473.

Rien ne prouve mieux combien il aimait les pauvres, que son testament, qui est parvenu jusqu'à nous, et qu'il signa le 1er mars 475, quinze ou seize ans avant sa mort. Il y fait d'abord remise à ses débiteurs de tout ce qu'ils pouvaient lui devoir; ensuite, après avoir légué sa bibliothèque et quelques fonds à son église, il institue les pauvres ses héritiers. Voici de quelle manière il commence : « Au nom de Jésus-Christ, ainsi soit-il, je, Perpétue, pécheur, prêtre de l'église de Tours, n'ai pas voulu mourir sans avoir fait connaître mes dernières volontés, de peur que les



pauvres ne fussent oubliés dans le partage de mes biens. O vous, pauvres de Jésus-Christ, je vous déclare, vous nomme et vous institue mes héritiers, à l'exception de ce dont j'ai disposé ci-dessous; je vous lègue et vous donne tout ce que je possède en terres, pâturages, en prairies, en bois, en vignes, en maisons, en jardins, en moulins, en or, en argent, en habits et en toutes autres choses. Je veux qu'aussitôt ma mort tous ces biens soient vendus, et que la somme provenant de la vente soit divisée en trois parties, deux desquelles seront distribuées aux hommes pauvres, et la troisième aux veuves et aux pauvres femmes, etc. » Le saint ajoute de tendres exhortations à la concorde et à la piété; puis il lègue à sa sœur Julia Perpetua une petite croix d'or avec des reliques. Il léguait aussi différentes choses à ses amis et à ses prêtres, à l'un une châsse d'argent, aux autres des croix ou des calices d'or ou d'argent, les conjurant tous de se souvenir de lui dans leurs prières. Saint Perpétue mourut vers l'année 491, après avoir gouverné trente ans le diocèse de Tours. On l'enterra dans l'église de Saint-Martin. D'Acheri a publié le testament de saint Perpétue dans son *Spicilegium*, tome V.

SAINT GAUTHIER,

ABBÉ DE SAINT-MARTIN, PRÈS DE PONTOISE.

Gauthier naquit au village d'Andainville en Picardie. Voulant se retirer du monde, il alla prendre l'habit de saint Benoît dans l'abbaye de Rebais, au diocèse de Meaux. Le monastère de Rebais avait alors une célébrité qui attirait beaucoup de disciples. La révolution de 89 n'a rien laissé de ce monastère, qui méritait l'attention des archéologues sous le rapport de l'art. En 1060, ses supérieurs le chargèrent du gouvernement de l'abbaye de Saint-Germain près de Pontoise, laquelle a pris depuis le nom de Saint-Martin. Cette abbaye venait d'être fondée par les comtes d'Amiens et de Pontoise; Gauthier en fut le premier abbé. Le roi Philippe Ier l'estimait singulièrement, ainsi que les personnes les plus distinguées du royaume; mais le saint s'alarma du respect qu'on avait pour lui, et il craignit que cela ne lui inspirât de l'orgueil. Ayant en vue son salut avant tout, il crut devoir se retirer au monastère de Cluny, ce qu'il exécuta dans le plus grand secret. Les moines de Saint-Martin cherchèrent à découvrir le lieu de sa retraite; et, ayant appris qu'il était à Cluny, ils l'obligèrent, en 1072, à revenir dans son abbaye. Mais, craignant toujours



de succomber aux dangers de la vaine gloire, il résolut de nouveau de se retirer dans une île de la Loire, en face la ville de Tours. Ses moines le découvrirent de nouveau, et on le ramena à l'abbaye de Saint-Martin, que le pape lui défendit de quitter à l'avenir. Là il se renferma dans une petite cellule, où il vécut dans la pratique des plus grandes austérités, et dans les exercices de la prière et de la contemplation. Il n'en sortait que pour remplir les devoirs de sa charge, ou pour vaquer aux emplois les plus ordinaires de la communauté. Il suivit fidèlement la règle qu'il s'était prescrite, d'ajouter tous les jours quelque chose à ses austérités ordinaires, afin de se souvenir quotidiennement de l'obligation où il était d'avancer de plus en plus dans les voies de la perfection. Comme il était attaché aux vraies maximes, il s'opposa fortement à quelques pratiques simoniaques que des hommes puissants avaient intérêt à soutenir et à conserver. Son zèle à cette occasion lui suscita des persécutions qu'il supporta avec patience.

Gauthier mourut le 8 avril 1099. L'archevêque de Rouen, les évêques de Paris et de Senlis, ayant constaté la vérité de plusieurs miracles opérés à son tombeau, levèrent son corps de terre, et en firent la translation le 4 mai 1153. Sa vie a été écrite par un de ses disciples; elle a été rapportée par Henschenius, qui y a fait des notes intéressantes. La ville de Pontoise n'a rien conservé de l'abbaye de Saint-Martin, qu'on pouvait néanmoins citer comme un des plus admirables monuments de l'art gothique. Son architecture était d'une hardiesse surprenante : six frêles piliers suffisaient pour soutenir la voûte du chœur et la tour qui existe encore. On ne pouvait voir rien de plus beau que le réfectoire des moines.

SAINT GAUCHER,

ABBÉ EN LIMOUSIN.

Gaucher était né à Meulan, petite ville de l'arrondissement de Versailles, située dans une île formée par la Seine, qui compte deux mille habitants, et est un chef-lieu de canton. L'histoire ne fait pas mention de cette ville avant l'an 880. Gaucher se sentait un goût prononcé pour la solitude; à l'âge de dix-huit ans, il quitta son pays avec un jeune homme de ses amis appelé Germon, pour se retirer dans le Limousin. Cette province, sans offrir des solitudes d'un aspect aussi imposant et aussi sauvage que le Dauphiné, présentait néanmoins alors des



retraites arides et inhabitées. Les deux jeunes gens passant dans un lieu fort solitaire, éloigné de toute habitation humaine, résolurent de s'y fixer; on a depuis appelé cet endroit Chavagnac, et ils y vécurent trois ans dans la prière et dans la pénitence. Il y avait à côté de cette solitude un bois épais; les deux ermites se décidèrent à l'habiter. Quelque temps après, comme il leur venait des personnes de l'un et l'autre sexe pour leur demander des conseils ou pour vivre sous leur conduite, ils bâtirent deux monastères, l'un d'hommes et l'autre de femmes, sous la règle des chanoines réguliers de saint Augustin, que le pape Alexandre II avait approuvée en 1063. Le but de cette règle était d'établir une réforme parmi les clercs, et surtout parmi les chanoines. Gaucher éleva ses disciples à une haute perfection, par ses discours et par ses exemples.

Le désert de Grandmont se trouvait dans le voisinage de la forêt d'Aureil, nom de la solitude du pieux ermite; aussi se lia-t-il étroitement avec saint Étienne de Muret, fondateur des ermites de Grandmont. Il y avait entre les deux saints un échange de prières et de bons conseils. Gaucher mourut à l'âge de quatre-vingts ans, des suites d'une chute, le 9 avril 1130. Le pape Célestin III le canonisa en 1194. On célèbre sa fête à Aureil et à Meulan. Nous avons sa vie, qui a été écrite par un anonyme avec beaucoup d'exactitude et de sincérité. Elle a été publiée en latin par le père Labbe, dans sa *Bibliothèque manuscrite*, tome II, et par Henschius. François de Blois, lieutenant général de Meulan, a composé, en 1632, la vie du même saint.

Réflexions.

L'esprit de prière et de recueillement se retrouve également dans tous les saints; mais il caractérise principalement ceux qui ont embrassé la vie monastique. C'est par la prière que plusieurs d'entre eux sont parvenus à un haut degré de perfection. Il n'est pas nécessaire d'être un grand génie pour savoir prier : il suffit d'être humble et pur de cœur, de connaître ses misères et d'aimer Dieu. On s'exprimera toujours bien, si l'on parle d'après ce que l'on sent.



SAINTE MECHTILDE,

VIERGE ET ABBESSE.

10 AVRIL.

Sainte Mechtilde naquit à Islibe, dans la Haute-Saxe; elle était parente de l'empereur Frédéric II, dit Barberousse. Elle montra, dès ses premières années, une grande innocence de mœurs et un grand éloignement pour les vanités mondaines. Élevée chez les bénédictines de Rodersdorff, au diocèse de Halberstad, son obéissance était absolue : on la voyait toujours exécuter avec autant de joie que de ponctualité ce qui lui avait été prescrit. Son amour pour la mortification frappait toutes les personnes qui vivaient avec elle. Jamais elle ne flattait son corps; et, quoiqu'elle fût d'une complexion très-délicate, elle s'interdisait l'usage de la viande et du vin. Elle ne voulut point sortir de cette retraite, quand elle fut en âge de se consacrer à Dieu par des vœux; elle fit donc profession dans le monastère de Rodersdorff. Quelque temps après, on l'envoya à Diessen en Bavière, où elle devint supérieure du monastère de ce nom. Ce monastère, situé auprès du lac d'Ambre, avait été fondé, en 1132, par Bertkold, comte d'Andèche. Saint Othon, évêque de Bamberg, l'enrichit considérablement.

Sainte Mechtilde introduisit à Diessen la pratique des plus sublimes vertus. Persuadée qu'on ne peut atteindre à la perfection monastique sans une exacte observation de tous les points de la règle, elle exhortait ses sœurs à s'y conformer avec promptitude, et à anticiper plutôt sur le temps marqué pour chaque exercice, qu'à se permettre le moindre retard par négligence. Le monastère d'Elstetin en Souabe, entre Osbourg et Ulm, était alors tombé dans un relâchement excessif. Les évêques de la province, voulant le réformer, chargèrent Mechtilde de cette bonne œuvre; elle aurait désiré pouvoir s'en dispenser, mais les évêques insistèrent auprès d'elle, et elle ne crut pas devoir résister davantage. Arrivée dans sa nouvelle communauté, elle y rétablit en peu de temps l'esprit d'une parfaite régularité. Austère pour elle-même, elle se montrait pleine de bonté pour les autres. Ses instructions, toujours accompagnées de cet esprit de charité et de douceur qui rend la vertu aimable, étaient proportionnées à l'intelligence et à la faiblesse de celles à qui elle s'adressait. Elle obligeait ses religieuses à la plus exacte clôture; par là elle les préservait de la dissipation, dont l'effet ordinaire est de



refroidir la charité et d'éteindre la ferveur. Elle n'avait d'autre lit qu'un peu de paille. Partageant tous ses moments entre la prière, la lecture et le travail des mains, elle observait le silence le plus rigoureux. Obligée d'aller à la cour de l'empereur pour les affaires de son monastère, elle ne se crut pas dispensée de l'observation de la règle. Sainte Mechtilde, après une maladie assez longue, mourut à Diessen, vers l'an 1300. Engelhard, qui l'avait connue, a composé sa vie, qu'on trouve dans les *Lectiones antiquæ* de *Canusius*. Trithème parle d'une autre sainte Mechtilde qui vint de Saint-Alban à Spanheim, où elle mena la vie d'une recluse, et mourut en 1154 en réputation de sainteté.

Réflexions.

La douceur et l'affabilité communiquent à la vertu un caractère qui la fait aimer et respecter de tous les hommes. Aussi la vertu qui sait se rendre aimable exercera toujours plus d'influence dans la société que la vertu sombre et farouche. Saint Jean l'évangéliste, à l'exemple de son divin maître, recommandait aux autres et pratiquait cette vertu douce et indulgente qui touche toujours le cœur de l'homme, même quand il n'est point disposé à l'adopter.

SAINT LÉON LE GRAND,

PAPE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

11 AVRIL.

Saint Léon appartenait à une famille illustre, originaire de Toscane, mais domiciliée à Rome, comme nous le voyons dans une de ses lettres et dans saint Prosper. Il déploya dans ses études une pénétration d'esprit et une maturité de jugement assez rares. Il se rendit familières les lettres profanes, et surtout l'éloquence ancienne. Trop éclairé pour s'en tenir là, il ne regarda l'étude des sciences humaines que comme un acheminement à celle de la théologie et des livres saints. « Dieu, dit un concile général en parlant de ce pontife, Dieu, qui l'avait destiné à remporter des victoires éclatantes sur l'erreur et à soumettre la sagesse du siècle à la vraie foi, avait mis dans ses mains les armes de la science et de la vérité. » Entré dans l'état ecclésiastique, il eut, comme archidiacre de l'Église romaine, beau-



coup de part aux affaires sous le pape Célestin. Il fit apercevoir à Sixte III, successeur de Célestin, les artifices de Julien le Pélagien, qui employait mille manœuvres sourdes pour rentrer dans le sein de l'Église catholique. Un différend grave, qui pouvait avoir des suites très-fâcheuses pour la sécurité de l'empire, étant survenu entre les deux généraux Aétius et Albain, Léon se transporta dans les Gaules, et parvint heureusement, par son esprit de douceur et de conciliation, à amener entre eux un rapprochement. Pendant son absence, le pape Sixte III mourut dans l'année 340. Le clergé et le peuple de Rome, jugeant qu'il était plus capable que personne par sa prudence, son savoir et son éloquence, d'occuper le siége pontifical, le choisit pour remplacer Sixte III. La cérémonie de son exaltation eut lieu le dimanche 29 septembre 440. Il est difficile de lire quelque chose de plus touchant que la prière qu'il adressa à Dieu, en apprenant la nouvelle de son élection. « Seigneur, dit-il, j'ai entendu votre voix qui m'appelait, et j'ai été saisi de crainte; j'ai vu l'ouvrage dont vous m'aviez chargé, et j'en ai été frappé de terreur; car quelle proportion y a-t-il entre le fardeau qui m'est imposé, et ma faiblesse? O vous qui m'avez imposé ce pesant fardeau, portez-le avec moi, je vous en conjure! soyez mon guide et mon soutien. Donnez-moi la force dont j'ai besoin, vous qui m'avez appelé au travail. »

L'avenir paraissait sombre, et l'état de l'Europe annonçait alors que de graves et terribles événements ne tarderaient pas à s'accomplir. Léon ne se découragea point, et mit en Dieu toute sa confiance, se promettant de lui rester fidèle et de remplir ses devoirs, quoi qu'il dût advenir. Il prêchait exactement la parole de Dieu à son peuple. Comment, en effet, aurait-il négligé cette importante fonction? il la regardait comme le plus indispensable devoir des pasteurs, et il se serait reproché de ne pas suivre l'exemple de ses prédécesseurs. Il nous a laissé cent un sermons sur les principales fêtes de l'année. Il y recommande souvent le jeûne et l'aumône, qu'il ne veut pas que l'on sépare, parce que ces deux bonnes œuvres se soutiennent mutuellement. Dans les neuf sermons qu'il a prononcés sur le jeûne des Quatre-Temps, il expose que l'Église a institué les Quatre-Temps dans les quatre saisons de l'année, afin de les sanctifier toutes par le jeûne. Léon revient souvent sur l'obligation de faire l'aumône. « Cette obligation, dit-il, ne souffre point de dispenses; elle ne se mesure pas sur la quantité de bien, mais sur les sentiments du cœur; elle est commune à tous les hommes, puisque tous doivent aimer leurs semblables, et désirer de les secourir. » L'illustre docteur rappelle que l'institution des quêtes dans les églises pour les pauvres vient des



apôtres mêmes, et qu'on n'a jamais cessé, depuis l'origine du christianisme, de composer un fonds des libéralités des fidèles, pour soulager ceux qui étaient dans le besoin. Mais saint Léon se surpasse en quelque sorte lui-même quand il traite le mystère de l'incarnation, et qu'il parle de l'amour incompréhensible qui porta le Fils de Dieu à se revêtir de notre nature et de nos misères.

Les lettres de ce pontife, au nombre de cent quarante et une, méritent une attention particulière, parce qu'elles renferment des choses très-intéressantes pour l'histoire, le dogme et la discipline; elles suffiraient seules pour faire connaître avec quelle ardeur le saint pontife travaillait à étendre le règne de Jésus-Christ dans toutes les parties du monde; car il fut en correspondance avec les empereurs et tous les personnages importants de son époque.

Après la prise de Carthage par les Vandales, en 439, beaucoup de manichéens abandonnèrent l'Afrique pour se réfugier à Rome; mais ils dissimulèrent leur opinion, et feignirent même, à l'extérieur, d'être catholiques, afin d'échapper à la rigueur des édits que les empereurs avaient portés contre leur secte. Admettant que le vin avait été produit par le mauvais principe, ils s'abstenaient de cette liqueur, qu'ils appelaient *le fiel du dragon;* ainsi, quand ils communiaient avec les fidèles, ils ne prenaient jamais l'espèce du vin. On fut quelque temps sans y faire attention, parce qu'on était libre de ne pas recevoir les deux espèces; mais on s'aperçut enfin de leur affectation, et leur hérésie se découvrit en 443. Les manichéens continuèrent cette pratique jusqu'à l'année 496, que le pape Gelasse, pour empêcher efficacement les communions superstitieuses de ces hypocrites, ordonna à tous les fidèles de communier sous les deux espèces. Cette loi s'observa à Rome tant que dura l'hérésie manichéenne; mais, avec le temps, ce règlement de discipline tomba en désuétude. Craignant pour son troupeau la contagion de cette hérésie, Léon convoqua une assemblée composée d'évêques, de prêtres, et des personnes les plus honorables du sénat et de l'empire, qui condamna au bannissement les manichéens qui persistèrent dans l'erreur. A la même époque, Léon eut à combattre le pélagianisme, qui commençait à reparaître dans le nord de l'Italie. Saint Prosper d'Aquitaine l'aida merveilleusement à comprimer cette hérésie. Il avait toute confiance dans ce saint, qui écrivait ses lettres et dirigeait plusieurs affaires importantes.

Saint Léon eut l'occasion de faire acte d'autorité contre saint Hilaire d'Arles : voici en quelle circonstance. Ce dernier avait ordonné un évêque pour succéder à l'évêque Projecte, qui était malade, mais qui en-

suite recouvra la santé, et reprit l'administration de son église. Cette ordination précipitée se trouvait en opposition formelle avec les canons de l'Église; en outre, saint Hilaire avait déposé un évêque nommé Chélidoine. Or, celui-ci appela de la sentence portée contre lui au pape saint Léon, qui, après avoir examiné l'affaire, le rétablit sur son siége. Il ôta en même temps à l'église d'Arles le droit de métropole, pour le transporter à celle de Vienne; car il avait à cœur de maintenir l'observation d'un canon qu'on ne pouvait violer sans jeter le trouble et la confusion dans l'Église. Il établit pour les ordinations des ministres des autels, cette lettre des Apôtres, qui est passée de ses ouvrages dans le droit canonique : *N'imposez point légèrement les mains à personne;* et il jugeait prudent de n'élever au sacerdoce que les hommes d'un âge mûr, qui avaient bien mérité de l'Église par leur travail et leurs services, et qui avaient donné des preuves de leur amour pour la discipline et de leur zèle à l'observer. A ce sujet, l'auteur du *Pré spirituel* rapporte avoir entendu Amos, patriarche de Jérusalem, dire à plusieurs abbés : « Priez pour moi. Le terrible fardeau du sacerdoce m'épouvante au delà de toute expression; mais ce que je redoute le plus, c'est la charge de conférer les ordres. J'ai lu quelque part que le bienheureux pape Léon avait veillé et prié quarante jours au tombeau de saint Pierre, demandant, par l'intercession de cet apôtre, la rémission de ses péchés, et qu'après cela saint Pierre lui avait dit dans une vision : Le Seigneur vous pardonne tous vos pechés, excepté ceux que vous avez commis en conférant les saints ordres, et dont vous êtes encore chargé, pour en rendre un compte rigoureux. »

L'Orient appelait, vers ce temps, toute la sollicitude pastorale de saint Léon. Eutychès, auteur d'une nouvelle hérésie, avait été condamné, en 448, par saint Flavien de Constantinople; mais, soutenu par la protection de Chrysaphius, favori de l'empereur Théodose II, il obtint de comparaître devant un concile, présidé par Dioscore d'Alexandrie, qui lui était entièrement dévoué. Ce prétendu concile, connu sous le nom de *brigandage d'Éphèse*, admit la doctrine d'Eutychès, et condamna saint Flavien, qui fut traité de la manière la plus indigne. Jules, évêque de Pouzzol; René, prêtre; Hilaire, diacre, et Dulcitius, notaire, légats de saint Léon, refusèrent de souscrire à l'injuste sentence portée contre l'archevêque de Constantinople. Le pape, informé de ce qui venait de se passer, annula les actes du conciliabule d'Éphèse, et écrivit en même temps à saint Flavien, pour l'exhorter à ne pas démentir les sentiments qu'il avait montrés. Il écrivit aussi à l'empereur pour se plaindre. « Seigneur,

lui disait-il, vous devez laisser aux évêques la liberté de défendre la foi; elle subsistera malgré le pouvoir et les menaces des hommes. C'est à vous à protéger l'Église et à réprimer ceux qui veulent en troubler la paix, afin que Jésus-Christ se déclare le protecteur de votre empire. Je crains, ajoutait-il, de voir tomber sur votre tête les coups de la vengeance divine. » Marcien et Pulchérie, qui succédèrent à Théodose II dans le gouvernement de l'empire, se déclarèrent pour la doctrine catholique. Ils entrèrent dans les vues de saint Léon, qui convoqua un concile général composé de six cents évêques. L'ouverture s'en fit à Chalcédoine, le 8 octobre 451. Le pape y présida par ses légats. Le concile réhabilita la mémoire de saint Flavien, déposa Dioscore, et condamna l'hérésie d'Eutychès. Dans la lettre synodale que les Pères du concile adressaient à saint Léon, ils le prièrent de confirmer leurs décisions. « Vous nous avez présidés, disaient-ils, comme la tête préside aux membres. » Léon confirma tous les décrets concernant les matières de foi, lesquelles furent reçues dans l'Église avec respect et soumission.

Pendant que les factions des hérétiques troublaient l'empire d'Orient, celui d'Occident était livré en proie à la fureur des barbares. Les Huns, sortis de cette partie de la Scythie qui est aujourd'hui comprise dans l'empire russe, après avoir passé, en 276, les Palus-Méotides, ravagèrent les côtes de la mer Caspienne, et poussèrent leurs conquêtes en Orient jusqu'au mont Taurus. Attila, le plus puissant comme le plus barbare de leurs rois, envahit, en 433, l'empire d'Orient, alors gouverné par Théodose le Jeune. Ayant fait un immense butin en Asie, il revint dans la Pannonie, et forma le projet d'attaquer l'empire d'Occident. Il traverse la Germanie, entre dans les Gaules avec une armée de cinq cent mille hommes, dévaste les villes de Tongres, Trèves et Metz. Troyes est sauvé par saint Loup, son évêque, et Reims par saint Nicaise. Orléans est emporté d'assaut; mais Aétius, commandant l'armée romaine, poursuit Attila jusque dans les plaines de la Champagne, où il le bat complétement. Ce prince retourna en Pannonie pour réparer ses pertes, et attaqua l'Italie en 453, mettant tout le pays à feu et à sang. Les populations fuyaient de toutes parts pour se soustraire à sa férocité. Plusieurs familles se retirèrent dans de petites îles remplies de marais profonds, à l'extrémité du golfe de la mer Adriatique; elles s'y construisirent d'abord des cabanes, et s'y bâtirent ensuite des maisons plus solides. Tels furent les premiers fondements de la ville de Venise. Attila, cependant, auquel rien ne résistait, laissait partout des traces de sa fureur. Après avoir pillé Milan et pris Pavie, il se dirigea sur Rome. Les habitants de



cette ville, saisis d'effroi, s'abandonnaient au désespoir, lorsque saint Léon résolut d'aller au-devant de ce barbare, dans l'espérance d'adoucir sa férocité; il partit accompagné du consul Aviénus et du préfet Trigétius. Ils rencontrèrent Attila près de Ravenne, au passage du Menzo. Le prince, contre l'attente générale, reçut le saint pontife favorablement, lui promit de vivre en paix avec l'empire moyennant un tribut annuel; et, pour preuve de la sincérité de ses dispositions, il fit aussitôt cesser tous les actes d'hostilités. Un écrivain du huitième siècle rapporte qu'Attila vit deux personnes vénérables, qu'on a cru être saint Pierre et saint Paul, à côté du pape saint Léon pendant qu'il parlait. Attila, quelque temps après, repassa les Alpes pour retourner dans la Pannonie au delà du Danube; mais en route il fut pris d'un vomissement de sang dont il mourut en 453. Les divisions qui s'élevèrent entre ses enfants et les chefs des Huns amenèrent la ruine de son empire.

Les Romains, à peine remis de la terreur que leur avait causée l'armée d'Attila, se trouvèrent bientôt en face de nouveaux barbares. L'empereur Valentinien III, suspectant la fidélité d'Aétius, son général, le fit assassiner. Pour le venger, les amis de ce dernier tuèrent l'empereur lui-même. L'impératrice Eudoxie, qui avait été forcée par les meurtriers de son mari d'épouser l'usurpateur Maxime, eut la malheureuse pensée d'appeler à son secours les Vandales établis en Afrique. Genseric, leur roi, répondit à cet appel, et se présenta devant Rome avec une armée nombreuse. L'usurpateur Maxime, ne se sentant pas en état de lui résister, avait pris la fuite; mais il fut massacré par les domestiques de Valentinien. Le 12 juin 455, saint Léon crut devoir aller au-devant de Genseric pour le prier d'épargner la ville. Le roi vandale le lui promit, sauf le pillage qu'il ne put refuser à ses soldats. Les Vandales se retirèrent après avoir fait un immense butin et beaucoup de prisonniers. Saint Léon s'empressa, pour subvenir aux besoins spirituels et corporels de ces derniers, d'envoyer en Afrique des prêtres zélés et des aumônes considérables. Il fit rebâtir les basiliques, et remplaça les vases et les ornements qui avaient été pillés; on n'avait pu sauver que ceux des églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul, que Genseric avait déclarées privilégiées.

Par son caractère de douceur, de charité et de résignation, saint Léon avait acquis l'estime et le respect des empereurs, des princes, de tous les fidèles, et même des barbares. Sa mort eut lieu en 461, après un épiscopat de vingt et un ans. Ses restes, enfermés dans une boîte de plomb, sont déposés dans l'église du Vatican, sur un autel qui lui est



dédié. Un auteur qui a écrit contre les papes, et dont le témoignage, par conséquent, n'est pas suspect, Bower, dans sa *Vie des Papes*, dit de saint Léon : « C'était un homme qui avait des talents extraordinaires. Il a surpassé de beaucoup tous ceux qui l'avaient précédé dans le gouvernement de l'Église romaine, et il y en a eu peu, parmi ses successeurs, dont le mérite ait approché du sien. » Saint Léon doit à ses écrits une partie de la gloire dont il a toujours joui dans l'Eglise. Ils sont en effet les monuments les plus authentiques de sa piété, de son savoir et de son génie. Ses expressions ont une beauté et une magnificence qui étonnent et transportent; son style est concis, clair et élégant. On remarque dans ses sermons et dans ses lettres une piété consommée et une connaissance parfaite de la théologie, ce qui édifie et instruit tout à la fois le lecteur. Le père Cacciari a publié à Rome, en 1753, les œuvres du savant pontife avec des notes, deux volumes in-folio. Le premier tome contient les sermons, et le second les lettres. Nous avons une traduction française des sermons par l'abbé de Bellegarde, laquelle parut à Paris en 1701. L'édition des œuvres de ce même pape, publiée par le père Quesnel, est antérieure à celle de Cacciari; mais on ne peut la consulter qu'avec la plus grande réserve, l'auteur s'étant permis d'altérer le texte de saint Léon; elle a, d'ailleurs, été condamnée à Rome par la congrégation de l'*index*.

Réflexions.

Les seules et vraies richesses consistent dans la pauvreté d'esprit si fortement recommandée par Jésus-Christ. Or, cette pauvreté d'esprit suppose un cœur solidement établi dans l'humilité, et parfaitement détaché de toute affection terrestre. Il suit de cette maxime que les avantages naturels ou acquis ne mettent aux yeux de Dieu aucune différence entre les hommes. Plus on est humble, plus on est grand; plus on est pauvre d'esprit, plus on est riche.

SAINT JULES,

PAPE.

L'élection de Jules, Romain de naissance, date du mois de février 337. Les évêques orientaux du parti d'Arius lui envoyèrent aussitôt des députés, pour accuser saint Athanase de divers crimes méchamment suppo-



sés. Le célèbre patriarche d'Alexandrie, informé de cette démarche, fit partir de son côté des députés pour soutenir la justice de sa cause. Les uns et les autres eurent une conférence publique; mais les défenseurs des ariens, honteusement confondus, furent réduits au silence. Ils demandèrent néanmoins un concile où l'affaire pût se discuter de nouveau. Conformément à cette demande, le pape en assembla un à Rome en 341, auquel assistèrent saint Athanase, Marcel d'Ancyre, et plusieurs autres évêques catholiques d'Orient. Quant aux ariens, ils ne jugèrent pas à propos de s'y présenter, malgré la sommation qu'on leur adressa; ils tinrent même un prétendu concile à Antioche, dans lequel ils déclarèrent saint Athanase déchu de son siége, et le remplacèrent par un nommé Grégoire, de leur parti; mais, pour tâcher de mettre les apparences de leur côté, ils écrivirent au pape une lettre dans laquelle ils s'excusaient, sous différents prétextes, de n'avoir point comparu. Jules sentit toute la frivolité de leurs raisons; il examina dans le concile de Rome la cause de saint Athanase, qui, déclaré innocent des accusations portées contre lui, fut confirmé dans la possession du siége d'Alexandrie; il renvoya ensuite les évêques d'Orient avec des lettres pleines de vigueur, et leur rendit à chacun le gouvernement de leurs églises, dont les ariens les avaient dépouillés. En agissant de la sorte, le pape exerçait cette autorité que lui conférait la prérogative de son siége sur l'Église universelle. Il écrivit en même temps aux Orientaux, c'est-à-dire aux ariens, qui, après avoir demandé un concile, avaient refusé d'y venir. Sa lettre est un des plus précieux monuments de l'antiquité ecclésiastique. On y remarque un jugement solide, une fermeté vigoureuse, mais tempérée par la douceur et la charité. Voici comment Jules s'exprime sur la cause de saint Athanase et de Marcel d'Ancyre : « S'ils étaient coupables, il fallait nous écrire à tous, afin que le jugement fût rendu par tous, car c'étaient des évêques et des églises qui souffraient. Pourquoi ne nous écrivait-on pas, principalement au sujet de l'Église d'Alexandrie? Ne savez-vous pas que c'est la coutume de nous écrire d'abord, et que la décision doit venir d'ici? En supposant donc qu'il y eût des soupçons contre l'évêque de ce siége, il fallait en référer à notre Église. Maintenant, sans nous avoir informé, et après avoir fait ce qu'on a voulu, on exige que nous approuvions, sans connaissance de cause, tout ce qui s'est passé? Ce ne sont pas là les ordonnances de saint Paul; ce n'est point là la tradition de nos pères; c'est une nouvelle forme de conduite. Je vous déclare ce que nous avons appris du bienheureux apôtre Pierre, et je le crois si connu de tout le monde, que je n'en aurais pas parlé sans ce qui est arrivé. » Cette

lettre n'ayant fait aucune impression sur les ariens, Jules engagea Constant, empereur d'Occident, à écrire à son frère Constance, empereur d'Orient, afin de remédier aux divisions de l'Église par la tenue d'un concile général. L'ouverture s'en fit à Sardique en Illyrie, au mois de mai de l'année 347. Il n'est pas possible de douter de l'œcuménicité de ce concile; il est joint en forme d'appendice à celui de Nicée, dont il n'a fait, du reste, que confirmer les décrets en matière de foi. Après avoir déclaré saint Athanase et Marcel d'Ancyre orthodoxes et innocents, le concile déposa quelques évêques ariens, et décréta vingt et un canons de discipline. Le premier défend les translations d'un siége à un autre. On voulait par là fermer la porte à l'ambition, et garantir le sanctuaire des maux que faisait craindre l'exemple d'Eusèbe de Nicomédie. Le troisième, le quatrième et le septième canons assuraient, à un évêque déposé par un synode de sa province, le droit d'en appeler à l'évêque de Rome.

Saint Jules mourut le 12 avril 352, après avoir siégé quinze ans : son nom est marqué dans les plus anciens calendriers que nous ayons de l'Église romaine. Muratori a joint des notes à la lettre de Jules à Prosdocius, et à la lettre du même pape à l'Église d'Alexandrie; elles se trouvent toutes les deux dans l'édition des conciles publiée à Venise en 1759.

Réflexions.

Afin de ne point s'écarter des principes de la foi et de ne pas tomber dans l'hérésie, il est nécessaire d'écouter l'autorité pontificale : outre que c'est un devoir, c'est en même temps un acte de prudence et de sagesse; car il arrive souvent que nous nous trompons, sans le vouloir et sans nous en douter, pour nous en rapporter à notre propre jugement et à nos propres lumières.

SAINT HERMENIGILDE,

PRINCE VISIGOTH, MARTYR EN ESPAGNE.

13 AVRIL.

Leovigilde, roi des Goths en Espagne, commença à régner l'an 678 de Jésus-Christ, et le cent sixième de l'ère d'Espagne; il eut deux fils de sa



femme Théodosie, Hermenigilde et Recarède. Ce prince les éleva dans l'arianisme, qu'il professait. Hermenigilde, l'aîné des deux, épousa Ingonde, catholique zélée, et fille de Sigebert, roi d'Austrasie. La couronne avait été jusqu'alors élective chez les Goths d'Espagne. Leovigilde, voulant l'assurer à sa famille, associa ses deux fils à la royauté; il donna même à chacun une portion de ses États à gouverner. Séville fut la capitale du pays que l'aîné eut en partage. Ingonde, sa femme, souffrit beaucoup de la part de Goswinde, arienne outrée, que Leovigilde avait épousée après la mort de Théodosie. Les persécutions qu'elle lui suscita avaient pour but de la détacher de la doctrine catholique; mais rien ne put ébranler Ingonde, qui resta toujours ferme dans la profession de la vraie foi. Ses exemples et ses discours avaient frappé Hermenigilde. Ce prince eut sur la religion qu'il professait des doutes qu'il communiqua à saint Léandre, évêque de Séville. Éclairé par les instructions du saint évêque, le jeune prince abjura solennellement l'hérésie; il fut ensuite reçu dans l'Église par l'imposition des mains, et par l'onction du saint chrême qu'on lui fit sur le front.

Leovigilde, déjà indisposé contre son fils, dont il avait soupçonné les intentions, entra dans une étrange colère lorsqu'il apprit son changement de religion. Influencé par Goswinde, ennemi déclaré d'Hermenigilde, il le dépouilla de son titre de roi, et résolut de lui ôter ses biens, sa femme, sa vie même, s'il ne revenait à l'arianisme. Hermenigilde, considérant qu'il était prince souverain et qu'il avait par conséquent le droit de se défendre, prit des mesures pour se mettre à l'abri des menaces de son père. Les catholiques d'Espagne se joignirent à lui; mais, trop peu nombreux, ils ne pouvaient résister aux ariens. Il envoya donc saint Léandre réclamer des secours de Tibère, empereur d'Orient. Malheureusement ce prince venait de mourir, et Maurice, son successeur, engagé dans une guerre contre les Perses, ne put rien assurer à saint Léandre. Hermenigilde réclama ensuite l'intervention de l'armée romaine que les empereurs de Constantinople entretenaient en Espagne pour conserver les quelques provinces qui leur restaient dans ce pays. Les chefs de cette armée s'engagèrent, par serment, à soutenir sa cause, et prirent en otage sa femme Ingonde et son fils, sous prétexte de pourvoir à leur sûreté; mais, plus tard, ils se laissèrent corrompre par l'or de Leovigilde, et manquèrent à leur parole. Ce dernier vint assiéger Séville : le siége se prolongea pendant plus d'un an. Hors d'état de résister plus longtemps, Hermenigilde s'enfuit secrètement à Cordoue, puis à Osseto. Il y avait dans cette dernière ville, assez bien fortifiée, une église célèbre dans

toute l'Espagne par la dévotion du peuple; Hermenigilde s'y renferma avec trois cents hommes d'élite. La place ne put néanmoins tenir, et Leovigilde parvint à s'en rendre maître. Le prince, vaincu, se réfugia dans l'église; son père ne voulut point l'en arracher de force. Il permit à Recarède, son autre fils, d'aller trouver son frère, et de lui promettre sa grâce s'il reconnaissait sa faute en se soumettant. Hermenigilde, croyant qu'on agissait de bonne foi à son égard, vint se jeter aux pieds de son père. Leovigilde l'embrassa, et renouvela les promesses qui lui avaient été faites en son nom; mais il ne l'eut pas plutôt conduit dans son camp, qu'il le fit charger de chaînes, et conduire prisonnier dans la tour de Séville: ces événements se passaient en 586. Leovigilde employa les menaces pour déterminer son fils à revenir à l'arianisme; et afin de le vaincre plus facilement, on l'enferma dans un cachot affreux où il fut traité avec une excessive dureté. Hermenigilde demeura inébranlable, et ne cessa de répéter ce qu'il avait précédemment écrit à son père: « Je conserverai jusqu'à la mort le respect et l'amour que je vous dois; mais pouvez-vous exiger que je préfère une grandeur périssable à mon salut éternel? Je ne veux point de couronne à ce prix; je suis prêt à la sacrifier, ainsi que ma propre vie, plutôt que d'abandonner la vérité. » La prison devint pour Hermenigilde une école de vertu; il s'y consacra aux exercices d'une austère pénitence. Sans cesse il s'adressait à Dieu par des prières ferventes, afin d'obtenir le courage dont il avait besoin dans les combats qu'il soutenait pour la cause de la foi. Désespérant de vaincre son fils, Leovigilde résolut d'éteindre dans son sang la haine qu'il portait à la foi catholique; il envoya donc des soldats pour le mettre à mort. Ceux-ci étant entrés dans la prison d'Hermenigilde, lui fendirent la tête d'un coup de hache. Son martyre arriva le 13 d'avril de l'année 586. Le corps de ce prince se garde encore à Séville. Saint Grégoire le Grand fait remarquer qu'Hermenigilde expia, par ses héroïques vertus et par l'effusion de son sang, la faute qu'il avait commise en prenant les armes contre son père. Ce dernier mourut poursuivi par les remords de sa conscience. On peut consulter, sur saint Hermenigilde, l'histoire de Mariana, le père Flores, dans son ***Espana sagrada***, et le tome II d'Henschenius.

Réflexions.

Les humiliations et les souffrances détachent le cœur de la terre, et le purifient des souillures qu'il peut avoir contractées dans les honneurs.

SAINTS TIBURCE, VALÉRIEN ET MAXIME,

MARTYRS.

14 AVRIL.

L'Église a toujours vénéré les noms de ces saints martyrs; on le voit par l'ancien calendrier de Fronteau, par le sacramentaire de saint Grégoire, par le martyrologe de saint Jérôme. Valérien ayant épousé sainte Cécile, fut converti par ses instructions à la foi de Jésus-Christ. Il avait un frère nommé Tiburce, qu'il tira des ténèbres du paganisme, pour le faire jouir des avantages qui résultent de la connaissance de la vérité. Valérien et Tiburce ayant été arrêtés comme chrétiens, le magistrat les condamna tous deux à perdre la vie. Leurs discours et leur courage touchèrent si vivement l'officier qui les menait au supplice, qu'il renonça lui-même aux superstitions du paganisme pour confesser Jésus-Christ avec eux. Cet officier se nommait Maxime. Ils reçurent tous trois en même temps la couronne du martyre, en 229. Quelques auteurs prétendent qu'ils souffrirent en Sicile; mais il est plus probable que ce fut à Rome. On les enterra dans le cimetière de Prétextat, qui prit ensuite le nom de Tiburce : il était contigu à celui de Calixte.

Le pape Grégoire III rétablit, en 740, le tombeau des saints martyrs; et sur la fin du même siècle, Adrien Ier bâtit une église sous leur invocation. Le pape Pascal Ier transféra leurs corps à Rome, avec ceux de sainte Cécile et des saints papes Urbain et Luce. On retrouva, en 1599, leurs reliques, qui s'étaient perdues par le malheur des temps. Le pape Clément VIII confia la mission de les examiner aux cardinaux Baronius et Sfondrate, qui, après un mûr examen, les jugèrent véritables. Leur culte n'est pas moins célèbre chez les Grecs que chez les Latins. Henschenius a fait des remarques sur les actes de sainte Cécile, qui parlent de ces martyrs.

Réflexions.

Les martyrs n'ont méprisé les tourments et la mort que parce qu'ils avaient toujours devant les yeux le bonheur ineffable du ciel. Si la pensée de ce bonheur exerçait sur les chrétiens l'impression qu'elle devrait y faire, ils marcheraient avec plus de zèle dans le sentier de la vertu. Un ancien moine se plaignant de l'ennui qu'il éprouvait de vivre dans la solitude, son abbé lui dit : « Cet ennui vient de ce que vous ne pensez ni

aux joies du ciel ni aux supplices de l'enfer; si vous y pensiez, on ne vous verrait pas tomber ainsi dans la lâcheté et le découragement. » En effet, ce qui doit principalement nous occuper sur la terre, c'est l'attente de la céleste patrie vers laquelle nous avançons tous les jours. Nous rencontrerons sans doute des difficultés et des souffrances dans la carrière, mais elles seront suivies d'un repos éternel. Le moyen de travailler avec ardeur, dit quelque part saint Augustin, est de penser à la récompense. Le cultivateur perdrait courage, s'il n'espérait être dédommagé de ses peines et de ses fatigues.

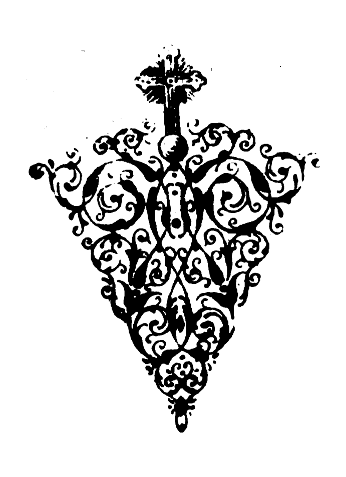
SAINT BENEZET.

Le Rhône, comme l'on sait, est un fleuve très-rapide, et dont les débordements, dans les années pluvieuses, occasionnent de grands désordres. La ville d'Avignon, jusqu'au douzième siècle, manquait de pont pour traverser ce fleuve, on ne le passait qu'en bateau : ce qui causait très-souvent des malheurs, sans compter la gêne qui en résultait pour les populations des deux côtés de la rivière. Benezet, dont la famille habitait Avignon, gardait à la campagne les moutons de sa mère. Seul ainsi dans les champs, il s'occupait de la prière, remarquant le danger que couraient les cultivateurs en traversant le Rhône, et les difficultés que cette traversée périlleuse apportait aux travaux de la campagne, il conçut l'idée de jeter un pont sur le fleuve. Avant de communiquer son projet à personne, il l'offrit à Dieu, le priant de le bénir, de lui venir en aide dans son exécution; après quoi, il le soumit à l'approbation de l'évêque d'Avignon. Ce prélat approuva une entreprise aussi utile; et on se mit à l'œuvre en 1177.

Benezet dirigea tous les travaux; malheureusement une maladie l'emporta en 1184; toutefois, son plan était en partie exécuté, et l'on avait alors triomphé des obstacles que présentait la rapidité du courant. Ces faits sont attestés par des monuments publics qui existent encore, et que l'on garde à Avignon. On enterra le saint sur le pont même, qui néanmoins ne fut entièrement achevé que quatre ans plus tard. Les miracles qui s'opérèrent au tombeau de Benezet engagèrent la ville à bâtir sur le pont une chapelle, où le corps du saint resta près de cinq cents ans. Dans l'inondation de 1669, les eaux ayant emporté une partie du pont, on fut obligé de retirer le corps de saint Benezet, que l'on trouva sans



aucunes marques de corruption; les entrailles mêmes étaient parfaitement saines, quoique l'humidité eût rongé les barres de fer qui entouraient le cercueil. En 1674, l'archevêque d'Avignon transporta solennellement le corps du saint dans l'église des Célestins. L'évêque d'Orange et la noblesse de la province assistèrent à cette cérémonie. Les Bollandistes ont écrit l'histoire de la translation des reliques de saint Benezet, et le père Papebroch y a joint des remarques sur sa vie. La ville d'Avignon l'a pris pour son patron.





PATRON DES MARINIERS D'ESPAGNE.

15 AVRIL.

La ville d'Astorga, au royaume de Léon en Espagne, vit naître, en 1190, Pierre Gonzalez : sa famille occupait une haute position sociale. Doué d'une pénétration d'esprit singulière, le jeune Gonzalez fit des études brillantes. Il entra dans l'état ecclésiastique, mais sans avoir bien réfléchi sur les obligations qu'il contractait par cette démarche. L'évêque d'Astorga, son oncle, satisfait de ses talents, le nomma doyen de son chapitre. Gonzalez n'avait pas de défauts notables, mais il n'en était pas moins rempli de l'esprit du monde, si rigoureusement condamné par l'Évangile. Il n'aperçut dans sa nouvelle dignité que ce qui flattait son amour-propre. Il donna à la cérémonie de sa prise de possession la pompe la plus éclatante, et il traversa la ville sur un cheval richement harnaché. Les applaudissements dont sa vanité se réjouissait ne durèrent pas longtemps. Le

cheval s'étant cabré, précipita son cavalier dans la boue, ce qui excita les rires et les huées de la populace. On conçoit les mouvements qui durent d'abord agiter le cœur du vaniteux Gonzalez. Cette humiliation, néanmoins, eut un heureux résultat : le jeune doyen rentra en lui-même, et regarda ce qui venait de lui arriver comme la juste punition de sa vanité. Ouvrant alors son cœur à la grâce, il résolut d'en suivre les impressions. Retiré dans la ville de Palentia, il ne vécut plus que dans la solitude, dans le jeûne et dans la prière ; il combattit l'orgueil par la pratique d'une mortification absolue ; et, à force de se vaincre, il devint un modèle de pénitence et d'humilité. Se défiant toujours de lui-même, il résolut d'entrer dans l'ordre de saint Dominique, qui édifiait l'Église par son éminente sainteté. Ses amis usèrent de tous les moyens possibles pour le déterminer à reprendre sa dignité ; mais il ne les écouta point, et persista dans sa résolution en prononçant ses vœux. Le supérieur des dominicains ayant remarqué dans Gonzalez une grande facilité d'élocution, le chargea de prêcher.

Après avoir employé une partie de la nuit à méditer ou à chanter les louanges de Dieu, le nouveau religieux consacrait tous les jours à l'instruction des fidèles. La charité qui embrasait son cœur communiquait à ses paroles une onction entraînante. Les pécheurs fondaient en larmes en l'entendant ; il en détermina ainsi beaucoup à se convertir. Le roi Ferdinand III désira connaître un prédicateur dont on parlait tant ; il s'assura par lui-même qu'on n'avait rien exagéré, et il voulut attacher à sa personne l'éloquent religieux. Les honneurs et l'opulence qui environnaient Gonzalez ne l'empêchaient pas de vivre avec toute la régularité du cloître. Il se montra constamment fidèle au recueillement, à la mortification, et autres vertus de son état. Il accompagna le roi Ferdinand dans toutes ses expéditions contre les Maures ; et l'on peut dire qu'il contribua beaucoup aux victoires de ce prince, tant par ses prières et ses conseils que par le bon ordre qu'il fit observer parmi les soldats et les officiers. La prise de Cordoue ouvrit à son zèle un vaste champ. Ferdinand s'empara de cette ville en 1236. Cordoue, depuis l'an 718, formait le royaume le plus important des Maures en Espagne. Gonzalez modéra l'impétuosité des vainqueurs, mit l'innocence des vierges à couvert de la brutalité des soldats, et fit épargner le sang de plusieurs milliers d'ennemis. Quant aux mosquées, il les purifia et les convertit en églises. Le roi Ferdinand l'appuyait de son autorité dans toutes les bonnes œuvres qu'il entreprenait. On changea en cathédrale la grande mosquée de Cordoue, la plus célèbre de toutes les mosquées d'Espagne. Les Espagnols

y trouvèrent les cloches et les ornements que les Maures y avaient fait apporter de Compostelle, deux cents ans auparavant, sur les épaules des chrétiens. Ferdinand obligea les vaincus à les reporter à Compostelle de la même manière.

Gonzalez se sentait depuis longtemps appelé à l'instruction des habitants des campagnes; il crut devoir répondre à cette vocation, et quitta la cour malgré les prières que l'on mit en usage pour l'y retenir. Les montagnes les plus escarpées, les lieux les plus inaccessibles, l'ignorance et la grossièreté des peuples, rien ne l'arrêtait : la prière soutenait et nourrissait son esprit apostolique. Il évangélisa spécialement les diocèses de Tuy et de Compostelle dans la province de Galice. La population d'une partie de la Galice est particulièrement maritime; aussi, dans son zèle, songeait-il aux matelots : il allait les chercher sur leurs vaisseaux, et il ne cessa de les instruire qu'en cessant de vivre. Il tomba malade à Tuy : l'évêque de cette ville l'assista dans sa maladie, et reçut son dernier soupir. On l'enterra dans la cathédrale. Sa mort date du 15 avril 1246. Ses reliques, célèbres par plusieurs miracles, sont renfermées dans une châsse d'argent d'un beau travail, et se gardent dans la cathédrale de Tuy. Le pape Innocent IV permit, en 1254, aux dominicains d'Espagne, d'en faire l'office. Les mariniers d'Espagne et de Portugal l'invoquent dans les tempêtes; ils l'appellent saint Elme. On peut lire des détails sur saint Pierre Gonzalez dans le père Touron, dans ses *Hommes illustres*, t. Ier, et la collection des Bollandistes.

Réflexions.

En lisant les vies des saints, nous voyons qu'ils ont eu le plus grand soin de s'entretenir dans un esprit de ferveur et de recueillement. Mais on ne doit pas espérer d'acquérir cet esprit, si l'on n'aime la prière et la retraite, et si l'on ne vit dans la pratique habituelle de la pénitence et d'un entier détachement des choses humaines.

SAINT PATERNE, DIT PAIR OU PATIER,

ÉVÊQUE D'AVRANCHES.

Quelques auteurs ont confondu saint Paterne d'Avranches avec celui de Bretagne; mais c'est une erreur : on doit les distinguer l'un de l'autre.

Paterne naquit à Poitiers, ville où son père occupait une charge considérable. Sa mère, femme solidement chrétienne, l'éleva avec soin, et lui inspira des sentiments chrétiens. Convaincu de bonne heure de la vanité des choses humaines, il embrassa l'état monastique dans l'abbaye d'Ansion, appelée depuis Saint-Jouin, au diocèse de Poitiers; mais pour s'avancer de plus en plus dans les voies de la perfection, il crut devoir s'éloigner de ses parents et de son pays. Il partit donc avec un autre religieux de la même communauté, nommé Scubilion, et se retira avec lui dans la forêt de Scicy, au diocèse de Coutances. Léontien, évêque de cette ville, l'ordonna prêtre; après quoi saint Pair prêcha l'Évangile aux idolâtres du pays. Il parvint à faire démolir un ancien temple qui avait toujours été en vénération dans les Gaules. Saint Sénateur coopéra avec lui dans ses missions, ainsi que saint Gaud, évêque d'Évreux, et le saint prêtre Aroaste. Il fonda plusieurs monastères. A cause de ses vertus, on le désigna pour occuper le siége d'Avranches. Il gouverna treize ans son diocèse avec beaucoup d'édification, et mourut vers l'an 575. On l'enterra dans l'oratoire de Scicy, qui est aujourd'hui une église paroissiale, dite *de Saint-Pair-sur-Mer.* Les reliques de ce saint, qui est patron de plusieurs églises de Normandie, sont encore dans l'église paroissiale de son nom. Il y avait auprès de cet oratoire l'ancien monastère de Scicy, que Richard, duc de Normandie, unit à celui du Mont-Saint-Michel, qu'il fonda en 966, sur l'emplacement d'une collégiale bâtie, en 709, par saint Aubert, évêque d'Avranches. Le monastère du Mont-Saint-Michel est appelé *tumba*, ou *sanctus Michael ad duas tumbas*, à cause de deux rochers, dont le plus haut, sur lequel est située l'abbaye, se nomme *tombe;* celui sur lequel est l'abbaye du Mont-Saint-Michel a trois cents pieds de haut. M. Rouault, curé de Saint-Pair-sur-Mer, a imprimé sa vie en 1734.

SAINT FRUCTUEUX,

ARCHEVÊQUE DE BRAGUE EN PORTUGAL.

16 AVRIL.

Fructueux était issu du sang royal des Visigoths d'Espagne. Un vif attrait pour la solitude le domina dès son enfance. Libre de faire ce qu'il jugerait à propos par la mort de ses parents, il résolut de correspondre sans délai à la grâce de sa vocation; il commença par étudier l'Écriture



sainte dans l'école que l'évêque de Palentia avait établie pour l'éducation de ses clercs. Il vendit une grande partie de ses biens pour soulager les pauvres et pour fonder des monastères. Le plus célèbre fut bâti sur les montagnes voisines du Vierzo, et prit le nom de *Complute*, parce qu'il était dédié à saint Justin et à saint Pasteur, martyrs de Complute (maintenant Alcana de Henarez), dans la Castille. Saint Fructueux s'y fit moine, et le gouverna, en qualité d'abbé, pendant quelque temps; il se choisit ensuite un successeur, et se retira dans le désert, où il mena une vie fort austère. Outre les monastères dont nous avons parlé, il en établit encore plusieurs, un de filles, entre autres, appelé *none*, parce qu'il était à neuf milles de la mer. Il sut maintenir une parfaite régularité parmi ses disciples, et nous avons deux règles dont il est l'auteur. Malgré son désir de vivre dans la retraite, il ne put empêcher l'éclat que jetaient au loin ses éminentes vertus. On l'ordonna évêque de Dume, et, en 656, on l'éleva sur le siége archiépiscopal de Brague. Il remplit dignement les devoirs de l'épiscopat; il montra toujours la même innocence et la même austérité de vie. Il triompha, par sa douceur et sa patience, des persécutions qu'on lui suscita. Il mourut sur la cendre, dans l'église, comme il l'avait désiré, le 16 avril 665. Ses reliques se gardent à Compostelle. Un auteur contemporain a écrit sa vie, que les Bollandistes ont insérée dans le tome II de leur collection. Bulteau parle également de ce saint dans son *Histoire de l'ordre de saint Benoît*.

Réflexions.

C'est un point capital de répondre à la grâce lorsqu'elle se fait sentir en nous; et c'est un grand malheur quand on n'y répond pas; car il arrive souvent que l'esprit s'aveugle et que le cœur s'endurcit.

SAINT DROGON, DIT DRUON OU DREUX,

PATRON DES BERGERS.

Drogon, né au village d'Épinois, dans la Flandre, perdit son père avant de naître, et sa mère en naissant. Il manifesta dès son enfance une piété singulière. A l'âge de vingt ans, il distribua une partie de ses biens aux pauvres, et céda le reste à ses parents, pour se consacrer plus librement au service de Dieu. Ainsi dégagé de tout attachement au monde, il se

revêtit d'un habit grossier, puis, à l'exemple d'Abraham, il s'éloigna de sa patrie. Après divers pèlerinages, il s'arrêta dans le Hainaut, à deux lieues de Valenciennes, et se loua, en qualité de berger, à une dame de piété nommée Élisabeth Delahaire. Il choisit cet état comme le plus propre à lui fournir les moyens de pratiquer l'obéissance, l'humilité et la mortification. Il passa six ans à garder son troupeau ; mais sa modestie, son amour pour la prière et ses autres vertus, fixèrent sur lui les regards de tout le monde ; tous ceux qui le connaissaient l'estimaient et l'aimaient singulièrement. La crainte de succomber à la tentation de la vaine gloire lui fit prendre le parti de quitter sa place. Il visita les lieux célèbres par la dévotion des fidèles, et alla neuf fois à Rome. Ces pèlerinages étant faits avec de saintes dispositions, produisirent beaucoup de bien. Une rupture d'intestins, causée par des fatigues excessives, l'obligea enfin de rester à Rome et d'y passer le reste de ses jours. Il se fit construire une petite cellule près de l'église, afin que de là il pût à tout moment adorer Dieu et se regarder comme au pied des autels. Il demeura ainsi renfermé l'espace de quarante-cinq ans, ne mangeant que du pain d'orge et ne buvant que de l'eau tiède. Pour justifier ce genre de vie, il prétendait que son infirmité exigeait un pareil régime. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, le 16 avril 1186. Son nom est marqué en ce jour dans le martyrologe romain. Le père Papebroch a inséré sa vie dans sa collection.

SAINT ANICET,

PAPE ET MARTYR.

17 AVRIL.

Saint Anicet succéda à saint Pie dans le gouvernement de l'Église romaine, et siégea depuis l'an 165 jusqu'à l'an 173. S'il ne répandit pas son sang pour la foi, il eut au moins à supporter beaucoup de dangers et de souffrances : ce qui l'a fait qualifier de martyr. Différents martyrologes, et surtout le romain, lui attribuent ce titre. Saint Polycarpe, de Smyrne, vint le visiter à Rome. Ces deux grands hommes agitèrent ensemble plusieurs questions qui occasionnaient alors du bruit dans l'Église ; ils discutèrent aussi la coutume des Asiatiques de célébrer la pâque avec les Juifs le quatorzième jour de la première lune qui se rencontre après l'équinoxe du printemps ; mais tout se fit de part et d'autre avec la



plus grande modération : la diversité de sentiments, par rapport à la célébration de la pâque, ne rompit point les liens de la paix; chacun s'en tint à la pratique de son Église. Saint Anicet sut garantir son troupeau du poison de l'erreur, et conserver le dépôt de la foi dans toute sa pureté. Il empêcha, par sa vigilance, les funestes ravages des hérésies de Valentin et de Marcion. Ce dernier avait embrassé, dans la province de Pont, l'état de continence parfaite; on croit même qu'il était prêtre; mais ayant ensuite prêché contre la pureté, son évêque l'excommunia. Il vint alors à Rome, espérant se faire admettre dans la communion de l'Église. Les choses n'ayant pas réussi comme il le désirait, il se mit à dogmatiser contre la sainte doctrine, comme nous l'apprenons de Tertullien et de saint Épiphane. Il enseignait qu'il y avait deux premiers principes, l'un auteur du bien, et l'autre auteur du mal. Il attribuait aussi au second la loi des Juifs et l'Ancien Testament, qu'il soutenait être contraire au Nouveau. Tertullien dit que Marcion se repentit, et qu'on lui promit, à Rome, de le recevoir dans l'Église à condition qu'il s'efforcerait de détromper ceux qu'il avait pervertis. Il mourut en travaillant à ce qu'on avait exigé de lui. Il a néanmoins laissé beaucoup de partisans de ses erreurs à Rome, en Égypte, dans la Palestine, la Syrie, la Perse et l'île de Chypre.

Tillemont, dans ses *Mémoires ecclésiastiques*, entre dans quelques détails sur saint Anicet. Nous avons eu une vie de ce saint pape par Jean Angelo, sous ce titre : *Vita Aniceti, papæ et martyris.*

Réflexions.

On a beau faire à Dieu des protestations d'amour, elles ne pourront lui plaire tant qu'elles n'excluront point les vices entièrement opposés aux vertus que nous devons pratiquer. Ne pourrait-on pas même donner le nom d'hypocrisie à toutes ces protestations, puisqu'elles sont démenties par une conduite que l'Evangile réprouve et proscrit?

SAINT APOLLONIUS,

APOLOGISTE DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

18 AVRIL.

Rien de plus étrange que la jurisprudence des Romains à l'égard des



chrétiens. On en a la preuve dans l'édit de Marc Aurèle et dans la réponse de Trajan à Pline le jeune, lequel défendait de rechercher les chrétiens, et ordonnait en même temps de les condamner s'ils étaient déférés en justice pour leur religion. L'empereur Commode, qui succéda à son père Marc Aurèle en 180, se montra moins cruel envers les disciples du Sauveur; il les favorisa même en considération de Marcia, qu'il avait honorée du titre d'impératrice. On comptait, parmi ceux qui avaient abjuré l'idolâtrie, le sénateur Apollonius. Ce sénateur, fort instruit dans les belles-lettres et la philosophie, étudia avec autant de succès que d'ardeur l'Ecriture sainte. Il vivait tranquille dans la pratique des bonnes œuvres, lorsqu'un de ses esclaves, nommé Sevève, l'accusa d'être chrétien devant Perennis, préfet du prétoire. Cet esclave eut les jambes cassées et fut condamné à mort, conformément à un édit de Marc Aurèle, qui avait décerné la peine de mort contre les accusateurs des chrétiens, quoiqu'il n'eût point révoqué les lois portées antérieurement contre ces derniers.

Pour Apollonius, le préfet l'exhorta fortement à quitter le christianisme, afin de conserver sa vie et sa fortune. Le saint fit voir par ses réponses qu'il ne deviendrait point apostat. Sa constance étant inébranlable, Perennis renvoya l'affaire au sénat, pour que l'accusé y rendît compte de sa foi. Apollonius prononça, devant le sénat, un excellent discours en faveur de la religion chrétienne. Malheureusement cette pièce n'est pas parvenue jusqu'à nous. Saint Jérôme, qui l'avait lue, nous apprend que l'éloquence et la solidité se réunissaient à une connaissance profonde de la littérature sacrée et profane. Malgré ce discours apologétique, le sénat condamna saint Apollonius à perdre la tête. Son martyre eut lieu vers l'an 186.

Réflexions.

Il n'y a que la religion chrétienne qui puisse mettre l'homme dans la disposition de sacrifier sa vie pour la vérité; on reconnaît là le doigt de Dieu, qui fait éclater dans la faiblesse la puissance de sa grâce.

SAINT PARFAIT,

PRÊTRE ET MARTYR A CORDOUE.

Né à Cordoue, en Espagne, Parfait fut élevé dans la piété, au milieu



des prêtres qui desservaient l'église de Sainte-Aciscle. On lui enseigna les belles-lettres et même les sciences dont les Arabes faisaient profession ; mais il ne se livra pas tellement à la littérature profane qu'il négligeât l'étude de l'Écriture sainte. Élevé au sacerdoce par suite de son mérite, il instruisit avec succès et consola les fidèles qui gémissaient sous le joug des mahométans. Ces derniers résolurent de le tuer pour venger leur faux prophète, sur la vie et la doctrine duquel le saint s'était un jour expliqué librement; ils se saisirent donc de sa personne lorsqu'il sortait de chez lui, et le conduisirent, comme un blasphémateur, devant le juge des Arabes. Chargé de fers et mis en prison, les mahométans le réservèrent pour l'immoler à leur faux prophète le jour qu'ils célébraient la pâque à leur manière.

Parfait se prépara au martyre par la prière, le jeûne et toutes sortes de bonnes œuvres. Le jour de la fête arrivé, on le conduisit sur l'échafaud, où il reçut le coup de la mort, après avoir confessé de nouveau Jésus-Christ et maudit Mahomet avec l'Alcoran. Les chrétiens enlevèrent son corps, et l'enterrèrent dans l'église de Sainte-Aciscle. Son martyre arriva le 18 avril 850. Saint Parfait est cité en ce jour dans le martyrologe romain. Son culte a passé dans les églises de France. L'église cathédrale de Paris chantait autrefois une messe solennelle en son honneur. Saint Euloge, de Cordoue, auteur contemporain, a écrit la vie que l'on voit dans les Bollandistes.

SAINT ELPHÉGE,

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY, MARTYR.

19 AVRIL.

La famille d'Elphége, d'une haute noblesse, l'éleva avec un grand soin dans la piété et dans les sciences humaines. Fort jeune encore, il se retira dans le monastère de Derherste, au comté de Glocester; il en sortit quelques années après pour aller se cacher dans un désert de l'abbaye de Bath, où il vécut, inconnu aux hommes, dans tous les exercices de la contemplation et de la pénitence. Quoiqu'il cherchât à cacher sa vertu, l'éclat s'en répandit au loin. Plusieurs personnes, même de distinction, vinrent se mettre sous sa conduite pour apprendre la vraie manière de servir Dieu. Quelque temps après, on lui confia le gouvernement de la grande abbaye de Bath. Les moines relâchés excitèrent toute l'ardeur de



son zèle. Il faisait observer tous les points de la règle, persuadé que la moindre transgression pouvait avoir des suites funestes. Il avait l'habitude de dire qu'il valait mieux, pour un homme, rester dans le monde que d'être un moine imparfait. On se rend, ajoutait-il, capable de mensonge et d'hypocrisie, on insulte Dieu, lorsqu'on porte l'habit d'un saint sans en avoir l'esprit et les sentiments. Saint Ethelwold, évêque de Winchester, étant mort en 984, Elphége lui succéda. On le tira de sa solitude en conséquence d'une vision que saint Dunstan avait eue. Ses vertus reçurent un nouveau lustre de l'épiscopat. Il se levait tous les jours à minuit, et priait longtemps nu-pieds, même dans la plus rigoureuse saison de l'année. Il ne mangeait de viande que dans les occasions extraordinaires. Ces austérités n'attaquèrent point la douceur et l'affabilité de son caractère. Il était charitable et compatissant pour le prochain; les pauvres surtout rencontraient en lui un père tendre et généreux. Il y avait vingt-deux ans qu'il gouvernait l'église de Winchester avec édification, lorsqu'il se vit élevé malgré lui sur le siége archiépiscopal de Cantorbéry, devenu vacant par la mort d'Alfric. Elphége avait alors cinquante-deux ans. A son retour de Rome, où il était allé recevoir le *pallium*, il s'appliqua tout entier aux soins de son diocèse. En 1009, il tint un concile où l'on décréta trente-deux canons qui avaient pour objet la réformation des abus et des erreurs, ainsi que le rétablissement de la discipline. Ce concile confirma l'ancienne loi qui ordonnait de jeûner le vendredi. A cette époque, il y eut en Angleterre une invasion de Danois; ces barbares pillèrent le pays impunément et commirent partout d'horribles cruautés. Le comte Edric, l'homme le plus puissant du royaume, s'étant joint à eux, au mépris de ce qu'il devait à sa patrie, ils entrèrent dans la province de Kent, et vinrent mettre le siége devant Cantorbéry. La noblesse, qui s'intéressait vivement à la conservation de l'archevêque, le pria de sortir de la ville avant qu'elle fût entièrement investie. « Il n'en sera rien, dit Elphége; il n'y a qu'un pasteur mercenaire qui puisse abandonner son troupeau dans le danger. » Durant le siége, il ne cessa d'exhorter les habitants de Cantorbéry à s'armer de courage contre tous les événements. Après les avoir mis dans la disposition de tout souffrir plutôt que de rénoncer à leur foi, il leur administra l'eucharistie et les recommanda aux soins de la Providence. Cependant les Danois, fortifiés par les rebelles qui s'étaient joints à eux, pressaient le siége avec la plus grande ardeur; ils faisaient chaque jour de nouveaux progrès, et la ville fut enfin prise d'assaut. Ils se vengèrent de la généreuse résistance des assiégés en passant au fil de l'épée tous ceux qu'ils rencon-

traient, sans distinction d'âge ni de sexe. Elphége, que l'on retenait dans l'église pour tâcher de lui sauver la vie, s'échappa et courut à l'endroit où les vainqueurs massacraient ses diocésains. Il espérait fléchir la barbarie des Danois. « Épargnez ces innocents, leur dit-il; y a-t-il de la gloire à répandre leur sang? Tournez contre moi votre indignation; je me la suis attirée en vous reprochant votre cruauté, en nourrissant, en habillant et en rachetant vos prisonniers. » Les Danois, irrités d'une telle liberté, se saisirent du saint archevêque et lui firent souffrir les plus indignes traitements; ensuite, après l'avoir rendu spectateur de l'incendie de sa cathédrale et de la mort d'une partie de ses moines, ils le jetèrent dans une noire prison. Il y avait déjà sept mois qu'il y était renfermé, lorsque les barbares furent décimés par une maladie épidémique; ils ne doutèrent point que ce fléau ne fût le châtiment de l'inhumanité avec laquelle ils avaient traité le saint archevêque; ils le tirèrent donc de sa prison, et le conjurèrent d'implorer le secours de Dieu en leur faveur. Ils ressentirent bientôt les heureux effets de leur confiance en ses prières. Leurs chefs rendirent des actions de grâces aux serviteurs de Dieu, et délibérèrent s'ils ne le mettraient pas pour toujours en liberté; mais la cupidité étouffa en eux les sentiments de la reconnaissance; ils exigèrent pour sa rançon trois mille marcs d'or. Elphége leur répondit qu'il ne pouvait faire un tel usage du patrimoine des pauvres, vu surtout la déplorable situation du pays. On le remit donc en prison. Le samedi de Pâques, on le conduisit à Grenwich, devant les commandants de la flotte danoise, qui le menacèrent de la mort s'il ne payait la somme qu'on lui avait demandée. Elphége répondit qu'il n'avait d'autre or à leur offrir que la vraie sagesse, qui consiste à connaître et à servir le Dieu vivant; il ajouta que s'ils refusaient d'ouvrir les yeux à la lumière, ils seraient un jour traités avec plus de rigueur; il leur prédit encore que l'Angleterre ne serait pas longtemps sous leur domination. Les barbares, transportés de fureur, se jetèrent sur lui et le renversèrent par terre avec leur hache d'armes, après quoi ils le lapidèrent. Elphége, à l'exemple de saint Etienne, priait pour les auteurs de sa mort. Un Danois, qu'il avait nouvellement baptisé, touché de le voir languir si longtemps, par un trait de pitié digne d'un barbare, mit fin à ses souffrances en lui fendant la tête avec sa hache. Ainsi mourut saint Elphége, le 19 avril 1012, à l'âge de cinquante-neuf ans. Osbern, moine de Cantorbéry, a écrit sa vie en 1070. Il y a encore l'histoire du saint archevêque dans la chronique écrite sous le règne de Henri I[er].



Réflexions.

Il ne suffit pas de pardonner à ceux qui nous maltraitent; nous devons encore, à l'exemple de Jésus-Christ, prier Dieu pour eux afin qu'il leur pardonne le mal qu'ils nous font; c'est le moyen d'attirer sur nous-mêmes l'indulgence divine et de nous mériter le pardon de nos fautes.

SAINTE AGNÈS DE MONTEPULCIANO EN TOSCANE,

VIERGE ET ABBESSE.

20 AVRIL.

La famille d'Agnès possédait une fortune considérable à Montepulciano en Toscane. Elle avait à peine atteint l'âge de discernement qu'elle montra beaucoup d'éloignement pour toutes les choses du monde; elle n'avait de goût que pour les exercices de piété, et elle leur consacrait une partie de son temps. A l'âge de neuf ans, ses parents la mirent chez les religieuses appelées *sachines*, de leur scapulaire ou de leur habit, qui était de cette grosse toile avec laquelle on fait des sacs. La jeune Agnès ne s'effraya point des mortifications qu'elle voyait pratiquer; elle s'y assujettit avec plaisir, et devint bientôt elle-même un modèle de toutes les vertus. Elle n'avait que quinze ans lorsqu'on la plaça dans le couvent des dominicaines qui venait d'être fondé à Proxeno, dans le comté d'Orviète. Quelque temps après, le pape Nicolas IV l'en nomma abbesse. Cette dignité ne fit que redoubler son zèle pour la perfection : elle couchait sur la terre nue et n'avait qu'une pierre pour oreiller. Dans l'espace de quinze ans, elle jeûna continuellement au pain et à l'eau; il fallut un ordre exprès de son directeur pour l'obliger ensuite à modérer ses austérités, à cause de l'extrême faiblesse de sa santé. Ses compatriotes, touchés de l'éclat de ses vertus, mirent tout en œuvre pour la rappeler à Montepulciano. Ils lui donnèrent un couvent qu'ils avaient fait bâtir exprès. Cette circonstance engagea sainte Agnès à retourner dans sa patrie; elle prit possession du monastère, et y mit des religieuses de l'ordre de Saint-Dominique, dont elle suivait la règle. Ses longues infirmités, qu'elle supporta avec une soumission entière à la volonté du ciel, achevèrent de perfectionner ses vertus. Elle mourut à Montepulciano, le 20 avril



1317, dans la quarantième année de son âge. Le pape Benoît XIII la canonisa solennellement en 1726. Nous avons trois vies de cette sainte : l'une écrite trente ans après sa mort par le père Raymond, de Capoue, général des dominicains, et publiée, avec des remarques, par le père Papebroch ; l'autre, composée en 1606 par le père Laurent Mariani, d'après des mémoires authentiques ; enfin la troisième, écrite en français par le père Leroux, a été imprimée à Paris en 1728.

Réflexions.

Maître de ses dons, Dieu les distribue de la manière qu'il lui plaît ; mais ce qui doit nous consoler, c'est qu'il donne à chacun de nous ce qui lui est nécessaire pour opérer son salut : le compte qu'il nous demandera un jour sera fondé sur la mesure des grâces que nous aurons reçues.

SAINT MARCELLIN,

PREMIER ÉVÊQUE D'EMBRUN.

Marcellin, né en Afrique, de parents distingués par leur noblesse, passa dans les Gaules avec Vincent et Domnin, prêcha l'Évangile avec beaucoup de succès dans les pays voisins des Alpes ; il vint ensuite fixer sa demeure à Embrun. Il se fit un oratoire auprès de cette ville pour y aller pendant la nuit vaquer à la prière. Par ses exemples et par ses discours, il convertit une partie des idolâtres parmi lesquels il vivait. Toute la ville ayant embrassé le christianisme, Marcellin pria saint Eusèbe de Verceil de faire la consécration de son oratoire ; ce qui lui fut accordé. On le sacra lui-même évêque pour gouverner le peuple qu'il avait gagné à Jésus-Christ. On ne sait pas précisément dans quelle année, mais il paraît que c'est après l'année 363. Saint Marcellin, brûlant de zèle pour la gloire de Dieu, travaillait de toutes ses forces à faire fleurir la piété ; il chargea Vincent et Domnin d'aller annoncer la foi à Digne et dans d'autres endroits, où il ne pouvait se rendre en personne. Ces missions produisirent de bons résultats, et le ciel les autorisa par des miracles. Saint Marcellin mourut à Embrun vers l'an 374, et il y est enterré. Les anciens martyrologes et le martyrologe romain contiennent son nom. Grégoire de Tours fait de lui un bel éloge et rapporte plusieurs miracles opérés à son tombeau.

Le culte de saint Marcellin se répandit dans tout le pays renfermé entre les Alpes et le Rhône, c'est-à-dire dans le Dauphiné, la Savoie et la Provence. On transporta dans la suite son corps à Digne, où reposaient les corps de saint Vincent et de saint Domnin. L'illustre Gassendi, étant prévôt de l'église de Digne, composa les leçons pour l'office de saint Marcellin. Nous lisons, dans les Bollandistes, sa vie écrite dans le cinquième ou le sixième siècle.

SAINT ANSELME,

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY.

21 AVRIL.

Anselme, Piémontais de naissance, naquit dans la ville d'Aoste vers l'an 1033 : sa famille occupait dans la ville un rang distingué. Sa mère se chargea du soin de former son cœur à la vertu, et il n'oublia jamais ses premières instructions. Ses progrès dans les sciences furent rapides. A l'âge de quinze ans, il résolut d'embrasser l'état monastique; mais l'abbé auquel il s'adressa refusa de l'admettre dans sa communauté. Anselme ayant eu alors le malheur de perdre sa mère, son zèle se refroidit; il oublia les bonnes résolutions qu'il avait prises, et ne pensa plus qu'à jouir des plaisirs que sa naissance et sa fortune pouvaient lui procurer. Son père, mécontent de sa conduite, le traitait avec beaucoup de sévérité. Le jeune homme chercha à le fléchir; mais les moyens qu'il employa restèrent inutiles. Il crut donc devoir quitter la maison paternelle, et s'éloigner de sa patrie. Après avoir passé trois ans en Bourgogne, il vint en Normandie, où Lanfranc, prieur du Bec, enseignait avec une haute réputation. Cet habile maître sut le distinguer de ses autres disciples, et il l'aima d'autant plus qu'il promettait beaucoup. Lanfranc était en quelque sorte compatriote d'Anselme, puisqu'il sortait d'une famille illustre qui habitait Pavie, en Lombardie. Il avait étudié l'éloquence et le droit à Bologne. De retour à Pavie, il y enseigna publiquement le droit civil. Il renonça plus tard aux fonctions de professeur pour passer en Normandie, et se faire religieux à l'abbaye du Bec, dans l'année 1042. Trois ans après, on le nomma prieur sous l'abbé Herluin. Il crut alors devoir ouvrir une école, qui devint bientôt fort célèbre en Europe.

Après la mort de son père, Anselme pensa sérieusement à se choisir

un état de vie. Tantôt il songeait à rester dans le monde et à utiliser ses biens dans des bonnes œuvres; tantôt il inclinait pour la solitude, persuadé qu'on y trouvait plus le moyen pour se sanctifier. Maurille, archevêque de Rouen, lui conseilla d'abandonner le monde, et d'entrer dans l'ordre de saint Benoît. Anselme ne balança plus : à l'âge de vingt-sept ans, il fit profession à l'abbaye du Bec, sous l'abbé Herluin, en 1060. Herluin avait commandé les armées, et il avait une réputation de prudence et de valeur. Il renonça au monde, et fonda dans une de ses terres,. en 1040, le monastère du Bec, dont il fut le premier abbé. Lanfranc ayant été choisi comme abbé de Saint Étienne en 1063, Anselme fut élu prieur du Bec. Sa jeunesse excita les murmures des moines; mais, par sa douceur et sa patience, il vint à bout de gagner l'affection de toute la communauté. L'abbaye du Bec ayant quelques possessions en Angleterre, sa présence y devenait nécessaire de temps en temps; il y fit donc plusieurs voyages. L'Angleterre avait alors pour roi Guillaume le Roux, qui avait succédé, en 1087, à Guillaume le Conquérant, son père. Ce prince, par une injustice criante, usurpa les biens ecclésiastiques; il s'appropria les revenus des évêchés vacants, et afin d'en jouir plus longtemps, il défendit d'élire des évêques à la place de ceux qui étaient morts. Ce fut ainsi, qu'après Lanfranc, l'église de Cantorbéry resta cinq ans sans pasteur. Le roi en saisit tous les revenus, à l'exception de ceux absolument nécessaires pour la subsistance des moines. En vain les personnes les plus illustres conjurèrent Guillaume de donner un pasteur à l'église de Cantorbéry; mais toutes les raisons du monde qu'elles purent alléguer ne produisirent aucun effet. Quelque temps après, il tomba malade à Glocester. La crainte des jugements de Dieu le fit rentrer en lui-même; il promit, en cas qu'il revînt en santé, de réparer tous les maux qu'il avait faits, de gouverner conformément aux lois et de rendre la liberté aux églises. Il commença par nommer Anselme à l'archevêché de Cantorbéry, et cette nomination fut universellement approuvée. Guillaume ayant formé le projet de dépouiller son frère Robert du duché de Normandie, il exigea de ses sujets de nouveaux subsides. Anselme lui offrit cinq cents livres d'argent, ce qui formait pour le temps une somme considérable. Le roi parut d'abord content; mais quelques-uns de ses flatteurs lui persuadèrent que cette somme était trop modique, et qu'il devait faire valoir ses droits sur les revenus de l'archevêché de Cantorbéry. Il demanda donc encore à Anselme mille livres d'argent; celui-ci lui répondit qu'il ne pouvait payer cette seconde somme, parce qu'il n'était pas maître du bien des pauvres. Il parla même au roi sur cet article avec une



généreuse liberté ; il l'exhorta ensuite à donner des supérieurs aux abbayes vacantes, et à permettre aux évêques de tenir des conciles, comme cela s'était toujours pratiqué, afin de remédier aux abus qui se multipliaient de jour en jour. Le roi d'Angleterre, extrêmement irrité contre Anselme, cherchait tous les moyens possibles de le dépouiller de son siége. Il défendit à plusieurs évêques, entièrement dévoués à la cour, de le regarder comme archevêque, et de lui obéir comme à leur primat. Il alléguait pour raison de cette défense, qu'Anselme avait été soumis durant le schisme au pape Urbain, que l'Angleterre n'avait point reconnu. Guillaume croyait qu'il ne serait roi qu'autant qu'il unirait la mitre au diadème, et qu'il posséderait la juridiction spirituelle comme la temporelle. D'après cette idée, ce prince ne pouvait supporter aucune opposition de la part de son clergé ; aussi cherchait-il l'occasion d'opprimer l'église de Cantorbéry, et d'en usurper les revenus. Anselme, qui les regardait comme le patrimoine des pauvres, faisait des représentations inutiles. On ne voulait point l'écouter ; ce qui, pour sa part, ne l'empêcha pourtant pas de contribuer aux charges publiques de l'État. Enfin, désespérant de pouvoir remédier aux abus, il demanda avec instance la permission de sortir d'Angleterre ; il se proposait d'aller trouver le pape pour implorer le secours de ses conseils et de sa protection. Le roi lui refusa l'autorisation de sortir du royaume, et lui déclara qu'il saisirait les revenus de son archevêché, et qu'on ne le reconnaîtrait plus pour primat. Anselme, vivement affligé de l'oppression de son église, qu'il ne pouvait empêcher, ne crut pas devoir rester plus longtemps en Angleterre. Il s'embarqua à Douvres en 1097, déguisé en pèlerin. Arrivé en France, il passa quelque temps à Cluny ; de là il se rendit à Lyon, où l'archevêque le reçut avec joie. De Lyon il se rendit à Rome, où le pape le reçut de la manière la plus honorable. Il voulut donner sa démission : mais Urbain lui ordonna de rester dans l'état où la Providence l'avait placé. « Un homme courageux, lui dit-il, ne doit point ainsi abandonner son poste. » Urbain assembla un concile à Bari pour opérer la réunion des Grecs ; il exigea la présence d'Anselme, après une discussion sur le schisme des Grecs, laquelle n'aboutit à rien ; on en vint à l'affaire du roi d'Angleterre. Le concile pencha pour des mesures de rigueur, à cause de la simonie et des injustices dont ce prince se rendit coupable. Anselme, jusqu'alors, avait gardé le silence ; mais, quand il entendit parler d'excommunication, il se jeta aux pieds du souverain pontife, et le conjura de n'en point venir à cette extrémité. Anselme se trouvait à l'abbaye de la Chaise-Dieu en Auvergne, lorsqu'il apprit la mort tragique de



Guillaume le Roux, Henri Ier, successeur de Guillaume, rappela saint Anselme en Angleterre. Son retour causa une grande joie dans toutes les classes de la société; mais la même discussion qui avait divisé Guillaume le Roux avec Anselme se renouvela sous le roi Henri Ier. Sur ces entrefaites, Robert, duc de Normandie, revint de la terre sainte, et se plaignit amèrement de ce qu'on lui avait préféré Henri son frère, lors de la discussion relative à la couronne d'Angleterre. Aussi, pour faire valoir ses droits, il leva une puissante armée, et vint débarquer à Portsmouth. Henri Ier, craignant pour sa couronne, fit de magnifiques promesses pour engager Anselme à lui rester fidèle. Le danger passé, Henri Ier oublia encore toutes les promesses qu'il avait faites de rendre la liberté à l'Église britannique. Les parties contendantes convinrent de s'en rapporter à la décision du souverain pontife. Cette décision ne fut point favorable au roi d'Angleterre, qui fit défendre l'entrée de son royaume à Anselme. Cependant un accommodement eut lieu en 1106, et l'archevêque de Cantorbéry put retourner en Angleterre, où il mourut en 1109, dans la soixante-seizième année de son âge. On l'enterra dans la cathédrale de Cantorbéry. Il est honoré parmi les docteurs de l'Église en vertu d'un décret donné par Clément IX en 1720. Les œuvres de saint Anselme ont été imprimées plusieurs fois. La meilleure édition est celle des bénédictins. On remarque dans les écrits de saint Anselme une connaissance profonde de la philosophie, de la métaphysique et de la théologie. La précision et la clarté s'y trouvent réunies à l'élévation des pensées et à la solidité des raisonnements. Il avait surtout pour but de montrer qu'on peut, par des raisonnements fondés sur les lumières naturelles, rendre croyables les vérités que Dieu a révélées; Admer, disciple de saint Anselme, a écrit sa vie.

Réflexions.

L'espérance des biens éternels agissait si fortement sur les saints, qu'ils n'avaient que du mépris pour toutes les choses créées, et qu'ils eussent pu dire comme l'apôtre : « Je suis sacrifié au monde et à tous ses désirs. »



SAINT BEUNON,

ABBÉ DANS LE PAYS DE GALLES.

Sur la côte de Cæznarvon, dans la principauté de Galles, il y avait trois monastères considérables, celui de Clynnog, celui de Conwey et celui de Bangor. Saint Beunon reçut dans ce dernier les premiers éléments de la piété et des sciences; il devint ensuite lui-même le père spirituel d'un grand nombre de ces religieux. Cadfan était alors roi du North-Wales. Beunon lui fit présent d'un sceptre d'or après la victoire qu'il remporta sur les Anglo-Saxons du Northumberland, qui avaient massacré les moines de Bangor. Ce prince donna l'emplacement où Beunon bâtit le monastère de Clynnog, vers l'an 617. D'autres attribuent cette bonne œuvre à un des parents du roi. Le monastère du saint prit le nom de Clynnog ou de Clunnog lorsqu'il eut passé dans les mains des religieux de Cluny; il n'était anciennement connu que sous le nom de son fondateur. L'église était si solidement bâtie, qu'elle subsiste encore aujourd'hui; elle est un des plus beaux monuments de la contrée; on admire surtout la chapelle de saint Beunon, qui est jointe à l'église par un portique. Il y avait de très-belles peintures sur les vitres des fenêtres; mais elles sont effacées, et il ne reste plus qu'un crucifix. Vis-à-vis de ce crucifix, on remarque le tombeau du saint, élevé au-dessus de terre et couvert d'une grande pierre sur laquelle les parents portent encore aujourd'hui leurs enfants malades, dans l'espérance qu'ils y recouvreront la santé. Cet édifice, malgré sa solidité, est menacé de périr faute de fonds suffisants pour le réparer. Depuis la prétendue réforme, les revenus du monastère ont été annexés à la principalité du collége de Jésus à Oxford; on n'en a excepté que ce qui était nécessaire pour la subsistance du vicaire chargé de desservir la paroisse. M. Robert Veaughan, de Hengwarz, célèbre antiquaire gallois, a publié une ample liste des libéralités dont les princes et autres personnes qualifiées comblèrent l'église et le monastère de Clynnog. Ce que nous avons dit de saint Beunon est tiré de sa vie manuscrite, de l'histoire du pays de Galles par Howel et d'une lettre curieuse concernant le saint et l'église de son monastère, que l'auteur a reçue de M. Farrington.

SAINTS SOTER ET CAIUS,

PAPES ET MARTYRS.

22 AVRIL.

Le pape Anicet eut pour successeur sur la chaire de saint Pierre saint Soter. Les personnes affligées trouvaient en lui les tendres sentiments d'un père ; il assistait libéralement les pauvres, et ceux surtout qui souffraient pour Jésus-Christ. Fidèle à suivre les traces de ses prédécesseurs, il envoyait souvent des secours aux églises éloignées. Celle de Corinthe ressentit particulièrement les effets de sa charité ; et saint Denis, qui en était évêque, l'en remercia par une lettre. Le saint pape écrivit aux Corinthiens, à cette occasion, une lettre si édifiante, qu'on la lisait avec celles de saint Clément dans l'assemblée des fidèles. Saint Soter montra beaucoup de zèle pour la pureté de la foi ; il s'opposa fortement au montanisme, dont l'hérésie commença à paraître sous son pontificat. Il gouverna l'Église jusqu'à l'an 177. Il est nommé dans le martyrologe avec le titre de martyr. Ce que nous venons de dire de ce saint est tiré de l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe. Saint Caïus fut élevé sur le siége apostolique en 283, après la mort du pape Eutichien. La paix dont l'Église jouissait alors fut bientôt troublée par une persécution qui dura deux ans. Le saint pontife ne cessa d'encourager les confesseurs et les martyrs. Il se tint caché durant l'orage, non pas qu'il craignît la mort, mais pour être plus à portée d'assister son troupeau. Il mourut le 22 avril 296, après avoir siégé douze ans, quatre mois et sept jours. On l'enterra le lendemain, jour auquel il est nommé dans le calendrier de Libère. Ses souffrances lui ont mérité le titre de martyr. On lit, dans les anciens pontificaux, qu'il était de Dalmatie et parent de l'empereur Dioclétien.

Réflexions.

Les saints pasteurs de la primitive Église ont eu beaucoup à souffrir. En butte aux persécutions des idolâtres, ils avaient continuellement à lutter contre l'ignorance, la stupidité, la jalousie, la malice, de ceux qu'ils essayaient de gagner à Jésus-Christ. Au reste, ces épreuves entraient dans les desseins de la Providence, et devenaient pour eux autant de moyens de sanctification. En imitant leur patience et leur résignation, nous retirerons un avantage réel des peines qui nous arrivent.



SAINTE OPPORTUNE,

ABBESSE DE MONTREUIL EN NORMANDIE.

Opportune sortait d'une famille noble de la Normandie. Elle avait résolu de conserver sa virginité, et plusieurs partis avantageux qui la demandèrent en mariage ne la firent point changer de résolution. Elle se retira, du consentement de ses parents, dans le monastère de Montreuil, au diocèse de Seez. Ses qualités et ses vertus déterminèrent la communauté à la choisir pour abbesse, et sa conduite prouva qu'elle était digne de cette place. Persuadée qu'une supérieure doit l'exemple à ses sœurs, elle redoubla de ferveur dans tous ses exercices. Souvent elle passait toute la nuit en prières; elle portait le même habit en hiver et en été. Elle jeûnait rigoureusement, ne prenant aucune nourriture les mercredis et les vendredis; les autres jours de la semaine, elle ne faisait qu'un repas sur le soir, encore ne mangeait-elle que du pain d'orge; il n'y avait que le dimanche où elle permît qu'on lui servît un peu de poisson. Cette dureté qu'elle avait pour elle-même n'altérait en rien la douceur qu'elle devait avoir pour les autres. La fin tragique de Chrodegan, son frère, évêque de Seez, l'affligea sensiblement, sans toutefois l'abattre. Cet évêque, par une dévotion usitée à cette époque, se rendit à Rome pour visiter les tombeaux des saints apôtres, et confia le gouvernement de son diocèse à un de ses amis nommé Chrodobert. Celui-ci n'avait aucune des qualités requises dans un pasteur; il fit beaucoup de ravages dans le troupeau dont la garde lui avait été remise. Enfin Chrodegan revint après une absence de sept ans; mais Chrodobert, qui voulait garder l'évêché, le fit assassiner à Nonan, par une lâche perfidie. La sainte alla chercher le corps de son frère, et le fit enterrer dans Montreuil. L'Église de France a mis Chrodegan au nombre des saints.

Sainte Opportune mourut le 22 avril 770; on l'enterra auprès de son frère. On transféra ses reliques, en 1009, au prieuré de Moussy, dans le diocèse de Paris, et quelque temps après à Senlis. En 1374, son bras droit fut porté à Paris, et déposé dans l'église paroissiale et collégiale qui lui était dédiée. Cette église a été détruite à la révolution de 1789. Sainte Opportune est honorée dans divers endroits. L'abbé Lebœuf en parle dans son histoire du diocèse de Paris. Nicolas Gosset a publié en 1655 la vie de cette sainte.





Saint Georges.
S.t GONZALEZ
S.t ANSELME
S.te OPPORTUNE
C. Bail
Lith. Jacquet.



MARTYR.

23 AVRIL.

Ce saint est honoré dans les églises d'Orient et d'Occident comme un des plus illustres martyrs de Jésus-Christ. Les Grecs lui ont même donné longtemps le titre de grand martyr, et sa fête est encore chez eux d'obligation. On comptait autrefois à Constantinople cinq ou six églises de son nom, et l'on prétendait que la plus ancienne avait été bâtie par Constantin le Grand. On lui attribue encore la fondation de celle qui était sur le tombeau de saint George en Palestine. Quoi qu'il en soit du fondateur de ces deux églises, il est au moins certain qu'elles furent bâties sous les premiers empereurs chrétiens. Les empereurs Justinien et Maurice en firent aussi élever deux sous l'invocation de saint George, l'une à Bizanes, dans la petite Arménie, et l'autre à Constantinople. Il est rapporté dans la vie de saint Théodose le Sicéote, qu'il servit Dieu longtemps dans une cha-

pelle qui portait le nom de saint George, qu'il avait une dévotion particulière à ce glorieux martyr, et qu'il en recommanda le culte au comte Maurice lorsqu'il lui prédit l'empire. Il y avait un grand concours de peuple à l'une des églises de Saint-George, à Constantinople; elle s'appelait *Mangane*, et touchait à un monastère situé du côté de la Propontide. C'est de là que l'Hellespont ou le détroit des Dardanelles a pris le nom de bras de Saint-George. Ce saint est vénéré par plusieurs églises d'Orient, principalement en Géorgie. Les pèlerins d'Occident, en allant à Jérusalem, visitaient souvent son église et son tombeau, qui étaient en Palestine; ils répandirent son culte dans l'Europe occidentale. On voit, par Grégoire de Tours, que la France, au seizième siècle, honorait la mémoire de ce saint. Saint Grégoire le Grand fit réparer une ancienne église bâtie en son honneur, laquelle tombait en ruine. On trouve l'office de saint George dans le sacrementaire de saint Grégoire et dans plusieurs autres.

Les gens de guerre avaient beaucoup de dévotion à saint George; ils l'invoquaient surtout dans les batailles, comme on le voit par les auteurs de la *Byzantine*. Cette dévotion reposait principalement sur ce que l'on disait que saint George avait été un grand guerrier. Édouard III, roi d'Angleterre, mit sous sa protection l'ordre de la Jarretière, qu'il institua en 1330. Il résulte de ce qui précède que le nom de saint George a toujours été en vénération dans l'Église. Nous n'avons point de détails sur sa vie; les actes que nous avons de lui ne sont point authentiques; mais ils s'accordent tous à dire qu'il souffrit à Nicomédie, sous Dioclétien. D'après Métaphraste, saint George serait né en Cappadoce, d'une famille considérable; après la mort de son père, il se serait retiré en Palestine, où il possédait de grands biens; il aurait embrassé la profession des armes, et se serait élevé au premier grade de la milice; lors de la persécution de Dioclétien, saint George aurait été mis à mort. Ce saint est ordinairement représenté à cheval, ayant un dragon sous ses pieds, pour marquer qu'il a vaincu le démon par sa foi.

Réflexions.

Il est une sorte de martyre à la portée de chaque chrétien : il consiste à recevoir avec patience toutes les épreuves qui peuvent nous arriver. La patience est d'autant plus nécessaire, qu'il n'y a point de vertu dont l'exercice soit plus fréquent.



SAINT ADALBERT,

ÉVÊQUE DE PRAGUE ET MARTYR.

Ce saint était issu d'une des premières familles de Bohême. Né dans l'année 956, Adalbert fut placé par ses parents sous la protection de la sainte Vierge, et consacré au service des autels. L'archevêque de Magdebourg se chargea de son éducation. Le jeune Adalbert montra autant de capacité que d'amour du travail. Après la mort de l'archevêque de Magdebourg, Adalbert retourna en Bohême en 981, emportant avec lui une bibliothèque qu'il avait formée. En 983, Diethmar, évêque de Prague, lui conféra les ordres sacrés. Ce prélat mourut quelque temps après, en désespéré, criant qu'il allait être damné pour avoir négligé les devoirs de son état et pour avoir recherché avec passion les richesses et les plaisirs du monde. Adalbert, qui le vit mourir, fut saisi de frayeur, et ne perdit jamais le souvenir de ce tableau. Dans l'assemblée qui eut lieu pour remplacer Diethmar, tout le monde jeta les yeux sur Adalbert, qui fut sacré par l'archevêque de Mayence. Après son sacre, il divisa son revenu en quatre parties : la première fut destinée à l'entretien de l'église; la seconde à la subsistance des chanoines; la troisième au soulagement des malheureux; la quatrième servait à l'entretien de sa maison. Quoiqu'il employât tout son patrimoine en aumônes, il nourrissait encore tous les jours douze pauvres en l'honneur des douze apôtres. Presque tous les jours il prêchait et visitait les malades, ainsi que les prisonniers. Le diocèse de Prague n'offrait rien de consolant à un évêque : une partie des habitants tenait encore à l'idolâtrie, d'autres s'abandonnaient sans retenue à leurs penchants vicieux. Voyant l'inutilité de ses peines, et désespérant d'arriver à un résultat favorable, Adalbert entreprit le voyage de Rome, et se démit de son siége entre les mains du pape Jean XV. Il se retira ensuite dans un monastère, où il fit profession. L'archevêque de Mayence, touché de voir l'église de Prague sans pasteur, écrivit à Rome pour redemander Adalbert. Le pape, après avoir examiné mûrement ses représentations, y fit droit, et ordonna au saint de retourner dans son diocèse. Le pieux évêque obéit; mais ses diocésains entrèrent en fureur quand ils apprirent la nouvelle de son retour. Ils ne s'en tinrent pas là; ils massacrèrent inhumainement plusieurs de ses parents et pillèrent leurs biens. Adalbert comprit qu'il ne pouvait plus rester dans son diocèse; il alla dans le nord de l'Allemagne évangéliser les peuples



encore païens. Il devint leur victime et il fut tué à coups de lance en 997. On déposa son corps dans la cathédrale de Gnesne. Ce saint a le titre d'apôtre de Prusse, quoiqu'il n'ait prêché l'Évangile que dans la ville de Dantzick. Les habitants de la Prusse, Sarmates d'origine, étaient les plus sauvages de tous les pays du Nord. Ils se souciaient peu de la beauté des temples; ils adoraient leurs idoles sous des chênes, et leur immolaient les prisonniers faits sur l'ennemi.

SAINT GÉRARD,

ÉVÊQUE DE TOUL.

Gérard naquit à Cologne, de parents nobles. Il se consacra de bonne heure aux exercices de la piété et de la pénitence; il entra ensuite dans la communauté des clercs qui desservaient la cathédrale de Cologne et qui suivaient la règle des chanoines réguliers. Après la mort de Gauzlin, évêque de Toul, arrivée en 963, Brunon, archevêque de Cologne, choisit Gérard pour gouverner le diocèse de Toul. En acceptant cette dignité, il ne diminua rien de sa première ferveur; chaque jour il récitait treize heures canoniales, joignant l'office des moines à celui des chanoines, par une dévotion assez ordinaire dans ce temps-là. Après l'Écriture sainte, il n'y avait point de livres qu'il lût avec plus de plaisir que les vies des saints; il employait une partie de la nuit à méditer sur ses lectures, afin d'en retirer plus de fruit. Il montra toujours beaucoup de zèle pour la décence du culte extérieur, qui est une partie essentielle de la religion. Il fit bâtir la cathédrale de Toul, et il l'enrichit considérablement. Il paraît que ce monument fut restauré de nouveau, puisque l'église, telle qu'on la voit aujourd'hui, fut bâtie en 1447.

Gérard attira dans son diocèse des moines grecs et écossais, universellement estimés pour leur vertu et leur savoir. Les uns et les autres ouvrirent des écoles d'où l'on vit sortir plusieurs grands hommes. La protection que Gauzlin et saint Gérard accordèrent aux savants ranima les bonnes études, qui fleurirent en Lorraine plus que partout ailleurs, dans l'espace de soixante ans. Gérard fit un pèlerinage à Rome en 981. L'année suivante lui fournit l'occasion de donner des preuves de sa charité : son diocèse ayant été affligé de la famine et de la peste, il se dévoua au service des malheureux. Sa mort arriva en 994, dans la trente et unième

année de son épiscopat. Le pape Léon IX le canonisa solennellement dans un concile tenu à Rome en 1050. Widric, abbé de Saint-Èvre, à Toul, a écrit la vie de saint Gérard : c'est un ouvrage bien écrit et fort estimé.

SAINT FIDÈLE,

MARTYR.

24 AVRIL.

Fidèle naquit en 1577, à Sigmaringen, petite ville d'Allemagne, résidence des princes de Hohenzollern-Sigmaringen. Il fit ses premières études à l'université de Fribourg, en Suisse; il s'appliqua surtout à la jurisprudence et passa docteur en droit. Il menait une vie très-mortifiée et ne buvait jamais de vin. En 1604, il partit avec trois jeunes gentilshommes qu'on envoyait parcourir les différentes parties de l'Europe. Il s'attacha principalement à leur inspirer de vifs sentiments de religion; sans cesse il leur donnait l'exemple de la piété la plus tendre; dans toutes les villes qui se rencontraient sur sa route, il visitait les églises et les hôpitaux, et assistait les pauvres selon ses facultés; il lui arriva même quelquefois de se dépouiller de ses habits pour les en revêtir. Après ses voyages, il obtint à Colmar une place de magistrat qu'il exerça avec conscience. La justice et la religion faisaient la règle invariable de toute sa conduite; il s'intéressait vivement en faveur des indigents, ce qui le fit surnommer *l'avocat des pauvres*. Quelques injustices qu'il ne put empêcher lui inspirèrent du dégoût pour sa charge. Craignant donc de n'avoir pas la force de résister aux occasions du péché, il résolut de quitter le monde et de se retirer chez les capucins de Fribourg. Il y prit l'habit en 1612. Il donna son bien et sa bibliothèque au séminaire de l'évêque, afin de pourvoir à l'instruction et à l'entretien des jeunes clercs pauvres. Du moment qu'il fut religieux, il n'eut plus d'ardeur que pour les humiliations et les austérités de la pénitence : l'avent, le carême et les vigiles des fêtes, il ne vivait que de pain, d'eau et de fruits secs. Rien n'était capable d'interrompre le recueillement de son âme; dans ses prières, il demandait surtout à Dieu la grâce de ne tomber ni dans le péché ni dans la tiédeur. Il n'eut pas plutôt fini son cours de théologie, qu'on le chargea du soin de prêcher la parole de Dieu et d'entendre les confessions des fidè-



les; il remplit ce double ministère avec succès. La congrégation de la *propagande*, à Rome, le chargea d'aller prêcher dans le canton des Grisons. Depuis que ce canton avait embrassé le calvinisme, il n'avait point vu de prédicateur catholique. On associa à Fidèle huit religieux de son ordre qui devaient travailler sous sa conduite. Il ne se laissa rebuter ni par les fatigues ni par les menaces. Les conversions qu'il opéra mirent en fureur les calvinistes, qui résolurent de se défaire de lui. Comme il prêchait en 1622, dans le bourg de Sevis, un calviniste tira sur lui un coup de mousquet dans l'église. Les catholiques le prièrent instamment de se retirer; mais il leur répondit qu'il ne craignait point la mort, et qu'il était prêt à sacrifier sa vie pour la cause de Dieu. Comme il s'en retournait au bourg de Gruch, il tomba dans les mains d'une troupe de soldats calvinistes qui le maltraitèrent inhumainement. Fidèle adressa cette prière à Dieu : « Seigneur, pardonnez à mes ennemis; aveuglés par la passion, ils ne savent ce qu'ils font. Seigneur Jésus, ayez pitié de moi ; sainte Marie, assistez-moi. » Cette prière finie, il reçut plusieurs coups de poignard, et on lui coupa la jambe. Les catholiques l'enterrèrent le lendemain. Il avait alors quarante-cinq ans. On déposa sa tête dans la cathédrale de Coire. Le pape Benoît XIV le canonisa en 1746. Le père Daniel, de Paris, religieux capucin, a publié la vie du saint en 1745.

Réflexions.

Contribuer à la conversion d'une âme est une chose infiniment plus excellente que de rendre la vie à un corps mort. En effet, le corps ressuscité ne fait que recouvrer le droit de jouir des biens périssables de ce monde; il n'en est pas de même d'une âme convertie : elle passe de la mort du péché à la vie de la grâce, à l'inestimable liberté des enfants de Dieu.

SAINT MARC,

ÉVANGÉLISTE.

25 AVRIL.

Suivant plusieurs auteurs, saint Marc n'avait point été disciple immédiat de Jésus-Christ. On lit cependant, dans saint Épiphane, qu'il était un des soixante-douze disciples qui se scandalisèrent de ce que le Sauveur avait dit : Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne



buvez son sang, *vous n'aurez point la vie en vous;* et qu'il se retira avec beaucoup d'autres ; mais que saint Pierre le convertit après la résurrection.

Cet évangéliste était Juif de naissance; son style, rempli d'hébraïsme, ne permet pas d'en douter. Ses actes lui donnent la Cyrénaïque pour patrie. Le vénérable Bède prétend qu'il sortait de la race d'Aron. Après la résurrection de Jésus-Christ, Marc fut converti par les apôtres. Saint Irénée le qualifie de disciple et d'interprète de saint Pierre. Origène et saint Jérôme prétendent que c'est lui que saint Pierre appelle son fils dans sa première épître. Les auteurs sont partagés sur le titre d'*interprète* de saint Pierre donné à saint Marc : selon les uns, on doit comprendre par là qu'il revoyait, sous le rapport du style, les épîtres de l'apôtre; selon les autres, ses fonctions consistaient à rendre en grec ou en latin ce que saint Pierre disait en sa propre langue.

Saint Jérôme et d'autres écrivains ecclésiastiques pensent qu'on ne doit point distinguer le saint évangéliste de Jean-Marc, cousin de saint Barnabé; mais on croit généralement que c'étaient deux personnes différentes, et que le dernier suivait saint Paul en Orient, tandis que le premier était à Rome ou à Alexandrie. Papias et Clément, d'Alexandrie, rapportent que saint Marc composa son évangile à la prière des fidèles de Rome, qui désiraient avoir par écrit ce que saint Pierre leur avait enseigné de vive voix. Il recueillit tout ce qu'il avait entendu dire à l'apôtre, et en forma son ouvrage. Saint Pierre fut charmé du zèle que les chrétiens marquaient pour la parole de la vérité; il approuva l'évangile de saint Marc, et lui imprima le sceau de son autorité pour qu'il fût lu dans l'assemblée des fidèles. C'est pour cette raison qu'il lui a été attribué à lui-même par quelques auteurs. Saint Augustin, saint Jérôme et presque tous les anciens Pères soutiennent que l'évangile de saint Marc a d'abord été écrit en grec; le style seul en est une preuve. On garde dans le trésor de Saint-Marc, à Venise, un ancien manuscrit de l'évangile du saint, qu'on prétend être l'original écrit de sa propre main. Il est, non sur du papier d'Égypte, mais sur un papier fait de coton, comme nous l'apprenons de Scypion Maffey, qui l'a examiné depuis, et qui était un excellent juge en pareille matière. On dit que l'empereur Charles IV ayant trouvé à Aquilée, en 1355, ce manuscrit, contenant sept cahiers ou vingt-huit feuilles, obtint avec beaucoup de peine les deux derniers cahiers de Nicolas, évêque d'Aquilée, son frère.

Saint Marc, dans son évangile, n'a fait qu'abréger celui de saint Matthieu; il y rapporte les mêmes choses et se sert souvent des mêmes ex-



pressions; il ajoute pourtant des particularités qui ne sont point dans saint Matthieu; il change aussi l'ordre de la narration des faits, et en cela il s'accorde toujours avec saint Luc et saint Jean. Il raconte des traits dont saint Matthieu n'avait point parlé, comme l'éloge de cette pauvre veuve qui mit deux petites pièces dans le tronc du temple.

Pendant le séjour que saint Pierre fit en Italie, il chargea plusieurs de ses disciples d'aller prêcher l'Évangile dans différentes contrées. Quelques modernes ont prétendu que saint Marc avait été prêcher à Aquilée, et qu'il en avait fondé l'église. Quoi qu'il en soit de cette opinion, on ne peut au moins douter que saint Pierre n'ait envoyé saint Marc en Égypte, et qu'il ne l'ait établi évêque d'Alexandrie, la plus célèbre ville de l'empire, après Rome. Saint Pierre partit de cette ville pour aller en Orient la neuvième année de l'empereur Claude, qui était la quarante-neuvième de Jésus-Christ. Ce fut vers le même temps, selon les Grecs, que saint Marc alla pour la première fois en Égypte. De tous les pays de l'univers il n'y en avait point qui fût plus livré aux superstitions du paganisme. Saint Marc prêcha douze ans dans diverses contrée de l'Égypte; après quoi il vint à Alexandrie, où il forma en peu de temps une Église fort nombreuse. Les progrès étonnants du christianisme dans la ville d'Alexandrie mirent les païens en fureur. Saint Marc ayant ordonné saint Anien évêque, sortit de cette ville la huitième année de Néron. De retour dans la Pentapole, il y prêcha deux ans. Il visita ensuite l'église d'Alexandrie, qui de jour en jour devenait florissante; il encouragea les fidèles à persévérer, et se retira à Rome, selon l'auteur de la *Chronique orientale*. Quelque temps après, de retour à Alexandrie, les païens, mécontents de ses prédications, le traitèrent de magicien et résolurent sa mort. Ils s'emparèrent de lui, et l'ayant lié avec des cordes, ils le traînèrent dans un lieu rempli de roches et de précipices : la terre et les pierres furent teintes de son sang et l'on voyait partout des lambeaux de sa chair. La république de Venise avait choisi saint Marc pour son patron; elle lui a élevé sur la place de ce nom une magnifique église, véritable monument d'architecture.

L'Eglise chante, le jour de sa fête, à la procession, les grandes litanies, afin de fléchir la justice de Dieu et solliciter ses bénédictions pour les biens de la terre. Cette coutume remonte à saint Grégoire le Grand, qui, après avoir ordonné à Rome une procession générale, obtint de Dieu la cessation d'une peste cruelle. C'est le sentiment de Grégoire de Tours, qui écrivit d'après le récit d'un diacre, lequel était pour lors à Rome et avait assisté à la cérémonie.



Réflexions.

La négligence à se rendre aux prières publiques est un désordre réel qui vient du refroidissement de la piété. On retirera toujours de grands fruits de ces processions si l'on y assiste avec de vifs sentiments de religion, si l'on y sollicite la rémission de ses péchés et la conservation des fruits de la terre.



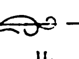
SAINTS CLET ET MARCELLIN,

PAPES ET MARTYRS.

26 AVRIL.

Saint Clet est compté comme le troisième évêque de Rome et le successeur de saint Lin. Cette seule circonstance prouve qu'il s'était rendu recommandable par ses éminentes vertus entre les premiers disciples de saint Pierre, en Occident. Il siégea depuis l'an 76 jusqu'à l'an 89, et on l'enterra auprès de son prédécesseur, dans l'église du Vatican, où ses reliques sont encore. Il a le titre de martyr dans le canon de la messe, que Bossuet et tous les savants prouvent être de la plus haute antiquité.

Saint Marcellin succéda au saint pape Caïus en 296, à peu près dans le temps où Dioclétien s'érigea en divinité et voulut qu'on l'adorât. Il s'acquit, au rapport de Théodoret, beaucoup de gloire durant la persécution. Il mourut en 304, après avoir siégé huit ans trois mois et vingt-cinq jours. Il est qualifié martyr, quoiqu'il n'ait pas versé son sang pour la cause de Jésus-Christ. En effet, le calendrier de Libère compte saint Marcellin parmi les papes qui n'ont point été mis à mort pour la foi. Petilien, évêque donatiste, objectait aux catholiques que saint Marcellin avait sacrifié aux idoles et livré les Écritures aux persécuteurs; il ajoutait que ses prêtres Melchiade, Marcel et Sylvestre s'étaient rendus coupables de la même apostasie. Saint Augustin a sanctifié ce saint pape, en démontrant que ce qu'on lui reprochait était une pure calomnie des Donatistes. C'est pourtant sur cette calomnie que l'on a bâti la prétendue histoire du repentir de Marcellin dans un concile de Sinuesse qui n'a jamais existé.



Réflexions.

C'est une maxime fondamentale du christianisme, et fortement inculquée dans l'Évangile, qu'on ne peut arriver que par les croix à la béatitude éternelle. Jésus-Christ, notre chef et notre modèle, n'est entré dans la gloire que par cette voie; il semble donc que cette matière ne devrait éprouver aucune contradiction dans la pratique. Le Sauveur l'a recommandée par ses paroles et ses exemples; les saints y ont conformé leur vie; les martyrs surtout l'ont scellée de leur sang. Lorsqu'on réfléchit sur ce qui se passe dans le monde, et qu'on y voit tant de gens se promettre le ciel avec une conduite tout à fait antichrétienne, on est saisi d'une grande frayeur.

SAINT RIQUIER,

ABBÉ.

Riquier naquit dans un village à huit kilomètres d'Abbeville. Ses parents, peu favorisés des biens de la fortune, se recommandaient par leur piété. Ils élevèrent leur fils dans la crainte du Seigneur. Riquier passa ses premières années dans les travaux de la vie champêtre, qu'il sut toujours sanctifier par les grands motifs que suggère le christianisme. La Providence, qui le destinait à être un modèle de toutes les vertus, lui fournit l'occasion d'apprendre les moyens qui conduisent à la perfection. Deux prêtres irlandais, nommés Cadoc et Frichor, passant par le Ponthieu, furent maltraités par le peuple. Riquier les retira dans sa maison, et il leur rendit tous les services qui dépendaient de lui. Dieu le récompensa sur-le-champ de la charité qu'il avait exercée. Ses hôtes lui enseignèrent à pratiquer les plus belles maximes de la morale chrétienne, et il fut si touché de leurs discours, qu'il résolut dès lors de ne plus vivre que pour le Seigneur. Les austérités de la pénitence ne lui offrirent plus que des délices. Il se réduisit à ne plus manger que du pain d'orge pétri avec de la cendre et à ne plus boire que de l'eau. Il joignait de longues veilles au travail des mains, et passait les jours et les nuits à prier ou à méditer. Ayant été ordonné prêtre, il se consacra tout entier à l'instruction des fidèles. Quelque temps après, il passa en Angleterre, afin de s'y perfectionner dans la science des saints. De retour dans sa patrie, il y reprit ses fonctions ordinaires. Ses discours produisaient partout de



merveilleux fruits. Le roi Dagobert Ier eut envie de l'entendre prêcher. Riquier prononça, sur les vanités du monde, un discours qui toucha profondément le prince. Le saint employa ce qu'on lui avait donné à soulager les pauvres et à bâtir le monastère de Sentule, dont Riquier jeta les premiers fondements en 638. Quelque temps après, il en bâtit un second, appelé aujourd'hui Forestmontier, à quatorze kilomètres d'Abbeville. Il passa le reste de sa vie, avec un seul compagnon, dans la forêt de Cressy, uniquement occupé de la prière et de la contemplation. Il mourut vers l'an 645. Ses reliques se conservaient au monastère de Sentule, qui avait pris le nom de Saint-Riquier; c'est aujourd'hui une petite ville du département de la Somme. Son nom est porté dans les calendriers de France et dans le martyrologe romain. Alcuin a écrit sa vie.

SAINT ANASTASE I,

PAPE.

27 AVRIL.

A la mort du pape Sirice, en 398, Anastase, Romain de naissance, réunit la majorité des voix. Il dut cette élévation à la gloire que ses travaux et ses combats lui avaient acquise. Saint Jérôme l'appelle un homme d'une vie sainte, d'une riche pauvreté et d'une sollicitude apostolique. Il s'opposa fortement aux progrès de l'origénisme, et condamna la traduction de Periarchon d'Origène, par Ruffin, comme tendante à affaiblir notre foi, fondée sur la tradition des apôtres. Ce sont les termes dont il se servit dans la lettre qu'il écrivit sur ce sujet à Jean, évêque de Jérusalem. Le diocèse de Jérusalem, gouverné par Jean, était troublé par des discussions sans cesse renaissantes sur l'origénisme. Au commencement du cinquième siècle, ces discussions prirent un caractère alarmant, et se traduisirent par des voies de fait et des attaques à main armée. Saint Jérôme, avec son éloquence habituelle, en a fait une peinture énergique. Quant à Ruffin, traducteur du Periarchon, le pape ne condamna point sa personne, et laissa à Dieu le soin de juger de l'intention qu'il avait eue en traduisant cet ouvrage. Dans la même lettre, le pape promet de veiller au maintien de la foi, et de prémunir contre l'erreur toutes les nations de la terre, qu'il appelle *les parties de son corps*. Saint Anastase mourut le 14 décembre 401, après avoir siégé trois ans et dix jours.



Selon saint Jérôme, il fut enlevé de ce monde parce que Dieu voulut lui épargner la douleur de voir le sac de Rome par Alaric, roi des Goths, lequel eut lieu en 410. Il s'est fait plusieurs translations des reliques de ce pontife, dont une partie est présentement dans l'église de Sainte-Praxède, à Rome. Le martyrologe romain nomme saint Anastase le 27 avril.

Le père Garnier a publié la lettre du pape Anastase dans son édition de *Marius Mercator*. Il est dit à la fin que le saint-siége condamna Ruffin ; mais c'est une interposition que don Constant a fait disparaître dans sa bonne édition des *Lettres des papes*.

Réflexions.

Ce n'est que dans l'éternité qu'on verra l'extrême différence qu'il y a entre le véritable et le faux bonheur ; alors le prestige sera dissipé, et les choses paraîtront telles qu'elles sont dans la réalité : nous sentirons tout le néant des grandeurs humaines et tous les avantages que l'on peut tirer devant Dieu des maux auxquels la vie est exposée.

SAINT VITAL,

MARTYR A RAVENNE.

28 AVRIL.

Saint Vital, né à Milan, était, d'après les actes de son martyre, père de saint Gervais et de saint Protais. La Providence l'ayant conduit à Ravenne, il arriva qu'un chrétien, nommé Ursicin, fut condamné à mort pour sa religion; on crut pendant quelque temps qu'il allait apostasier, tant il paraissait souffrir à la vue du supplice. Vital, alarmé du danger que courait Ursicin, ne voit plus celui auquel il s'expose lui-même; il vole à son secours, et l'exhorte fortement à ne pas perdre l'occasion de mériter la couronne de vie. Ursicin se rassure et reçoit généreusement le coup mortel. Vital emporte le corps du martyr et l'enterre avec respect. Le juge, nommé Paulin, n'eut pas plutôt appris ce qui s'était passé, qu'il donna des ordres pour arrêter Vital. Il fut brûlé vif, après avoir été étendu sur le chevalet, et avoir souffert divers genres de tortures. Nous lisons dans ses actes que Valérie, sa femme, retournant de Ravenne à

Milan, fut tuée par une troupe de paysans auxquels elle refusa de se joindre dans la célébration d'une fête impie et licencieuse.

Saint Vital est le principal patron de la ville de Ravenne. Ses reliques se gardent dans la magnifique église bâtie sous son invocation par l'empereur Justinien, en 547. Cette église a depuis appartenu à une abbaye de bénédictins. On y voit une vieille chapelle où l'on montre les tombeaux de l'empereur Honorius et des princes et princesses de sa famille.

Réflexions.

Nous ne sommes pas tous appelés à la gloire du martyre; mais nous devons tous vivre continuellement dans un esprit de sacrifice, c'est-à-dire être dans la disposition de ne vouloir que ce que Dieu veut, et de lui immoler nos corps et nos âmes avec toutes leurs facultés. Nous immolerons véritablement nos corps, si nous souffrons avec patience, si nous pratiquons la chasteté, la tempérance, la mortification; nous immolerons nos âmes, si nous avons soin de nous entretenir dans de vifs sentiments d'adoration, d'amour, de respect et de componction.

SAINT HUGUES,

ABBÉ DE CLUNY.

29 AVRIL.

Hugues, fils du comte d'Almace et d'Aremburge de Vergy, naquit en 1024, à Semur, au diocèse d'Autun. Son père le destinait à la profession des armes; mais sa mère le disposait à embrasser l'état ecclésiastique. On le confia pour son éducation à Hugues, évêque d'Auxerre, son grand-oncle. Il sentit de bonne heure à combien de dangers la vertu est exposée dans le monde, et il eût bien voulu le quitter pour toujours. La prière et la méditation l'occupaient beaucoup; il ne négligeait pas cependant de se livrer à l'étude. Il avait appris aussi, par obéissance pour son père, tous les exercices convenables à un militaire. Saint Odilon administrait à cette époque le monastère de Cluny, qui se distinguait par la pratique de toutes les vertus. Les merveilles que l'on en racontait inspirèrent à Hugues le désir de se retirer parmi les moines de Cluny; il en demanda la permission, qu'on lui accorda. Il prononça ses vœux après un sévère



noviciat, et seulement âgé de seize ans. Quelques années après, toute la communauté, qu'il édifiait par ses vertus, le choisit pour prieur à l'unanimité. Les moines du monastère de Payerne, dépendant de Cluny, étaient mal avec l'empereur Henri le Noir. Chargé par ses supérieurs d'amener une réconciliation entre les moines et l'empereur Henri, Hugues réussit parfaitement. A la mort de saint Odilon, abbé de Cluny, en 1049, la communauté jeta les yeux sur Hugues pour lui succéder. Le nouvel abbé parut avec éclat au concile que le pape Léon IX avait convoqué à Reims. Hugues accompagna le pape à Rome, et assista au concile qui examina et condamna les erreurs de Bérenger. L'empereur Henri le Noir avait pour lui une estime singulière; il lui en donna des marques en lui faisant tenir un de ses fils sur les fonts de baptême. Il existait une grave mésintelligence entre André, roi de Hongrie, et l'empereur. L'abbé de Cluny sut ménager une réconciliation entre ces deux princes. Les papes Nicolas II et Grégoire VII honorèrent toujours Hugues de leur confiance. Plus d'une fois ils l'adjoignirent aux légats qu'ils avaient en France, et il assista à presque tous les conciles qui se tinrent dans ce royaume. Il reçut les derniers soupirs du pape Étienne IX, qui mourut à Florence en 1057. Urbain II et Pascal II eurent aussi pour lui une profonde estime. Il intervint dans les différends graves qui existaient entre Grégoire VII et l'empereur Henri IV, à l'occasion de la querelle des investitures; il amena une réconciliation et il obtint que l'empereur rentrerait dans la communion de l'Église.

Saint Hugues joignait à une rare capacité pour les affaires toutes les vertus d'un parfait religieux : il était doux, humble, charitable et mortifié; il veillait avec soin au maintien de la discipline dans toutes les maisons de son ordre. Le monastère de Cluny surtout ne fut jamais plus florissant que sous son administration ; on s'y rendait de toutes parts comme dans un lieu où régnait l'esprit des anciens moines. Hugues, duc de Bourgogne, s'y retira pour y faire profession. Le saint abbé mourut le 29 avril 1109, à l'âge de quatre-vingts ans. Le pape Calixte II l'a mis au nombre des saints en 1121. Hildebert, évêque du Mans, puis archevêque de Tours, a écrit la vie de saint Hugues. Nous avons plusieurs lettres du saint abbé de Cluny : l'une est adressée à Guillaume le Conquérant. Ce prince avait demandé des religieux au saint abbé, et offrait de payer cent livres d'argent à l'abbaye de Cluny pour chacun de ceux qu'on lui enverrait. Saint Hugues a laissé des statuts pleins de sagesse pour ses moines. Marrier et Duchesne ont publié toutes ces pièces.



Réflexions.

La retraite et la solitude rendent propres à gouverner les hommes : ce qui est le contraire de ce que l'on prétend habituellement dans le monde. Presque tous les abbés des monastères se sont montrés des hommes d'État; cependant ils n'avaient appris à connaître les hommes que par la prière et la méditation : ce qui prouve qu'elles sont utiles non-seulement pour le salut, mais encore dans les affaires temporelles.

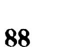
SAINT EUTROPE,

PREMIER ÉVÊQUE DE SAINTES.

30 AVRIL.

Saint Eutrope vint au troisième siècle prêcher l'Évangile dans les Gaules. Son zèle pour étendre la connaissance du vrai Dieu lui coûta la vie. Il remporta la couronne du martyr à Saintes, où les infidèles lui cassèrent la tête. La fureur de la persécution empêcha qu'il ne fût enterré dans un lieu convenable; la suite des temps fit oublier l'histoire de son martyre, et l'on ne se souvint plus que de son nom et de sa sainteté; mais on dit que Dieu révéla quelle avait été la fin de sa vie. Voici ce que nous lisons à ce sujet dans Grégoire de Tours : « Pallade, évêque de Saintes, qui assista au quatrième concile de Paris et au second concile de Mâcon, ayant fait bâtir une église en l'honneur de saint Eutrope, voulut y transporter ses reliques. Il invita plusieurs abbés à la cérémonie de cette translation. Lorsque le cercueil eut été ouvert, deux des abbés aperçurent un coup de hache à la tête du saint. La nuit suivante, saint Eutrope lui-même leur apparut, et leur dit que c'était par ce coup qu'il avait terminé sa vie. Ce fut ainsi qu'on reconnut qu'il était martyr, parce qu'on n'avait plus alors l'histoire de ses souffrances. » Les reliques de saint Eutrope furent dispersées en partie par les protestants. On garde sa tête dans la cathédrale de Saintes. Le roi Philippe le Bel et la reine Jeanne avaient beaucoup de dévotion à ce saint. Dans le Poitou, le peuple l'appelle saint Accropy, et en Auvergne saint Eytropy. La ville de Saintes possède une église dédiée à saint Eutrope; cette église a une crypte ou chapelle souterraine, dont la construction remonte à une époque fort reculée. L'ancienne cathédrale (car l'évêché de Saintes a été

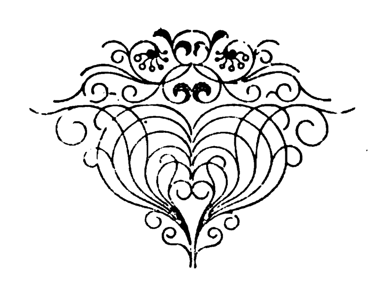


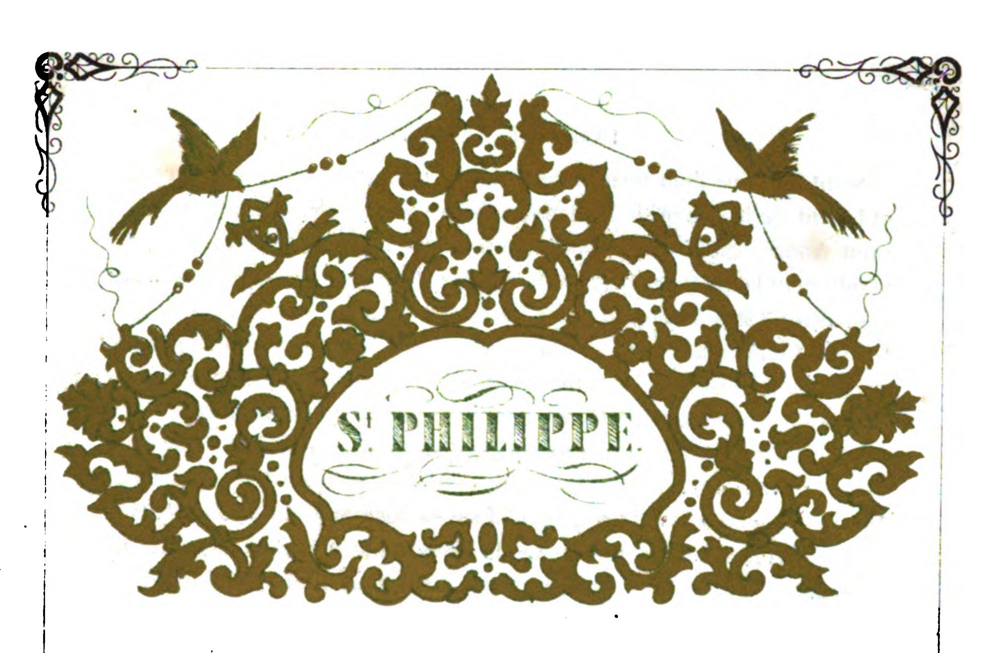


supprimé par le concordat de 1801) est un édifice tout à fait remarquable, qui mérite l'attention de tous ceux qui portent intérêt aux œuvres de l'art chrétien, si improprement appelé gothique.

Réflexions.

Il n'est rien de plus propre à embraser le zèle et à inspirer une tendresse compatissante pour les pécheurs, que les différents traits sous lesquels le Sauveur se représente lui-même. Il se compare à un bon pasteur qui court après la brebis égarée, et qui, l'ayant trouvée, la charge sur ses épaules pour la ramener au bercail. Cette comparaison faisait une impression singulière sur les chrétiens de la primitive Église; elle leur rappelait les bontés et les miséricordes du Rédempteur.





St PHILIPPE

APOTRE.

1er MAI.

Suivant saint Clément d'Alexandrie, saint Philippe est celui qui, après avoir été appelé à la suite de Jésus-Christ, demanda la permission de retourner auparavant dans sa maison pour y ensevelir son père, et auquel le Sauveur répondit : Suivez-moi, et *laissez aux morts le soin d'ensevelir les morts.* Jésus-Christ, par cette réponse, ne prétendait pas condamner ceux qui rendent aux morts les derniers devoirs, il voulait seulement faire comprendre à son nouveau disciple, qu'étant appelé aux fonctions sublimes d'un ministère tout spirituel, elles devaient avoir la préférence sur les œuvres corporelles de miséricorde. Saint Philippe avait plusieurs filles. Quelques-unes d'entre elles, dit le même saint Clément dans ses *Stromates*, embrassèrent l'état du mariage. Deux vécurent dans le célibat, moururent fort âgées, et furent enterrées à Hiéraple, comme nous l'apprend Polycrate.

Saint Philippe était né à Bethesaïde en Galilée. Jésus-Christ l'appela, et lui dit de le suivre, le lendemain de la vocation de saint Pierre et de saint André. Saint Jean Chrysostome nous apprend qu'il avait étudié assidûment la loi et les prophètes. Cette méditation l'avait disposé à reconnaître le Messie dans la personne de Jésus-Christ; aussi ne balança-t-il point d'abandonner tout pour s'attacher à lui : il devint donc un de ses plus zélés disciples, et il fut le compagnon inséparable de son ministère et de ses travaux. Philippe n'eut pas plutôt connu le Messie, qu'il s'empressa de communiquer la satisfaction qu'il éprouvait à Nathanaël, son ami. *Nous avons trouvé*, lui dit-il, *celui dont il est parlé dans la loi de Moïse et dans les écrits des prophètes, Jésus de Nazareth, fils de Joseph.* Nathanaël, ne pensant pas que le Messie attendu pût sortir de Nazareth, ne s'arrêta pas d'abord aux paroles de son ami, mais Philippe lui dit de le suivre, de venir s'assurer par lui-même de l'état des choses. Nathanaël fit ce que Philippe exigeait de lui. Jésus, le voyant approcher, dit : *Voilà un véritable Israélite, dans lequel il n'y a ni déguisement ni artifice.* Nathanaël, surpris de ce que Jésus l'appelait par son nom, lui demanda comment il pouvait le connaître. Jésus lui répondit : Je vous ai vu avant que Philippe vous appelât, lorsque vous étiez sous le figuier. Nathanaël, ainsi que l'expliquent les Pères de l'Église, se rappelant qu'il avait été dans un lieu si retiré qu'aucun homme n'avait pu le voir, confessa que Jésus était le *Fils de Dieu, le roi d'Israël*, ou, ce qui revient au même, le Messie prédit par Moïse et par les prophètes. Trois jours après cet événement, Philippe assista aux noces de Cana, où Jésus avait été invité avec ses disciples. L'année suivante, le Sauveur l'admit au nombre de ses apôtres. On voit, par plusieurs passages de l'Évangile, que Jésus-Christ le chérissait particulièrement. Ainsi, par exemple, nous lisons dans saint Jean, que le Sauveur, étant sur le point de multiplier les pains pour nourrir les cinq mille hommes qui l'avaient suivi dans le désert, s'adressa à Philippe comme pour le consulter sur le moyen de pourvoir aux besoins de cette multitude, et pour lui procurer en même temps l'occasion de témoigner sa foi.

Nous lisons encore que, peu de temps avant la passion du Sauveur, quelques païens, curieux de le voir, prièrent Philippe de leur procurer cette satisfaction, ce qu'il leur accorda, de concert avec saint André.

Jésus-Christ ayant promis à ses disciples, dans son discours après la dernière cène, de leur donner de son Père céleste une connaissance plus claire et plus parfaite que celle qu'ils avaient eue jusqu'alors, Philippe s'écria dans un transport d'impatience : *Seigneur, montrez-nous votre*



Père, et cela nous suffit. Jésus répondit en inculquant de nouveau la croyance de sa divinité, et en montrant qu'il était une même chose avec son Père. « Il y a si longtemps, dit-il, que je suis avec vous, que je vous instruis par mes paroles et par mes actions, et vous ne me connaissez pas! Si vous me regardiez des yeux de la foi, vous connaîtriez qui je suis, et me voyant vous verriez mon Père, puisque *je suis dans mon Père, et que mon Père est en moi.* » Après la descente du Saint-Esprit, les apôtres se dispersèrent dans les différentes parties du monde, afin de remplir leur vocation, et de répandre avec plus de promptitude la lumière de l'Évangile. Saint Philippe alla prêcher dans les deux Phrygies, comme nous l'apprenons de Théodoret et d'Eusèbe, dont le récit est fondé sur les monuments les plus authentiques. Il mourut à un âge fort avancé, puisque saint Polycarpe, qui ne se convertit que dans l'année 80 de Jésus-Christ, eut quelque temps le bonheur de converser avec lui. On pense qu'il fut enterré à Hiéraple en Phrygie. Cette ville se croyait redevable de sa conservation aux miracles continuels qui s'opéraient par la vertu des reliques du saint apôtre. Son corps est, dit-on, à Rome, dans l'église que l'on éleva, en 560, sous l'invocation de saint Philippe et de saint Jacques.

Réflexions.

Le vrai chrétien se regarde comme étranger sur la terre; il ne voit dans le lieu de son pèlerinage qu'un abîme de misères, que des sujets de douleurs et de craintes; mais d'un autre côté, il s'élève jusqu'à Dieu par la foi; il contemple la beauté et la magnificence de son royaume éternel, il admire en soupirant les délices pures et la paix inaltérable que l'on y goûte.

SAINT JACQUES LE MINEUR,

APOTRE.

Saint Jacques, appelé *le Mineur*, pour le distinguer de saint Jacques, fils de Zébédée, est également connu sous le titre de *Juste;* ce dernier surnom lui avait été donné, suivant Hégésippe et saint Clément d'Alexandrie, à cause de son éminente sainteté. Il était fils d'Alphée et de Marie, sœur de la sainte Vierge. Quelques auteurs ont cru qu'Alphée et Cléophas étaient deux différents noms de la même personne; d'autres ont



pensé que Cléophas était le père de Marie, ou que Marie avait épousé Cléophas après la mort d'Alphée. Joseph, que le texte original appelle José, était frère de saint Jacques, et par conséquent fils de Marie. Saint Jude se nomme lui-même frère de Jacques. Notre saint avait encore pour frère Simon ou Siméon, évêque de Jérusalem, dont nous avons rapporté la vie à la date du 18 février. Tous ces saints étaient appelés frères du Sauveur, conformément à l'usage reçu parmi les Juifs de désigner sous ce titre les proches parents. Ils avaient aussi des sœurs. Saint Épiphane parle de deux, de Marie et de Salomé.

On ne peut guère douter que saint Jacques ne fût avec Jésus, lorsqu'au commencement de son ministère, il alla à Capharnaüm *avec ses frères*. L'année suivante, Jésus-Christ l'appela à l'apostolat avec Jude son frère. Après sa résurrection, Jésus le favorisa d'une apparition particulière. Saint Jérôme et saint Épiphane disent que le Seigneur, au moment de son ascension, recommanda à saint Jacques l'Église de Jérusalem, et qu'en conséquence les apôtres l'établirent évêque de cette ville, lorsqu'ils se séparèrent pour aller prêcher l'Évangile. Le même saint Épiphane rapporte dans son *Traité des hérésies* que saint Jacques le Mineur portait sur sa tête une plaque d'or, apparemment comme marque distinctive de la dignité épiscopale. L'évêque de Jérusalem força les Juifs à le respecter, malgré la fureur avec laquelle ils persécutaient les chrétiens. L'historien Hégésippe affirme qu'il vécut toujours dans la virginité, qu'il ne but jamais de vin, ni de liqueur capable d'enivrer. Il se prosternait si souvent pour prier, que ses genoux et son front étaient devenus aussi durs que la peau d'un chameau. Saint Jacques assista, l'an 51 de Jésus-Christ, au concile qui se tint à Jérusalem, relativement à la circoncision et aux autres cérémonies légales. Il écrivit, vers l'an 59, l'épître canonique qui porte son nom, elle a le titre : *Catholique* ou *universelle*, parce qu'elle n'était point adressée à une Église particulière, mais à tous les Juifs convertis, dispersés dans les différentes parties du globe. L'apôtre s'y propose de réfuter de faux prédicateurs qui, abusant de quelques expressions de saint Paul, enseignaient que la foi seule suffisait pour la justification, et que par conséquent les bonnes œuvres étaient inutiles. Il trace aussi des règles excellentes pour mener une vie sainte, et il exhorte les fidèles à recevoir le sacrement de l'extrême-onction dans leurs maladies.

Il y a une liturgie orientale qui porte le nom de saint Jacques, et dont parle saint Procle, patriarche de Constantinople. Quel qu'en soit l'auteur, elle est au moins d'une très-haute antiquité. Peut-être saint Jacques



aura-t-il donné seulement la direction générale de cette liturgie; on aura ensuite travaillé sur le même plan, et on y aura fait des additions. Dans les premiers temps, on n'écrivait que quelques parties de la liturgie. Jusqu'au quatrième siècle, on n'a su que, par tradition, les paroles de *l'invocation sacrée ou de la consécration du pain et du vin*, et l'on en agissait de la sorte par un motif de respect, comme on le voit dans saint Basile, dans son livre *de Spiritu Sancto*. Saint Justin dit qu'on priait dans la liturgie pour les empereurs, pour les différents états, pour les veuves, les orphelins, etc. Saint Cyrille a donné une explication assez étendue de la liturgie que l'on suivait dans son Église. Les monuments les plus authentiques prouvent que, dès la naissance du christianisme, il y avait une liturgie, et que les premières formules de prières qui la composaient furent établies par les apôtres.'

Les Juifs détestaient saint Jacques à cause de son zèle et des conversions qu'il opérait. Le grand prêtre Ananus, fils du grand prêtre Anne, dont il est parlé dans l'Évangile, en l'absence d'Albin, gouverneur romain, assembla le sanhédrin, et fit comparaître saint Jacques avec plusieurs autres chrétiens. Accusé d'avoir violé la loi, on livra l'apôtre au peuple pour être lapidé. Hégésippe raconte qu'on le porta sur la plate-forme du temple, et qu'on voulut l'obliger à renoncer à sa foi. Saint Jacques, au lieu de faire ce qu'on exigeait de lui, se mit à confesser Jésus-Christ de la manière la plus solennelle; élevant ensuite la voix pour être entendu de la foule que la fête de Pâques avait attirée à Jérusalem, il dit que ce Jésus, Fils de l'Homme, qui avait été crucifié, assis à la droite de Dieu, viendrait un jour, porté sur les nuées du ciel, pour juger tout l'univers. Les scribes et les pharisiens, transportés de fureur, montèrent sur la plate-forme et le précipitèrent en bas. Saint Jacques ne mourut point de sa chute, il eut encore la force de se mettre sur ses genoux; levant les yeux au ciel, il pria Dieu de pardonner à ses meurtriers, en disant, comme son divin Maître : *Ils ne savent ce qu'ils font.* Le peuple l'accabla de pierres, et un foulon lui déchargea sur la tête un coup de levier dont il se servait pour fouler les draps. Saint Jacques fut enterré près du temple, à l'endroit même où il avait été martyrisé ; on éleva une petite colonne sur son tombeau. Le gouverneur Albin, à son arrivée, blâma fortement la conduite du grand prêtre Ananus, et le roi Agrippa le priva de sa dignité. La chaire épiscopale de saint Jacques se remarquait encore à Jérusalem dans le quatrième siècle.



SAINT BRIEUC,

ÉVÊQUE.

Saint Brieuc (en latin Briocus), né dans la Grande-Bretagne, au comté de Cardigan, appartenait à une famille noble; il avait environ vingt ans, en 429, lorsque saint Germain d'Auxerre fit le voyage d'Angleterre. Le jeune Brieuc s'attacha au saint évêque, devint un de ses principaux disciples, le suivit même en France, où quelque temps après il reçut les ordres sacrés. Il retourna ensuite dans sa patrie, convertit ses parents, et, au moyen de leur pieuse libéralité, il fonda la célèbre église connue sous le nom de *Gande-Lann*, et conduisit dans le chemin de la vertu ceux qui vinrent se mettre sous sa conduite. Plusieurs années après, il passa dans l'Armorique ou la Petite-Bretagne. Il instruisit des vérités de la religion, dans le territoire de Tréguier, un riche seigneur nommé Conan, qui lui fournit des fonds pour bâtir un monastère dans la partie septentrionale de l'Armorique. Sa communauté s'augmenta considérablement; après l'avoir gouvernée pendant un certain temps, il nomma un abbé pour le remplacer; il se retira ensuite chez Rigald, son parent et son ami, autrefois prince de Domnonie, dans la Grande-Bretagne. Rigald, établi depuis peu dans l'Armorique avec ceux de ses sujets qui l'avaient suivi, mit à la disposition du saint une maison avec un emplacement pour bâtir un monastère et une église sous l'invocation de saint Étienne. Brieuc se chargea du soin de conduire ces religieux à la perfection. Il mourut en paix dans son monastère, vers l'an 502, à un âge fort avancé. Il n'est point dit, dans sa légende, qu'il ait été revêtu du caractère épiscopal; mais il est appelé évêque dans une inscription qui est sur un morceau de marbre que l'on trouva dans sa châsse, en 1210. Au reste, il paraît qu'il n'était qu'évêque régionnaire, et qu'il avait été sacré avant de quitter sa patrie.

Il se forma autour du monastère de Saint-Brieuc une ville importante que l'on érigea en évêché, en 844. Cette ville, qui a pris le nom du saint évêque, est aujourd'hui le chef-lieu de préfecture du département des Côtes-du-Nord, le département le plus vaste des cinq formés par l'ancienne province de Bretagne. La cathédrale de Saint-Brieuc est un monument gothique qui ne doit pas être oublié par les archéologues. L'architecture est un peu dans le style gothique anglais, comme du reste presque tous les monuments chrétiens de la Bretagne.





SAINT SIGISMOND,

ROI DE BOURGOGNE.

D'après Pline et Zozime, les Bourguignons formaient une des principales tribus des Vandales. Ils s'établirent d'abord le long de la Vistule, dans la Prusse. En 407, ils passèrent le Rhin, et entrèrent dans les Gaules; en 413, Gondicaire, leur premier roi, conquit le pays situé entre le Haut-Rhin, le Rhône et la Saône; peu après il étendit sa domination, et ses possessions comprenaient ce qu'on appela depuis le duché de Bourgogne, la Franche-Comté, la Provence, le Lyonnais, le Dauphiné, la Savoie, etc. Il régna jusqu'en 463, comme on le voit par sa lettre au pape Hilaire. Chilpéric, son fils et son successeur, se montra catholique zélé. Après un règne de vingt-huit ans, son frère Gondebaut, qui avait embrassé l'arianisme, l'assassina avec sa femme et ses enfants. Gondebaut réforma le code des lois bourguignonnes, appelé de *son nom, lois gonbectes*, et mourut en 516, laissant deux fils, Sigismond et Godomar. Les Bourguignons avaient été catholiques avant d'être ariens.

Saint Avit, archevêque de Vienne, avait instruit le prince Sigismond des vérités de la religion catholique en 516; Sigismond fonda le célèbre monastère de Saint-Maurice d'Agaune, dans le Valais. Il y avait eu précédemment en ce lieu de saints ermites qui vivaient dans des cellules séparées. En succédant à son père Gondebaut, Sigismond eut soin de maintenir la pureté de la foi, et il convoqua le concile d'Épaone que saint Avit présida, et dans lequel on dressa de sages règlements concernant la discipline. Sigismond se remaria après la mort d'Amalberge, dont il avait eu un fils nommé Sigérie. Ce jeune prince eut le malheur d'encourir l'indignation de sa belle-mère, qui, extrêmement vindicative, résolut de le perdre; elle l'accusa d'avoir conspiré contre le roi son père. C'était une calomnie; mais Sigismond l'accueillit imprudemment et condamna son fils à mort. Cruellement détrompé quelque temps après, il fut accablé de remords, et se retira dans le monastère de Saint-Maurice, afin d'y pleurer sa faute, et de l'expier par les austérités d'une sévère pénitence. Ce malheur ne fut pas le seul qui lui arriva. Les rois Clodomir, d'Orléans, Childebert, de Paris, et Clother, de Soissons, s'étant ligués contre lui, lui déclarèrent la guerre. Vaincu et fait prisonnier avec sa femme et ses enfants, on le retint captif à Orléans. Quelque temps après, Clodomir le fit tuer dans sa prison avec sa femme et ses enfants, dans l'année 524.





Dagobert II, roi d'Austrasie, obtint des religieux de Saint-Maurice, en 675, la tête de saint Sigismond, qu'il déposa dans un monastère qu'il venait de fonder en Alsace, lequel prit le nom de Saint-Sigismond, qu'il conserva jusqu'au onzième siècle.

SAINT MARCOU,

ABBÉ.

Marculf ou Marcou, originaire de Bayeux, sortait d'une famille noble et riche : il fut élevé avec soin dans les lettres et la piété. Après la mort de ses parents il quitta son pays et renonça à sa fortune pour se retirer à Coutances, où l'évêque de cette ville l'ordonna prêtre. Marcou se livra à la prédication, et dans ses sermons il insistait principalement sur la nécessité d'observer les obligations contractées au baptême, et de soutenir par des mœurs pures le titre glorieux de chrétien. On assure que Dieu le rendit aussi puissant en œuvres qu'il l'était en paroles. Plusieurs personnes demandant à vivre sous sa conduite, il résolut de bâtir un monastère pour les y recevoir. Le roi Childebert seconda son pieux dessein, en lui fournissant l'emplacement et les fonds nécessaires pour cette bonne œuvre. Le monastère fut donc bâti à Nanteuil, dans le Cottentin, près de la mer. Il ne se composait d'abord que d'un oratoire et de quelques cellules. Marcou se proposa surtout de faire revivre parmi ses disciples cette charité qui unissait si tendrement les premiers chrétiens de Jérusalem, et qui n'en faisaient qu'un cœur et qu'une âme. Il avait un genre de vie fort austère, ne mangeant que du pain d'orge et des herbes. Il permit à quelques-uns de ses disciples de se retirer dans l'île de Jersey pour y mener la vie anachorétique ; il y passa ensuite avec eux, et y fonda un monastère. Il fit encore d'autres pieux établissements, afin de peupler le pays de vrais serviteurs de Dieu. Sa mort date de l'année 558. Lors des incursions des Normands, on porta son corps à Corbigny, au diocèse de Laon, et l'on y bâtit une église sous son invocation. On réclamait principalement son assistance contre le mal des écrouelles. C'est à cette époque que les historiens rapportent l'origine du privilége qu'avaient les rois de France de toucher ceux qui avaient cette maladie ; aussi, après leur sacre, faisaient-ils par eux-mêmes, ou par un de leurs aumôniers, une neuvaine à saint Marcou de Corbigny. On peut consulter pour ce saint l'histoire ecclésiastique de Normandie, par Trigan.



SAINT ARIGE OU AREY,

ÉVÊQUE DE GAP.

Arige (en latin *Aregius*) a été quelquefois confondu avec saint Arey, évêque de Nevers, avec saint Triez, de Limoges, et avec saint Arige, évêque de Lyon. La confusion est sans doute venue de ce que tous ces saints vivaient dans le même siècle, et de ce qu'ils ont le même nom en latin. Les parents d'Arige l'offrirent à Dieu à l'âge de deux ans, dans l'église de Châlons-sur-Saône. Le bienheureux Didier, évêque de cette ville, fit la cérémonie de son baptême et se chargea de son éducation. Arige méritait, par sa capacité et par la pureté de ses mœurs, d'être élevé au sacerdoce. Il administra plusieurs années, en qualité de pasteur, la paroisse de Morjey, située à cinq lieues de Clermont-Ferrand. Sagittaire, évêque de Gap, ayant été déposé en 579, à cause de ses fautes, le choix, pour le remplacer, tomba sur Arige. Le nouvel évêque se livra tout entier à la sanctification de son troupeau et au rétablissement de la piété dans son diocèse. Il exhortait les pécheurs à la pénitence, encourageait les faibles, et soutenait ceux qui marchaient dans le sentier de la vertu; il s'intéressait surtout à l'éducation des jeunes clercs, afin de procurer de bons ministres à son Église. Mais en remplissant ses devoirs envers les autres, il ne s'oubliait pas lui-même. Il vivait dans la pratique d'une pénitence continuelle et affligeait son corps par diverses mortifications. Il assista en 584 au second concile de Valence, et l'année suivante au second concile de Mâcon. Il entreprit en 598 le voyage de Rome, pour visiter les tombeaux des saints apôtres. Saint Grégoire le Grand, qui occupait alors la chaire de saint Pierre, l'accueillit honorablement. Ils se lièrent ensemble de la plus étroite amitié. Saint Grégoire écrivit plusieurs lettres à saint Arige; tantôt c'était pour prendre part aux afflictions qui lui survenaient, tantôt pour louer son zèle, sa vigilance et ses autres vertus. Il lui accorda la permission que l'évêque de Gap avait demandée pour lui et son premier diacre, de porter la dalmatique, dont l'usage était encore peu répandu dans ce siècle. Saint Arige mourut en 604, à l'âge d'environ soixante-neuf ans. Lorsqu'il se sentit près de sa fin, il se fit porter devant l'autel de saint Eusèbe pour recevoir le saint viatique, que l'évêque de Grenoble lui administra. Un auteur contemporain a écrit sa vie, qui a été publiée par le père Papebroch.

SAINT ATHANASE,

PATRIARCHE D'ALEXANDRIE, DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

2 MAI.

Pour bien comprendre l'épiscopat laborieux et agité de saint Athanase, il convient d'examiner un peu l'état de l'Église d'Égypte au quatrième siècle. Le schisme l'avait d'abord désolée, puis l'hérésie du fameux Arius vint ajouter aux embarras et aux troubles occasionnés par ce schisme. L'autorité politique y mit ensuite le comble en prenant sous sa protection l'arianisme, en s'efforçant de le faire prévaloir contre l'Église catholique. S'il ne s'était rencontré alors un homme d'une probité inflexible et d'un caractère énergique, joignant une foi inébranlable à une sainteté éminente, il est difficile de prévoir ce qu'il serait advenu. Athanase naquit dans la ville d'Alexandrie, à la fin de l'anné 296. Appartenant à une famille chrétienne, elle le fit élever avec le plus grand soin non-seulement dans la religion, mais encore dans les lettres et dans les sciences, cultivées à cette époque. Saint Alexandre, encore simple prêtre, remarqua les rares talents et les belles dispositions du jeune Athanase; il le prit en amitié et se chargea de diriger ses études. Il voulut qu'il fût toujours sous ses yeux, et qu'il mangeât à sa table. Il l'employa depuis comme secrétaire. Athanase s'appliqua tout à la fois à imiter les vertus de son maître, à se pénétrer parfaitement de son esprit et de ses maximes, et à suivre le plan tracé pour l'achèvement de ses études. Il s'accoutuma d'abord à bien écrire, et, par une lecture assidue des bons auteurs de l'antiquité, il se forma un style facile, clair, énergique, qui lui donna une haute supériorité sur ses adversaires. Les études relatives à la religion emportaient au moins la moitié de son temps. La suite de sa vie et la lecture de ses ouvrages prouveront cette supériorité : Athanase cite si souvent et si à propos les livres saints, qu'on croirait qu'il les savait par cœur : au moins conviendra-t-on que la méditation les lui avait rendus très-familiers. Il y avait puisé cette rare piété et cette profonde intelligence des mystères de la foi. Quant au vrai sens des oracles divins, il le cherchait dans la tradition de l'Église, et il nous apprend lui-même, dans son *Discours contre les Gentils*, qu'il lisait avec attention les commentaires des Pères apostoliques. Dans son livre de l'*Incarnation* il dit qu'il étudiait la tradition des saints maîtres inspirés, et des martyrs de la divinité de Jésus-Christ. A ses connaissances profondes il joignit celles du droit cano-

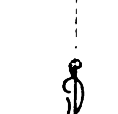


nique et du droit civil : aussi Sulpice Sévère le désigne-t-il par le titre de jurisconsulte.

Athanase, désirant se perfectionner dans la pratique de la vertu, voyagea dans le désert, en 315, pour visiter saint Antoine, qui jouissait d'une réputation justement méritée ; il y passa un temps assez considérable, s'estimant heureux d'être compté parmi les disciples du célèbre anachorète. Il avait pour lui une vénération profonde, et il s'empressait de le servir. On sait qu'une amitié étroite unit depuis ces deux grands hommes jusqu'à leur mort. De retour à Alexandrie, Athanase reçut le diaconat, dans l'année 319. Le prêtre Alexandre avait succédé au patriarche Achillas sur le siége d'Alexandrie. Le nouveau patriarche, qui connaissait déjà le savoir, la vertu et la prudence d'Athanase, voulait l'avoir toujours avec lui, et ne décidait rien sans au préalable l'avoir consulté. L'administration du vaste diocèse d'Alexandrie offrait alors, comme nous l'avons dit plus haut, de graves difficultés et causait au patriarche de vives inquiétudes. Mélèce, évêque de Lycopolis dans la Thébaïde, homme d'un caractère inquiet et turbulent, s'éleva contre les patriarches d'Alexandrie, les accusant d'une indulgence excessive et coupable. Voici à quelle occasion. Lors de la dernière persécution quelques chrétiens avaient faibli et avaient eu le malheur d'offrir de l'encens aux idoles ; mais depuis ils avaient en quelque sorte effacé cette faute par un repentir sincère et profond. Aussi le patriarche Pierre, entrant dans la pensée et dans l'esprit de Jésus-Christ, dont la miséricorde pour les pécheurs est immense, avait-il jugé convenable de les dispenser de la rigueur des canons, et de les admettre à la communion. Dans son zèle dur et amer l'évêque de Lycopolis avait blâmé cette indulgence et soulevé une partie de l'Égypte contre l'Église d'Alexandrie. Les choses en étaient là lorsque le prêtre Arius, d'un esprit souple et ambitieux, d'un caractère inquiet, se présenta comme candidat pour succéder au patriarche Achillas ; mais le choix du peuple et du clergé se fixa sur le prêtre Alexandre. Arius, quoique vivement contrarié parce qu'il ne s'attendait point à cette élection, sut néanmoins se contenir en public un certain temps ; mais dans son intimité il ne se gênait pas pour censurer à tout propos le patriarche Alexandre. Cet esprit injuste de critique l'entraîna, comme c'est assez l'ordinaire, plus loin peut-être qu'il ne voulait aller. Tout en s'efforçant de trouver en défaut son supérieur, il émit des propositions qui s'écartaient de la doctrine et de la tradition de l'Église ; et, comme l'amour-propre l'aveuglait, il cherchait à justifier ces propositions par des raisonnements plus ou moins subtils et des sophismes fort dangereux. Ainsi, il prétendait

que Jésus-Christ, simple créature plus parfaite, il est vrai, que les autres, n'existait pas de toute éternité : ce qui revenait à nier sa divinité. Le patriarche Alexandre crut d'abord qu'Arius ne persisterait pas dans cette voie déplorable, et que la douceur, du reste, le ramènerait à ses devoirs. Il se trompait, la vanité est ordinairement opiniâtre ; c'est ce qui arriva dans cette circonstance. Arius, n'admettant point qu'il se trompait, persista dans ses erreurs. Chaque jour il les répandait parmi les chrétiens, et le mal allait toujours en s'augmentant. Le patriarche ne crut plus devoir dissimuler; il excommunia l'hérésiarque dans un synode, composé de tous ses suffragants, qui se tint à Alexandrie. Arius se retira dans la Palestine, puis à Nicomédie, qui avait pour évêque le fameux Eusèbe. Par ses lettres il avait gagné la confiance de ce prélat, et l'avait fait entrer dans ses intérêts. En 319 saint Alexandre informa tous les évêques de l'affaire d'Arius, et des diverses circonstances qui s'y rattachaient, dans une lettre circulaire signée par Athanase et par plusieurs autres personnes d'une vertu et d'une probité reconnues. Comme l'arianisme faisait des progrès affligeants et jetait le trouble dans l'Église, l'empereur Constantin, par les conseils d'Osius, de Cordoue, assembla en 325 le concile général de Nicée. Le patriarche Alexandre y parut accompagné du diacre Athanase, qui confondit Arius ainsi que ses protecteurs Eusèbe de Nicomédie, Théognis et Maris ; il eut aussi beaucoup de part aux affaires discutées par les Pères, et aux décisions du concile. Le triomphe qu'Athanase remporta sur l'arianisme, en cette mémorable circonstance, devint la source de toutes les persécutions qu'il éprouva dans la suite.

Quelque temps après la clôture du concile, Alexandre étant tombé malade désigna, à son clergé et à son peuple, Athanase comme son successeur. En effet le savant diacre fut choisi à l'unanimité, et son élection confirmée par les évêques d'Égypte, réunis à Alexandrie en 326. Athanase avait alors trente ans. Il commença par s'occuper des besoins spirituels de l'Éthiopie. Il envoya dans cette contrée l'évêque Frumence pour prêcher la foi aux Éthiopiens, qui la connaissaient déjà. Le schisme suscité par Mélèce, évêque de Lycopolis, lui causa beaucoup de soucis. Les ariens résolurent d'en profiter pour augmenter le nombre de leurs partisans, en recherchant l'amitié des méléciens et en se joignant à eux contre le nouveau patriarche. Athanase remarque à ce sujet, dans son premier discours contre l'arianisme, que les méléciens et les ariens dissimulèrent leur animosité réciproque, afin de former une espèce de confédération contre la vérité. Dans cet intervalle, Arius parvint à obtenir la permission de revenir de l'Illyrie, où l'empereur Constantin l'avait exilé après le con-







cile de Nicée; il ne s'en tint pas là : il demanda encore à rentrer dans l'Église; mais Athanase refusa de communiquer avec lui, et s'opposa avec courage à son rétablissement. Les amis d'Arius décidèrent l'empereur Constantin à écrire en sa faveur au patriarche. La lettre ne produisit pas l'effet qu'il en attendait. Athanase, convaincu qu'Arius conservait toujours ses erreurs en lui-même, répondit au prince que l'Église catholique ne pouvait avoir d'union avec une hérésie qui attaquait la divinité de Jésus-Christ. Eusèbe et Théognis écrivirent à l'empereur qu'il n'y avait plus de division quant à la doctrine, et qu'il ne tiendrait point à eux que la paix ne fût rétablie dans l'Église; que néanmoins ils ne pouvaient condamner Arius, attendu qu'ils avaient remarqué, dans ses écrits et dans ses entretiens, qu'il n'était point coupable des erreurs qu'on lui imputait; et que d'ailleurs son orthodoxie se prouvait par l'accueil favorable que lui avait accordé l'empereur. Constantin, séduit par cette lettre artificieuse et habile, révoqua la sentence d'exil portée contre les deux évêques, et leur permit de retourner chacun dans leur diocèse. Eusèbe, évêque de Nicomédie, ne manquait ni de savoir, ni de talent; mais, comme nous l'avons dit dans la vie du saint patriarche Alexandre, d'un esprit dissimulé, ambitieux, d'un caractère audacieux et entreprenant, il exerçait une certaine influence à la cour impériale. Ne reculant devant aucun obstacle, tous les moyens lui semblaient bons pour arriver à son but. Il ne craignit pas de s'entendre avec les méléciens pour formuler quelque accusation capitale contre le patriarche d'Alexandrie. Trois évêques se chargèrent de la triste mission de porter devant l'empereur les calomnies arrêtées et convenues contre Athanase. Ils l'accusèrent donc d'avoir imposé au peuple une sorte de tribut, sous prétexte de pourvoir aux besoins de son église; mais en réalité pour remettre cet argent à un certain Philumène qui conspirait contre l'empereur. Athanase reçut immédiatement l'ordre de comparaître devant Constantin. Il obéit, et se rendit au palais de Psammathie, situé dans les faubourgs de Nicomédie; il plaida sa cause et confondit ses ennemis. L'empereur, frappé de la force de ses raisons, reconnut publiquement son innocence, et le renvoya en Égypte avec une lettre adressée aux fidèles d'Alexandrie. Dans cette lettre, il faisait l'éloge d'Athanase, et lui donnait les titres d'*homme de Dieu* et *de personne vénérable*.

Ce projet d'accusations calomnieuses ayant échoué, il fallut recourir à un autre. Eusèbe et ses amis imaginèrent d'accuser Athanase de l'assassinat d'un évêque mélécien, nommé Arsène. Étonné d'une accusation si grave, l'empereur ordonna au patriarche de présenter sa justification



devant un concile qui devait se réunir à Césarée en Palestine. Or, comme les membres de ce concile favorisaient l'arianisme, Athanase ne comparut point, persuadé qu'il ne jouirait point d'une libre défense. On présenta ce refus à l'empereur comme l'effet d'une orgueilleuse opiniâtreté. Le prince le crut, ce qui laissa dans son esprit des impressions fâcheuses contre le patriarche d'Alexandrie ; aussi lui ordonna-t-il, sous peine d'encourir son indignation, de se présenter devant un concile convoqué à Tyr, et dont l'ouverture eut lieu en l'année 335. Soixante évêques, presque tous ariens, composaient le concile. Saint Athanase y parut accompagné de plusieurs évêques de sa province, parmi lesquels se distinguaient saint Paphnuce et saint Potamon, qui avaient glorieusement confessé Jésus-Christ. Ses ennemis, tout à la fois juges et parties, ne lui permirent point de siéger avec eux, ils l'obligèrent même de se tenir debout comme un coupable qui attend sa sentence. Saint Potamon, à cette vue, ne put retenir ses larmes. S'adressant à Eusèbe, évêque de Césarée, qui, lors de la dernière persécution, avait été emprisonné avec lui pour la foi, il s'écria : « Quoi, Eusèbe, vous êtes assis comme juge, et Athanase est debout comme coupable ? qui pourrait supporter un tel spectacle ? répondez-moi, n'étions-nous pas tous les deux en prison durant la persécution ? comment s'est-il fait que j'y ai perdu un œil, et que vous en soyez sorti avec tous vos membres ? comment avez-vous pu échapper ainsi ? » Saint Potamon, par ces paroles, se proposait de faire comprendre que le bruit qui avait couru de l'apostasie d'Eusèbe n'était point sans fondements. Les autres évêques d'Égypte, partageant les sentiments de saint Potamon, persistèrent à récuser, pour juges de leur patriarche, ceux qui se déclaraient si visiblement ses ennemis ; mais leurs plaintes et leurs réclamations demeurèrent inutiles. Les ariens procédèrent, avec autant de passion que de désordre, à l'examen des accusations intentées contre Athanase.

On accusa d'abord le patriarche d'avoir ravi l'honneur à une vierge ; on introduisit même au milieu du concile une femme corrompue qui attesta, sous la foi du serment, que le patriarche d'Alexandrie avait logé chez elle, lui avait fait violence, et avait ensuite tâché d'obtenir son silence par quelques présents. Sur ces paroles, Timothée, prêtre attaché à l'Église d'Alexandrie, dit à cette femme : « Vous prétendez donc que j'ai logé chez vous, et que je vous ai fait violence ? — Oui, répondit-elle en élevant la voix et en montrant Timothée, qu'elle prenait pour le patriarche, oui, c'est vous-même qui m'avez déshonorée. » Puis elle s'étendit sur les circonstances du lieu, du temps et de l'action. La calomnie étant

ainsi découverte par elle-même, les ariens, embarrassés dans leur confusion, firent sortir cette femme de l'assemblée. Athanase voulut la retenir, et l'obliger à nommer ceux qui l'avaient subornée ; mais ses ennemis s'y opposèrent, en alléguant qu'ils avaient des crimes plus graves à lui reprocher, et à l'évidence desquels il ne pourrait se soustraire. On aborda alors la question de l'assassinat d'Arsène, évêque mélécien. Les accusateurs apportèrent une main desséchée, qu'ils disaient être celle d'Arsène, et qu'ils prétendaient avoir été coupée par l'ordre d'Athanase, pour servir à des opérations magiques. Cet Arsène s'était caché pour échapper aux conséquences des fautes qu'il avait commises dans son épiscopat. Les ariens avaient profité de sa fuite pour répandre le bruit de sa mort, qu'ils attribuaient au patriarche ; mais Athanase, à force de recherches, avait découvert sa retraite, et l'avait fait venir secrètement à Tyr, pour que sa présence démentît la calomnie. Il demanda si quelqu'un de l'assemblée avait connu Arsène ; et plusieurs membres du concile ayant répondu affirmativement, Athanase fit entrer l'évêque Arsène qui montra ses deux mains au concile. Cette preuve péremptoire couvrit de confusion les ennemis du patriarche. Ils ne se rendirent cependant pas à cet argument sans réplique, ils accusèrent Athanase de magie, et soutinrent qu'il en imposait aux sens par ses prestiges. Leur fureur alla si loin, qu'ils l'auraient mis en pièces, si le commissaire de l'empereur ne l'eût arraché de leurs mains. Athanase, voyant sa vie en danger, s'embarqua pour Constantinople ; mais les ariens n'en persistèrent pas moins à prononcer contre lui une sentence de déposition. Ils lui défendirent même de résider à Alexandrie, sous prétexte que sa présence pourrait y exciter des troubles, et ils ne rougirent pas d'insérer dans leur sentence les calomnies dont nous avons parlé, quoiqu'elles eussent été hautement et pleinement réfutées. Arrivé à Constantinople, le patriarche ne put obtenir une audience de l'empereur, qui, prévenu contre lui, le regardait comme coupable. Constantin ordonna aux évêques assemblés à Tyr, de se rendre à Jérusalem pour y assister à la dédicace de l'église du Saint-Sépulcre qu'il venait de faire bâtir. Arius vint aussi dans cette ville, et présenta à l'empereur une profession de foi, artificieusement ambiguë, dans laquelle il déclarait se soumettre au concile de Nicée. Le prince la transmit aux évêques réunis à Jérusalem, pour l'examiner. Les ariens saisirent avec empressement une occasion qu'ils attendaient depuis longtemps ; ils déclarèrent Arius orthodoxe, et l'admirent à la communion.

Ne pouvant obtenir une audience de l'empereur, le patriarche de-



manda à être confronté avec ses accusateurs; cette demande parut juste à Constantin; il envoya donc l'ordre aux évêques du prétendu concile de Tyr de se rendre à Constantinople. Ceux-ci, craignant que la vérité ne prévalût, renoncèrent à leurs anciennes calomnies; mais, pour en inventer une nouvelle, qu'ils présumaient devoir fortement indisposer l'empereur, ils lui affirmèrent qu'Athanase avait menacé d'empêcher l'exportation du blé que l'on envoyait tous les ans d'Alexandrie à Constantinople pour l'approvisionnement de cette ville. Le patriarche protesta inutilement contre cette nouvelle accusation; Constantin, dont l'esprit était naturellement ombrageux, exila saint Athanase à Trèves, ville importante de la Gaule Belgique. L'illustre exilé y arriva au commencement de l'année 336. Saint Maximin, évêque de Trèves, le reçut avec un profond respect. Le peuple d'Alexandrie, inconsolable de l'absence de son pasteur, écrivit à Constantin pour solliciter son rappel. Saint Antoine joignit ses instances à celles des fidèles; mais il n'obtint rien. Ce prince mourut le 22 mai de l'année 337, à l'âge de soixante-trois ans, après un règne de trente et un ans; on l'enterra dans le vestibule de l'église des douze apôtres, qu'il avait élevée à Constantinople pour la sépulture des empereurs et des patriarches. Il avait reconnu, avant sa mort, l'innocence de saint Athanase, et il avait révoqué son exil. Après sa mort, ses trois fils, Constantin, Constance et Constant, partagèrent entre eux l'empire. Le premier, l'aîné des trois frères, eut pour sa part la Bretagne, l'Espagne, les Gaules, et la Germanie. Constance eut la Thrace, l'Asie, l'Égypte et le reste de l'Orient. L'Italie, l'Afrique, la Grèce et l'Illyrie échurent à Constant.

Athanase revint donc prendre possession de son siége, au milieu d'acclamations universelles; mais ce rétablissement ne convenait pas aux ariens, dont la haine ne faisait, en quelque sorte, que s'accroître avec le temps. Ils cherchèrent à influencer Constance, à qui l'Orient était échu dans le partage de l'empire, comme nous l'avons dit plus haut, en lui représentant Athanase comme un esprit inquiet et turbulent, et comme un homme qui spéculait sur la vente des grains; d'un caractère faible, d'un esprit dissimulé et opiniâtre en même temps, Constance accueillit ces insinuations odieuses. Saint Athanase se justifia facilement sur l'accusation relative à l'accaparement des grains; mais Constance, qui se laissait gouverner par Eusèbe de Nicomédie, ennemi personnel du saint patriarche, permit aux ariens d'élire un nouveau patriarche en remplacement d'Athanase. Ils profitèrent, sans délai, de cette permission, et choisirent, pour cette haute dignité, un de leurs partisans nommé Piste, qui, néanmoins, ne parvint pas à se faire reconnaître; mais ils le rem-



placèrent ensuite par un certain Grégoire de Cappadoce, qu'ils placèrent par la force des armes sur le siége d'Alexandrie. Athanase, de son côté, réunit un concile composé de cent évêques qui déclarèrent son innocence, et adressèrent au pape Jules, ainsi qu'à tout le monde catholique, une lettre circulaire contre l'hérésie arienne. Saint Athanase, ne se trouvant point en sûreté en Orient, se retira à Rome, où il passa trois ans. En 345, l'empereur Constant l'invita à venir à Milan. Il écrivit en même temps à son frère Constance pour le prier de se joindre à lui dans le projet qu'il avait d'assembler un concile général pour mettre fin aux troubles de l'Église. Ce concile se tint effectivement dans la ville de Sardique, en Illyrie, dans l'année 347; on y compta trois cent trente évêques, tant de l'Occident que de l'Orient. Les ariens, voyant qu'ils y seraient en minorité, s'abstinrent d'y paraître. Le concile proclama l'innocence d'Athanase, excommunia Grégoire de Cappadoce et ses partisans. Ce dernier étant mort quelques mois après, saint Athanase put se remettre en possession de son siége. L'activité de son zèle causait néanmoins de vives alarmes aux ariens; ils voyaient avec chagrin leur parti succomber peu à peu. Pour en prévenir la ruine complète, ils recommencèrent à indisposer l'empereur Constance contre le patriarche d'Alexandrie : ils réussirent d'autant mieux que Constance, maître de tout l'empire, n'avait plus à craindre les représentations de son frère Constant, qui avait été tué dans les Gaules par l'usurpateur Magnence. L'empereur n'eut point honte de se porter lui-même accusateur de saint Athanase, et il obtint sa condamnation dans deux synodes tenus, l'un à Arles, en 353, et l'autre à Milan, en 355. Pour avoir les apparences de son côté, Constance voulut obtenir l'approbation du pape Libère; mais ce pontife, ne cédant ni aux promesses, ni aux menaces, répondit qu'Athanase avait été déclaré innocent, ses ennemis reconnus pour calomniateurs; qu'il y avait par conséquent de l'injustice à condamner un homme qui n'avait pu être convaincu juridiquement d'aucuns crimes. Cette réponse valut à Libère d'être exilé à Bérée dans la Thrace, en 356. Une fois engagé dans cette voie de persécution, Constance ne s'arrêta plus; il bannit les évêques qui prenaient la défense de saint Athanase, condamna à des peines rigoureuses les officiers et les magistrats qui refusaient de communiquer avec les ariens. Mais il ne suffisait pas à Constance de mettre tout en confusion dans l'Occident, il fallait aussi qu'il troublât l'Orient. A cet effet il dépêcha deux hommes dévoués, à Alexandrie, avec ordre de faire prévaloir l'arianisme dans cette malheureuse ville. La veille d'une fête, comme les chrétiens priaient dans l'église de

saint Théonas, ils y furent tout à coup investis par la force armée. Après avoir enfoncé les portes, les soldats y entrèrent, et commirent toutes sortes de désordres. Athanase resta sur son siége, résolu à ne point abandonner son troupeau. En même temps il ordonna à un diacre de chanter le psaume 136, tandis que le peuple répéterait à la fin de chaque verset : *Sa miséricorde est éternelle*. Il dit ensuite aux fidèles de se retirer dans leurs maisons, protestant qu'il ne sortirait que le dernier. Il parvint à échapper lui-même aux gardes qui cherchaient à s'assurer de sa personne, et à se cacher dans le désert. Sa tête fut mise à prix, et des soldats firent des perquisitions minutieuses dans tous les monastères d'Égypte. Pour ne compromettre personne, saint Athanase se tint dans un lieu sauvage et isolé, où un homme sûr lui apportait ses lettres et les choses dont il avait besoin pour subsister. La mort de Constance, qui arriva en 361, changea la face des affaires. Saint Athanase put revenir, après une absence de six ans, à Alexandrie, où le peuple le reçut en triomple. Ce calme dura peu. L'empereur Julien, qui favorisait le paganisme, exila Athanase, et chargea même un officier de le tuer. Le patriarche, prévenu à temps, s'enfuit dans les déserts de la Thébaïde. L'empereur Jovien, successeur de Julien, écrivit à saint Athanase, pour le prier de reprendre l'administration de son église, et de lui tracer le plan de conduite qu'il devait suivre dans les affaires de l'Église. Après en avoir conféré avec de savants évêques, Athanase répondit qu'il fallait s'attacher à la foi de Nicée, qui était celle des apôtres, et qui avait été prêchée dans les siècles suivants. Jovien étant mort après un règne de huit mois, l'empereur Valens eut l'Orient en partage. Ce prince, qui avait toujours eu du penchant pour l'arianisme, s'en déclara le protecteur, et exila de nouveau tous les évêques catholiques. A la nouvelle de cet édit, il y eut une révolte dans Alexandrie, et le peuple s'opposa au départ du patriarche. Athanase sortit secrètement de la ville, et se cacha pendant quatre mois dans le caveau où l'on avait enterré son père. C'était la cinquième fois qu'on l'obligeait à quitter son siége. Informé de ce qui se passait, et craignant un soulèvement général, Valens permit au patriarche de revenir à Alexandrie. Saint Athanase mourut en 373, après un épiscopat de quarante-six ans. Il avait l'esprit juste, vif et pénétrant, le cœur généreux et désintéressé, un courage impassible, une foi ardente, une charité sans borne, une humilité profonde, une éloquence naturelle, et d'une précision rare dans les Grecs de ce temps-là. Le calme et la sérénité de son âme se peignaient sur son visage. Une longue expérience l'avait rompu aux affaires ecclésiastiques. L'adversité, qui étend et double le



génie lorsqu'elle ne l'écrase pas, lui avait donné un coup d'œil admirable pour apercevoir des ressources même humaines quand tout paraissait désespéré. Menacé de l'exil sur son siége, et de la mort dans son exil, il lutta près de cinquante ans contre une coalition d'hommes subtils en raisonnements, profonds en intrigues, courtisans déliés, arbitres de la faveur et de la disgrâce, calomniateurs infatigables, barbares persécuteurs. Il les déconcerta, les confondit et leur échappa toujours sans leur donner la consolation de lui voir faire une fausse démarche.

Le style de saint Athanase est facile, élégant, clair, et admirablement adapté aux différents sujets qu'il a traités; et si quelquefois il n'a pas toute la politesse que l'on pourrait désirer, il faut s'en prendre aux embarras des affaires et aux persécutions, qui ne permettaient pas à l'auteur de mettre la dernière main à tous ses ouvrages. Un moine, nommé Cône, avait coutume de dire, relativement aux écrits de saint Athanase : « Quand vous trouverez quelque chose des ouvrages de saint Athanase, si vous n'avez pas de papier, écrivez-le sur vos habits. » La meilleure édition des œuvres de ce saint docteur est celle publiée à Paris, en 1698, par le père Montfaucon, en trois volumes in-folio.

Réflexions.

Il faut méditer la vie de Jésus-Christ, si l'on veut acquérir la science des saints; cette science qui procure le vrai bonheur, en éclairant l'esprit et en réformant le cœur. Que la vie du Sauveur, que les différentes circonstances de ses actions, que ses vertus et ses exemples deviennent donc le principal sujet de nos méditations.

SAINT THÉODARD,

ÉVÊQUE DE NARBONNE ET PATRON DE MONTAUBAN.

3 MAI.

Théodard, dit Audard, naquit, sous le règne de Louis le Débonnaire, dans les environs de Toulouse. Ses parents tenaient à la première noblesse de la province; attachant une haute importance à une bonne et savante éducation, ils élevèrent leur fils dans la piété et dans l'étude des sciences. Les juifs de Toulouse ayant à se plaindre de la conduite



de l'évêque de cette ville à leur égard, Théodard eut avec eux une conférence publique, dans laquelle il déploya une capacité rare pour son âge. Cette conférence eut lieu dans un concile présidé par Sigebod, évêque de Narbonne. Ayant remarqué le savoir et le mérite de Théodard, Sigebod lui proposa de l'attacher à son diocèse, et il le nomma archidiacre de son église. Le nouvel archidiacre sut se concilier l'estime et la vénération de tout le diocèse par sa douceur, sa modestie, sa piété et sa charité pour les pauvres. A la mort de Sigebod, le peuple et le clergé de Narbonne choisirent à l'unanimité Théodard, comme évêque. Il fut sacré le 15 août 885, par les évêques de Carcassonne, de Béziers et d'Elne. Ces deux derniers siéges épiscopaux n'existent plus. Tous les autres évêques suffragants de la métropole de Narbonne applaudirent hautement au choix que l'on venait de faire, et en marquèrent même leur joie par les lettres qu'ils écrivirent en cette occasion.

La dignité épiscopale ajouta un nouvel éclat aux vertus du saint. Les fatigues qu'il essuya dans les visites de son diocèse, fort vaste à cette époque, jointes aux mortifications de la pénitence, altérèrent considérablement sa santé.

Il ne fit plus que languir les trois dernières années de sa vie. Il mourut à Montoriol, aujourd'hui la ville de Montauban, où on l'avait transporté pour respirer l'air natal, d'après l'avis des médecins. La famille de saint Théodard avait fondé, à Montoriol, un monastère sous l'invocation de saint Martin ; on y enterra le saint évêque, et l'église porta depuis le nom de Saint-Théodard. La ville de Montauban ayant été érigée en évêché au commencement du quatorzième siècle, cette église servit de cathédrale. Henschenius et Baillet entrent dans quelques détails sur ce saint et sur son épiscopat.

Réflexions.

La douceur est une vertu fortement recommandée par l'Évangile. Jésus-Christ a dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Cette vertu favorise les travaux apostoliques, en conciliant les cœurs et en exerçant sur les esprits une heureuse influence. Il en est de même pour la vie privée; la douceur y est également fort utile, elle entretient la charité, et fait aimer la vertu et la piété.





VEUVE.

4 MAI.

Monique naquit, en 332, dans une famille qui se distinguait par sa piété et par la crainte de Dieu. Confiée aux soins d'une sage et prudente gouvernante, elle reçut les premières impressions d'une sincère et véritable piété. Cette femme, tout en s'adaptant au jeune âge de ses élèves n'avait point pour elle cette molle complaisance qui souffre tout des enfants et leur permet tout; non-seulement elle leur faisait observer à table une exacte sobriété, mais elle ne leur permettait pas même de boire de l'eau hors de leurs repas, et leur expliquait ainsi sa conduite : « Vous ne boirez présentement que de l'eau, parce que le vin n'est point en votre disposition; mais quand vous serez mariées et que vous vous verrez les maîtresses de la cave, vous ne vous en tiendrez pas à l'eau, et vous contracterez l'habitude de boire. » Malgré les recommandations de sa gouver-

nante, la jeune Monique prit insensiblement du goût pour le vin, comme elle l'avoua depuis à son fils. C'était elle qu'on envoyait ordinairement à la cave; elle commença par en boire quelques gouttes, puis elle en but davantage, et enfin elle en vint à boire avec plaisir toutes les fois que l'occasion s'en présentait. Une querelle qu'elle eut avec une domestique de la maison paternelle, qui la traita d'ivrognesse, lui ouvrit les yeux; elle rentra en elle-même, et comprit tout le danger qu'elle courait par l'habitude qu'elle avait contractée, et dont elle se proposa immédiatement de se corriger. Peu de temps après elle reçut le baptême, et elle vécut toujours de manière à édifier tous ceux qui la connaissaient.

Sa famille la maria à Patrice, encore païen et habitant la ville de Tagaste. Elle lui montra toujours une soumission parfaite, et travailla de toutes ses forces à le gagner à Jésus-Christ. Patrice avait un cœur droit et un caractère excellent, mais violent et emporté. Monique, au contraire, avait une conduite irréprochable qu'elle soutint constamment; par là elle vint à bout de mériter l'estime, l'amour et le respect de son mari. Elle supportait ses défauts avec patience, sans jamais les lui reprocher avec amertume, espérant toujours que Dieu aurait pitié de lui. Lorsqu'elle le voyait en colère elle se gardait de le contredire, soit par ses actions, soit par ses discours. Lorsqu'il était calmé, elle lui parlait avec douceur, et lui faisait entendre les raisons qu'elle avait eues d'agir de telle manière. Quand des femmes maltraitées par des maris violents ou débauchés venaient lui conter leurs peines, elle avait coutume de leur répondre : « Vous ne devez vous en prendre qu'à vous-mêmes et à vos langues. » En effet, malgré tous les emportements de son mari, elle n'en ressentit jamais les suites, et le jour ne se passait point que la paix ne fût rétablie. C'est que Monique connaissait l'efficacité de la douceur et du silence à l'égard des caractères impétueux; qu'elle savait se taire et souffrir à propos, qu'elle portait la soumission et la complaisance jusqu'où elles pouvaient aller, et qu'elle attendait un moment favorable pour s'expliquer avec son mari : toutes les femmes qui l'imitaient s'en trouvaient bien, et la remerciaient de ses bons avis.

Monique eut la consolation de voir les heureux fruits de sa patience, de sa douceur et de sa soumission. Son mari embrassa le christianisme un an avant sa mort; il renonça à ses débauches, et passa le reste de sa vie dans la pratique de la vertu. Elle plaçait au nombre de ses principaux devoirs le soin de soulager les pauvres; elle pourvoyait à leurs différents besoins avec une véritable satisfaction. Elle assistait tous les jours au saint sacrifice de la messe, allait à l'église le matin et le soir pour entendre la



parole de Dieu et se trouver à la prière publique. Son exactitude à remplir les devoirs de la religion ne l'empêchait pas néanmoins de veiller aux soins de sa maison, et surtout à l'éducation de ses enfants. Monique avait deux fils, Augustin et Havigius, et une fille dont l'histoire n'a pas conservé le nom. Augustin fit couler ses larmes bien des fois. Né dans l'année 354, il ne répondit point d'abord à l'éducation qu'il reçut. Quoique mis, dès son enfance, au rang des catéchumènes, on n'osa le présenter au baptême, de peur qu'il ne violât la sainteté de ce sacrement. Après la mort de son père, en 371, Augustin, alors âgé de dix-sept ans, continua ses études à Carthage. Il adopta, en 373, les erreurs des manichéens de cette ville. Monique, informée des égarements de son fils, en ressentit la plus vive douleur ; elle ne cessait de solliciter pour lui la miséricorde divine par ses prières, ses soupirs et ses larmes. A l'âge de vingt-neuf ans Augustin entreprit le voyage de Rome pour y enseigner la rhétorique. Sa mère essaya de l'en détourner, dans la crainte qu'il ne lui fît encore différer sa conversion. Peu de temps après son arrivée à Rome, Augustin tomba dangereusement malade. Il attribua le rétablissement de sa santé aux prières de sa mère, lesquelles avaient pour objet d'obtenir qu'il ne mourût pas dans l'impénitence. En 384, il quitta Rome, et alla enseigner la rhétorique à Milan. Dans les conférences qu'il eut avec saint Ambroise, il reconnut les erreurs des manichéens, et y renonça sans pourtant s'attacher encore à la vérité. Son esprit, toujours flottant, avait besoin que de nouvelles lumières de la grâce vinssent fixer ses incertitudes.

Monique s'embarqua pour rejoindre son fils à Milan. Sa confiance en Dieu lui fit mépriser les dangers d'une longue navigation. Elle donna des preuves de courage dans une violente tempête qui assaillit le navire, consolant les matelots et leur promettant, sur la foi d'une vision qu'elle avait eue, qu'ils aborderaient heureusement au port. Arrivée à Milan, elle apprit de la bouche de son fils qu'il n'était plus manichéen. Elle redoubla ses prières et ses larmes, afin de lui obtenir de Dieu une entière conversion, qui, du reste, ne tarda pas à s'opérer. Augustin reçut le baptême à la fête de Pâques de l'année 387. Il continua de vivre quelque temps avec ses amis, qui avaient été baptisés en même temps que lui. Monique prit soin d'eux tous comme de ses propres enfants. Ces nouveaux disciples de Jésus-Christ ne pensaient plus qu'à retourner en Afrique. La sainte devait s'embarquer avec eux ; mais elle tomba malade, et mourut à Hostie. Dans un entretien qu'elle avait eu avec son fils avant sa maladie, elle lui avait dit : « Mon fils, il n'y a plus rien dans cette vie qui puisse me toucher. Que ferais-je ici désormais ? Je ne vois pas ce qui

pourrait m'y retenir ; tous mes vœux sont présentement accomplis. Je ne souhaitais la prolongation de mes jours que pour vous voir catholique et enfant du ciel. » S'entretenant un autre jour sur le bonheur de la mort du chrétien, elle dit de si belles choses, que ceux qui l'entendaient en furent saisis d'admiration ; et comme on lui demandait si elle ne craignait point de mourir dans une terre étrangère, et d'être enterrée dans un pays si éloigné de sa patrie, elle répondit : « On n'est nulle part éloigné de Dieu ; il saura bien trouver mon corps pour le ressusciter avec celui des autres hommes. » Sa mort arriva en 387, dans la cinquante-sixième année de son âge. Saint Augustin avait alors trente-trois ans.

Réflexions.

Il y a des mères qui s'imaginent être quittes devant Dieu, parce qu'elles récitent de longues prières et qu'elles assistent souvent aux assemblées de dévotion. En pensant de la sorte, elles prouvent qu'elles n'ont point une juste idée de leur devoir ; elles sont encore obligées, et c'est là leur principal devoir, de veiller continuellement sur leurs enfants et de leur procurer l'instruction solide et chrétienne ; qu'elles se souviennent de ne punir jamais par caprice ou par passion, et de préférer toujours les voies de la douceur. Une rigueur mal entendue a souvent causé bien des maux.

SAINT HILAIRE,

ÉVÊQUE D'ARLES.

5 MAI.

Saint Hilaire, parent de saint Honorat, naquit dans la province de Bourgogne, en l'année 401. Sa famille, aussi distinguée par sa fortune que par sa naissance, choisit des maîtres fort habiles pour diriger son éducation. Hilaire fit des progrès rapides dans les diverses parties de la littérature, et surtout dans la philosophie et dans l'éloquence. Entraîné par les distractions du monde, fier des avantages qu'il possédait, Hilaire rechercha les honneurs et les plaisirs de la société. Saint Honorat, son parent, après avoir abandonné sa patrie, avait fondé un monastère considérable dans l'île de Lerins. Il avait toujours témoigné une amitié sincère et réelle à Hilaire ; il partit donc de sa retraite pour l'aller trouver. Per-



suadé que les réflexions qui l'avaient détaché du monde produiraient le même effet sur le cœur de son ami, Honorat les lui suggéra de la manière la plus touchante et la plus pathétique. « Que de larmes, dit saint Hilaire, ne répandit pas ce vertueux ami pour amollir la dureté de mon cœur! Combien de fois ne m'embrassa-t-il pas avec tendresse, pour m'engager à penser sérieusement au salut de mon âme ! Je restais cependant insensible; rien ne fut capable de m'ébranler. » Honorat, voyant l'inutilité de ses efforts, résolut d'avoir recours à la prière. « Eh bien, dit-il à Hilaire, j'obtiendrai de Dieu ce que vous ne voulez pas m'accorder. » Il prit ensuite congé de lui, et se retira. Cependant Hilaire réfléchit sur ce qui venait de se passer, et ses réflexions occasionnèrent un rude combat dans son âme. Voici comment il le dépeint lui-même. « D'un côté, il me semblait que le Seigneur m'appelait à lui, de l'autre le monde me retenait en m'offrant ses plaisirs et ses charmes séduisants. Ma volonté, flottante et indécise, m'empêchait de prendre aucun parti. Enfin, Jésus-Christ triompha en moi; trois jours après qu'Honorat m'eut quitté, la miséricorde de Dieu, sollicitée par ses prières, subjugua mon âme rebelle. » Hilaire ne balança plus, et se rendit auprès d'Honorat et parut un homme tout nouveau. Sa conduite extérieure portait l'empreinte de l'humilité, de la douceur, de la mortification et de la charité. Il avait mis la main à la charrue pour ne plus regarder en arrière, et le monde, qu'il avait quitté, n'excitait plus en lui un seul désir. Brûlant de zèle pour la perfection, il vendit tous ses biens à son frère, et distribua l'argent tant aux pauvres qu'aux monastères indigents. Il quitta ensuite sa patrie pour se retirer à l'abbaye de Lerins, où il montra tant de ferveur pour l'accomplissement de ses devoirs, qu'il devint en peu de temps le modèle des religieux. Sans cesse il veillait sur lui-même, afin d'éviter jusqu'aux plus petites fautes. Il travaillait aussi tous les jours à se corriger de ces imperfections qui sont une suite de la fragilité humaine.

La ville d'Arles ayant choisi en 426 saint Honorat pour évêque, Hilaire le suivit. Après la mort de ce saint évêque, qui arriva vers l'an 429, les habitants d'Arles l'élurent pour succéder à saint Honorat. La dignité de l'épiscopat ajouta un nouvel éclat aux vertus du nouvel évêque. A la méditation de l'Écriture sainte, il joignait la prière, le jeûne et les veilles. En même temps qu'il s'appliquait à la sanctification de son âme, il tâchait aussi de procurer le salut de son troupeau, en le nourrissant assidûment du pain de la parole divine. Il avait des heures réglées pour le travail des mains, et en cela il se proposait de gagner quelque chose pour augmenter ses aumônes. Toujours il adoptait un genre de travail compatible



avec la prière. Il ne voyageait jamais qu'à pied. A force de vaincre la nature, il avait acquis une si parfaite tranquillité d'âme, que la moindre impatience ne le troublait jamais. Il avait un talent remarquable pour la prédication. Lorsqu'il parlait aux hommes instruits, il s'exprimait avec cette élégance et ce ton de noblesse qui caractérisent les grands orateurs; mais s'il avait à instruire des gens du peuple, il changeait sa manière et se mettait à la portée des plus ignorants. Dans les instructions les plus familières, il savait allier un style simple et naïf avec la majesté de l'Évangile; il prêchait la vérité sans déguisement, et sans jamais flatter les grands. L'amour qu'il avait pour les pauvres ne connaissait point de bornes, et pour être plus en état de les secourir, il vivait lui-même dans une extrême pauvreté. Il vendit, pour racheter les captifs, jusqu'aux vases sacrés de l'église, et se servit, dans la célébration des divins mystères, de calices et de patènes de verre. Son zèle s'étendait à toute sa province; il en visitait les évêques, afin de les exhorter à retracer en eux l'image de Jésus-Christ, le prince des pasteurs. Il fonda plusieurs monastères, et y fit observer la plus parfaite régularité. Il se fortifiait dans la pratique de toutes les vertus épiscopales, par les exemples de saint Germain d'Auxerre, avec lequel il était lié d'une amitié fort étroite, et qu'il respectait comme un apôtre. Pendant son épiscopat, il soutint la haute idée que l'on avait conçue de lui dans plusieurs conciles auxquels il présida. Mais son zèle et sa fermeté lui suscitèrent des ennemis. Quelques-uns d'entre eux ayant mal interprété ses actions, parlèrent de lui d'une manière défavorable au pape saint Léon. Il faut toutefois avouer que le zèle de l'évêque d'Arles n'avait point été assez mesuré dans de certaines circonstances, mais ceci ne venait point de la passion. Hilaire s'était trompé de bonne foi, et tout l'ensemble de sa conduite ne permet pas de porter de lui un autre jugement. Ainsi, la contestation qui s'éleva entre saint Léon et saint Hilaire ne servit qu'à faire éclater le zèle du premier et la patience du second. L'évêque Chélidoine ayant été déposé par saint Hilaire, en appela à Rome de la sentence rendue contre lui. Le pape saint Léon reçut son appel, et déclara, après avoir examiné l'affaire, qu'il n'avait point encouru l'irrégularité dont on l'avait chargé. L'évêque d'Arles se trouva ensuite engagé dans une autre affaire non moins délicate. Projecte, évêque de sa province, tomba si gravement malade, qu'on en désespéra. Or, sur cette nouvelle, Hilaire sacra promptement un autre évêque; mais Projecte se rétablit, et il arriva alors que le même siége avait deux évêques. L'évêque d'Arles soutint celui qu'il avait sacré, peut-être parce que Projecte ne pouvait plus exercer ses fonctions; les auteurs contem-



porains n'éclaircissent point ce fait ; mais il y a tout lieu de penser que l'évêque d'Arles avait de bonnes intentions, et d'ailleurs la discipline de l'Église en cette matière n'était point aussi précise qu'elle l'a été depuis. Quoi qu'il en soit, le pape saint Léon, jugeant que l'ordination du successeur d'un évêque encore vivant était irrégulière, sujette à beaucoup d'inconvénients, et capable d'introduire un schisme dans l'Église, défendit à Hilaire d'ordonner aucun évêque à l'avenir. L'évêque d'Arles souffrit sans se plaindre la sévérité que l'on exerçait à son égard, et il effaça par sa patience la faute qu'il avait commise.

Saint Hilaire mourut à l'âge de quarante-huit ans, dans l'année 449. On voyait, il n'y a pas encore longtemps, son épitaphe dans une chapelle souterraine de l'église de Saint-Honorat-les-Arles. Nous avons dit ailleurs que cette église, abandonnée, tombait en ruine. L'épitaphe était gravée en beaux caractères romains, sur une grande table de marbre enchâssée dans la muraille, et rompue en plusieurs morceaux. Saint Hilaire avait composé une explication du symbole, fort louée par les anciens ; mais cet ouvrage est perdu, ainsi que les homélies du saint sur toutes les fêtes de l'année. La meilleure édition de ce qui reste des ouvrages de saint Hilaire est celle qui a été publiée à Rome, en 1732, par Jean Salinas, chanoine de Saint-Jean-de-Latran.

Réflexions.

Nous sommes tous égaux en Jésus-Christ, le plus haut degré de noblesse est d'être compté parmi les serviteurs de Dieu. Des parents illustres et les qualités de l'esprit ne nous élèveront au-dessus des autres qu'à proportion que nous nous mépriserons nous-mêmes.

SAINT PIE V,

PAPE.

Michel Ghisleri, qui devint pape sous le nom de Pie V, naquit en 1504, dans la petite ville de Bosco, en Lombardie, d'une famille noble et distinguée du Bolonais, qui avait perdu une partie de sa fortune. Il n'oublia jamais les leçons de piété qu'il reçut dans la maison paternelle, et il y conforma sa conduite tant qu'il vécut. Ayant étudié la grammaire chez les dominicains de Voghera, il résolut d'entrer dans leur ordre. Per-



suadé que les âmes tièdes et lâches ne sont point faites pour la vraie vertu, et qu'il n'y a qu'une ferveur soutenue qui puisse seulement y conduire, il s'occupa tout entier des moyens de remplir ses devoirs de la manière la plus parfaite. Il travaillait chaque jour à l'emporter sur les autres frères en modestie, en humilité et en obéissance ; un désir sincère de plaire à Dieu et d'accomplir sa volonté dirigeait toutes ses démarches. La prière, le jeûne, les veilles et les différentes pratiques de la mortification l'occupaient tout entier. Ses supérieurs l'ayant chargé d'enseigner la philosophie et la théologie, il s'acquitta de cet emploi avec beaucoup de succès pendant seize ans. Longtemps maître des novices et prieur dans plusieurs maisons de son ordre, il s'appliqua partout à faire revivre l'esprit de son saint fondateur. Il apprenait aux autres par son exemple à ne point séparer l'étude de la piété. En 1556, le pape Paul IV le nomma malgré lui évêque de Nepi et de Sutri : ces deux siéges, situés dans l'État ecclésiastique, avaient été réunis et n'en faisaient plus qu'un. Le nouvel évêque renouvela en peu de temps la face de ces diocèses. L'année suivante, créé cardinal du titre de *Sainte Marie sur la Minerve*, il prit le nom de cardinal Alexandrin, de la ville d'Alexandrie en Lombardie, peu éloignée du lieu de sa naissance.

Ces dignités ne produisirent aucun changement dans ses exercices de piété. Il n'avait qu'un très-petit nombre de domestiques et il n'en admettait aucuns qu'ils ne fussent d'une conduite exemplaire. Il avait pour eux des sentiments de père, et il les traitait comme ses enfants. Pie IV, successeur du pape Paul IV, mort en 1559, transféra le cardinal Alexandrin à l'évêché de Mondovi en Piémont. Personne ne lui avait paru plus digne d'administrer un diocèse que les ravages de la guerre avaient réduit à un état déplorable. En effet, par ses travaux et ses exemples, le nouvel évêque rétablit partout l'union et la paix. Il réforma aussi les divers abus qui s'étaient glissés dans son église, et fit revivre la piété dans le diocèse. Rappelé à Rome par le pape, il eut beaucoup de part aux affaires du temps, et il se montra toujours fort zélé pour l'observation des lois et de la discipline de l'Église. Après la mort de Pie IV, arrivée en 1565, tous les suffrages se réunirent en faveur du cardinal Alexandrin, qui prit le nom de Pie V. Il est d'usage que les papes, lors de leur couronnement, fassent de grandes largesses au peuple de Rome. Le nouveau pontife fit distribuer aux pauvres les sommes destinées à cet objet. Il s'occupa d'abord de régler sa famille, afin qu'elle pût servir de modèle ; il engagea les cardinaux à établir aussi le bon ordre dans leurs maisons. Il prescrivit les combats de bêtes comme contraires à l'humanité;

il porta de sages règlements pour arrêter les débauches qui se commettaient dans les cabarets, et pour bannir la médisance des assemblées publiques; il décerna des peines corporelles contre un grand nombre de femmes de mauvaise vie, relégua les autres dans un quartier obscur, et leur défendit de paraître dans les autres quartiers de Rome. Tous les jours, il disait la messe et faisait deux méditations à genoux devant son crucifix. Il avait pour maxime qu'un pasteur trouve dans la prière la force et la consolation dont il a besoin au milieu de l'embarras et du tumulte des affaires.

Pour réussir plus facilement dans le dessein qu'il avait de réformer l'Église, il publia les décrets du concile de Trente, et travailla de toutes ses forces à les faire exécuter. Ce fut aussi à son zèle que l'on dut la publication du catéchisme du même concile. Enfin il prit les plus sages mesures pour abolir les abus dans toute la chrétienté, et pour y substituer l'amour et l'observation des vraies règles. Il étendit sa sollicitude jusqu'en Amérique, aux Indes et aux extrémités du nouveau monde.

SAINT JEAN DEVANT LA PORTE LATINE.

6 MAI.

Les fils de Zébédée, Jacques et Jean, ne connaissaient encore ni le mystère de la croix, ni la nature du royaume de Jésus-Christ, lorsque, par l'organe de leur mère, ils le priaient de les faire *asseoir l'un à sa droite, et l'autre à sa gauche*, c'est-à-dire de leur donner les deux premières places de son royaume. *Pouvez-vous*, leur dit le Sauveur, *boire le calice que je dois boire?* Pouvez-vous participer à mes opprobres et à mes souffrances? Les deux disciples répondirent affirmativement, et protestèrent à leur divin maître qu'ils étaient dans la résolution de tout endurer pour lui. Alors Jésus leur prédit qu'ils boiraient son calice, et qu'ils auraient beaucoup à souffrir pour la vérité de son Évangile. Cette prédiction fut littéralement accomplie dans saint Jacques, lorsque Hérode le fit mourir à cause de la religion qu'il professait.

Quant à saint Jean, qui aimait si tendrement son divin maître, et qui en était si tendrement aimé, on peut dire, sans faire violence au texte sacré, qu'il but du calice du Sauveur, et qu'il en partagea l'amertume lorsqu'il assista à son crucifiement. En effet, son cœur était déchiré par le senti-



ment des douleurs qu'il lui voyait souffrir; mais ce n'était encore là qu'un prélude de ses peines. Après la descente du Saint-Esprit, il se vit condamné, avec les autres apôtres, à la prison, aux fouets, aux opprobres. Enfin la prédiction de Jésus-Christ eut son entier accomplissement, lorsqu'il mérita, sous Domitien, la couronne du martyre.

L'empereur Domitien, auteur de la seconde persécution générale suscitée à l'Église, était universellement haï pour sa cruauté et son orgueil. Il fut, au rapport de Tacite, encore plus cruel que Néron, et il prenait plaisir à repaître ses yeux du spectacle des exécutions barbares dont l'autre au moins se dérobait ordinairement la vue. Sous son règne, Rome fut inondée du sang de ses plus illustres habitants. Ennemi de tout bien, il bannit ceux qui avaient la réputation d'hommes vertueux, entre autres Dion Chrysostome et le sage philosophe Épictète; mais ce fut sur les chrétiens que tombèrent ses principaux coups. Outre qu'il ne pouvait souffrir la sainteté de leur doctrine et de leur vie, qui lui était un reproche tacite de ses crimes, il était encore animé contre eux par cette haine que leur portaient tous les païens.

Saint Jean l'évangéliste vivait encore. Il était chargé du gouvernement de toutes les églises d'Asie, et jouissait d'une grande réputation, tant à cause de cette éminente dignité que pour ses vertus et ses miracles. Ayant été arrêté à Éphèse, il fut conduit à Rome l'an 95 de Jésus-Christ. Il parut devant l'empereur, qui, loin de se laisser attendrir par la vue de ce vénérable vieillard, eut la barbarie d'ordonner qu'on le jetât dans une chaudière remplie d'huile bouillante. Il y a toute apparence que le saint apôtre souffrit d'abord une cruelle flagellation, conformément à ce qui se pratiquait à l'égard des criminels qui n'avaient point le droit de bourgeoisie romaine. Quoi qu'il en soit, on ne peut au moins douter qu'il n'ait été jeté dans l'huile bouillante : Tertullien, Eusèbe et saint Jérôme le disent expressément.

Nous ne craignons point d'assurer que le saint fit éclater une grande joie lorsqu'il entendit prononcer sa sentence; il brûlait d'un ardent désir d'aller rejoindre son divin maître, de lui rendre amour pour amour, et de se sacrifier pour celui qui nous a tous sauvés par l'effusion de son sang. Mais Dieu se contenta de ses dispositions, en lui accordant toutefois le mérite et l'honneur du martyre; il suspendit l'activité du feu et lui conserva la vie, comme il l'avait conservée aux trois enfants qui furent jetés dans la fournaise de Babylone. L'huile bouillante se changea pour lui en un bain rafraîchissant, et il en sortit plus fort et plus vigoureux qu'il n'y était entré.

L'empereur fut très-frappé, ainsi que la plupart des païens, de cet événement; mais il l'attribua au pouvoir de la magie. Ce que l'on publiait des prétendus prodiges opérés par Apollonius de Tyane, qu'il avait fait venir à Rome, ne contribua pas peu à le confirmer dans cette opinion. La délivrance miraculeuse de l'apôtre ne fit donc sur lui aucune impression, ou plutôt elle ne servit qu'à augmenter son endurcissement dans le crime. Il se contenta toutefois de bannir le saint dans l'île de Pathmos. Ce mauvais prince ayant été assassiné l'année suivante, Nerva, rempli de bonnes qualités, et d'un caractère naturellement pacifique, fut élevé à l'empire. Saint Jean eut la liberté de sortir du lieu de son exil, et de retourner à Éphèse.

Ce fut auprès de la porte appelée *Latine* par les Romains, qu'il remporta ce glorieux triomphe. Pour conserver la mémoire du miracle, on consacra une église dans cet endroit sous les premiers empereurs chrétiens.

Réflexions.

Jésus-Christ, pour mettre à l'épreuve l'amour de ses deux disciples, leur fit cette question : *Pouvez-vous boire le calice que je dois boire?* Il donnait le nom de *calice* à ses souffrances, pour les deux raisons suivantes : 1° Par une suite de l'excès de son amour pour les hommes, il avait un ardent désir de nous racheter par sa mort, et ce désir, semblable à une soif brûlante, ne pouvait être rassasié que par les ignominies et le supplice de la croix. 2° Les Juifs appelaient *calice* ce qui était échu à quelqu'un en partage. Le Sauveur donnait donc à entendre par cette expression, que les souffrances et la croix étaient le partage qu'il avait reçu de son Père, dans la résolution d'accomplir entièrement sa volonté, et de s'offrir à lui comme une victime digne de l'honorer et de satisfaire à sa justice. Ainsi lorsqu'il présente son *calice* à ses serviteurs, son but est de les rendre semblables à lui, de les faire croître en vertu, et de leur communiquer les grâces les plus abondantes. La seule chose qu'il exige d'eux, est qu'ils portent leur croix avec lui, qu'ils l'embrassent affectueusement pour l'amour de lui, et qu'ils unissent leurs souffrances aux siennes. O croix précieuse, ô chemin royal du ciel qui a été ouvert et sanctifié par notre divin chef! que saint Jean fut heureux d'accompagner son cher maître jusque sur le Calvaire! Il eut avec Marie et Madeleine le glorieux privilége de ressentir dans son cœur les douleurs et tous les opprobres dont Jésus fut rassasié; et si, par une permission du ciel, il échappa à la fureur des juifs, la vivacité de son amour lui fit





remporter la palme d'une sorte de martyre qui, sans être sanglant, n'en fut pas moins méritoire.

SAINT JEAN DAMASCÈNE,

PÈRE DE L'ÉGLISE.

Mahomet, ce grand imposteur, soumit une partie considérable de l'Arabie avant sa mort, qui arriva en 632. Il eut pour successeur Abubeker, qui étendit ses conquêtes dans la Chaldée et la Perse. Omar, second calife des Sarrasins, se rendit maître de la Palestine, de la Syrie, de la Mésopotamie et de l'Égypte, sous le règne de l'empereur Héraclius, qui mourut en 641. Othman et Ali furent ensuite élevés successivement au califat. Le premier mourut en 655, et le second en 660. Ali fonda la secte du mahométisme que suivent les Perses, mais qui est détestée par les Turcs.

Telle était la situation des affaires de l'Orient, lorsque saint Jean vint au monde. Il naquit sur la fin du septième siècle à Damas, ville qui lui a fait donner le surnom de *Damascène*. Il sortait d'une famille noble et ancienne. Son père, quoique très-zélé pour le christianisme, était singulièrement estimé parmi les Sarrasins à cause de sa naissance, de sa probité et de ses talents. Les califes l'élevèrent même aux premières places, et lui conférèrent la charge de secrétaire ou de conseiller d'État. Le pieux ministre redoubla de ferveur et de vigilance sur lui-même à proportion de la grandeur du danger auquel il voyait sa foi exposée; il prit surtout un soin particulier de l'éducation de son fils, dont l'innocence et la religion couraient tant de risques à la cour des princes infidèles. Entre autres captifs qu'il racheta, il y en avait un nommé Cosme : c'était un religieux grec, aussi distingué par sa vertu que par son savoir. Les Sarrasins l'avaient amené à Damas pour le vendre avec les esclaves. Ce fut sous sa conduite que le père de Jean mit son fils. Le maître ne négligea rien pour répondre à la confiance qu'on avait en lui. Il cultiva les heureuses dispositions de son élève, et vint à bout d'en faire un homme également habile et vertueux. Jean fut honoré comme son père, parmi les Sarrasins. Son rare mérite lui mérita la confiance du calife, qui le fit gouverneur de Damas sa capitale.

Après la mort d'Ali, la dignité de calife avait passé dans la famille des Ommiades, et celui qui en fut le premier revêtu se nommait Moavia. Ce



prince et ceux qui lui succédèrent immédiatement traitèrent toujours les chrétiens avec douceur. La vertu de Jean et sa capacité pour les affaires étaient si universellement reconnues, qu'il jouissait de la faveur de son prince sans faire de jaloux. Il en résultait un très-grand avantage pour la religion qu'il professait.

Cependant le saint ne pouvait se rassurer contre les dangers qui l'environnaient de toutes parts. Il craignait la contagion de l'air qu'il respirait, persuadé qu'il est bien difficile de se soutenir quand on vit dans l'abondance et au sein des honneurs. Les réflexions qu'il faisait chaque jour sur les faux biens du monde, en détachèrent parfaitement son cœur. Il prit enfin la résolution de se démettre de sa place; peu de temps après il distribua ses biens aux pauvres et aux églises, et se retira secrètement dans la laure de Saint-Sabas près de Jérusalem. Il eut pour compagnon de sa retraite, Cosme avec lequel il avait fait ses études, et qui fut depuis évêque de Majume en Palestine.

Affranchi de l'esclavage du monde, il goûtait combien il est doux de vivre dans la solitude. Tous ses moments s'écoulaient avec une tranquillité inaltérable, et son unique étude était de travailler sans distraction à répondre aux vues de Dieu sur lui, et à mettre son salut en sûreté. Il fit de sérieuses réflexions sur l'important ouvrage qu'il entreprenait, et se hâta de trouver les moyens propres à se fixer dans le chemin de la vertu. Plein de ces pensées, il s'adressa au supérieur de la laure, qui lui donna pour directeur un ancien moine expérimenté dans la conduite des âmes, qui mena Jean dans sa cellule, et lui donna les leçons suivantes. « Vous « devez, lui dit-il, ne jamais faire votre propre volonté. Exercez-vous à « mourir vous-même en toutes choses, afin de bannir de votre cœur « tout attachement aux créatures. Offrez à Dieu vos actions, vos peines, « vos prières. Ne vous enorgueillissez point de votre savoir, ni de quel« que avantage que ce soit; mais convainquez-vous fortement que de « votre propre fonds, vous n'êtes qu'ignorance et faiblesse. Renoncez « à toute vanité; défiez-vous de vos lumières, et ne désirez jamais d'avoir « des visions et des faveurs extraordinaires. Éloignez de votre esprit « tout ce qui pourrait vous rappeler l'idée du monde; gardez exacte« ment le silence, et souvenez-vous que l'on peut pécher, même en di« sant de bonnes choses, lorsqu'il n'y a point de nécessité. »

Le fervent novice suivit ses leçons avec ponctualité; aussi avança-t-il à grands pas dans les voies de la perfection. Son directeur l'éprouvait tous les jours de mille manières différentes, afin de le faire parvenir à une obéissance consommée. Il lui ordonna un jour d'aller vendre des pa-

niers à Damas, et lui défendit en même temps de les donner au-dessous d'un certain prix qu'il marqua, et qui était exorbitant. Le saint obéit sans le moindre murmure. Il se rendit sous un habit pauvre à Damas, où il avait autrefois vécu dans la splendeur. Quand il y eut exposé sa marchandise, il répondit, à ceux qui lui en demandaient le prix, conformément à ce qui lui avait été prescrit. On le traita d'extravagant, et on l'accabla d'insultes qu'il souffrit en silence. A la fin, un de ses anciens domestiques, le reconnaissant, eut pitié de lui, et acheta tous les paniers pour le prix qu'il voulait les vendre. Ce fut ainsi qu'il remporta la victoire sur la vanité, passion contre laquelle son directeur tâchait par toutes sortes de moyens de le prémunir.

Un moine étant inconsolable de la mort de son frère, Jean, pour arrêter le cours de ses larmes, lui dit un vers grec dont le sens était, que tout ce que le temps détruit n'est que vanité. Son directeur, qui craignait que la tentation de faire parade de sa science ne s'emparât de son cœur, lui fit de grands reproches. « Vous avez, lui dit-il, violé la défense que je vous ai faite de parler sans nécessité. » Il le condamna ensuite à être renfermé dans sa cellule. Le serviteur de Dieu s'avoua humblement coupable de désobéissance, et, au lieu de chercher à s'excuser par la pureté de son intention, il pria les autres moines d'intercéder pour lui, et de lui obtenir le pardon de la faute qu'il avait commise.

Son éminente vertu le rendait cher à ses supérieurs. Il fut enfin jugé digne d'être élevé au sacerdoce. Ce nouvel état ne fit qu'augmenter sa ferveur et son humilité. Son directeur le voyant solidement établi dans la vertu, lui permit d'employer ses talents à écrire pour l'édification du prochain et l'utilité de l'Église. Il n'avait plus rien à craindre de cette vanité secrète qui dérobe souvent, même à un auteur chrétien, tout le mérite de ses veilles et de ses travaux. Quelque temps après il eut ordre de prendre la plume pour défendre la foi attaquée par les hérétiques.

L'empereur Léon l'*Isaurien* avait publié, en 726, des édits contre le culte des images. Les iconoclastes, fiers de la protection de ce prince, s'étaient fait beaucoup de partisans. Comme les ravages de leur hérésie augmentaient de jour en jour, le saint, pour arrêter les progrès du mal, écrivit ses trois *discours sur les images*. Il commence ainsi le premier : « Connaissant ma bassesse et mon indignité, j'aurais dû sans doute garder un silence perpétuel, et me contenter de pleurer mes péchés devant Dieu; mais voyant que l'Église était assaillie par une violente tempête, j'ai cru que je ne devais plus me taire, parce que je crains beaucoup plus Dieu qu'un empereur d'ici-bas. » Il pose pour principe



que l'Église ne pouvant errer, il est impossible qu'elle tombe jamais dans l'idolâtrie. Il explique ce que l'on doit entendre par l'adoration due à l'Être suprême, et à laquelle il donne le nom de *latrie* avec saint Augustin et les autres Pères; après quoi il montre qu'elle est entièrement différente de la vénération que nous marquons aux serviteurs et aux amis de Dieu. Cette vénération, ajoute-t-il, est aussi distinguée du culte de *latrie* que les marques de respect que nous témoignons aux princes et aux supérieurs, conformément à ce qui nous est prescrit par la loi de la nature et par l'Écriture sainte. On ne peut rien conclure de la défense faite dans l'Ancien Testament d'avoir des images; elle était restreinte aux seules idoles, ou du moins elle ne regardait que les Juifs. Si l'on veut rétablir la loi mosaïque, il faut par la même raison se faire circoncire, et observer le sabbat. D'ailleurs, continue-t-il en s'adressant aux iconoclastes, pourquoi n'honoreriez-vous pas les images, puisque vous honorez le lieu du Calvaire, la pierre du saint sépulcre, le livre des évangiles, la croix et les vases sacrés? Le saint prouve ensuite la doctrine de l'Église par l'autorité des Pères. Dans son second discours, il montre fort au long que l'on ne doit point avoir égard aux édits de l'empereur.

C'est au prince, dit-il, qu'appartient le gouvernement de l'État; mais il ne doit pas se mêler de faire des décisions sur la doctrine; son autorité ne va point jusque-là. Il apporte dans le troisième discours les preuves que fournit la tradition en faveur du culte qui a été rendu de tout temps aux images.

Saint Jean Damascène ne se contenta point d'écrire contre les iconoclastes, il parcourut la Palestine pour exhorter les fidèles persécutés. Il alla dans le même dessein à Constantinople, sans se laisser effrayer par la puissance de Constantin Copronyme, qui favorisait ouvertement les ennemis de l'Église. De retour en Palestine, qui était de la domination du calife des Sarrasins, il continua de défendre la foi catholique par de savants écrits.

Son application à l'étude ne diminuait rien de sa ferveur, parce qu'il avait soin de nourrir son âme par la pratique du recueillement et de la contemplation : il savait que c'était là l'unique moyen de prévenir la dissipation, et de ne point laisser éteindre en lui l'esprit de prière. Par une telle conduite, il empêchait l'amour de l'étude de dégénérer en passion, et de le troubler dans ses exercices de piété; il avait soin encore de chercher la vérité pour elle-même, et de se prémunir contre toute vaine curiosité. Il mourut dans sa cellule vers l'an 780. On découvrit son tombeau auprès du portail de l'église de la laure, dans le douzième



siècle, comme Jean Phocas nous l'apprend dans sa description de la Palestine.

SAINT STANISLAS,

ÉVÊQUE DE CRACOVIE EN POLOGNE, MARTYR.

7 MAI.

Stanislas Szepanowski, fils de Wielislas et de Bogna, tous deux des plus illustres familles de Pologne, naquit le 26 juillet 1030, à Szepanow dans le diocèse de Cracovie. Ses parents le reçurent comme un présent du ciel, et le consacrèrent à Dieu dès le berceau, Ils eurent grand soin de le former de bonne heure à la vertu. Leurs instructions étaient d'autant plus efficaces, qu'ils y joignaient l'exemple d'une rare piété, d'un tendre amour pour les pauvres, et d'un parfait détachement du monde.

Le jeune Stanislas se montra digne fils de tels parents. Dans un âge où l'on n'a de goût que pour la frivolité, il aimait la prière, et les exercices d'une vie sérieuse et mortifiée. Il gardait dans ses repas la plus exacte sobriété. Souvent il lui arrivait de coucher sur la terre nue, et de souffrir volontairement le froid et les autres incommodités. Il faisait aussi de rapides progrès dans l'étude des lettres, mais le désir qu'il avait d'apprendre n'approchait point de celui qu'il se sentait pour se perfectionner dans la piété. Les amusements lui étaient insipides, et il ne se permettait de récréation qu'autant qu'il lui en fallait pour ne pas altérer sa santé. Il déposait secrètement dans le sein des pauvres l'argent qu'il recevait de sa famille pour ses innocents plaisirs.

Lorsqu'il fut plus avancé en âge, il alla continuer ses études à Gnesne, où était la première université du royaume de Pologne; de là, ses parents l'envoyèrent à Paris. Sa douceur, sa modestie, sa simplicité et sa candeur, jointes à de très-heureuses dispositions pour les sciences, le firent partout chérir et admirer. Après avoir étudié sept ans à Paris le droit canonique et la théologie, il ne tenait qu'à lui de prendre le grade de docteur qu'on lui offrait; mais il le refusa constamment par humilité. Il ne pensa plus qu'à retourner en Pologne. La mort de son père et de sa mère l'ayant rendu possesseur d'une fortune considérable, il diposa de tout ce qu'il avait en faveur des pauvres, afin de servir Dieu avec plus de liberté.

Lampert Zula, évêque de Cracovie, qui connaissait la vertu et la capa-

cité de Stanislas, l'ordonna prêtre et le fit chanoine de sa cathédrale. Quelque temps après, il le chargea du soin d'annoncer la parole de Dieu. Stanislas s'en acquitta avec un succès étonnant. Ses discours produisirent une réforme générale dans les mœurs, et engagèrent même plusieurs personnes à quitter le monde pour suivre Jésus-Christ. Il avait la confiance de toute la Pologne. Un grand nombre de laïques et d'ecclésiastiques venaient le consulter sur les affaires de leur conscience, et lui demander l'éclaircissement de leurs doutes.

Cependant le siége de Cracovie devint vacant par la mort de Lampert. Stanislas fut élu pour l'occuper, et ce choix eut une approbation universelle. Il ne voulait point d'abord se rendre, tant il craignait le fardeau de l'épiscopat. Le pape Alexandre II, informé de ce qui se passait, lui ordonna d'acquiescer aux vœux réunis du roi, du clergé et du peuple. La cérémonie de son sacre se fit en 1072.

Stanislas se voyant revêtu d'un aussi auguste caractère, résolut de vivre d'une manière conforme à son éminente dignité. Sa maison devint le refuge des pauvres, il se fit donner une liste exacte des veuves et de tous ceux qui étaient dans le besoin. Son zèle pour ses fonctions, et surtout pour le ministère de la parole, ne connaissait aucunes bornes; il le rendait efficace par les austérités de la pénitence et par l'exercice d'une prière continuelle. Tous les ans il visitait son diocèse, et apportait un prompt remède aux désordres qui pouvaient s'être glissés, tant parmi les laïques que parmi les ecclésiastiques.

La Pologne avait alors pour roi Boleslas II. Ce prince s'était acquis de la gloire par le succès de ses armes; mais il se déshonora en même temps par des actes si horribles de tyrannie et d'injustice, qu'on lui donna le surnom de *Cruel*. Rien ne le rendit plus odieux à ses sujets que ses infâmes débauches. Mais de tous ceux qui l'approchaient, il n'y en avait pas un seul qui osât l'avertir de ses désordres, tant on craignait les suites de ses emportements.

Stanislas, plus courageux que les courtisans, se hasarda de l'aller trouver. Il lui représenta en particulier l'énormité de ses crimes, et le scandale affreux qui en résultait. Le prince voulut d'abord s'excuser; mais le saint évêque le pressa si vivement par ses raisons, qu'il parut se repentir, et avoir quelque envie de se corriger. Malheureusement cette impression ne fut pas durable. Le roi retomba dans ses désordres, et conçut de l'aversion pour Stanislas, qui n'avait pas craint de lui dire la vérité. Il se plaignit de cette hardiesse à ses confidents, qui, au lieu de l'adoucir, ne firent que l'animer davantage.



Sur ces entrefaites, le roi épris de la femme de Miécislas, gentilhomme du palatinat de Sirad, la fit enlever de force. Ce nouveau scandale remplit la noblesse d'indignation. Elle pria l'archevêque de Gnesne, et les évêques qui allaient à la cour, de parler fortement au roi, et d'employer tous les moyens pour le faire rentrer en lui-même : mais ces prières furent inutiles. Stanislas seul fit encore paraître son zèle en cette occasion. Il se rendit à la cour avec quelques gentilshommes et quelques ecclésiastiques. Étant en la présence du roi, il le conjura de mettre fin à ses débauches; et pour l'y déterminer, il employa les motifs les plus capables de toucher un cœur qui n'est point encore arrivé au comble de l'endurcissement. Il conclut son discours par dire au prince que son opiniâtreté dans le mal l'exposait au risque d'être retranché de la communion des fidèles. Quand Boleslas s'entendit menacer de l'excommunication, il entra dans une étrange fureur, et jura de se venger.

Mais comme la conduite de l'évêque de Cracovie était irréprochable, on chercha au moins des prétextes plausibles pour le perdre. La calomnie les fournit. Stanislas avait uni à son église une terre qu'il avait achetée d'un gentilhomme de Piotrawin, nommé Pierre. Le vendeur ne vivait plus; mais avant de mourir, il avait reçu en présence de témoins, le prix de sa terre. On engagea les neveux du défunt à intenter un procès à l'évêque de Cracovie, et à revendiquer la terre de leur oncle, comme n'ayant pas été payée. L'affaire fut plaidée devant le roi. Les témoins du paiement furent appelés par Stanislas; mais ils n'osèrent comparaître, parce que les agents du prince les avaient secrètement intimidés.

Cependant le saint ne fut point condamné : le roi parut même réconcilié avec lui; mais la paix ne dura pas longtemps. Boleslas continua de traiter ses sujets de la manière la plus indigne, et de se livrer à toute la fougue de ses passions effrénées. Le saint pasteur se sentit pénétré du zèle le plus ardent. Comme il ne pouvait obtenir la liberté de paraître devant le prince, il demandait à Dieu sa conversion par des jeûnes, des larmes et des prières. Enfin, après bien des peines, il vint à bout de pénétrer jusqu'à lui. Il fit de nouveaux efforts pour lui ouvrir les yeux, et pour le tirer de l'abîme où il était. Tout ce qu'il put lui dire ne produisit aucun effet. Le roi, semblable à ces malades frénétiques qui regardent comme leurs ennemis les médecins dont les visites ont pour objet de leur procurer une parfaite guérison, s'emporta contre le saint, le chargea d'injures, et le menaça même de la mort s'il continuait à censurer sa conduite.

Stanislas ne fut point effrayé de ces menaces; il crut au contraire qu'il



devait redoubler de courage, et mettre tout en œuvre pour soutenir le parti de la vérité. Les moyens qu'il avait employés jusque-là ne lui réussissant pas, il fit une quatrième visite au roi, et le retrancha de la communion des fidèles. Boleslas n'eut que du mépris pour l'anathème lancé contre lui ; il persista dans ses désordres, et assista même aux prières publiques. L'évêque de Cracovie ordonna qu'on cesserait l'office divin dès que le prince excommunié entrerait dans l'église ; il se retira ensuite dans une chapelle de Saint-Michel qui était hors de la ville. Le roi l'y suivit avec ses gardes, auxquels il commanda de le massacrer. Ceux-ci étant entrés dans la chapelle, se sentirent tellement frappés de respect à la vue du saint évêque, qu'ils n'eurent pas le courage d'exécuter l'ordre qu'ils avaient reçu. La même chose arriva à une seconde et à une troisième troupe de soldats qui furent envoyés dans la chapelle pour le même dessein. Le roi se vit obligé de les exhorter à lui obéir : mais en vain les traitait-il de lâches, il n'y en avait pas un seul qui osât frapper l'homme de Dieu. Alors, transporté de rage, il se jette sur Stanislas, et le tue de sa propre main. Les soldats, enhardis, coupent son corps en morceaux, qu'ils répandent çà et là, afin qu'ils soient mangés par les bêtes et les oiseaux de proie : mais Dieu conserva les membres épars de son serviteur ; trois jours après, les chanoines de la cathédrale les recueillirent, et les enterrèrent devant la porte de la chapelle de Saint-Michel. Le roi porta la barbarie jusqu'à défendre que l'on témoignât la moindre douleur de la mort de Stanislas, qui était arrivée le 8 mai 1079.

Le pape Grégoire excommunia Boleslas avec tous ses complices. Le malheureux prince, déchiré par les remords de sa conscience, et universellement détesté de ses sujets, se sauva en Hongrie où il finit tristement ses jours. Quelques auteurs rapportent qu'il se donna lui-même la mort.

En 1088, le corps du saint évêque fut transféré dans la cathédrale de Cracovie, et honoré d'un grand nombre de miracles. Innocent IV canonisa solennellement le serviteur de Dieu en 1253.

Réflexions.

Il en est beaucoup qui, à l'exemple de Boleslas, emploient une partie de leur vie à rendre l'autre misérable ; de ce nombre sont ceux qui se laissent séduire, dès leur jeunesse, par les maximes corrompues du monde. Les passions, flattées d'abord, exercent bientôt un empire tyrannique ; viennent ensuite les habitudes vicieuses, qui produisent dans



l'esprit ces ténèbres épaisses, que les lumières de la raison et de la foi ne peuvent plus dissiper. Il est donc bien important de veiller de bonne heure à la garde de son cœur, afin de le prémunir contre les illusions et les piéges de ses ennemis domestiques qui l'environnent de toutes parts.

SAINT BENOIT II,

PAPE.

Benoît II, Romain de naissance, ayant été attaché au service de l'Église dès ses premières années, étudia l'Écriture sainte avec beaucoup d'application. Il se rendit aussi fort habile dans la science du chant ecclésiastique, et il trouvait un plaisir singulier à chanter les louanges du Seigneur. Cette fonction lui paraissait à juste titre une espèce d'apprentissage de ce que les bienheureux font dans le ciel; elle est d'ailleurs sur la terre la plus douce consolation d'une âme qui aime véritablement Dieu.

L'humilité, la douceur, la patience, la mortification et l'amour des pauvres furent les vertus qui brillèrent surtout dans Benoît. Ayant été ordonné prêtre, il eut beaucoup de part au gouvernement de l'Église sous les papes Agathon et Léon II. Après la mort du second, qui arriva en 683, il fut élu pour lui succéder; son intronisation se fit le 26 juin 684.

Constantin Pogonat avait une vénération singulière pour Benoît II. Il en donna une preuve en lui envoyant à Rome une boucle des cheveux de ses deux fils Justinien et Héraclius. C'était une espèce d'adoption usitée en ce temps-là. Celui qui recevait les cheveux d'un jeune homme était regardé comme son père.

Le saint travailla beaucoup à la conversion des hérétiques; il s'appliqua aussi à réparer et à orner les églises. Son pontificat ne fut pas de onze mois entiers; mais il remplit ce court espace d'un grand nombre de bonnes œuvres. Il mourut le 7 mai 685, et fut enterré dans l'église de Saint-Pierre.





ARCHEVÊQUE DE TARENTAISE EN SAVOIE.



8 MAI.

Pierre naquit en dauphiné de parents peu illustres selon le monde, mais fort recommandables par leurs vertus. Les maîtres chargés de l'instruire dans les lettres remarquèrent en lui un grand désir d'apprendre, joint à une rare pénétration et à une heureuse mémoire. Il fit le cours de ses études avec distinction; mais il fut encore plus jaloux de se perfectionner dans la vertu que dans les sciences : de là ce zèle à déraciner de son cœur toute affection terrestre, afin de ne vivre que pour Dieu. A l'âge de vingt ans, il rompit entièrement avec le monde, et alla prendre l'habit dans le monastère qui avait été fondé en 1117 à Bonnevaux, au diocèse de Vienne.

Les religieux de ce monastère avaient été formés à Clairvaux par saint Bernard. Rien n'était plus édifiant que leur vie : ils employaient une grande

partie du jour à labourer la terre et à couper du bois dans la forêt. Pendant leur travail, ils gardaient un silence rigoureux, et s'entretenaient avec le ciel par la prière du cœur. Ils ne mangeaient qu'une fois le jour. Le temps de leur sommeil était fixé à quatre heures; ils se levaient à minuit pour ne plus se recoucher, et restaient à l'église jusqu'au matin. Pierre embrassa toutes ces austérités avec ferveur et avec joie. Aucun des frères ne portait plus loin que lui la pratique de l'obéissance, de la douceur, de la modestie, de l'humilité.

Son père et sa mère, qu'il avait laissés dans le monde, continuaient d'y donner l'exemple des plus rares vertus. Leur maison était un asile toujours ouvert aux pauvres et aux étrangers. Pierre vit toute sa famille embrasser comme lui l'état religieux. Son père et ses deux frères choisirent Bonnevaux pour le lieu de leur retraite; sa mère et sa sœur entrèrent chez des cisterciennes qui étaient dans le voisinage.

Il y avait un an que Pierre avait pris l'habit monastique, lorsque dix-sept sujets de la plus haute qualité vinrent prier l'abbé de Bonnevaux de les recevoir dans sa communauté. De ce nombre était Amédée, proche parent de l'empereur Conrad III. Ils firent tous profession après les épreuves ordinaires; mais Amédée, de l'avis de personnes sages et vertueuses, se retira depuis à Cluny, et y passa quelque temps pour veiller à l'éducation de son fils, qui était élevé dans l'école de cette abbaye. De retour à Bonnevaux, il demanda comme une grâce d'être employé aux plus bas offices de la maison. L'abbé lui accorda sa demande, afin de lui fournir l'occasion de pratiquer l'humilité et la pénitence. Le comte d'Albion, son oncle, l'étant venu voir un jour, le trouva tout en sueur occupé à nettoyer les souliers des moines, et si fortement appliqué à la prière, qu'il ne fut point aperçu de lui. La comparaison qu'il fit de ce spectacle avec l'état que son neveu avait eu dans le monde, le toucha de la manière la plus vive. Il quitta Bonnevaux pénétré d'admiration, et alla publier à la cour le prodige d'humilité qui s'était offert à ses yeux. Amédée fonda quatre monastères de son ordre, du nombre desquels fut celui de Tamiès, au diocèse de Tarentaise. Il en fit nommer premier abbé, Pierre, son intime ami, qui n'avait point encore trente ans accomplis. Pendant qu'on bâtissait les monastères, Amédée se mêlait lui-même parmi les ouvriers, et travaillait avec eux. Il mourut à Bonnevaux, en odeur de sainteté, l'an 1140. Son fils, nommé aussi Amédée, qu'il avait élevé dans la piété avec tant de soin, passa quelques années à la cour de l'empereur; il prit ensuite l'habit à Clairvaux sous saint Bernard, et mourut évêque de Lausanne.

Les religieux de Tamiès étaient comme autant d'anges terrestres continuellement unis à Dieu. Pierre, avec le secours d'Amédée III, comte de Savoie, fonda dans le monastère un hôpital pour les étrangers et les pauvres malades, et il se faisait un plaisir de les servir lui-même.

Le siége archiépiscopal de Tarentaise étant devenu vacant, le saint abbé de Tamiès fut élu, en 1142, pour le remplir. Il refusa d'abord cette dignité; mais saint Bernard et le chapitre général de son ordre l'obligèrent de l'accepter. Le diocèse de Tarentaise avait besoin d'un tel pasteur. Il avait été livré à un mercenaire nommé Israël, qui y avait fait beaucoup de ravages, et qui avait été déposé à cause de sa mauvaise conduite. La vue de tant de maux attendrissait jusqu'aux larmes le nouvel archevêque. Nuit et jour il implorait sur son troupeau la miséricorde divine. Il sollicitait la conversion des pécheurs par des prières ferventes et des jeûnes rigoureux, persuadé qu'il ne pourrait se sauver qu'en procurant la sanctification des âmes confiées à ses soins. Il ne changea rien à la simplicité de la vie monastique, et il regarda l'épiscopat moins comme une dignité que comme un pesant fardeau.

L'auteur de sa Vie, qui fut le compagnon inséparable de ses travaux apostoliques, et le témoin oculaire de la plupart de ses actions, rapporte qu'il opéra des miracles en diverses rencontres; en sorte qu'il était regardé comme un nouveau thaumaturge.

Cependant les honneurs qu'il recevait de tous côtés ne s'accommodaient point avec son humilité. Ceci, joint à l'amour qu'il avait pour la solitude, lui fit prendre la résolution de quitter le monde. Il disparut donc tout à coup en 1155, après avoir porté treize ans le fardeau de l'épiscopat et rétabli l'ordre dans tout son diocèse. Il choisit pour le lieu de sa retraite un monastère de cisterciens en Allemagne, où il n'était point connu.

Ses diocésains ressentirent une vive douleur de son absence; ils croyaient tous avoir perdu leur père. Ils firent d'exactes recherches dans les provinces du voisinage, et surtout dans les monastères; mais elles n'eurent point le succès qu'ils en attendaient. Enfin la Providence se servit du moyen suivant pour le découvrir. Un jeune homme élevé sous sa conduite vint au monastère où il était caché. Ayant observé les moines lorsqu'ils sortaient de l'église pour aller au travail, il reconnut son évêque et le fit connaître à toute la communauté. Les religieux, remplis d'étonnement, se jetèrent à ses pieds pour lui demander sa bénédiction, et témoignèrent une grande peine d'avoir ignoré si longtemps qui il était. Le saint, inconsolable de ce qui venait d'arriver, formait le



dessein de se retirer dans un lieu où il fût absolument inconnu ; mais on l'observa si bien qu'il ne put l'exécuter : ainsi il fut obligé de retourner dans son diocèse, où son troupeau le reçut avec les plus vives démonstrations de joie.

Rendu à son Église, il reprit ses fonctions avec une nouvelle ardeur. Les pauvres étaient le principal objet de ses soins. Il lui arriva deux fois, pour couvrir leur nudité, de se dépouiller de ses propres habits au plus fort de l'hiver. Les habitants des montagnes subsistaient par ses aumônes durant les trois mois qui précèdent la moisson. Il fonda des hôpitaux sur les Alpes en faveur des pauvres voyageurs, qui, faute d'un pareil secours, périssaient souvent de misère.

L'Église était alors déchirée par le schisme. L'empereur Frédéric Ier soutenait l'antipape Octavien, dit Victor III, et ne voulait point reconnaître Alexandre III. L'archevêque de Tarentaise fut presque le seul sujet de l'Empire qui osât se déclarer ouvertement pour le pape légitime. Il prit son parti dans plusieurs conciles, et même en présence de Frédéric. Le prince, qui avait exilé plusieurs partisans d'Alexandre, ne s'offensa point de la liberté du saint prélat, tant était grand le respect qu'il avait pour sa sainteté ; il écouta même ses conseils en plusieurs occasions, et réprima en sa faveur les saillies d'un caractère fougueux et violent.

Le saint archevêque avait un zèle trop étendu pour qu'il se renfermât dans le diocèse de Tarentaise : il annonça la parole de Dieu en Alsace, en Bourgogne, en Lorraine et en diverses contrées de l'Italie. Ses discours faisaient les plus grands fruits, et ils tiraient une nouvelle force des guérisons miraculeuses qu'il opérait par ses prières et par l'imposition de ses mains.

La guerre s'étant rallumée, en 1170, entre le roi de France et celui d'Angleterre, le pape chargea le saint prélat du soin de réconcilier les deux princes. Pierre se mit aussitôt en route pour exécuter cette commission. Malgré son grand âge, il prêchait dans tous les lieux par lesquels il passait. Louis VII envoya au-devant de lui un des principaux seigneurs de sa cour, et le reçut de la manière la plus respectueuse et la plus honorable. Le serviteur de Dieu souffrait beaucoup de tous les égards que lui attirait sa vertu. Il rendit la vue à un aveugle en présence du comte de Flandre, et de plusieurs autres seigneurs de marque qui étaient pour lors à la cour.

De Paris, le saint alla à Chaumont sur les confins de la Normandie. Henri II, roi d'Angleterre, vint à sa rencontre. Ce prince ne l'eut pas



plutôt aperçu qu'il descendit de cheval et se prosterna devant lui. Le peuple lui déroba son manteau, et se disposait à le mettre en pièces pour le partager, dans la persuasion que chaque morceau opérerait des miracles, mais le roi le prit tout entier pour lui, en disant : « J'ai vu moi-« même opérer des guérisons miraculeuses par la vertu de sa ceinture « que je possède déjà. » Le mercredi des Cendres de l'année 1171, saint Pierre étant dans l'abbaye de Mortemer au diocèse de Rouen, Henri s'y rendit avec toute sa cour, et voulut recevoir les cendres de sa main.

L'archevêque de Tarentaise se conduisit avec tant de sagesse dans l'affaire dont il était chargé, qu'il engagea les deux rois à terminer leurs différends par un traité de paix ; il obtint encore d'eux qu'ils feraient tenir des conciles dans leurs États, afin qu'Alexandre y fût reconnu solennellement pour pape légitime.

Les choses ainsi arrangées, il retourna dans son diocèse. Quelque temps après, le pape le renvoya vers le roi d'Angleterre. Il s'agissait de réconcilier ce prince avec son fils. Malheureusement cette députation n'eut point le succès qu'on en avait attendu. Le serviteur de Dieu tomba malade en retournant en Savoie. Il mourut, en 1174, dans l'abbaye de Bellevaux de l'ordre de Cîteaux, au diocèse de Besançon. Il était âgé de soixante-treize ans. Le pape Célestin III le canonisa en 1191.

Réflexions.

Si l'on nous demandait ce qui fait les saints, nous répondrions que c'est l'amour du silence et de la retraite, la pratique de la piété et des austérités, l'exercice de l'humilité et de la charité. Nous sentons que si l'Église nous propose d'honorer la mémoire de saint Pierre de Tarentaise, c'est qu'il a tenu cette conduite; pourquoi donc, connaissant si bien les moyens de gagner le ciel, ne les mettons-nous pas en usage? Pourquoi ne marchons-nous pas sur les traces des saints que nous savons être arrivés au port? Et quels reproches n'aurons-nous pas à nous faire éternellement d'avoir su la route qui conduit au ciel, et d'avoir suivi celle qui mène en enfer?

SAINT DÉSIRÉ,

ÉVÊQUE DE BOURGES.

On croit que ce saint naquit dans le territoire de Soissons. On ne sait



presque rien de sa vie. Il succéda à saint Arcade sur le siége de Bourges. Il assista au cinquième concile d'Orléans en 549, et au second d'Auvergne, qui se tint au plus tard au commencement de l'année suivante. Ces conciles condamnèrent les erreurs de Nestorius et d'Eutychès, et firent de sages règlements pour la manutention ou le rétablissement de la discipline ecclésiastique. Saint Désiré mourut le 8 mai 550, selon l'opinion la plus probable. Sa fète se célèbre en ce jour dans l'église de Bourges.

SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE, ARCHEVÊQUE DE CONSTANTINOPLE.

9 MAI.

Grégoire, surnommé *le théologien* à cause de la connaissance profonde qu'il avait de la religion, naquit dans le territoire de Nazianze, petite ville voisine de Césarée en Cappadoce. Grégoire son père et Nonne sa mère sont honorés dans l'Église d'un culte public, l'un le 1er de janvier, et l'autre le 1er d'août.

Nonne, par d'abondantes aumônes, attira sur sa famille les bénédictions du ciel. Sa charité pour les pauvres ne l'empêchait cependant pas de remplir les devoirs de la justice à l'égard de ses enfants ; elle savait, par une sage économie, conserver et même augmenter leur bien. Les exercices de piété emportaient une grande partie de son temps : mais elle avait une attention extrême à remplir les devoirs de son état.

Grégoire était le premier magistrat de la ville, et il remplissait les devoirs de sa charge avec beaucoup d'intégrité. Il avait aussi toutes les vertus morales qui font un honnête homme selon le monde; il ne lui manquait que d'être chrétien. Nonne employait les larmes et les prières auprès de Dieu pour obtenir sa conversion. Elle fut à la fin exaucée. Son mari abjura le paganisme, et fut baptisé à Nazianze vers le temps où se tint le premier concile général de Nicée. Autant il avait apporté de dispositions au baptême, autant il prit soin pour en conserver la grâce. Son mérite le fit élever peu de temps après sur le siége épiscopal de Nazianze, qu'il gouverna environ quarante-cinq ans. Il mourut à l'âge de près de quatre-vingt-dix ans. On lit dans les ouvrages de son fils un détail édifiant de ses vertus, surtout de son zèle et de son humilité. Il laissa



trois enfants : une fille nommée Gorgonie, et deux fils qui étaient Grégoire et Césaire.

Grégoire fut regardé comme le fruit des prières de sa mère ; aussi fut-il consacré au Seigneur dès le moment de sa naissance. Il répondit parfaitement aux soins que prirent ses parents de le former à la vertu. La connaissance de Dieu était le principal objet de son étude ; et pour croître de plus en plus dans cette connaissance, il se fit une sainte habitude de lire assidûment les livres de piété. Il eut dans sa jeunesse un songe mystérieux, qu'il rapporte de la manière suivante : « Il me sembla voir deux « femmes d'une rare beauté, qui représentaient l'une la chasteté, et « l'autre la tempérance ; elles me caressaient comme leur enfant, et « m'invitaient à les suivre. Venez avec nous, me disaient-elles, et nous « vous élèverons jusqu'à la lumière de la Trinité immortelle. » Dès ce moment, le jeune Grégoire conçut un ardent désir de vivre dans le célibat. On voit par ses écrits qu'il avait une estime singulière pour ce saint état ; il en a représenté fort au long l'excellence et les avantages. Il est aussi très-énergique, lorsqu'il parle de l'obligation de garder le vœu de chasteté ; il donne à la violation d'un pareil vœu les noms de mort, de sacrilége, de perfidie.

Le saint, après avoir appris la grammaire dans son pays, fut envoyé à Césarée en Palestine, où était une école célèbre de rhétorique. Il alla ensuite passer quelque temps à Alexandrie, pour y continuer les mêmes études ; mais comme Athènes avait la réputation de posséder les plus habiles maîtres d'éloquence, il s'embarqua pour cette ville au mois de novembre. Le vaisseau fut battu par une violente tempête durant l'espace de vingt jours, et le danger fut si grand, que les matelots et les passagers n'avaient plus aucune espérance de sauver leur vie. Grégoire, prosterné sur le tillac, n'était occupé que du salut de son âme, qui n'avait point encore été régénérée par le baptême. Il implorait avec larmes le secours du ciel, et renouvelait continuellement la promesse qu'il avait faite de se consacrer sans réserve au service de Dieu, en cas que la vie lui fût conservée. Sa prière fut exaucée. Le vaisseau aborda heureusement à Rhodes, puis à Égine, île peu éloignée d'Athènes.

Grégoire avait passé par Césarée de Cappadoce, lorsqu'il allait en Palestine ; il était resté quelque temps dans cette ville, afin de profiter des leçons des maîtres qui y enseignaient avec le plus de réputation. Pendant le séjour qu'il y fit, il contracta une étroite liaison avec saint Basile. Celui-ci étant venu à Athènes dans le même temps, Grégoire serra de plus en plus les liens qui l'unissaient à son ami. On cite encore aujourd'hui

ces deux grands hommes comme des modèles d'une amitié également tendre et sainte. Ils étaient inséparables l'un de l'autre. Attentifs à éviter les compagnies dangereuses, ils ne fréquentaient que ceux de leurs condisciples en qui l'amour de l'étude se trouvait réuni à la pratique de la vertu. Jamais on ne les voyait assister aux divertissements profanes. Ils ne connaissaient dans la ville que deux rues, l'une qui conduisait à l'église, et l'autre qui conduisait aux écoles publiques. Leur vie était austère; ils ne prenaient sur l'argent que leur envoyaient leurs familles, que ce qui était nécessaire pour fournir aux plus indispensables besoins; le reste était distribué aux pauvres. L'envie ne troublait point la tranquillité de leur âme; ce qui arrivait d'heureux à l'un faisait la joie et le bonheur de l'autre. Ils s'excitaient mutuellement à faire de bonnes œuvres, et, par une sainte émulation, ils s'efforçaient de l'emporter l'un sur l'autre dans la pratique du jeûne, de la prière et des différents exercices de piété.

Saint Basile était parti d'Athènes, saint Grégoire resta encore quelque temps dans cette ville pour y continuer ses études. La haute réputation qu'il s'acquit, et les ouvrages qu'il a laissés, seront à jamais la preuve des progrès qu'il fit dans l'éloquence, la philosophie et la connaissance de l'Écriture; mais il est encore bien plus estimable pour avoir su se maintenir dans la crainte et l'amour de Dieu, et pour avoir rapporté tous ses travaux à sa sanctification.

Julien, qui fut depuis empereur, vint à Athènes, en 355. Saint Basile et saint Grégoire l'y connurent, parce qu'ils étudièrent quelque temps avec lui l'Écriture et les belles-lettres. Quelque déguisé qu'il fût, les personnes clairvoyantes démêlaient à travers son extérieur le dérèglement de son esprit. Saint Grégoire présagea dès lors que l'empire nourrissait un monstre dans son sein, et ce présage, il le fondait sur je ne sais quoi d'extraordinaire qu'on remarquait en ce prince. En effet, Julien avait la démarche peu assurée, des épaules qui se haussaient et se baissaient tour à tour, la tête toujours en mouvement, des yeux égarés et inquiets. Il parlait et riait avec excès. Sa langue, quoique rapide, ne pouvait pas toujours suivre ses pensées; son discours était quelquefois entrecoupé, et sa voix hésitante; souvent il faisait des questions et des réponses hors de propos, ou qui manquaient de justesse.

L'année suivante, Grégoire quitta Athènes pour se rendre à Nazianze. Il prit sa route par Constantinople : il trouva dans cette ville son frère Césaire, arrivé depuis peu d'Alexandrie, où il avait étudié avec le plus grand succès toutes les parties de la littérature, et surtout la médecine.



Césaire, par son mérite, se fit singulièrement estimer de l'empereur Constance, qui lui donna la première place parmi ses médecins. Il exerça sa profession d'une manière très-généreuse, même à l'égard des riches, ne se conduisant jamais par des motifs d'intérêt. Il était le père des pauvres, et, outre le soin qu'il prenait du rétablissement de leur santé, il leur distribuait encore la plus grande partie de ses revenus.

Plusieurs personnes voulurent engager Grégoire à se fixer à Constantinople. Vous pourrez, lui disait-on, suivre le barreau, ou enseigner la rhétorique ; vous aurez par là occasion de faire briller vos talents, et de vous avancer promptement dans le monde. Ces discours ne furent point capables d'éblouir le saint ; il répondait qu'il portait ses vues plus loin, et que son dessein était de ne vivre que pour Dieu.

La première chose qu'il fit en arrivant à Nazianze, fut de recevoir le baptême des mains de son père. Il se dévoua pour lors entièrement au service de Dieu. « J'ai donné, dit-il, tout ce que j'ai à celui de qui je l'ai « reçu, et je l'ai pris lui seul pour mon partage. Je lui ai consacré mes « biens, ma gloire, ma santé, ma langue et mes talents. Tout le fruit « que j'ai retiré de ces avantages, a été le bonheur de les mépriser pour « l'amour de Jésus-Christ. » Mort au monde et à tous ses charmes, il n'avait plus d'ardeur que pour les choses de Dieu. Du pain, du sel et de l'eau faisaient toute sa nourriture. Ses habits étaient grossiers, et la terre nue lui servait de lit. Il s'occupait le jour à des travaux pénibles, et passait une grande partie de la nuit à prier, ou à contempler les perfections divines. L'éloquence profane qu'il avait étudiée si longtemps lui parut, ainsi que les richesses, un objet digne de mépris. Il n'eut plus de commerce avec ses livres classiques, ni avec ceux qui traitaient de l'art oratoire : il les abandonna.

Sa patience fut souvent éprouvée par de cruelles maladies. Il se réjouissait dans ses infirmités, qui lui fournissaient l'occasion de pratiquer la mortification et le renoncement à lui-même. A force de combats, il vint à bout de réprimer jusqu'aux mouvements indélibérés de la colère, et de se rendre tellement maître de lui-même, qu'il n'avait plus que de l'indifférence pour toutes les choses qui lui étaient auparavant les plus chères. Ses aumônes le rendaient toujours le plus indigent des hommes ; ses biens étaient à tous ceux qui se trouvaient dans le besoin, comme un port est à tous ceux qui sont sur mer. Personne n'aima jamais plus que lui la retraite et le silence.

Depuis longtemps il désirait rompre tout commerce avec les hommes, afin de vaquer plus librement au service de Dieu. Ce fut pour satisfaire

ce désir, qu'en 358, il alla joindre saint Basile, qui vivait dans la solitude. Les veilles, les jeûnes et la prière faisaient les délices de ces deux grands hommes; ils y joignaient le travail des mains, le chant des psaumes et l'étude de l'Écriture sainte. Ils suivaient dans l'explication des divins oracles, non leurs propres lumières, ni leur esprit particulier, mais la doctrine des anciens Pères et des docteurs de l'Église.

Grégoire ne resta dans la solitude qu'autant de temps qu'il lui en fallut pour connaître les douceurs que l'on y goûte. Son père, âgé de plus de quatre-vingts ans, le rappela, afin qu'il l'assistât dans le gouvernement de son diocèse. Pour en tirer plus de secours, il l'ordonna prêtre, et dans le temps qu'il s'y attendait le moins. On met communément cette ordination au jour de Noël de l'année 361.

Le saint, inconsolable de son ordination, prit la fuite, et alla trouver son ami Basile, pour déposer dans son sein la douleur dont il était accablé. Plusieurs personnes improuvèrent sa manière d'agir. On disait que sa fuite venait d'orgueil, d'opiniâtreté, ou de quelque autre motif semblable. Grégoire se condamna lui-même. Le châtiment de Jonas, puni pour avoir désobéi aux ordres de Dieu, lui inspira d'autres sentiments. Il revint à Nazianze, d'où il était absent depuis dix semaines, et y prêcha son premier sermon le jour de Pâques.

Ce discours fut suivi d'un second, qui porte le titre d'*Apologie*, parce que le saint y justifie sa fuite. La matière qui en fait le sujet est importante. Il y traite de la dignité et des dangers du sacerdoce; des devoirs des prêtres; de la sainteté requise pour approcher de l'autel et pour paraître devant un Dieu qui est la pureté même; de la difficulté de gouverner les consciences, et d'appliquer les remèdes convenables aux différentes maladies des âmes; de la science nécessaire aux ministres sacrés, afin qu'ils puissent éclaircir les doutes des fidèles, et réfuter les erreurs. De tout ce détail, il conclut qu'il a eu raison de trembler à la vue du fardeau dont on voulait le charger, et qu'il a dû au moins se préparer quelque temps au sacerdoce par la prière, la pénitence et la méditation.

Dans ce discours, saint Grégoire loue l'église de Nazianze pour l'union de ses membres dans l'attachement à la vraie foi. Malheureusement cette unanimité fut troublée sur la fin du règne de Julien. L'évêque de Nazianze signa un écrit dressé par les partisans secrets de l'arianisme, et conçu en termes équivoques et captieux. Il s'y était prêté par complaisance pour quelques personnes qu'il espérait faire rentrer dans le sein de l'Église : cette démarche imprudente scandalisa ses diocésains; les plus zélés refusèrent de communiquer avec lui. Son fils, prévoyant les

suites funestes de cette division, mit tout en œuvres pour l'étouffer dans sa naissance; il réconcilia le troupeau avec le pasteur. Dans cet accommodement, il joignit la fermeté à la douceur; il n'accorda rien à l'erreur de ceux qui avaient séduit son père, et qui, en lui arrachant une souscription, avaient fait douter de la pureté de sa foi. Il prononça un beau discours à l'occasion du rétablissement de la paix dans l'église de Nazianze.

Quelque temps après, il composa ses deux discours contre Julien l'Apostat. Il y parle avec cette force qu'employaient les prophètes lorsque, par l'ordre de Dieu, ils reprenaient les crimes des rois impies. Son unique but était de défendre l'Église contre les païens, en démasquant l'injustice, l'impiété et l'hypocrisie de son plus dangereux persécuteur.

Saint Grégoire eut enfin la consolation de voir son frère Césaire renoncer au monde, afin de ne vivre plus que pour Dieu; mais la mort le lui enleva au commencement de l'année 368. Césaire fut enterré à Nazianze, et l'Église l'honore d'un culte public. Grégoire prononça son oraison funèbre. Dans le détail qu'il donne de ses vertus, il remarque qu'au milieu des honneurs il avait toujours regardé l'avantage d'être chrétien comme la première des dignités et le plus glorieux de tous les titres.

Le dessein de Grégoire, après la mort de son père, était de vivre dans la solitude, qui avait toujours été l'objet de ses ardents désirs; mais on le pressa si vivement de ne point abandonner l'église de Nazianze, qu'il consentit à en prendre soin jusqu'à ce que les évêques de la province lui eussent donné un pasteur.

Comme cette affaire traînait en longueur, et que d'ailleurs sa santé était dérangée, il se retira, en 375, à Séleucie, métropole de l'Isaurie. Il passa cinq ans dans cette ville.

La persécution des ariens ayant cessé par la mort de l'empereur Valens, qui périt misérablement en 378, la paix fut rendue à l'Église. Les évêques catholiques cherchèrent les moyens de réparer les ravages que l'hérésie avait faits; ils tinrent pour cet effet plusieurs assemblées, et résolurent d'envoyer des hommes aussi savants que zélés dans les provinces où la saine doctrine avait le plus souffert. De toutes les églises, il n'y en avait point qui fût dans un état aussi déplorable que celle de Constantinople. Elle gémissait depuis quarante ans sous la tyrannie des ariens. Le peu de catholiques qui y restaient avaient été longtemps sans pasteur, et même sans église. Ils s'adressèrent à Grégoire, dont ils connaissaient le savoir, l'éloquence et la piété, et le conjurèrent instamment de venir à leur secours. Ils engagèrent plusieurs évêques de se joindre à

eux, afin d'obtenir plus sûrement l'effet de leurs prières. Tant de sollicitations réunies furent quelque temps inutiles, rien ne pouvant tirer Grégoire de sa retraite de Séleucie, où il vivait dans un parfait détachement du monde. A la fin, cependant, il fut forcé de se rendre.

On le reçut d'abord assez mal à Constantinople. Les habitants de cette ville, amateurs du faste, méprisèrent un homme déjà cassé par l'âge, ayant la tête chauve, le visage exténué d'austérités, revêtu d'habits grossiers, et montrant en tout les marques d'une extrême pauvreté. Les ariens en firent le sujet de leurs railleries; ils l'accablèrent d'injures. Les grands, comme le peuple, traitaient l'homme de Dieu de la manière la plus indigne; mais ils ne faisaient que lui procurer par là l'occasion d'acquérir le glorieux titre de confesseur.

Grégoire logea chez des parents qu'il avait à Constantinople, et c'était dans leur maison que les orthodoxes s'assemblaient pour l'entendre. Quelque temps après, il changea cette maison en une église à laquelle il donna le nom d'*Anastasie*, ou de résurrection, parce que ce fut là où ressuscita, pour ainsi dire, la foi catholique, qui jusqu'alors avait été si fortement opprimée dans cette ville.

Le saint faisait assidûment des instructions dans sa petite église, et il voyait avec joie que le nombre de ses auditeurs augmentait tous les jours. Les ariens et les apollinaristes, réunis avec divers autres hérétiques, tâchaient d'empêcher l'effet de ses discours, en le diffamant par des calomnies atroces; ils avaient même recours à la violence. Ils le poursuivaient à coups de pierres dans les rues. Le saint souffrait avec patience tous ces mauvais traitements. « Il est vrai, se disait-il à lui-
« même, que le parti des hérétiques est le plus fort; mais s'ils possèdent
« les églises, j'ai Dieu dans mes intérêts. Qu'ils ne se glorifient pas d'a-
« voir le peuple de leur côté; j'ai avec moi les anges qui me protégent et
« me défendent. »

Tous ceux qui l'entendaient ne pouvaient s'empêcher d'admirer son profond savoir, ainsi que le rare talent qu'il avait de rendre sensibles les vérités les plus abstraites, et de s'exprimer avec autant de clarté que d'élégance. Les hérétiques et les païens s'étant humanisés peu à peu, eurent la curiosité d'aller l'entendre, et, malgré leurs préventions, ils furent forcés de reconnaître la supériorité de son mérite. Chaque jour le fruit de ses discours devenait plus sensible. Le nombre des catholiques s'augmentait de plus en plus. Les partisans de l'erreur ouvraient les yeux, et s'empressaient de rentrer dans le sein de l'Église. Il n'y avait qu'une chose qui affligeât le saint : c'étaient les applaudissements avec



lesquels on écoutait ses sermons ; il craignait que son cœur ne fût infecté par le poison de la vaine gloire, et cette crainte faisait qu'il ne parlait en public qu'avec une sorte de timidité et d'embarras.

Les vertus et les talents de Grégoire attiraient donc auprès de lui un grand nombre de personnes. Saint Jérôme quitta les déserts de la Syrie pour venir à Constantinople. Il se rangea parmi les disciples du saint ; il étudia sous lui l'Écriture, et il se glorifia toujours d'avoir eu un tel maître, comme nous le voyons par ses écrits.

Le merveilleux succès des travaux de saint Grégoire excita l'envie du démon et de ses ministres. Du nombre de ces derniers fut un faux chrétien, qui faisait profession de la philosophie cynique : c'était le fameux Maxime, né dans la ville d'Alexandrie. Ce fourbe, tout rempli de l'impudence et de l'orgueil de sa secte, se rendit à Constantinople, où il sut déguiser, sous un extérieur hypocrite, l'ambition qui le dévorait, ainsi que ses autres vices. Il en imposa d'abord à plusieurs personnes. Saint Grégoire tomba lui-même dans le piége, et prononça, en 379, l'éloge de Maxime.

Ce loup, caché sous la forme d'une brebis, gagna quelques laïques et un mauvais prêtre, après quoi il se fit ordonner clandestinement évêque de Constantinople. Il reçut l'imposition des mains de quelques évêques d'Égypte qui étaient arrivés depuis peu pour cet effet. Une ordination aussi irrégulière souleva tout le monde. Le pape Damase écrivit une lettre où il témoigna la douleur que lui causait un tel crime , et où il déclarait que l'élection de Maxime devait être regardée comme nulle. L'empereur Théodose le Grand, qui était pour lors à Thessalonique, montra aussi beaucoup d'indignation contre l'intrus.

Lorsque ce prince fut arrivé à Constantinople, il proposa à Démophile, évêque arien, ou de recevoir la doctrine du concile de Nicée, ou de sortir de la ville. Celui-ci se décida pour le dernier parti. Théodose ayant vu Grégoire, lui donna de grandes marques de son estime et de son affection. Les catholiques, lui dit-il en l'embrassant, vous demandent pour évêque, et je vous assure que leur choix est très-conforme à mes désirs. Quelques jours après son arrivée, il ôta les églises aux ariens, et mit Grégoire en possession de celle de Sainte-Sophie, dont toutes les autres dépendaient.

Durant la cérémonie, le peuple demanda tout d'une voix que Grégoire fût évêque de Constantinople. Les cris que l'on entendait de toutes parts causèrent une espèce de confusion. Le saint cependant la fit cesser, en disant que pour le moment on ne devait penser à autre chose



qu'à remercier le Seigneur d'avoir rétabli la vraie foi. La modestie qu'il montra en cette occasion reçut de grands éloges de la part de l'empereur.

Il y avait de la difficulté par rapport au siége de Constantinople. On ne pouvait le remplir qu'après qu'un concile l'aurait déclaré vacant, et qu'il aurait annulé l'ordination de Démophile, ainsi que celle de Maxime le Cynique. Heureusement les évêques de tout l'Orient étaient alors assemblés à Constantinople. C'était saint Mélèce, patriarche d'Antioche, qui présidait au concile. Les Pères, à sa sollicitation, prirent le parti de Grégoire de Nazianze, et l'établirent canoniquement évêque de Constantinople.

Saint Mélèce étant mort durant la tenue du concile, Grégoire y présida dans les dernières sessions. Il mit tout en œuvre pour rétablir la paix dans l'église d'Antioche troublée par le schisme, en pressant l'exécution de l'accord par lequel on était convenu que celui qui de Mélèce ou de Paulin survivrait à l'autre, serait regardé comme pasteur légitime; mais il ne fut pas possible de réussir. Les Orientaux ne voulurent jamais reconnaître pour patriarche Paulin, à l'ordination duquel ils s'étaient opposés ; ils s'offensèrent même de ce que le saint avait dit, et se liguèrent contre lui avec ses ennemis. Grégoire, qui n'avait consenti qu'avec peine à son élection, fut prêt à quitter sa nouvelle dignité. C'était ce que désiraient ses ennemis, qui pensaient à lui ôter la vie. Une fois entre autres ils chargèrent un assassin de les défaire d'un homme qui leur était odieux. Le ciel permit que leur fureur ne fût pas servie comme ils le désiraient. L'assassin, touché de remords, s'approche du saint, les yeux baignés de larmes, frappant sa poitrine, et avouant son crime. Grégoire lui répondit : « Que Dieu vous le pardonne; sa « bonté, qui m'a conservé, demande que je vous accorde votre grâce. « Vous êtes présentement à moi par votre crime ; mais je ne vous de- « mande qu'une chose, c'est de renoncer à l'hérésie, et de vous donner « sincèrement à Dieu. » Cette douceur fit beaucoup de partisans au saint évêque, même parmi les ariens. La bonté avec laquelle il traita ses plus ardents persécuteurs, ne fut désapprouvée que de certains catholiques qui se laissaient conduire par les saillies d'un zèle indiscret.

Sur ces entrefaites, les évêques d'Égypte et de Macédoine arrivèrent au concile. Quoiqu'ils fussent pour Paulin d'Antioche, dont Grégoire avait pris le parti, ils ne laissèrent pas de s'opposer à son élection. Le saint alors se rendit au palais. S'étant prosterné aux pieds de l'empereur, et lui ayant baisé la main, il lui dit : « Je viens, seigneur, non



« dans le dessein de vous demander des richesses et des honneurs pour « moi ou pour mes amis, ni pour solliciter votre libéralité envers les « églises, je viens demander la permission de me retirer. Votre Majesté « sait que j'ai été placé malgré moi sur le siége de cette ville. Je suis de- « venu odieux, même à mes amis. Je vous conjure de faire agréer ma « démission. Ajoutez à la gloire de vos triomphes celle de rétablir dans « l'Église l'unité et la concorde. » L'empereur fut frappé d'une telle grandeur d'âme, et ce ne fut qu'avec peine qu'il accorda au saint évêque ce qu'il demandait avec tant d'ardeur.

Grégoire fit son adieu par un beau discours qu'il prononça dans la grande église, en présence d'une multitude innombrable. Il y compare l'état où il avait trouvé l'église de Constantinople à son arrivée, avec l'état où il la laisse en se retirant. Il y rend grâces à Dieu du rétablissement de la foi catholique. Il finit par prendre congé de sa chère *Anastasie*, qu'il appelle sa *gloire* et sa *couronne*, des autres églises de la ville, des saints apôtres qui y étaient honorés, de son trône épiscopal, de son clergé, des moines et de tous les serviteurs de Dieu, de l'empereur et de toute la cour, de l'Orient et de l'Occident, des anges tutélaires de son église, et de la sainte Trinité qu'on y honorait. « Mes chers enfants, « ajouta-t-il, gardez le dépôt de la foi. »

Avant de donner sa démission, il avait fait son testament que nous avons encore. Il est signé par six évêques et par un prêtre, et les formalités prescrites par le droit romain y sont observées. Le saint y confirme la donation de tous ses biens réels et personnels à l'église et aux pauvres de Nazianze. Le peu qu'il se réservait pour vivre, il le léguait à quelques-uns de ses amis et de ses domestiques qui en étaient dans le besoin.

On est étonné de la conduite que l'on tint à l'égard de saint Grégoire, quand on rappelle tout ce qu'il fit à Constantinople. Par son zèle, il avait retiré de l'arianisme la plus grande partie des habitants de cette ville. Sa douceur et sa patience avaient triomphé de l'opiniâtreté des hérétiques. Jamais il ne voulut user du pouvoir qu'il avait de les faire punir de toutes les persécutions qu'ils lui suscitèrent; il engagea les catholiques à les traiter avec la même modération. La vengeance, leur disait-il, est défendue aux disciples de Jésus-Christ. Ils doivent souffrir patiemment, et rendre toujours le bien pour le mal.

Nazianze fut le lieu qu'il choisit pour sa demeure. Il y composa le *poëme sur sa vie*, où il insistait particulièrement sur la conduite qu'il avait tenue à Constantinople. Son but en cela était de détruire diverses

calomnies que l'on publiait contre lui. Il travailla de toutes ses forces à faire donner un évêque à la ville de Nazianze; mais il n'y put réussir.

Le mauvais état de sa santé l'obligea bientôt de se retirer à Arianze. Il résolut d'y passer le reste de ses jours dans la retraite. Il était alors fort âgé et très-infirme ; mais cela ne l'empêchait pas de rendre encore service à l'Église, et surtout à celle de Nazianze. Il y avait dans sa solitude un jardin, une fontaine et un petit bois qui lui faisaient goûter les plaisirs innocents de la campagne, les seuls qu'il se permît. Là, il pratiquait toutes sortes de mortifications corporelles; il jeûnait et veillait souvent; il priait beaucoup à genoux. Écoutons-le lui-même. « Je vis au milieu des rochers et « des bêtes sauvages. Je ne vois jamais de feu, et je ne me sers point de « chaussure. Une simple tunique fait tout mon vêtement. Je couche sur « la paille, et je n'ai qu'un sac pour couverture. »

Sur la fin de sa vie, il se mit à composer des poëmes sur des sujets de piété, afin de contribuer à l'édification de ceux des fidèles qui aimaient la musique et la poésie. D'ailleurs les apollinaristes avaient fait des poëmes pour répandre leurs erreurs, et le plus sûr moyen de les décréditer était de leur en opposer d'autres qui fussent orthodoxes, et dont la lecture pût instruire et édifier, en même temps qu'elle amuserait l'esprit.

Dans ses poëmes, saint Grégoire raconte l'histoire de sa vie et de ses souffrances; il y publie ses tentations, ses faiblesses, ses fautes, et entre à cet égard dans un bien plus grand détail que lorsqu'il est question des choses qui pourraient lui faire honneur.

Telles furent les occupations de saint Grégoire dans sa dernière retraite jusqu'à sa bienheureuse mort, qui arriva en 389, ou, selon d'autres, en 391. Tillemont ne lui donne que soixante ou soixante et un ans; mais il est certain qu'il était beaucoup plus âgé. En 950, l'empereur Constantin Porphyrogenète fit transporter ses reliques de Nazianze à Constantinople, et ordonna qu'on les déposât dans l'église des Apôtres. Elles furent apportées à Rome du temps des croisades, et elles sont encore sous un autel de l'église du Vatican. Les Latins honorent saint Grégoire de Nazianze le 9 mai.

Réflexions.

Ce grand saint ne voyait qu'avec indifférence tous les avantages temporels, parce qu'il était uniquement occupé des biens invisibles. « Ne re« gardons jamais, disait-il, l'adversité ou la prospérité comme des choses « réelles et de quelque importance. Élevons-nous jusqu'au ciel, et pen-

« sons qu'il n'y a de mal que le péché et de bien que la vertu qui nous unit « à Dieu. »

SAINT ANTONIN,

ARCHEVÊQUE DE FLORENCE.

10 MAI.

Antoine, appelé Antonin à cause de la petitesse de sa taille, était originaire de Florence. Ses parents, qui étaient d'une honnête famille, le firent étudier, l'élevèrent avec soin, et lui inspirèrent des sentiments de vertu dont il ne se départit jamais. Le désir qu'il avait de son salut le porta à embrasser la vie religieuse dans l'ordre de saint Dominique. La délicatesse de son tempérament fit qu'on le refusa, et le prieur ayant dit en riant qu'il faudrait qu'il apprît et récitât le décret de Gratien pour qu'on le reçût, le jeune homme se présenta l'année suivante, et dit qu'il était en état de satisfaire à ce qu'on avait exigé de lui.

Le jeune Antonin, ayant donc été reçu à l'âge de seize ans, donna de grandes preuves et de l'étendue de son génie et de la solidité de sa piété. Tous ses frères le regardaient comme un modèle accompli de toutes les vertus religieuses. Il fut fait successivement prieur des plus grandes maisons que l'ordre de saint Dominique possède en Italie; et partout où il passa, il ne négligea rien pour faire revivre la ferveur primitive de l'institut, qu'il prêchait encore plus d'exemple que de paroles. La réputation de sa vertu alla si loin, que l'archevêché de Florence étant venu à vaquer, le pape Eugène IV le nomma à cette haute fonction, et le força à l'accepter. Il fit bien voir par sa conduite qu'il en était digne. Il commença par régler sa maison selon les lois de la modestie la plus édifiante; rien de plus simple que ses meubles et de plus frugal que sa table. Il conserva toujours l'habit de son ordre.

Malgré les occupations attachées à une si grande dignité, ce saint archevêque trouvait encore le temps de composer de savants ouvrages, entre lesquels est la *Somme*, qui porte son nom. Il croyait que rien ne pouvait le dispenser de ses prières et de ses exercices de piété accoutumés; il était assidu à l'office de jour et de nuit dans son église; il disait chaque jour la messe à neuf heures, après laquelle il donnait ses audiences, et il écoutait avec bonté quiconque se présentait. Il fut choisi pour plusieurs ambassades; mais il n'accepta que celle de Rome, dans le

dessein de travailler au bien général de l'Église et à l'intérêt spirituel de son diocèse. Il abolit dans sa ville les désordres, les jeux de hasard, l'usure. Il réforma son clergé et son peuple. Enfin, sa probité était si exacte et si universellement reconnue, que le pape Nicolas V, canonisant saint Bernardin de Sienne, dit publiquement qu'on pouvait bien canoniser l'archevêque de Florence dès son vivant. Le pape Pie II l'appela à Rome pour travailler à une réforme dans le clergé; mais avant l'exécution d'un ouvrage si important, Dieu le retira pour le récompenser de ses travaux, l'an 1459, après soixante-dix ans de vie. Pie II voulut assister à ses funérailles, que Dieu honora d'un grand nombre de miracles, et qui confirmèrent la haute idée qu'on avait de sa sainteté.

Réflexions.

Saint Antonin s'applique de bonne heure à l'exercice de la prière. Outre les heures destinées à l'office public, il en a de particulières pour ses exercices de piété; et malgré ses grandes occupations, il sait satisfaire à tout. Il est élevé sur un siége qui demande un extérieur de magnificence; et, sans ce secours humain, ne se distinguant que par sa modestie et sa simplicité, il est universellement révéré. C'est ainsi que le Seigneur se plaît à vérifier l'oracle qu'il a prononcé, que celui qui s'humilie sera exalté. C'est peu d'admirer les saints, il faut les imiter. Soyons humbles, modestes, exacts aux obligations de notre état; mais souvenons-nous que nous n'obtiendrons ces grâces que par notre fidélité aux exercices de piété.

SAINT HERMAS,

DISCIPLE DES APOTRES.

Ce saint était un Romain d'une famille distinguée. C'est lui que saint Paul salue dans son épître aux fidèles de Rome. Origène le regarde comme l'auteur du livre intitulé *le Pasteur*, en quoi il a été suivi par des écrivains modernes; mais il paraît plus vraisemblable que ce livre fut composé par un autre Hermas qui vivait plus tard. Quel qu'en soit l'auteur, il est divisé en trois parties : la première contient des *révélations*, la seconde des *préceptes*, la troisième des *similitudes*, où l'on trouve des révélations à peu près de même nature que dans la première. Hermas a

intitulé son livre *le Pasteur*, parce qu'il écrivait ce que lui enseignait un ange revêtu de la forme extérieure d'un berger. Il y est dit que chaque homme a un ange pour le garder et un démon pour le tenter ; il y recommande la prière, l'aumône et les bonnes œuvres.

SAINT ISIDORE,

LABOUREUR, ET PATRON DE LA VILLE DE MADRID.

Ce saint naquit à Madrid, en Espagne. Ses parents, qui étaient pauvres mais remplis de piété, lui inspirèrent, par leurs exemples et leurs instructions, l'horreur du péché et l'amour de Dieu. Leur peu de fortune ne leur permit pas de le faire élever dans l'étude des sciences; mais leur fils n'y perdit rien du côté de la vertu. S'il fut privé du secours des bons livres, cette privation fut suppléée en lui par les communications du Saint-Esprit, que méritèrent sa simplicité et son humilité. Il saisissait d'ailleurs toutes les occasions qui se présentaient d'écouter la parole divine; et les discours qu'il entendait faisaient sur son âme des impressions d'autant plus profondes, que le désir qu'il avait de s'instruire était plus pur et plus ardent.

Sa patience à supporter les injures, sa douceur à l'égard de tous ceux qui lui portaient envie, sa fidélité à obéir à ses maîtres, son exactitude à prévenir tout le monde dans les choses même indifférentes, son attention à servir les autres, lui firent remporter une victoire complète sur ses passions.

Il confondait par sa conduite ceux qui prétendent que les occupations extérieures ne leur laissent point de temps pour vaquer aux exercices de piété. Il faisait de son travail un acte de religion en s'y portant avec un esprit de pénitence, et en se proposant l'accomplissement de la volonté divine. Plus il était pénible, plus il lui devenait cher : c'est qu'alors il lui paraissait plus propre à dompter la chair, et qu'il devenait la matière d'une pénitence plus parfaite. En labourant la terre, il était pénétré de l'esprit des anciens anachorètes. Tandis que sa main conduisait la charrue, son cœur conversait avec Dieu et avec les esprits bienheureux. Tantôt il déplorait ses misères et celles des autres hommes, tantôt il soupirait après les délices de la Jérusalem céleste. Ce fut par cet amour de la prière, jointe à la pratique continuelle de l'humilité et de la mortification,



qu'il acquit cette sainteté éminente qui le rendit l'objet de l'admiration de toute l'Espagne.

Il se mit, dans sa jeunesse, au service d'un gentilhomme de Madrid nommé Jean de Vergas, pour labourer sa terre, et pour faire valoir une de ses fermes. Il s'engagea ensuite dans l'état du mariage, et fixa son choix sur Marie Torribia, recommandable par ses vertus. Après la naissance d'un enfant qui mourut jeune, les deux époux résolurent mutuellement de passer le reste de leur vie dans la continence.

Isidore resta toujours au service du même maître. Il pouvait lui dire comme Jacob à Laban : « J'ai veillé durant les nuits; j'ai supporté le « froid et le chaud pour conserver et augmenter votre bien. Vous aviez « peu de chose avant que je fusse venu avec vous, et présentement vous « voilà riche. » Jean de Vergas, qui sentait tout le prix du trésor qu'il possédait dans la personne d'Isidore, le traitait comme son frère, se rappelant cet avis de l'Ecclésiastique : *Chérissez comme votre âme le serviteur qui a de la sagesse.* Il lui accorda la liberté d'assister tous les jours à l'office de l'église. Le saint n'en abusa point; il se levait tous les jours de grand matin pour satisfaire tout à la fois à sa piété et à ses obligations. C'est en effet une fausse dévotion que de croire plaire à Dieu en manquant aux devoirs de son état.

Isidore, plein de charité pour les pauvres, soulageait leurs besoins autant qu'il était en lui, et employait à cette bonne œuvre une partie de son salaire. Il inspirait à sa femme les sentiments dont il était pénétré, et il la rendit fidèle imitatrice de ses vertus. Elle mourut en 1175, et elle est honorée en Espagne parmi les saints. Son culte fut solennellement approuvé par Innocent XII en 1697.

Saint Isidore étant tombé dans la maladie dont il mourut, prédit sa dernière heure, et s'y prépara par un redoublement de ferveur. La piété avec laquelle il reçut les derniers sacrements tira des larmes de tous les assistants. Il s'endormit dans le Seigneur le 15 mai 1170, à l'âge de près de soixante ans. Sa sainteté fut attestée par plusieurs miracles.

Quarante ans après, on transporta son corps du cimetière dans l'église de Saint-André; il a depuis été déposé dans la chapelle de l'évêque, et il est encore frais et entier. Entre autres miracles opérés par l'intercession de saint Isidore, nous en rapporterons un qui est appuyé sur des témoignages qu'on ne peut récuser.

Philippe III, revenant de Lisbonne, se trouva si mal à Casarubios del Monte, que les médecins désespérèrent de sa vie. On ordonna une procession du clergé, de la cour et du peuple de Madrid, dans laquelle on



porterait les reliques du saint à la chambre du prince malade. Les prières de tous les fidèles réunis ne restèrent point sans effet. A peine la châsse fut-elle sortie de l'église, que la fièvre quitta Philippe, et il se trouva parfaitement guéri lorsqu'elle entra dans sa chambre.

Quelque temps avant, c'est-à-dire en 1619, le serviteur de Dieu avait été béatifié par Paul V, à la sollicitation du roi Philippe III. On le canonisa solennellement le 22 mars 1622, sur les instances de Philippe IV; mais la bulle de sa canonisation ne fut publiée que par Benoît XIII.

Saint Isidore est nommé en ce jour dans le martyrologe romain; mais sa fête ne se célèbre en Espagne que le 15 du même mois.

SAINT MAMERT,

ÉVÊQUE DE VIENNE EN DAUPHINÉ.

11 MAI.

Saint Mamert succéda à Simplice sur le siége épiscopal de Vienne. Il fut, dans le cinquième siècle, une des plus brillantes lumières de l'Église. Il joignait à une sainteté éminente un profond savoir et le don des miracles. On doit à sa piété l'établissement des supplications publiques connues sous le nom de *Rogations*. Voici quelle en fut l'occasion.

Dieu, pour punir les péchés des peuples, permit qu'ils fussent affligés par la guerre et divers autres fléaux; il les effraya aussi par un grand nombre d'embrasements, par de fréquents tremblements de terre, et par la vue des bêtes sauvages, qui venaient en plein jour jusque dans les places publiques. Les impies attribuaient ces événements au hasard; mais les personnes sages les regardaient comme les effets de la colère de Dieu, qui les menaçait d'une ruine totale.

Au milieu de ces calamités, le ciel accorda à la foi de Mamert une marque de sa bonté. Un terrible incendie que l'on ne pouvait arrêter menaçait la ville de Vienne d'un embrasement général. Le saint évêque se mit en prière, et le feu s'éteignit tout à coup. Il profita de ce miracle pour exhorter les pécheurs à cesser leurs désordres, à les expier par la pénitence, et à désarmer le bras de Dieu par toutes sortes de bonnes œuvres. La nuit de Pâques, il arriva un second incendie qui causa dans la ville de nouvelles alarmes. Le saint pasteur eut recours à ses armes ordinaires; il se prosterna devant l'autel, et les flammes s'éteignirent



d'une manière que saint Avit nomme *miraculeuse*. Ce fut dans la même nuit qu'il forma le pieux projet d'établir des supplications publiques qui se feraient chaque année durant trois jours. Elles avaient pour but d'apaiser le ciel irrité, et elles consistaient dans le chant des psaumes, dans la confession des péchés, et dans la prière, accompagnée du jeûne, des larmes et de la componction du cœur. Cette sainte institution ne fut pas concentrée dans le diocèse de Vienne; celui de Clermont, dont saint Sidoine Apollinaire était évêque, l'adopta avant l'année 475, et elle devint bientôt une pratique universelle dans l'Église d'Occident.

Le saint avait un frère plus jeune que lui, qu'il ordonna prêtre, et avec lequel il partagea les travaux de l'épiscopat. Il se nommait Mamert Claudien, et saint Sidoine Apollinaire le regardait comme le plus beau génie de son siècle. C'était un savant universel, en état de répondre à toutes sortes de questions, et de combattre toutes les erreurs; mais sa modestie et sa vertu le rendaient encore bien plus recommandable que son savoir. Il mourut vers l'an 474, après avoir rendu d'importants services à son frère.

Quant au saint évêque de Vienne, nous ne savons plus rien de ce qui concerne le reste de sa vie. Il mourut en 477. Son nom se trouve dans le martyrologe romain.

Réflexions.

Nous devons regarder les afflictions temporelles comme les coups de la main miséricordieuse du Seigneur. Ce sont des avertissements qui nous sont donnés, afin que nous renoncions à nos désordres, et que nous nous tournions vers celui qui peut seul nous consoler et nous sauver. Ce n'est pas qu'il faille négliger les moyens que prescrit la prudence humaine; mais on ne doit pas tellement s'y appuyer, que l'on n'ait pas recours à Dieu, qui est le souverain être, et sans l'assistance duquel toutes les précautions imaginables ne pourront jamais réussir.

SAINT FRANÇOIS DE GIROLAMO.

François de Girolamo naquit le 17 décembre 1642, à Grottaglia, dans le royaume de Naples, de parents vertueux et chrétiens, qui le firent élever dans la pratique de tous les devoirs qu'impose la religion. Il n'était encore âgé que de dix ans, lorsque les prêtres chargés de son éducation

lui confièrent le soin de catéchiser les petits enfants, tant ils trouvaient en lui de gravité, d'instruction et de ferveur! En 1666, il fut ordonné prêtre et placé, en qualité de préfet, au collége des nobles de la ville de Naples. On raconte qu'il y eut un jour une occasion particulière de montrer toute la perfection de sa vertu. Comme il avait été obligé de punir un jeune homme qui avait manqué à la règle, le frère de celui-ci accabla François d'injures et lui donna un soufflet. Alors le saint prêtre, sans s'émouvoir, se jeta à genoux, et présenta l'autre joue, selon le conseil donné par Notre-Seigneur dans l'Évangile. Ce fait, bientôt connu de toute la ville, lui attira une estime et une admiration universelles.

Après avoir passé cinq ans dans ce collége, François entra dans la compagnie de Jésus, excité par le désir de mener une vie plus sainte et plus dégagée du monde. C'était en 1671; il avait vingt-huit ans, et malgré sa qualité de prêtre et sa réputation de science, il se soumit de la manière la plus exemplaire à toutes les épreuves du noviciat, si sévères et si mortifiantes pour la nature dans la règle de saint Ignace. A la fin du temps fixé, il prononça les vœux simples, et fut aussitôt employé à donner des missions dans les environs d'Otrante. En 1688, après avoir fait les quatre vœux solennels, il reçut la charge de diriger les missions dans le royaume de Naples, et pendant vingt ans il en remplit sans interruption le laborieux ministère.

Il n'est presque pas de lieu, entre Bénévent et Messine, qui n'ait eu plusieurs fois le bonheur d'entendre de sa bouche la prédication de la parole sainte; il n'en est point où il n'ait produit de nombreuses conversions, affermi une multitude de justes, établi des moyens efficaces de persévérance. Naples surtout fut le principal théâtre de ses travaux évangéliques. Toutes les classes d'habitants, tous les établissements de cette grande cité, éprouvèrent les effets de son zèle et de sa charité. Les enfants, les soldats, les pêcheurs, les forçats, furent l'objet de sa sollicitude. Il prêchait dans les communautés, les hôpitaux, les séminaires, les prisons et les galères. En général, ses sermons étaient fort courts, mais toujours pleins de force et d'onction. Son grand but était de toucher les cœurs et de disposer les fidèles à recevoir les sacrements de la pénitence et de l'eucharistie. La fréquentation de ces deux sacrements lui paraissait à bon droit non-seulement le signe le plus assuré d'une véritable conversion, mais encore le remède le plus puissant contre les dangers de la rechute. L'effet de ses exhortations était tel, que huit ou dix mille personnes communiaient ordinairement chaque troisième dimanche du mois, dans une église qu'il désignait à l'avance; et il avait

soin de les y préparer pendant les quinze jours qui précédaient, par des prières et des instructions publiques. Souvent même il se rendait chez les chefs de famille pour les engager à donner à leurs domestiques et à leurs enfants la liberté de profiter de ces saints exercices; ou bien encore il les y exhortait par des lettres pressantes, lorsqu'il ne pouvait les visiter.

La conversion de ces malheureuses créatures qui font la honte et le scandale des pays chrétiens, fut aussi pour notre saint l'objet d'un zèle tout particulier, et il eut le bonheur d'en ramener un grand nombre à la vertu. Un jour qu'il prêchait dans la rue, une de ces femmes perdues de mœurs vint se jeter à ses pieds, fondant en larmes et lui demandant de lui trouver un asile où elle pût rentrer en grâce avec Dieu. Le saint la recommanda à l'assemblée, et tout à coup une fenêtre s'étant ouverte, on jeta de l'argent dans la rue. Aussitôt François lève les yeux vers l'endroit d'où il est tombé, et s'écrie : Qui que vous soyez qui avez fait cette bonne action, prenez courage; la grâce de Dieu est près de vous. Le jour suivant, une femme vint se placer dans son confessionnal, lui dit que c'était elle qui avait jeté l'argent par la fenêtre, et implora son secours pour opérer le changement de vie qu'elle méditait. Elle fut depuis un modèle de pénitence et de régularité.

Un des moyens de sanctification qu'il employait avec le plus de succès, c'étaient les exercices spirituels de saint Ignace: il ne laissait échapper aucune occasion de les faire pratiquer à ceux qu'il évangélisait. Dans les monastères et les communautés, les retraites étaient aussi la ressource à laquelle il ne manquait jamais de recourir pour réformer les abus et remettre la règle en vigueur. Au séminaire de Naples, il obtint un succès extraordinaire par ce moyen, et tous les clercs qui l'habitaient se livrèrent publiquement à des pratiques de pénitence qui annonçaient les changements heureux opérés dans leurs cœurs. Il en fut de même dans les exercices qu'il donna à la confrérie de la Sainte-Trinité. On s'y portait en foule; ce n'était de tous côtés que pleurs et sanglots. Un pécheur scandaleux y confessa ses fautes devant tout le monde, et s'ensevelit ensuite dans la retraite, pour y faire une pénitence exemplaire.

Le père François établit aussi une congrégation de marchands dont tous les membres se faisaient distinguer par leur scrupuleuse probité, par l'exactitude à s'acquitter des exercices pieux qui leur étaient prescrits, et spécialement par une admirable charité pour le prochain. Son historien dit qu'on aurait pu nommer cette congrégation une société d'anges, tant les membres qui la composaient étaient édifiants!



Nous ne finirions pas cette notice, si nous voulions donner le détail de tout ce que sa foi, sa charité, son humilité, son amour pour la pénitence lui firent entreprendre pendant le cours de sa longue vie pour la gloire de Dieu, pour le salut et le soulagement du prochain, et pour sa propre sanctification. Ses vertus avaient jeté un si grand éclat dans le royaume de Naples, que tout le monde et même les personnages les plus considérables étaient pénétrés de la plus haute vénération pour lui.

Ce zélé serviteur de Dieu mourut le 11 mai 1716, âgé de 73 ans, après une douloureuse maladie dans laquelle il montra la résignation et la patience la plus inaltérables. Aussitôt que cette nouvelle se répandit dans la ville de Naples, on accourut de toutes parts au lieu où son corps était exposé. Cependant, vers le soir, la foule diminua, et il ne restait plus que quelques personnes, entre autres la duchesse de Lauria, épouse du gouverneur de la ville, avec sa fille âgée de dix ans, estropiée, paralytique, hideusement contrefaite, et qui ne pouvait faire entendre que des sons inarticulés. La duchesse, pleine de confiance dans le pieux serviteur de Dieu qui venait de mourir, pria l'un des pères qui étaient présents de faire le signe de la croix sur la tête de sa fille avec la main de Girolamo. Le religieux y consentit, et pendant ce temps-là les assistants récitèrent le *Miserere.* Alors, au grand étonnement de tout le monde, la petite fille cria à haute voix : Mettez-moi par terre, mettez-moi par terre ; je suis guérie ! La duchesse s'évanouit de joie, et se souvint que le bienheureux Girolamo lui avait promis que son enfant serait guérie après sa mort. Pie VII a béatifié le bienheureux François de Girolamo ; il a été canonisé par Grégoire XVI.

SAINT ÉPIPHANE,

ARCHEVÊQUE DE SALAMINE EN CHYPRE, PÈRE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

12 MAI.

Saint Épiphane naquit vers l'an 310, dans le territoire d'Éleuthérople, en Palestine. On a lieu de croire qu'il reçut de ses parents une éducation chrétienne. Il s'appliqua dès sa jeunesse à l'étude de l'Écriture sainte ; et, afin de mieux pénétrer le sens des oracles sacrés, il apprit l'hébreu, l'égyptien, le syriaque, le grec et le latin.

Son amour pour la piété lui faisait rendre de fréquentes visites aux

solitaires, afin de puiser dans leurs entretiens des instructions. L'exemple de leurs vertus le toucha si vivement, qu'il résolut, encore fort jeune, d'embrasser la vie monastique. S'il est vrai que ce fut en Palestine qu'il exécuta cette résolution, il est certain aussi qu'il passa bientôt après en Égypte pour aller vivre dans les déserts de ce pays.

Il revint en Palestine vers l'an 332, et bâtit un monastère près du lieu de sa naissance. Quelques personnes trouvant qu'il portait trop loin les macérations de la pénitence, « Dieu, répondit-il, ne nous donnera le « royaume du ciel qu'à condition que nous travaillerons, et tout ce que « nous pouvons faire n'a point de proportion avec la couronne de gloire « qui nous est promise. » Aux austérités corporelles, il joignait une application infatigable à la prière et à l'étude. Il lisait, dans l'intention de s'instruire de plus en plus, tous les bons livres; il étendit aussi ses connaissances par le moyen des voyages qu'il fit en différentes contrées.

Dieu avait enfin permis que saint Hilarion, caché dans le désert depuis vingt-deux ans, fût manifesté au monde. L'éclat de ses vertus et de ses miracles lui attirait beaucoup de disciples. Saint Épiphane, quoique très-versé dans les voies de la perfection, le prit pour son maître, et se conduisit par ses avis depuis l'an 333 jusqu'à l'an 356. L'amitié de ces deux saints fut toujours fort étroite, et la distance ne put en diminuer la force et la vivacité. Il paraît que ce fut saint Hilarion qui détermina depuis l'église de Salamine à demander saint Épiphane pour pasteur; et lorsque la mort eut enlevé le premier, le second consacra sa plume à faire connaître au monde toutes les vertus qui avaient brillé en lui.

Durant la cruelle persécution que les ariens firent souffrir aux catholiques sous le règne de Constance, saint Épiphane sortit souvent de sa cellule pour voler au secours de ceux qui tenaient pour la vraie foi; il se sépara même de la communion d'Eutychius, évêque d'Éleuthérople, qui, par des vues de politique, était entré dans le parti des hérétiques; il montra aussi beaucoup de zèle à précautionner les orthodoxes contre les erreurs qu'il avait découvertes dans les écrits d'Origène.

Saint Épiphane était dans son monastère l'oracle de la Palestine et des pays voisins. On venait le consulter de toutes parts, et on ne le quittait jamais sans avoir reçu les plus sages avis. Sa réputation avait pénétré jusque dans les contrées les plus éloignées, et on l'élut, vers l'an 367, évêque de Constantia, ou de Salamine en Chypre. Cette dignité n'apporta aucun changement dans sa manière de vivre; il continua de porter son habit monastique, et même de gouverner ses religieux, qu'il visitait de temps en temps.

Il n'était pas tellement attaché à ses observances, qu'il ne s'en relâchât quelquefois par des voies de charité : ainsi ses abstinences étaient moins rigoureuses lorsqu'il se trouvait dans le cas d'exercer l'hospitalité. Sa tendresse pour les pauvres était sans bornes ; il leur fournissait en toute occasion des secours abondants. Plusieurs personnes de piété le faisaient le dispensateur de leurs aumônes. De ce nombre fut sainte Olympiade, qui lui fit des présents considérables en argent et en terres.

La vénération que lui attirait sa sainteté était universelle. Les hérétiques eux-mêmes ne pouvaient s'empêcher de le respecter : aussi ne fut-il point enveloppé dans la persécution que les ariens, soutenus par l'empereur Valens, excitèrent contre les catholiques en 371. Il fut presque le seul évêque orthodoxe que l'hérésie épargna dans cette partie de l'empire.

Cinq ans après il entreprit un voyage à Antioche. Son but était de travailler à la conversion de l'évêque Vitalis, qui était tombé dans l'apollinarisme. Malheureusement son zèle ne produisit aucun effet. Lorsque Paulin, évêque de la même ville alla à Rome en 382, il l'y accompagna. A la fin de l'hiver, il s'embarqua pour retourner à Salamine.

Étant à Jérusalem en 394, il prêcha contre l'origénisme en présence du patriarche Jean, qu'il soupçonnait de pencher vers cette hérésie ; son discours fut mal reçu par le patriarche et par tous ceux qui lui étaient attachés. Il quitta donc Jérusalem pour se retirer à Bethléem. Il persuada à saint Jérôme de se séparer de la communion de Jean, jusqu'à ce qu'il eût donné des preuves publiques de sa catholicité.

Ce fut en 401 que saint Épiphane se rendit à Constantinople. Il quitta cette ville deux ans après, et s'embarqna pour retourner dans son diocèse : mais il ne put arriver jusqu'à Salamine ; il mourut en route l'année 403, après trente-six ans d'épiscopat. Ses disciples bâtirent en Chypre une église sous son invocation, où ils placèrent son image avec celles de de plusieurs autres saints. Dieu honora son tombeau par un grand nombre de miracles.

Ce saint est tombé dans quelques méprises en certaines occasions. Mais on doit, dit Socrate, les attribuer à l'ardeur de son zèle et à la simplicité de son cœur. Il n'a point erré dans la foi, et l'ombre seule du mal, surtout en ce genre, lui causait une vive frayeur. Saint Augustin, saint Éphrem, saint Jean Damascène, Photius, l'appellent *un docteur catholique, un homme admirable, un homme rempli de l'esprit de Dieu.*



SAINT JEAN LE SILENCIAIRE.

13 MAI.

Le saint solitaire dont l'Église fait aujourd'hui la fête, a tiré son surnom du silence qu'il a gardé dans sa retraite. Il naquit en Arménie de parents très-distingués par leur naissance et leurs richesses. Comme ils avaient de la piété, ils prirent un soin particulier de l'éducation de leurs enfants, et les formèrent de bonne heure à la vertu. Jean ayant partagé, après la mort de ses parents, leur opulente succession, quoiqu'il n'eût encore que dix-huit ans, il employa sa part à faire bâtir une église en l'honneur de la sainte Vierge, et à construire un monastère où il se retira avec dix compagnons, pour y mener une vie toute évangélique. Le travail des mains, la prière, les veilles, les mortifications de l'esprit et du corps, faisaient leurs occupations journalières; et le silence était la pratique particulière du vertueux supérieur.

L'évêque de Sébaste, métropolitain d'Arménie, informé de la vertu de ce saint religieux qui était déjà prêtre, le consacra, à vingt-huit ans, évêque de Colonie, ville arménienne. Élevé malgré lui sur le siége épiscopal, Jean ne changea rien à sa manière de vivre, et ne diminua rien de ses austérités. Il eut la consolation de voir Pergame, son frère, et Théodore, son cousin, tous deux en grande considération auprès des empereurs, suivre fidèlement ses avis et donner de grands exemples de vertu et de piété; mais il ne fut pas également satisfait de la conduite du gouverneur d'Arménie, son beau-frère, qui le traversa dans le bien qu'il faisait, et l'empêcha de mettre dans son diocèse le bon ordre qu'il avait désiré.

Après avoir gouverné Colonie pendant dix ans, ce grand serviteur de Jésus-Christ voyant qu'on s'opposait au bien qu'il voulait faire, se retira secrètement dans la Palestine, et fut reçu dans la laure, c'est-à-dire dans le monastère de saint Sabas, où cent cinquante anachorètes menaient une vie très-pauvre, très-austère et très-sainte. Le fervent solitaire y remplit les différents emplois dont on le chargea, sans perdre l'esprit de recueillement et le silence. Saint Sabas, voyant une vertu si éclatante, le conduisit à Jérusalem pour le faire ordonner prêtre; mais le nouveau disciple ayant déclaré ce qu'il était à l'évêque Élie, revint sans ordination; et Dieu, pour consoler saint Sabas, qui croyait s'être trompé dans la bonne opinion qu'il avait de son disciple, lui révéla qu'il était évêque.



Saint Sabas ayant été obligé de quitter la laure, à cause de quelques dissensions qui s'y étaient glissées, Jean se retira aussi, âgé pour lors de cinquante ans, et il fut neuf ans dans le désert de Rube, où il ne conversait qu'avec Dieu seul, et ne vivait que des herbes de la forêt. Saint Sabas, rentré dans la laure, y rappela ce saint homme, qui y vécut jusqu'à l'âge de cent quatre ans, dans le même esprit d'austérité et de silence ; et il mourut l'an 557, arrivé à une grande sainteté, que Dieu a pris soin de révéler par des miracles.

Réflexions.

Le plus grand de tous les biens est la sainteté; mais il est bien difficile de l'acquérir, il faut pour cela cultiver toutes les vertus; et le moyen le plus sûr pour conserver ce trésor précieux après l'avoir acquis, c'est de le mettre à l'ombre de l'humilité et du silence. Combien de fautes n'occasionne point tous les jours la démangeaison de parler, même parmi les personnes les plus parfaites! La curiosité, la vanité, la médisance, sont une ivraie qui corrompt le bon grain; et on s'en préserve par le silence. Faisons-nous donc une pratique de cette vertu.

SAINT SERVAIS,

ÉVÊQUE DE TONGRES.

Saint Servais reçut honorablement saint Athanase durant son exil; il prit généreusement son parti, et se montra très-zélé pour la foi de l'Église, surtout dans le concile de Sardique. Il fut du nombre des évêques assemblés à Rimini par l'ordre de l'empereur Constance, et il s'opposa aux manœuvres des ariens. Ceux-ci ayant trompé la plupart des prélats catholiques par une formule de foi conçue en termes captieux, le saint travailla de toutes ses forces à prévenir les maux que faisait craindre la conduite qu'avaient tenue les Pères du concile de Rimini.

On lit dans saint Grégoire de Tours, que saint Servais prédit l'invasion des Gaules par les Huns; qu'il tâcha de fléchir la colère divine par des veilles, des jeûnes, des larmes et des prières, et qu'il fit un pèlerinage à Rome en 382, afin d'intéresser les apôtres saint Pierre et saint Paul en faveur de son peuple; mais, ajoute le même auteur, Dieu lui révéla qu'il avait résolu de punir les Gaulois par le fléau de la guerre; il lui as-



sura toutefois qu'il ne verrait point les maux qui devaient arriver. Le saint, fondant en larmes, retourna à Tongres, où il mourut peu de temps après, le 13 mai 384, ayant été évêque environ trente-sept ans. Saint Grégoire rapporte qu'on éleva une église sur son tombeau, où s'étaient opérés plusieurs miracles. La plus grande partie de ses reliques est dans la collégiale de Maestricht.

SAINT PACOME,

ABBÉ DE TABENNE, ET INSTITUTEUR DES CÉNOBITES.

14 MAI.

Quoique saint Antoine soit regardé à juste titre comme l'instituteur des cénobites ou religieux qui vivent en communauté, on ne laisse pas de regarder aussi saint Pacôme comme le fondateur de ce même genre de vie. Il est en effet le premier qui ait écrit une règle monastique.

Pacôme naquit dans la haute Thébaïde vers l'an 292. Ses parents, qui étaient idolâtres, le firent élever dans les superstitions du paganisme et dans les sciences des Égyptiens. Il montra, dès sa jeunesse, beaucoup de douceur et de modestie, et surtout une grande aversion pour les cérémonies profanes usitées dans le culte que l'on rendait aux idoles. A l'âge de vingt ans il fut enrôlé dans les troupes de l'empereur. On croit que cet empereur était le tyran Maximin, qui soumit l'Égypte en 310, et qui deux ans après y fit de puissantes levées pour se mettre en état de combattre Licinius et Constantin. Pacôme fut embarqué sur un vaisseau qui descendait le fleuve. Le soir il arriva à Thèbes ou Diospolis, capitale de la Thébaïde. Il y avait dans cette ville un grand nombre de chrétiens. Ces vrais disciples de Jésus-Christ, qui cherchaient toutes les occasions de consoler et d'assister ceux qui étaient dans la misère, eurent pitié des nouveaux soldats que l'on tenait étroitement enfermés, et que d'ailleurs l'on traitait fort mal; ils en agirent à leur égard comme s'ils eussent été leurs enfants, et ils leur procurèrent tous les secours qui dépendirent d'eux.

Une vertu si rare et si désintéressée fit une vive impression sur l'esprit de Pacôme. Il voulut savoir quels étaient ses bienfaiteurs. Ayant appris qu'ils croyaient en Jésus-Christ, fils de Dieu, et que dans la vue d'une récompense future, ils s'occupaient sans cesse à faire du bien à



tout le monde, il se sentit touché d'amour pour la sainte loi qu'ils suivaient, et embrasé d'un désir ardent de servir le Dieu qui inspirait de tels sentiments à ses adorateurs.

Maximin ayant été défait, son armée se dispersa et la guerre prit fin. Pacôme, rendu à lui-même, se retira dans un bourg de la Thébaïde, où les chrétiens avaient une église; là, il se mit au nombre des cathécumènes, ou de ceux qu'on préparait au baptême. Après les épreuves ordinaires, pendant le cours desquelles il se montra très-fervent, il fut admis au sacrement de la régénération. Il le reçut avec les sentiments de la plus vive piété. Depuis le moment où il avait connu des chrétiens à Thèbes, il n'avait cessé de répéter cette prière : « O Dieu, créateur du « ciel et de la terre, jetez sur moi un regard de pitié; délivrez-moi de mes « misères; enseignez-moi le moyen de me rendre agréable à vos yeux : « tout mon désir et toute mon étude seront de vous servir et d'accom- « plir votre sainte volonté. » Il commença l'édifice de son salut par l'entière consécration de son âme à Dieu. Il savait que la grâce est d'un prix inestimable, qu'il faut tout donner pour l'acheter; que c'est s'en rendre indigne que de la désirer faiblement; que l'on ne mérite de trouver Jésus-Christ, qu'autant que l'on néglige tout le reste pour le chercher.

Plein des obligations qu'il venait de contracter au baptême, il ne pensa plus qu'aux moyens de les remplir fidèlement, et d'atteindre au but qu'il se proposait; son premier soin fut de chercher un guide sage et éclairé.

Ayant appris qu'un vieillard nommé Palémon servait Dieu dans le désert avec beaucoup de sainteté, il alla le trouver, et le pria instamment de permettre qu'il se mît sous sa conduite. Le solitaire lui représenta que la vie qu'il menait était dure et pénible, et que plusieurs avaient déjà tenté inutilement de la suivre. Il lui conseilla ensuite de faire l'essai de ses forces et de sa ferveur dans quelque monastère; et pour lui donner comme une idée des difficultés de l'état où il aspirait, il lui dit : « Con- « sidérez, mon fils, que du pain et du sel font toute ma nourriture; l'u- « sage du vin et de l'huile m'est inconnu. Je passe la moitié de la nuit à « chanter des psaumes ou à méditer les saintes Écritures. Quelquefois il « m'arrive d'être la nuit entière sans dormir. » Pacôme fut étonné, mais non pas découragé. Il répondit qu'il se sentait assez de force pour entreprendre tout ce qui pourrait contribuer à sa sanctification, et en même temps il promit au vieillard de faire ce qu'il lui ordonnerait. Palémon, charmé de cette réponse, ne balança plus; il le reçut. Le disciple, soutenu par l'exemple du maître, se mit à étudier son propre cœur, et il ne tarda pas à prendre du goût pour la solitude. Les deux ermites récitaient



quelquefois ensemble tout le psautier; ils travaillaient aussi des mains, afin de gagner de quoi vivre et assister les pauvres.

Pacôme, dans son oraison, qui était continuelle, demandait surtout une grande pureté de cœur, afin qu'étant entièrement détaché des créatures, il aimât Dieu de toutes ses affections. Pour étouffer jusqu'au germe des passions, il se forma avant tout à la pratique de l'humilité, de la patience et de la douceur. Souvent il priait les bras étendus en forme de croix, posture qui était alors fort en usage dans l'Église. Dans les commencements, il était sujet à s'assoupir pendant l'office de la nuit. Palémon le réveillait par ces paroles : « Veillez et priez, mon cher Pa« côme, de peur que l'ennemi ne triomphe de vous, et ne vous enlève « tout le fruit de vos travaux. » Il lui ordonnait encore quelquefois de transporter du sable d'un lieu à un autre, jusqu'à ce que l'envie de dormir fût entièrement passée. C'était ainsi que le jeune novice se fortifiait dans l'habitude de veiller. Il avait soin de s'appliquer tout ce qu'il lisait ou entendait lire d'édifiant, et d'en faire la règle de sa conduite.

Palémon lui dit un jour de Pâques de préparer à dîner. Pacôme, ayant égard à la grandeur de la solennité, assaisonna d'un peu d'huile et de sel les herbes sauvages qu'ils devaient manger avec leur pain. Le saint vieillard fit sa prière, et se mit à table; mais à la vue de l'huile, il se frappa le front, en disant avec larmes : « Mon Sauveur a été crucifié, et « je me flatterais au point de manger de l'huile ? » Il ne put jamais se résoudre à en goûter.

Pacôme allait quelquefois dans un vaste désert nommé Tabenne, et situé sur les bords du Nil. Un jour qu'il y faisait son oraison, il entendit une voix qui lui ordonnait de bâtir à l'endroit où il était un monastère pour recevoir tous ceux qui y seraient envoyés de Dieu. Vers le même temps, il reçut encore d'un ange qui lui apparut des instructions touchant la vie monastique. Étant retourné vers Palémon, il lui fit part de ce qui lui était arrivé. Ils se rendirent l'un et l'autre à Tabenne, et y bâtirent une petite cellule vers l'an 325, environ vingt ans après que saint Antoine eut bâti son premier monastère. Au bout de quelque temps, Palémon retourna dans la solitude, et promit à son disciple de venir le voir chaque année; mais il mourut peu de temps après. Il est nommé, dans le martyrologe romain, sous le 11 de janvier.

Le premier disciple qu'eut saint Pacôme fut Jean, son frère aîné. Celui-là étant mort, il lui en vint beaucoup d'autres; en sorte qu'il fut obligé d'agrandir sa maison. Il se vit en peu de temps à la tête de cent moines.

Il portait presque toujours un cilice. Il fut quinze ans sans se coucher, s'asseyant sur une pierre pour prendre le peu de repos qu'il accordait à la nature; encore se reprochait-il le sommeil. Il aurait désiré vaquer sans interruption aux saints exercices de l'amour divin. Depuis sa conversion, il n'avait jamais fait un repas entier.

Par la règle qu'il donna à ses disciples, le jeûne et le travail étaient proportionnés aux forces de chacun. Ils mangeaient en commun et en silence, ayant au réfectoire la tête couverte de leur capuchon, afin qu'ils ne pussent s'entre-voir. Cè capuchon était fait de grosse toile, ainsi que leur tunique, qui n'avait point de manches. Ils se couvraient les épaules d'une peau de chèvre blanche à laquelle ils donnaient le nom de *mélote*. Ils communiaient régulièrement le premier et le dernier jour de la semaine. Les novices étaient sévèrement éprouvés avant de prendre l'habit, cérémonie qu'on regardait alors comme la profession monastique, et qui était suivie de l'émission des vœux. Saint Pacôme n'envoyait aux ordres aucun de ses religieux, et ses monastères étaient souvent desservis par des prêtres du dehors. Il recevait toutefois les prêtres qui demandaient l'habit, et leur faisait exercer les fonctions du ministère. Tous travaillaient; mais il y avait diverses espèces de travaux. Il n'y avait pas un seul instant qui ne fût occupé. On prenait un grand soin des malades; saint Pacôme les consolait et les servait lui-même. La loi du silence était si rigoureuse, que quand un moine avait besoin de quelque chose, il ne pouvait le demander que par signes. Lorsqu'on allait d'un lieu à un autre, on méditait sur quelque passage de l'Écriture, et on psalmodiait même en travàillant. Quand la mort enlevait un des frères, tous les autres sollicitaient la miséricorde divine en sa faveur; on offrait aussi le saint sacrifice de la messe pour le repos de son âme. Les personnes d'une santé faible n'étaient point exclues du monastère; le saint abbé recevait tous ceux qui donnaient de vraies marques de vocation, et qui montraient un grand désir de marcher dans la voie des conseils évangéliques.

Pacôme bâtit six autres monastères dans la Thébaïde, mais à peu de distance les uns des autres. En 338, il choisit pour le lieu de sa résidence celui de Pabau ou Pau, situé dans la province de Diospolis, et dans le territoire de la ville de Thèbes. Ce monastère devint encore plus nombreux et plus célèbre que celui de Tabenne. Le saint, par le conseil de Sérapion, évêque de Tentyre, bâtit aussi une église dans un village voisin, en faveur des pauvres occupés à la garde des troupeaux. Il fit quelque temps l'office de lecteur. Rien n'était plus admirable que la piété avec laquelle il lisait au peuple la parole de Dieu. La conversion de plu-

sieurs infidèles fut le fruit de son zèle. Son évêque voulut inutilement l'ordonner prêtre; son humilité lui fit toujours refuser l'honneur du sacerdoce.

Saint Athanase avait un grand respect pour saint Pacôme, et il vint le visiter à Tabenne en 333. Pacôme de son côté révérait singulièrement cet évêque, non-seulement à cause de ses éminentes vertus, mais encore à cause de son attachement à la foi. Il avait, comme lui, beaucoup d'horreur pour les hérésies, et il s'opposa dans toutes les occasions aux progrès de l'arianisme.

Pacôme avait une sœur qui, aspirant aussi à la perfection, était venue le voir à son monastère : il lui envoya dire à la porte que les femmes ne pouvaient entrer. Cependant lorsqu'il eut appris qu'elle désirait se consacrer à Dieu, il lui fit bâtir de l'autre côté du Nil un monastère, qui fut bientôt rempli de vierges zélées pour la pratique de toutes les vertus.

Étant allé un jour à Pané, un de ses monastères, il trouva en y arrivant qu'on faisait les obsèques d'un religieux mort dans la tiédeur. La connaissance qu'il avait de son état lui fit prendre le moyen suivant pour imprimer une juste terreur à ceux qui pourraient lui ressembler. Il commanda de cesser le chant des psaumes, et de jeter au feu les vêtements dont le corps était enveloppé, en disant : « Des honneurs ne fe-« raient qu'accroître ses tourments ; mais l'ignominie avec laquelle on « traite son corps pourra porter Dieu à avoir plus de compassion de son « âme. Il est des péchés qu'il pardonne non-seulement dans cette vie ; « mais même dans l'autre. »

Le désintéressement était une vertu qu'il chérissait beaucoup. S'il arrivait que le procureur de la maison eût vendu au marché les nattes plus cher que le saint abbé ne l'avait dit, il l'obligeait à reporter aux acheteurs l'excédant du prix marqué; il punissait encore le prévaricateur, de l'attache qu'il avait marquée pour l'argent.

Entre une infinité de miracles que saint Pacôme opéra, l'auteur de sa vie rapporte qu'il parlait quelquefois les langues grecque et latine, quoiqu'il n'eût jamais appris ni l'une ni l'autre, et qu'il guérissait avec de l'huile bénite les malades et les énergumènes; mais il déclarait souvent aux affligés que leurs maux et leurs disgrâces étaient une preuve de la miséricorde divine à leur égard, et il ne demandait la délivrance de personne qu'autant qu'elle ne préjudicierait point à son salut. Théodore, l'un de ses plus chers disciples, et qui, après sa mort, lui succéda dans le gouvernement de ses monastères, était tourmenté d'un mal de tête continuel. Quelques frères ayant sollicité Pacôme de demander à Dieu sa

guérison, il répondit : « Il est vrai que l'abstinence et la prière sont bien « méritoires, mais la patience dans les maladies l'est infiniment davan- « tage. »

Son principal soin était de guérir ses disciples de leurs passions, et surtout de l'orgueil. Un moine fit un jour le double de son ouvrage ordinaire, deux nattes au lieu d'une, et les mit dans un lieu où il savait qu'elles seraient aperçues de l'abbé. Pacôme les aperçut en effet, et devinant le motif du frère : « Voilà, dit-il, bien du travail et des peines « pour le démon. » Il réprima ensuite cette vanité par des humiliations salutaires. Le religieux fut encore condamné à garder sa cellule pendant cinq mois, sans autre nourriture qu'un peu de pain, de sel et d'eau.

Au don des miracles, le saint joignait celui de prophétie. Il prédit le relâchement qui dans la suite des siècles devait défigurer son ordre. Il en fut pénétré de la plus vive douleur, et il ne se consola qu'en pensant que plusieurs de ses disciples conserveraient toujours l'esprit de leur institut, même au milieu de la décadence générale.

Son éminente sainteté ne put le garantir des traits de la calomnie. Il fut cité, en 348, devant un concile d'évêques assemblés à Latopolis, pour répondre sur certains chefs d'accusation portés contre lui. Il se justifia en confondant la malice de ses ennemis; mais ce fut avec une humilité qui lui attira l'admiration de tous les Pères du concile.

La même année, la peste affligea ses monastères, et lui enleva cent religieux. Il tomba malade lui-même. Il montra une sérénité et une patience tout à fait héroïques au milieu des douleurs aiguës qu'il souffrit durant quarante jours. Dans ses derniers moments, il exhorta ses disciples à la ferveur; puis, s'étant muni du signe de la croix, il expira tranquillement à l'âge de cinquante-sept ans. Sa vie fut assez longue pour qu'il vît jusqu'à sept mille religieux dans ses monastères. Son ordre subsista en Orient jusqu'au onzième siècle, et Anselme, évêque de Havelbourg, rapporte qu'il vit dans un monastère de Constantinople cinq cents religieux qui suivaient cet institut.

Réflexions.

Ce fut principalement par ses exemples que saint Pacôme conduisit ses disciples à une si haute perfection. Il était toujours le premier et le plus exact aux différents exercices. Par sa ferveur et sa vigilance, disent Pallade et Cassien, il faisait observer une régularité qui tenait du prodige. Le premier de ces auteurs, après avoir parlé des diverses aus-



térités que ces moines pratiquaient, surtout à table, marque son étonnement du silence absolu qu'ils gardaient entre eux. On s'imaginait, quoiqu'au milieu d'une communauté très-nombreuse, être dans une vaste solitude. Plus il y avait de religieux dans un monastère, ajoute Cassien, plus la discipline y était régulièrement observée. Tous les frères obéissaient à leur supérieur, et cela avec plus de promptitude qu'un seul homme ne le fait dans d'autres lieux.

Saint Pacôme ne craignit jamais rien tant que de manquer à la plus petite observance. Il savait que la ferveur ne subsiste pas longtemps dans une communauté, lorsque celui qui en est le chef se dispense aisément de ce que prescrit la règle.

SAINTE DYMPNE,

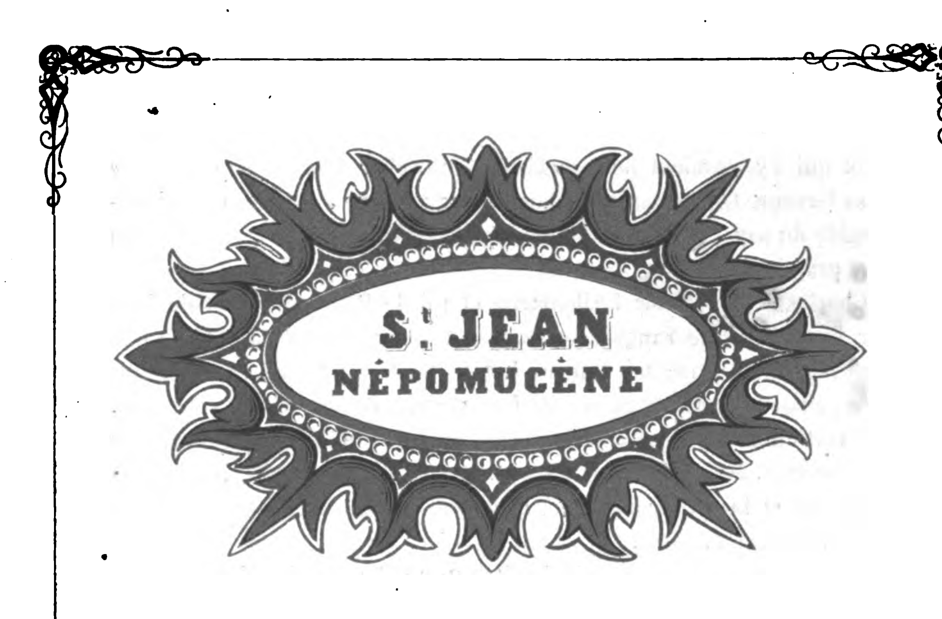
VIERGE ET MARTYRE DANS LES PAYS-BAS.

15 MAI.

Cette sainte était fille d'un prince irlandais. Le danger auquel elle voyait sa virginité exposée lui fit abandonner sa patrie. Elle se retira d'abord à Anvers, et fixa ensuite sa demeure au village de Gheel. Là, elle servit Dieu quelques années dans les exercices de la contemplation et de la pénitence. Ceux qui en voulaient à sa chasteté, l'ayant à la fin découverte, la massacrèrent. Ses reliques, qui furent solennellement transférées le 15 de mai par l'évêque de Cambrai, se gardent à Gheel dans une châsse très-riche. Elle vivait dans le septième siècle.

Les nombreux miracles opérés par l'intercession de sainte Dympne engagèrent Henri de Merode, seigneur de Wersterloo et de Gheel, à fonder dans l'église de la sainte un chapitre de chanoines, que l'évêque de Cambrai approuva en 1562. La charte de cette fondation se trouve dans l'histoire latine du diocèse de Bois-le-Duc, ch. 9, *De l'église collégiale de Sainte-Dympne*. Il serait trop long d'énumérer tous les bienfaits que Dieu accorda par l'intercession de cette sainte, particulièrement à un nombre infini d'hommes et de femmes qui ont retrouvé et qui retrouvent encore tous les jours l'usage de leur raison près de son tombeau.

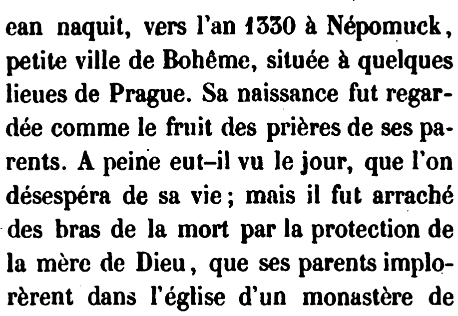




S.t JEAN NÉPOMUCÈNE

MARTYR.

16 MAI.



Jean naquit, vers l'an 1330 à Népomuck, petite ville de Bohême, située à quelques lieues de Prague. Sa naissance fut regardée comme le fruit des prières de ses parents. A peine eut-il vu le jour, que l'on désespéra de sa vie ; mais il fut arraché des bras de la mort par la protection de la mère de Dieu, que ses parents implorèrent dans l'église d'un monastère de Cîteaux qui était dans le voisinage. Pénétrés d'une vive reconnaissance, ils consacrèrent leur fils à celle qui venait de le leur rendre. Ils n'épargnèrent rien pour lui donner une excellente éducation.

Jamais enfant ne fit concevoir de plus heureuses espérances. Il joignait à beaucoup d'esprit et d'application, un grand fonds de douceur, de docilité, de candeur et de piété. Tous les matins il allait entendre la messe dans l'église des cisterciens, et tous

ceux qui l'y voyaient ne pouvaient s'empêcher d'admirer sa modestie et sa ferveur. On l'envoya étudier la langue latine à Staaze, ville considérable du pays. Il y fit ses humanités, et surtout sa rhétorique, avec la plus grande distinction.

Charles IV, empereur d'Allemagne et roi de Bohême, venait de fonder l'université de Prague sur le modèle de celles de Paris et de Padoue. Il y avait attiré des maîtres habiles de toutes les parties de l'Europe ; aussi la nouvelle université fut-elle fort célèbre de sa naissance. Il y vint un nombre prodigieux d'étudiants de différentes contrées de l'Allemagne. Jean y fut aussi envoyé. Outre la philosophie, il étudia la théologie et le droit canonique, et il prit le degré de docteur dans ces deux dernières facultés.

Dès ses premières années, il s'était senti une forte inclination pour l'état du sacerdoce ; il y avait rapporté toutes ses études, et en avait fait une espèce d'apprentissage, en participant fréquemment à la sainte communion. Le but qu'il se proposait en embrassant cet état, était de se consacrer sans réserve à procurer la gloire de Dieu. Plus il voyait approcher le jour de son ordination, plus il redoublait de ferveur dans ses différents exercices. Il ne se présenta à son évêque qu'après avoir passé un mois dans la retraite et purifié son âme par le jeûne, la prière et la mortification.

A peine eut-il reçu l'onction sacerdotale, qu'on lui ordonna de faire valoir le rare talent qu'il avait pour la prédication. Son évêque lui confia la chaire de la paroisse de Notre-Dame de Tein. Les premiers travaux de son zèle produisirent des fruits admirables. Toute la ville s'empressait d'aller l'entendre annoncer la parole de Dieu, et l'on y vit en peu de temps une réforme générale. Les étudiants, qui étaient alors au nombre de quatre mille, couraient aussi en foule à ses discours. Les plus dissipés ne pouvaient l'écouter sans être touchés, et ils s'en retournaient chez eux pénétrés.

L'archevêque et le chapitre de Prague résolurent de s'attacher un homme si rempli de l'esprit de Dieu ; ils lui donnèrent un canonicat qui vint à vaquer. Jean se montra toujours exact à assister au chœur ; mais cela ne l'empêcha pas de trouver du temps pour travailler au salut des âmes.

L'empereur Charles IV mourut à Prague en 1378, après un règne de trente-deux ans. Il avait trouvé le moyen de faire élire son fils Wenceslas roi des Romains, en 1376. Ce prince fut placé sur le trône impérial un an après la mort de son père. Il n'était encore que dans la seizième



année de son âge. Enivré du pouvoir suprême, et corrompu par la flatterie, il laissa bientôt percer ces inclinations perverses qui lui attirèrent depuis les surnoms odieux de *fainéant* et d'*ivrogne*. Comme il faisait sa résidence à Prague, il entendit parler du mérite du serviteur de Dieu. Il voulut le connaître par lui-même, et il le nomma pour prêcher l'Avent à la cour. Jean sentit combien une telle commission était difficile et dangereuse ; il l'accepta cependant, et il s'en acquitta avec l'applaudissement du prince et de tous ses courtisans. Wenceslas fut même touché des discours du saint prédicateur, et il arrêta quelque temps le cours de ses passions déréglées.

Sur ces entrefaites, le siége épiscopal de Leitoméritz vint à vaquer. L'empereur, pour marquer l'estime qu'il faisait de Jean Népomucène, le lui offrit; mais il fut impossible de déterminer le vertueux chanoine à l'accepter. On s'imagina que son refus était peut-être fondé sur les dangers et les travaux inséparables de l'épiscopat ; ainsi on lui offrit la prévôté de Wischerat, qui, après les évêchés, était la première dignité ecclésiastique de la Bohême : elle rapportait cent mille florins de revenu par an; elle n'exigeait ni soins, ni peines, ni fatigues, et donnait le titre honorable de chancelier héréditaire du royaume. Mais ce n'est guère connaître les saints que leur faire des offres semblables : s'ils refusent les grandes places, lors même qu'elles présentent des travaux à leur zèle et des croix à leur vertu, que doivent-ils penser de celles qui, pour tout attrait, ne leur montrent que des trésors à recueillir et des honneurs à recevoir! Le vertueux chanoine fut donc aussi inébranlable dans cette occasion qu'il l'avait été dans la précédente.

Cependant plus il méprisait les grandeurs du monde, plus Dieu permettait que le monde l'estimât. Si dans la suite il accepta la place d'aumônier de l'empereur, il ne le fit que pour se mettre à portée d'instruire la cour avec plus d'autorité, et conséquemment avec plus de fruit; il se voyait aussi par là plus en état de satisfaire sa tendresse pour les pauvres. Cette place d'ailleurs ne l'exposait point aux distractions, et elle ne lui offrait ni ces richesses, ni ces honneurs qui l'avaient si fort effrayé dans les prélatures; ainsi ce fut l'humilité qui le fixa à la cour, où l'ambition conduit presque tous les hommes. Il y parut tel qu'il avait été dans la retraite. Son appartement était le rendez-vous de tous les malheureux. Il leur servait d'avocat et de père, et il leur procurait tous les secours qui dépendaient de lui.

L'impératrice Jeanne, fille d'Albert de Bavière, comte de Hainaut et de Hollande, était une princesse ornée de toute sorte de vertus. Tou-

chée de l'onction qui accompagnait les discours de Jean Népomucène, elle le choisit pour le directeur de sa conscience. Elle avait besoin d'un tel guide au milieu des désagréments qu'il lui fallait essuyer de la part de l'empereur. Wenceslas l'aimait avec passion ; mais, comme il était d'un esprit changeant et capricieux, il se livrait de temps en temps à des accès de jalousie qui, joints à sa férocité naturelle, causaient bien des chagrins à la vertueuse princesse.

Depuis que le monde a été sauvé par les souffrances d'un Dieu, c'est par les afflictions que se forment les saints. Pour sanctifier l'impératrice en la détachant de tout ce qui pouvait partager son cœur, le ciel employa d'abord la persécution de son mari, laquelle fut souvent portée aux derniers excès ; en même temps il lui donna Jean Népomucène pour la consoler et la conduire. Sous un habile directeur, elle fit en peu d'années de très-rapides progrès. Soutenue par un homme que son zèle préparait au martyre, elle apprit à supporter ses peines avec joie.

L'impératrice ne fut pas la seule qui se mit sous la conduite du serviteur de Dieu ; toutes les personnes vertueuses de la cour le prièrent aussi de se charger du soin de leur âme. On l'obligea encore de diriger les religieuses du château de Prague ; et il les conduisit si bien dans les exercices de la vie spirituelle, que leur maison devint un modèle de la perfection monastique.

L'impératrice avait de tout temps pratiqué la vertu ; mais sa ferveur s'augmenta beaucoup lorsqu'elle ne se conduisit plus que par les conseils de Jean Népomucène. On s'aperçut bientôt du changement opéré en elle. Les églises devinrent le lieu où on la trouvait le plus ordinairement. Ses prières n'étaient interrompues que par le temps qu'elle employait au soulagement des pauvres, et elle ne dédaignait point de les servir de ses propres mains. Ses entretiens avec les dames de sa suite, qui étaient le seul relâchement qu'elle se permît, ne roulaient que sur les vérités éternelles, et ses discours annonçaient la ferveur de son âme. La crainte de déplaire à Dieu lui faisait fuir jusqu'à l'ombre du péché, et s'il lui échappait quelqu'une de ces fautes légères dont les plus saints ne sont pas exempts, elle allait aussitôt les porter au tribunal de la pénitence, afin de les y expier.

Mais comme tout se change en poison pour un cœur corrompu, la piété de l'impératrice ne fit qu'aigrir le caractère féroce de Wenceslas ; interprétant mal les actions les plus saintes de son épouse, il en prit occasion d'augmenter ses soupçons sur la conduite de la princesse.

Aveuglé par sa passion, il forma le projet aussi nouveau qu'extrava-



gant, de se faire révéler par Jean Népomucène tout ce que l'impératrice lui avait dit dans le tribunal de la pénitence. Il s'imaginait qu'il saurait par là les sentiments intérieurs que la princesse avait pour lui. Dans cette pensée, il envoya chercher l'homme de Dieu. Il lui fit d'abord des questions indirectes; puis, levant le masque, il s'expliqua plus ouvertement. Jean, saisi d'horreur, lui représenta de la manière la plus respectueuse combien le projet qu'il avait formé choquait la raison et blessait la religion; mais il ne fut point écouté. L'empereur, qui était accoutumé à être servi par des esclaves, croyait que personne ne devait résister à ses volontés. Il dissimula cependant son dépit, et renvoya le saint sans lui rien répondre. Au reste, Jean Népomucène augura, du morne silence d'un maître irrité et vindicatif, que sa perte était résolue, et qu'il devait s'attendre à tous les effets du ressentiment de Wenceslas. Il ne tarda pas à être confirmé dans cette pensée.

Un jour le prince étant à table, on lui servit une volaille qui ne se trouva point préparée à son goût. Par un trait de barbarie digne des Caligula et des Héliogabale, il ordonna que l'on fît rôtir le malheureux officier au même feu où la volaille avait été mise. Déjà l'on se disposait à exécuter cette horrible sentence; Jean Népomucène, en ayant été informé, courut au palais, se jeta aux pieds de l'empereur, et employa les motifs les plus pressants pour l'engager à révoquer l'ordre qu'il venait de donner. Wenceslas n'eut aucun égard aux représentations qui lui furent faites; il n'en devint même que plus furieux. Enfin, pour se délivrer des importunités du serviteur de Dieu, il commanda qu'on le renfermât dans un cachot. Jean Népomucène souffrit avec joie cet indigne traitement; il n'ignorait pas la cause secrète qui le lui avait attiré; Wenceslas lui-même n'en faisait pas mystère, et on alla de sa part dire au saint qu'il ne recouvrerait point sa liberté tant qu'il ne révélerait pas la confession de l'impératrice. Quelques jours après, cependant, un gentilhomme vint le trouver pour lui annoncer son élargissement. Il lui ajouta que l'empereur le priait d'oublier le passé, et qu'il l'invitait à dîner le lendemain avec lui, afin de lui donner la preuve la plus authentique de son estime et de son amitié.

Jean se rendit le lendemain au palais, et y fut très-bien reçu. Le repas fini, Wenceslas fit retirer tous ceux qui étaient présents, et resta seul avec le saint. Il s'entretint d'abord avec lui de choses indifférentes; il s'ouvrit ensuite, et employa tous les moyens possibles pour l'engager à découvrir la confession de l'impératrice. « Vous pouvez, lui disait-il, compter de ma part sur un secret inviolable; d'ailleurs je vous comblerai

d'honneurs et de richesses. Il vous importe extrêmement de vous rendre à ce que j'exige, et je vous déclare qu'en persistant à me désobéir, vous vous exposez aux plus cruels supplices, et même à la mort. » Le saint répondit, comme auparavant, qu'il était obligé au silence par les lois les plus sacrées, et que rien ne serait jamais capable de le porter à trahir son devoir.

L'empereur, voyant l'inutilité de tous les ressorts qu'il avait fait jouer, ne contint plus les transports de sa fureur; il ordonna que le saint fût reconduit en prison pour y être tourmenté. Les bourreaux l'étendirent sur une espèce de chevalet; ils lui appliquèrent des torches ardentes aux côtés; ils le brûlèrent à petit feu, et le torturèrent avec la plus horrible barbarie. Au milieu de cet effroyable supplice, Jean ne prononçait d'autres paroles que les noms sacrés de Jésus et Marie. A la fin, on le retira du chevalet presque expirant. Le Seigneur visita son serviteur dans la prison, et remplit son âme des plus douces consolations.

L'impératrice apprit ce qui se passait. Elle alla se jeter aux pieds de Wenceslas, qu'elle fléchit par ses larmes et ses prières; elle obtint même l'élargissement du serviteur de Dieu. Quelque temps après, Jean Népomucène reparut à la cour et y reparut en saint persécuté, c'est-à-dire avec cette sérénité et cet air de contentement qui montraient que ses souffrances lui paraissaient une faveur du ciel, mais il prévit bien que le calme ne serait pas de longue durée; il se prépara donc à la mort. Il se remit à prêcher avec plus de zèle que jamais, comme si, par un travail extraordinaire, il eût voulu suppléer aux moments précieux qui devaient bientôt lui être ravis. Ayant un jour pris pour texte de son discours ces paroles, *Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus*, il répéta souvent ces autres paroles, *Je n'ai plus guère de temps à m'entretenir avec vous*, dont l'auditoire comprit aisément le sens. A la fin du même discours il fut saisi d'une espèce d'enthousiasme prophétique, des larmes abondantes coulèrent de ses yeux, et il prédit les maux qui devaient bientôt fondre sur la Bohême. La prédiction se vérifia par les ravages affreux que causa pendant plus d'un demi-siècle la guerre des hussites. Le saint, avant de descendre de la chaire, dit un dernier adieu à son auditoire, puis il demanda pardon aux chanoines et au clergé de tous les mauvais exemples qu'il pouvait leur avoir donnés.

Depuis ce jour-là, il se consacra tout entier aux exercices par lesquels on s'assure une bonne mort. Il avait toujours été persuadé que la protection de la sainte Vierge est fort importante dans les derniers moments; ce fut pour la mériter qu'il alla à Buntzel visiter la célèbre image de

cette mère commune des fidèles, que saint Cyrille et saint Méthode, apôtres des Esclavons, y avaient placée autrefois, et qui était singulièrement révérée dans toute la Bohême.

Il revint sur le soir après avoir satisfait à sa dévotion. L'empereur, regardant par une des fenêtres du palais, l'aperçut dans la rue. Il sentit réveiller tout à coup son indignation et sa curiosité sacrilége; il ordonna qu'à l'heure même on lui amenât son aumônier, et, sans lui donner le temps de se reconnaître, il lui dit brusquement qu'il n'avait qu'à opter entre mourir ou révéler les confessions de l'impératrice. Le saint ne répondit rien, mais son silence était assez expressif pour donner à entendre qu'il était inébranlable dans sa première résolution. Alors Wenceslas, ne gardant plus de mesure, s'écria : « Qu'on m'ôte cet homme de devant « les yeux, et qu'on le jette dans la rivière aussitôt que les ténèbres se- « ront assez épaisses pour dérober au peuple la connaissance de l'exécu- « tion. » Jean Népomucène employa le peu d'heures qui lui restaient à se préparer à son sacrifice. On le précipita pieds et mains liés, dans la Muldaw, de dessus le pont qui joint la grande et la petite Prague. Ceci arriva la veille de l'Ascension, qui était le 16 mai de l'année 1383.

A peine le martyr eut-il été asphyxié, que son corps, flottant sur la rivière, fut environné d'une clarté céleste qui attira une foule de spectateurs. L'impératrice, qui ne savait rien de ce qui s'était passé, courut chez Wenceslas pour lui demander la raison de cette lumière qu'elle avait aperçue de son appartement. Frappé de terreur, il ne fit aucune réponse; il alla cacher son désespoir à la campagne, où il défendit à qui que ce fût de le suivre. A la pointe du jour, le mystère s'éclaircit, et les bourreaux eux-mêmes trahirent le secret du prince.

Toute la ville accourut pour voir le corps du saint. Les chanoines de la cathédrale vinrent processionnellement l'enlever avec toutes les marques d'honneur qu'ils purent imaginer; ils le portèrent dans l'église de Sainte-Croix-des-Pénitents, voisine du lieu où le crime s'était commis, en attendant qu'ils lui eussent préparé dans leur église un tombeau plus digne de lui. Il se faisait un concours prodigieux au lieu où était le martyr. Chacun s'empressait de lui baiser les pieds et les mains. On se recommandait à ses prières, et l'on s'estimait fort heureux de pouvoir se procurer quelque chose de ses vêtements et de tout ce qui avait été à son usage.

L'empereur eut avis de ce concours dans sa retraite. Craignant que le peuple ne se soulevât, il fit dire aux religieux pénitents d'empêcher le tumulte dans leur église, et de retirer dans un lieu plus écarté le corps



du saint. Ils obéirent à l'heure même ; mais le trésor qu'ils avaient caché fut bientôt découvert. Lorsque tout fut prêt pour le recevoir dans la cathédrale, les chanoines et le clergé, accompagnés d'une foule innombrable de peuple, se rendirent en procession à l'église de Sainte-Croix. Ils en tirèrent le corps du martyr, qu'ils portèrent solennellement dans l'église métropolitaine. On l'y enterra, et l'on mit sur son tombeau une pierre où fut gravée depuis cette épitaphe qu'on y lit encore aujourd'hui : « Sous cette pierre repose le corps du très-vénérable et très-glorieux « thaumaturge Jean Népomucène, docteur, chanoine de cette église, et « confesseur de l'impératrice, lequel, pour avoir été constamment fidèle « à garder le sceau de la confession, fut cruellement tourmenté, et pré- « cipité du pont de Prague dans la rivière de la Muldaw, par les ordres « de Wenceslas IV, empereur et roi de Bohême, fils de Charles IV, l'an « mil trois cent quatre-vingt-trois. »

Plusieurs malades dont la guérison était désespérée recouvrèrent la santé durant la translation de son corps ; il s'opéra aussi depuis de semblables miracles à son tombeau. Enfin tous ceux qui réclamèrent son intercession avec foi méritèrent d'obtenir les faveurs qu'ils demandaient.

L'impératrice fut inconsolable de la mort du serviteur de Dieu, surtout lorsqu'elle eut appris les circonstances dont elle avait été accompagnée. Elle ne fit plus que languir depuis ce temps, jusqu'à l'an 1387 qu'elle termina une vie sainte par une heureuse mort.

Les empereurs Ferdinand II et Ferdinand III sollicitèrent la canonisation du serviteur de Dieu, laquelle fut enfin obtenue par Charles VI. On ouvrit son tombeau le 14 avril 1719. La langue était si fraîche et si bien conservée, qu'on eût dit que le saint ne venait que d'expirer. Benoît XIII a publié la bulle de sa canonisation en 1729.

Réflexions.

La loi qui oblige au silence les ministres de Jésus-Christ qui entendent les confessions des fidèles, est si stricte et a tant d'étendue, que tout confesseur peut dire avec saint Augustin : « Ce que je sais par la confession, « je le sais moins que ce que je ne sais point du tout. » Saint Jean Climaque observe que Dieu veille spécialement sur son Eglise à cet égard. « Il est inouï, dit-il, que les péchés dont on a fait l'aveu dans le tribunal « de la pénitence aient été divulgués. Dieu le permet ainsi, afin que les « pécheurs ne soient pas détournés de la confession, et qu'ils ne soient « pas privés de l'unique espérance de salut qui leur reste. »



SAINT SIMON STOCK,

SIXIEME GÉNÉRAL DES CARMES.

Simon, issu d'une honnête famille du comté de Kent, en Angleterre, tourna, dès son enfance, toutes ses pensées et ses affections vers Dieu, et se proposa pour but de parvenir à l'aimer de la manière la plus parfaite. A l'âge de douze ans, il se retira dans un désert et y fixa sa demeure dans le creux d'un grand chêne, ce qui lui fit donner le surnom de *Stock*. Là il vivait dans l'exercice d'une prière continuelle; il mortifiait son corps par le jeûne et par plusieurs autres sortes d'austérités; il ne buvait que de l'eau et ne mangeait que des herbes, des racines et des fruits sauvages.

Le bienheureux Albert, patriarche de Jérusalem, avait donné une règle, vers l'an 1205, aux ermites du mont Carmel, connus depuis sous le nom de *carmes*. Jean Vescy, et Richard Gray de Codnor, revenant de la Terre-Sainte, amenèrent avec eux en Angleterre quelques-uns de ces religieux. Peu de temps après, le premier de ces seigneurs leur bâtit une maison dans la forêt de Holme, et le second leur en bâtit une autre dans le bois d'Aylesford. Ces deux couvents devinrent célèbres, et ont subsisté jusqu'à la prétendue réforme anglicane.

Simon, qui depuis vingt ans menait la vie d'un reclus, fut extrêmement touché de la dévotion que les nouveaux religieux avaient pour la sainte Vierge, ainsi que des diverses austérités qu'ils pratiquaient: il se retira parmi eux avant la fin de l'année 1218. Sa profession faite, on l'envoya étudier à Oxford; il revint ensuite à son couvent, où sa vertu brilla du plus vif éclat. En 1215, il fut élu vicaire général.

Quelques clameurs s'étant élevées contre le nouvel institut, Simon se rendit à Rome en 1226, et obtint du pape Honorius III une confirmation de la règle donnée par le bienheureux Albert; il en obtint une aussi de Grégoire IX en 1229.

Quelque temps après il alla visiter ses frères qui habitaient sur le mont Carmel, et il passa six ans dans la Palestine. En 1237, il assista au chapitre général, où il fut décidé que la plus grande partie des frères passeraient en Europe, à cause de l'oppression où les tenaient les Sarrasins. L'année suivante, on en envoya plusieurs en Angleterre; ils y furent suivis, en 1244, par Simon et par Alain, cinquième général de l'ordre, qui nomma Hilarion son vicaire pour ceux qui restaient sur le mont Car-



mel et dans la Palestine. Les carmes avaient alors cinq maisons en Angleterre.

Dans le chapitre général qui se tint à Aylesford en 1245, Alain donna la démission de sa place, et saint Simon fut choisi pour lui succéder. La même année, il fit confirmer de nouveau par Innocent IV l'approbation déjà donnée à la règle des carmes; il obtint aussi du pape, en 1251, que son ordre fût sous la protection spéciale du saint-siége.

Quelque temps après que saint Simon eut été élu général, il institua la confrérie du *scapulaire*, afin de réunir comme en seul corps, par des exercices réglés de piété, tous ceux qui voudraient honorer spécialement la sainte Vierge. On assure qu'il fit cet établissement en conséquence d'une vision où la mère de Dieu lui apparut le 16 juillet. Plusieurs papes approuvèrent la confrérie et lui accordèrent de grands priviléges. Les frères du scapulaire sont assujettis à certaines règles, qui n'obligent cependant pas sous peine de péché. Ils doivent porter un petit scapulaire au moins sous leurs habits, réciter chaque jour l'office de l'église ou de la sainte Vierge. Ceux qui ne savent pas lire substituent à l'office sept *Pater*, sept *Ave* et sept *Gloria Patri*. On rapporte que saint Simon guérit plusieurs malades en leur donnant le scapulaire. Édouard Ier, roi d'Angleterre, et saint Louis, roi de France, se mirent de cette confrérie.

Saint Simon montra autant de sagesse que de sainteté pendant les vingt ans que dura son généralat. Il fut honoré du don des miracles et de celui de prophétie, ce qui contribua singulièrement à étendre son ordre, surtout en Angleterre. Il composa plusieurs hymnes, et publia de sages règlements pour ses frères. Ayant été invité à passer en France, il s'embarqua pour Bordeaux ; mais il mourut dans cette ville quelques mois après son arrivée, le 16 juillet 1265. Il était dans la centième année de son âge. On l'enterra dans la cathédrale, et il fut bientôt honoré comme saint. Le pape Nicolas III permit de faire sa fête à Bordeaux le 16 de mai, et Paul V étendit cette permission à tout l'ordre des carmes.



SAINT HONORÉ.

ÉVÊQUE D'AMIENS.

Saint Honoré naquit au village de Port, dans le Ponthieu. Il gouverna avec beaucoup d'édification l'église d'Amiens, dont il fut fait évêque vers l'an 660. On ignore le détail de ses actions, ainsi que l'année de sa mort.

Renold Chérins fit bâtir à Paris, en 1204, une église sous l'invocation de saint Honoré. Quatre ans après, il y fonda des prébendes pour plusieurs chanoines, dont le nombre fut depuis augmenté. Cette église était tout à la fois collégiale et paroissiale. On y gardait une portion des reliques du saint évêque, qu'on exposait tous les ans à la vénération des fidèles. En 1730, on les tira de l'ancienne châsse, pour les transférer dans une nouvelle. Mais cette église ne subsiste plus; elle a été détruite dans la révolution, et les reliques ont disparu.

SAINT PASCHAL BAYLON,

DE L'ORDRE DE SAINT FRANÇOIS.

17 MAI.

Paschal Baylon naquit, en 1540, à Torre-Hermosa, petit bourg du royaume d'Aragon. Ses parents, qui gagnaient leur vie à cultiver la terre, étaient vertueux. Il marcha sur leurs traces, et parut avoir sucé avec le lait les maximes de la piété. La fortune de sa famille étant trop bornée pour qu'il pût être envoyé aux écoles, le pieux enfant y suppléa de la manière suivante. Il portait un livre avec lui lorsqu'il allait garder les troupeaux dans les champs, et il priait tous ceux qu'il rencontrait d'avoir la charité de lui apprendre à connaître les lettres. Le désir qu'il avait de s'instruire fut si vif et son attention si grande, qu'il sut bientôt parfaitement lire et écrire. Il ne se servit de cet avantage que pour se perfectionner dans la connaissance de la religion. Les livres d'amusement lui paraissaient insipides; il n'aimait que ceux qui lui rappelaient les principales circonstances de la vie de Jésus-Christ et les actions de ceux qui avaient imité son exemple. Malgré son extrême jeunesse, il ne trouvait de plaisir qu'à ce qui était sérieux et solide.



Lorsqu'il fut sorti du premier âge, il se loua en qualité de berger. La vie tranquille et innocente qu'il se promettait de mener dans cet état lui offrait toute sorte de charmes. Chaque objet qui se présentait à ses yeux servait à exciter sa foi et sa dévotion. Sans cesse il lisait dans le grand livre de la nature, et par là il s'élevait jusqu'à Dieu, qu'il contemplait et bénissait dans toutes ses œuvres. Il s'aidait encore de la lecture des livres propres à l'éclairer sur ses devoirs et à lui en inspirer l'amour.

Son maître, qui avait de la piété, lui marqua la joie qu'il ressentait de lui voir mener une vie si édifiante; il lui proposa même de l'adopter pour son fils et de le faire son héritier. Mais Paschal Baylon, qui ne soupirait qu'après les biens du ciel, craignit que ceux de la terre ne fussent un obstacle à sa félicité; il refusa donc avec modestie la faveur qu'on lui offrait, aimant mieux rester dans son premier état. Il croyait par là acquérir plus de conformité avec le Sauveur, qui était venu sur la terre, *non pour être servi, mais pour servir.*

On le voyait souvent prier à genoux sous quelque arbre à l'écart, tandis que son troupeau paissait sur les montagnes. Ce fut dans ces entretiens secrets avec Dieu, ainsi que par la pratique de l'humilité, et par une attention extrême à purifier toutes les affections de son âme, qu'il acquit cette expérience consommée dans les choses spirituelles, expérience dont les plus parfaits mêmes étaient ravis en admiration. Personne n'avait plus sujet que lui de dire avec David : *Heureux celui que vous instruisez vous-même, ô mon Dieu!* Quand il parlait de Dieu et de la vertu, il le faisait avec cette onction, cette lumière et cette ferveur de sentiment que l'Esprit-Saint communique aux âmes entièrement détachées des choses terrestres et brûlantes du feu de l'amour divin.

Plus d'une fois il lui arriva d'avoir des ravissements dans la prière, et souvent il ne pouvait dérober aux yeux des hommes la véhémence de l'amour sacré qui le transportait, et qui faisait en quelque sorte fondre son âme par l'excès des douceurs célestes. Il éprouvait en lui-même ce que rapportent plusieurs contemplatifs, savoir : « que la consolation qui « est communiquée aux âmes pieuses par le Saint-Esprit est infiniment « plus grande que tous les plaisirs du monde, fussent-ils réunis dans un « seul et même homme. Elle fait, pour ainsi dire, dissoudre le cœur « par un vif sentiment de joie qu'il n'est pas capable de contenir. » C'était alors que le serviteur de Dieu chantait avec le roi prophète : *Mon âme se réjouira dans le Seigneur, et elle triomphera de sa délivrance. Tous mes os s'écrieront : Seigneur, qui est semblable à vous?* Quoique la vertu ne doive avoir sa récompense que dans le ciel, elle ne laisse pas



d'en recevoir sur la terre comme un avant-goût qui la soutient dans ses combats.

Le saint ne se crut pas dispensé de l'aumône dans sa pauvreté ; il la faisait autant qu'il était en lui, et prenait, pour assister les malheureux, sur ce qu'on lui fournissait pour sa subsistance. Il leur donnait une partie des petites provisions qu'on lui envoyait dans les champs.

Quelque amour qu'il eût pour sa profession, il ne laissa pas d'y trouver des difficultés qui l'en dégoûtèrent peu à peu. Il ne pouvait, malgré toute sa vigilance, empêcher les chèvres qu'il gardait d'aller quelquefois sur le terrain d'autrui : cela fut cause qu'il en abandonna le soin. Il prit un autre troupeau ; mais il trouva en même temps de nouveaux sujets de peines. Quelques-uns de ses compagnons étaient dans l'habitude de jurer, de se quereller et de se battre. Il leur faisait en vain des remontrances sur l'indignité de leur conduite, ils ne voulaient pas l'écouter, et persistaient dans leurs désordres. Il forma donc le projet de les quitter.

Avant de choisir un état de vie, il redoubla ses prières, ses jeûnes et ses autres austérités : il se disposait par cette conduite à connaître la volonté de Dieu. Quelque temps après, il se crut appelé à l'état religieux. Les personnes auxquelles il s'en ouvrit lui indiquèrent des couvents richement dotés, qu'il refusa. « Je suis né pauvre, disait-il, et je suis résolu de vivre et de mourir dans la pauvreté et la pénitence. »

A l'âge de vingt ans, il quitta son maître et se rendit dans le royaume de Valence, où il y avait un couvent de franciscains déchaussés, que l'on appelait *Soccolants*. Ce couvent était situé dans un désert à quelque distance de la ville de Montfort. Il s'adressa aux religieux de cette maison pour les consulter sur la vraie manière de servir Dieu, après quoi il entra au service des fermiers du voisinage pour garder leurs troupeaux. Sa vie retirée et pénitente l'eut bientôt fait connaître dans tout le pays. On ne parlait de lui que sous le nom du *saint berger*. Enfin il résolut de rompre tout commerce avec le monde. Il alla se présenter au couvent des franciscains, et demanda à y être reçu en qualité de frère convers, ce qui lui fut accordé en 1564. On lui offrit inutilement de le mettre au nombre des religieux de chœur ; son humilité lui fit refuser cette offre.

Sa ferveur ne finit point avec son noviciat, comme il n'arrive que trop souvent ; elle se soutint et même augmenta de jour en jour. Son amour pour la mortification lui faisait ajouter de nouvelles austérités à celles de la règle ; mais il agissait en cela avec une grande simplicité de cœur, et il n'avait pas le moindre attachement à sa propre volonté. S'il arrivait

que ses supérieurs l'avertissent qu'il portait les choses trop loin, il déférait à leurs avertissements et s'en tenait à la lettre de la règle. Il recherchait toujours les plus bas emplois de la communauté. Quand il changeait de couvent, conformément à la coutume de son ordre, qui par ces changements voulait prévenir les attachements secrets du cœur, on ne l'entendait jamais faire de plaintes.

Le général de son ordre étant à Paris, il fut député vers lui pour les affaires de sa province. Il partit pour la France, sans se laisser effrayer à la vue des dangers sans nombre qu'il aurait à essuyer de la part des huguenots, maîtres de presque toutes les villes par lesquelles il lui fallait passer. Il fit le voyage nu-pieds et avec l'habit de franciscain, ce qui l'exposait encore plus à la fureur des hérétiques. Ceux-ci le poursuivirent souvent à coups de pierres et de bâton. Paschal reçut même à l'épaule une blessure dont il resta estropié le reste de sa vie. Deux fois on l'arrêta comme un espion ; mais Dieu sut le délivrer de tout danger.

Lorsqu'il se fut acquitté de sa commission auprès de son général, il quitta la France pour retourner en Espagne. Le jour même de son arrivée, il reprit, qnoique fatigué par le voyage, ses travaux et ses fonctions ordinaires. On ne l'entendit jamais parler de tous les dangers qu'il avait courus. Il se contentait de répondre en peu de mots aux diverses questions qu'on lui faisait, encore avait-il soin de supprimer tout ce qui aurait été capable de lui attirer des louanges.

Il avait une tendre dévotion pour la divine eucharistie, ainsi que pour la passion du Sauveur. Dans les dernières années de sa vie, il passait une partie de la nuit au pied des autels, tantôt à genoux, tantôt prosterné contre terre. Il honorait aussi spécialement la mère de Dieu, et ne cessait de demander, par son intercession, la grâce d'être préservé des souillures du péché.

Saint Paschal Baylon mourut à Villa-Réal, près de Valence, le 17 mai 1592, à l'âge de cinquante-deux ans. Pendant les trois jours que son corps fut exposé, il s'opéra un grand nombre de miracles. Paul V le béatifia en 1618, et Alexandre VIII le canonisa en 1690.

Réflexions.

Si les chrétiens de chaque état travaillaient continuellement à acquérir la perfection, l'Église serait remplie de saints. Mais, quoique l'on sache que ne point avancer dans la vie spirituelle, c'est reculer, « rien n'est « plus rare, dit saint Bernard, que de trouver des personnes qui aillent



« toujours en avant. Il y en a plus qui se convertissent du vice à la vertu, « qu'il n'y en a dont la ferveur prenne sans cesse de nouveaux accrois- « sements. » Le même père assigne deux principales causes de ce désordre : plusieurs commencent bien, mais quelque temps après ils se relâchent dans leurs exercices, et retournent aux vains amusements du monde ; d'autres, qui sont réguliers à l'extérieur, négligent de veiller sur les puissances de leur âme, et cette négligence devient la source de différents vices qui corrompent leurs affections, et les rendent abominables aux yeux de Dieu.

SAINT TROPÈS,

MARTYR.

Voici ce qu'on lit dans le martyrologe romain de saint Torpet, vulgairement appelé saint Tropès. « Il était un des principaux officiers de « l'empereur Néron, et un de ceux dont l'apôtre saint Paul dit dans son « épître aux Philippiens : *Les saints vous saluent tous, et principalement* « *ceux qui sont de la maison de César*. Ayant été ensuite maltraité, pour « la foi de Jésus-Christ, par l'ordre de Satellicus, qui lui fit donner des « soufflets et des coups de verges, il fut exposé aux bêtes pour en être « dévoré; mais il n'en reçut aucune blessure. On le condamna enfin à « perdre la tête, et il consomma ainsi son martyre le troisième jour « avant les calendes de mai. On en fait toutefois la fête le 17 de mai, à « cause de la translation de son corps. »

Le culte de ce saint est célèbre en Italie, en France et en Portugal. Il y a une ville de son nom dans le diocèse de Fréjus, c'est un port du département du Var.

SAINT THÉODOTE,

CABARETIER.

18 MAI.

Théodote était de la ville d'Ancyre, capitale de la Galatie. Dès son enfance, il fut élevé dans les maximes d'une piété solide par les soins d'une pieuse femme nommée Thécuse. S'étant marié, il prit une hôtellerie, et



se mit à vendre du vin. Malgré les dangers que l'on trouve dans cette profession, il se montra toujours juste, tempérant et zélé dans la pratique de tous les devoirs du christianisme. Quoique à la fleur de l'âge, il méprisait tous les biens du monde; le jeûne, la prière et l'aumône faisaient ses délices. Non-seulement il soulageait les pauvres dans leurs besoins, mais il portait encore les pécheurs à la pénitence; il avait aussi encouragé plusieurs fidèles à souffrir le martyre. Ses exhortations étaient si efficaces, qu'elles retirèrent plusieurs personnes du désordre. Dieu l'honora du don des miracles. On lit dans ses actes qu'il guérit plusieurs malades en priant sur eux, ou en les touchant avec sa main. Il ne s'effraya point de la persécution allumée par Dioclétien, parce qu'il avait vécu toute sa vie comme un homme qui se dispose à verser son sang pour Jésus-Christ.

L'édit publié à Nicomédie en 303 arriva bientôt dans la Galatie, qui avait Théoctène pour gouverneur. C'était un homme cruel qui, pour faire sa cour au prince, lui avait promis d'exterminer en peu de temps le nom chrétien dans toute l'étendue de sa province. A peine le bruit de l'édit impérial se fut-il répandu à Ancyre, que la plupart des fidèles prirent la fuite. Plusieurs se cachèrent dans les déserts et sur les montagnes. Ce n'était parmi les païens que festins et réjouissances. Ils couraient aux maisons des chrétiens, et emportaient tout ce qui leur convenait sans éprouver d'opposition. Il eût été dangereux de faire entendre la moindre plainte. Si quelque chrétien se montrait en public, il fallait qu'il optât entre souffrir pour sa religion ou apostasier. On dépouillait de leurs biens les habitants les plus considérables, après quoi on les menait en prison, où ils étaient chargés de fers. On traînait ignominieusement dans les rues leurs femmes et leurs filles : on n'épargnait pas même les petits enfants, dont tout le crime était d'avoir reçu le jour de parents chrétiens.

Théodote cependant assistait les confesseurs prisonniers, et enterrait les corps des martyrs, quoiqu'il fût défendu, sous peine de mort, de leur rendre ce devoir. Le gouverneur avait ordonné d'offrir aux idoles toutes les denrées nécessaires à la nourriture de l'homme, avant de les exposer en vente : par là les chrétiens se voyaient réduits ou à mourir de faim, ou à participer à l'idolâtrie; ils se trouvaient même dans l'impossibilité de faire leur offrande à l'autel. Théodote s'était heureusement pourvu d'une ample provision de blé et de vin qui n'avaient point été souillés par les cérémonies sacriléges des païens. Il les vendait au prix qu'ils lui avaient coûté, ce qui mettait les fidèles en état de fournir à l'autel des oblations pures, et de se procurer des vivres dont ils pouvaient



se servir sans blesser leur conscience, et sans porter ombrage aux idolâtres. C'était ainsi qu'à la faveur d'une profession autorisée par les lois, le cabaret de Théodote s'était changé en un asile pour tous les chrétiens de la ville; que sa maison était devenue un lieu de prières où l'on s'assemblait pour adorer le vrai Dieu; que les malades trouvaient chez lui une infirmerie, et les étrangers un hospice assuré. La crainte d'être découvert ne l'empêchait point de saisir toutes les occasions de faire éclater son zèle pour la gloire de Dieu.

Victor, un de ses amis, fut arrêté vers le même temps. Théodote, instruit du danger qu'il courait, vola à la prison où il était renfermé, et l'exhorta à s'élever au-dessus des menaces des persécuteurs, et à mépriser toutes les promesses que l'on employait pour lui ravir la couronne due à la persévérance. Victor, fortifié par cette exhortation, se sentit animé d'un nouveau courage, et il souffrit patiemment les supplices, tant qu'il se souvint des instructions que Théodote lui avait données. Déjà il touchait au bout de sa carrière; mais sa fermeté l'abandonna tout à coup; il demanda du temps pour délibérer sur les propositions qu'on lui avait faites. On le reconduisit en prison, où il mourut de ses plaies sans s'être expliqué autrement. Il laissa par là les fidèles dans l'incertitude par rapport à son salut. C'est ce qui a rendu sa réputation douteuse dans l'Église, et ce qui l'a privé de l'honneur que l'on rend à la mémoire des martyrs.

Il y avait à quelques milles d'Ancyre un bourg nommé Malus. Théodote, par une disposition particulière de la Providence, y arriva précisément au moment où l'on allait jeter dans la rivière d'Halys les restes du corps du saint martyr Valens, qui, après diverses tortures, avait été condamné à être brûlé vif. Il eut le bonheur de se procurer ces précieuses reliques; il les emporta donc avec lui pour les déposer en lieu de sûreté. Lorsqu'il fut à quelque distance du bourg, il rencontra plusieurs personnes de sa connaissance. C'étaient des chrétiens que leurs propres parents avaient livrés aux persécuteurs pour avoir renversé un autel de Diane, et auxquels le saint avait depuis peu fait recouvrer la liberté; ils furent charmés de le voir, et ils lui rendirent grâces comme au bienfaiteur commun de tous les affligés. Théodote, de son côté, montra une grande joie à la vue des confesseurs de Jésus-Christ; il les pria d'accepter quelques rafraîchissements avant de passer outre. S'étant tous assis sur l'herbe, il envoya inviter le prêtre du bourg à venir manger avec eux, afin qu'il récitât les prières qui se disaient avant le repas, et celles où l'on implorait le secours du ciel pour les voyageurs.

Ceux qui avaient été envoyés rencontrèrent le prêtre qui sortait de l'église après sexte, ou la prière de la sixième heure (midi); mais ils ne le connurent pas d'abord. Il leur raconta un songe qu'il avait eu, puis les suivit au lieu où étaient les fidèles. Il leur offrit à tous de venir prendre leur repas dans sa maison, Théodote s'en excusa, en disant que sa présence était nécessaire à Ancyre, et que les confesseurs de cette ville avaient un pressant besoin de son secours. On dîna donc sur l'herbe. Le repas fini, Théodote dit au prêtre, nommé Fronton : « Ce lieu me paraît « bien propre à mettre des reliques. Pourquoi différez-vous d'y bâtir une « chapelle? — Il faudrait avant tout, répondit le prêtre, que nous eus- « sions des reliques. Dieu vous en procurera, reprit Théodote; ayez soin « seulement de préparer l'édifice pour les recevoir; je vous assure qu'el- « les ne tarderont pas à venir. » Il tire en même temps son anneau de son doigt, et le donne à Fronton comme un gage de la promesse qu'il lui avait faite, après quoi il reprend la route d'Ancyre. La persécution y avait causé un bouleversement semblable à celui que produit un tremblement de terre.

Parmi ceux que l'on avait arrêtés pour la foi, étaient sept vierges qui, dès l'enfance, s'étaient exercées à la pratique de la vertu. Le gouverneur les trouvant inébranlables dans la foi et dans l'amour de la chasteté, proposa de les faire initier aux mystères de Diane et de Minerve, et de les établir prêtresses de ces prétendues divinités. Les païens d'Ancyre avaient coutume d'aller tous les ans laver dans un étang voisin les images de leurs déesses. Le jour de la cérémonie étant arrivé, le gouverneur força les vierges à être de la fête. On devait porter les idoles en pompe, chacune dans un chariot séparé. Les sept vierges furent aussi placées dans des chariots découverts, et conduites à l'étang, afin d'y être lavées de la même manière que les statues de Diane et de Minerve. Elles étaient debout, exposées à l'insolence de la populace.

Théodote, dans de vives inquiétudes au sujet des sept vierges, priait Jésus-Christ de les rendre victorieuses de toutes les épreuves auxquelles elles étaient exposées; il attendait l'événement dans une maison voisine de l'église des patriarches, où il s'était renfermé avec quelques autres chrétiens. Tous restèrent prosternés et en oraison depuis la pointe du jour jusqu'à midi, qu'ils apprirent que Thécuse et ses six compagnes avaient été noyées dans l'étang. Alors Théodote, transporté de joie, se redressa sur ses genoux, puis les yeux baignés de larmes, il leva les mains au ciel, et remercia le Seigneur à haute voix d'avoir exaucé ses prières. Il demanda ensuite comment la chose s'était passée. Il lui fut





répondu par un témoin oculaire, que les vierges avaient été insensibles aux flatteries et aux promesses du gouverneur; qu'elles avaient repoussé avec indignation les anciennes prêtresses de Diane et de Minerve, qui leur présentaient la couronne et la robe blanche, comme une marque du sacerdoce qu'on leur conférait; que le gouverneur avait ordonné qu'on leur attachât de grosses pierres au cou, et qu'on les jetât à l'endroit où l'étang avait le plus de profondeur; que l'ordre ayant été exécuté, elles avaient perdu la vie sous les eaux.

Théodote délibéra avec Polychrone, maître de la maison où il était, sur les moyens qu'on pourrait prendre pour tirer de l'étang les corps des saintes martyres; mais on apprit sur le soir que la difficulté était devenue encore plus grande, parce que le gouverneur avait posté des gardes auprès de l'étang. Cette nouvelle causa une vive douleur à Théodote; il quitta aussitôt sa compagnie pour aller à l'église des patriarches. Il n'y put entrer; les païens en avaient muré la porte. S'étant prosterné en dehors près de la conque où était l'autel, il pria quelque temps; de là il se rendit à l'église des Pères dont la porte était aussi murée : mais tandis que, prosterné contre terre, il répandait son âme en la présence de Dieu, un grand bruit vint frapper ses oreilles. Il s'imagina qu'on le poursuivait; il s'enfuit, et retourna dans la maison de Polychrone, où il passa la nuit. Pendant qu'il dormait, Thécuse lui apparut et lui parla ainsi : « Vous dormez, mon fils, sans penser à nous. Auriez-vous oublié les « instructions que je vous ai données pendant votre jeunesse, et les soins « que j'ai pris pour vous conduire à la vertu contre l'attente de vos pa- « rents? Lorsque je vivais sur la terre, vous m'honoriez comme votre « mère; mais vous me négligez après ma mort, et vous ne me rendez pas « les derniers devoirs. Vous devez vous hâter, parce qu'un grand combat « vous attend dans deux jours. Levez-vous donc, et allez à l'étang; mais « gardez-vous d'un traître. »

Théodote à son réveil se leva, et raconta la vision qu'il avait eue à ceux qui étaient dans la maison. Lorsque le jour fut venu, deux chrétiens s'approchèrent de l'étang pour reconnaître la garde. On espérait que les soldats se seraient retirés à cause de la fête de Diane, mais on s'était trompé. Les fidèles redoublèrent leurs prières, et furent jusqu'au soir sans manger; alors ils sortirent portant des faux aiguisées pour couper les cordes qui tenaient les corps saints attachés aux pierres. La nuit était obscure. Étant arrivés au lieu où se faisaient les exécutions, et où personne n'osait aller après le coucher du soleil, ils furent saisis d'horreur à la rencontre des têtes coupées que l'on avait fichées sur des pieux,

ainsi que des restes hideux de corps brûlés : mais ils entendirent une voix qui appelait Théodote par son nom, et qui lui disait d'avancer sans rien craindre. Effrayés de nouveau, ils formèrent le signe de la croix sur leur front, et ils virent à l'instant une croix lumineuse du côté de l'orient. S'étant mis à genoux, ils adorèrent Dieu et continuèrent leur route. L'obscurité était si grande, qu'ils ne s'entrevoyaient pas. Il tombait en même temps une grosse pluie qui gâtait tellement le chemin, qu'ils pouvaient à peine se soutenir.

Au milieu de tant de difficultés, ils eurent encore recours à la prière, et ils furent exaucés. Ils virent tout à coup un flambeau qui leur montrait la route qu'ils devaient tenir. Dans le même instant deux hommes vêtus d'habits éclatants leur apparurent, et dirent : « Prenez courage, « Théodote, le Seigneur Jésus a écrit votre nom parmi ceux des mar- « tyrs; il nous envoie pour vous recevoir. Vous trouverez près de l'étang « saint Sosandre armé, dont la vue épouvante les gardes : mais vous « n'auriez pas dû mener un traître avec vous. »

Cependant l'orage continuait; le tonnerre grondait. La tempête, accompagnée d'un vent violent, incommodait beaucoup les gardes, qui, malgré cela, restaient toujours à leur poste : mais lorsqu'ils virent un homme armé de toutes pièces et environné de flammes, ils furent tellement effrayés, qu'ils s'enfuirent dans des cabanes du voisinage. Les fidèles, à la faveur de leur guide, vinrent sur le bord de l'étang. Le vent soufflait avec tant de violence, que, poussant l'eau vers les bords, il découvrait le fond où étaient les corps des vierges. Théodote et ses compagnons les ayant retirés, les emportèrent et les enterrèrent près de l'église des patriarches. Les noms des sept vierges étaient *Thécuse*, *Alexandrie*, *Claudie*, *Euphrasie*, *Matrone*, *Julitte* et *Phaine*.

Le lendemain toute la ville fut en rumeur à l'occasion du bruit qui se répandit qu'on avait enlevé les corps des sept vierges. Dès qu'un chrétien paraissait, on l'arrêtait aussitôt pour l'appliquer à la question. Théodote, apprenant qu'on en avait déjà saisi un grand nombre, voulait aller se livrer lui-même, et avouer le fait; mais il en fut empêché par les frères. Cependant Polychrone, déguisé en paysan, se rendit à la place publique pour mieux s'assurer de tout ce qui se passait dans la ville. Il fut reconnu malgré son déguisement, et conduit devant le gouverneur, qui le fit appliquer à la question. Il souffrit d'abord avec patience; mais il ne put tenir contre l'idée de la mort dont on le menaçait. Il dit que Théodote avait enlevé les corps des sept vierges, et indiqua le lieu où ils avaient été enterrés. Le gouverneur ordonna sur-le-champ qu'on allât les exhu-



mer et qu'on les brûlât. Les chrétiens reconnurent alors que Polychrone était le traître dont ils auraient dû se défier.

Théodote, informé de la trahison du malheureux Polychrone, vit bien que son heure était venue. Il dit adieu aux frères, leur demanda le secours de leurs prières, et ne pensa plus qu'à se préparer au combat. Il pria lui-même longtemps avec eux, afin d'obtenir de Dieu la fin de la persécution et la paix de l'Eglise; on s'embrassa ensuite de part et d'autre avec beaucoup de larmes. Théodote ayant fait le signe de la croix sur tout son corps, marcha d'un pas intrépide au lieu du combat. Il rencontra deux bourgeois de ses amis qui l'exhortèrent à pourvoir à sa sûreté pendant qu'il en était temps encore. « Les prêtresses de Diane et « de Minerve, lui dirent-ils, sont présentement avec le gouverneur, au« près duquel elles vous accusent de détourner le peuple d'adorer leurs « déesses; Polychrone est là aussi pour soutenir ce qu'il a avancé tou« chant l'enlèvement des corps saints. — Si vous m'aimez toujours, ré« pondit Théodote, ne faites point d'efforts pour me détourner de mon « dessein; allez plutôt dire au gouverneur que celui qu'on accuse d'im« piété est à la porte, et qu'il demande audience. »

Ayant ainsi parlé, il prit les devants, et parut tout à coup en la présence de ses accusateurs. Lorsqu'il fut entré, il regarda en souriant le feu, les roues, les chevalets, et les autres instruments de supplice que l'on avait préparés. Théoctène lui dit qu'il était en son pouvoir de ne pas souffrir les tortures dont il était menacé; il lui offrit son amitié, l'assura de la bienveillance de l'empereur, et lui promit de le faire gouverneur de la ville et prêtre d'Apollon, s'il voulait travailler à détromper les chrétiens, et à les faire renoncer au culte de ce Jésus qui avait été crucifié sous Pilate. Théodote, dans sa réponse, releva la grandeur, la sainteté, les miracles de Jésus-Christ; en même temps il montra l'impiété et l'extravagance de l'idolâtrie, surtout par le détail des crimes infâmes qui étaient attribués aux dieux par les poëtes et les historiens. Son discours jeta les païens dans une étrange fureur. Les prêtresses de Diane et de Minerve étaient tellement transportées de rage, qu'elles s'arrachaient les cheveux, déchiraient leurs habits, et mettaient en pièces les couronnes qu'elles portaient sur la tête. Ce n'était que cris confus parmi la populace, qui demandait justice contre l'ennemi des dieux.

Théodote fut donc étendu sur le chevalet. Chacun des païens s'empressa de le tourmenter, afin de signaler son zèle pour ses prétendues divinités. Plusieurs bourreaux, qui se relevaient tour à tour, lui déchiraient le corps avec des ongles de fer. On versa ensuite du vinaigre sur

ses plaies, et on y appliqua des torches ardentes. Le martyr, sentant l'odeur de sa chair brûlée, tourna un peu la tête. Le gouverneur, à ce mouvement, crut qu'il cédait à la violence des tortures. « Vous ne souffrez, « lui dit-il, que pour avoir manqué de respect à l'empereur, et méprisé « les dieux. — Vous vous trompez, lui répondit Théodote, si vous attri- « buez à la lâcheté le mouvement de tête que j'ai fait. Je ne me plains « que du peu de courage des ministres de vos ordres. Faites-vous donc « obéir ; inventez de nouveaux supplices, pour voir quelle force Jésus- « Christ inspire à ceux qui souffrent pour lui. Connaissez enfin que qui- « conque est soutenu par la grâce du Sauveur est supérieur à toute la « puissance des hommes. » Le gouverneur, qui ne se possédait plus, lui fit frapper les mâchoires et casser les dents avec des pierres. « Vous pou- « vez, lui disait le martyr, me faire encore couper la langue ; Dieu entend « jusqu'au silence de ses serviteurs. »

Les bourreaux étaient épuisés de forces, tandis que Théodote paraissait insensible aux souffrances. Le gouverneur le renvoya en prison, le réservant toutefois à de nouvelles tortures. Le martyr, en passant par la place, montrait son corps tout déchiré, comme une marque de la puissance de Jésus-Christ et de la force qu'il communique à ceux qui lui demeurent fidèles, de quelque condition qu'ils soient. « Il est juste, disait-il en fai- « sant remarquer ses plaies, d'offrir de semblables sacrifices à celui qui « nous a donné l'exemple, et qui a daigné s'immoler pour nous. »

Cinq jours après, le gouverneur le fit reparaître devant son tribunal. On l'étendit de nouveau sur le chevalet, et l'on rouvrit toutes ses plaies ; on le coucha ensuite sur la terre couverte de morceaux de tuiles tout rouges de feu. Cette horrible torture ne pouvant ébranler sa constance, il souffrit une troisième fois celle du chevalet. Enfin le gouverneur le condamna à perdre la tête ; il ordonna en même temps de brûler son corps, de peur que les chrétiens ne lui donnassent la sépulture.

Quand Théodote fut arrivé au lieu de l'exécution, il remercia Jésus-Christ de l'avoir soutenu par sa grâce au milieu de ses tourments, et de l'avoir choisi pour être un des citoyens de la Jérusalem céleste ; il le pria aussi de mettre fin à la persécution, d'avoir pitié de son Église affligée, de lui rendre enfin la paix. S'étant ensuite tourné vers les chrétiens qui l'accompagnaient, il leur dit : « Ne pleurez pas ma mort ; mais bénissez « plutôt Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui m'a fait terminer heureuse- « ment ma course et remporter la victoire sur l'ennemi. Lorsque je serai « dans le ciel, je m'adresserai à Dieu avec confiance, et je le prierai pour « vous. » Après avoir parlé ainsi, il reçut avec joie le coup qui consomma

son sacrifice. Le bûcher sur lequel on mit son corps parut environné d'une lumière si éclatante, que personne n'osait en approcher pour l'allumer. Le gouverneur, l'ayant appris, commanda des soldats pour garder la tête et le tronc du martyr en cet endroit.

Ce jour-là même, Fronton, prêtre de Malus, vint à Ancyre pour chercher les reliques que Théodote lui avait promises; il apportait aussi l'anneau que le saint lui avait laissé comme un gage de sa promesse. Il était venu avec une ânesse chargée de vin, provenant d'une vigne qu'il cultivait de ses propres mains. Il n'arriva qu'au commencement de la nuit. Son ânesse, épuisée de fatigue, s'abattit auprès du bûcher par un effet de la Providence. Les gardes invitèrent Fronton à demeurer avec eux, l'assurant qu'il serait mieux que dans toute autre hôtellerie. Ils avaient fait une hutte avec des branches de saule et des roseaux, et ils avaient allumé du feu auprès. Comme leur souper était prêt, ils proposèrent à Fronton de manger avec eux. Celui-ci accepta la proposition, et leur fit goûter de son vin, qu'ils trouvèrent excellent, et dont quelques-uns burent jusqu'à s'échauffer un peu.

Dans la conversation, ils racontèrent ce qu'ils avaient souffert au sujet de l'enlèvement des sept vierges, qu'ils disaient avoir été fait par un *homme de bronze;* ils ajoutèrent qu'ils gardaient alors le corps de cet homme. Le prêtre les pria de s'expliquer, et de le mettre au fait de cette aventure. Un de la troupe lui rapporta en détail ce qui était arrivé aux sept vierges, et de quelle manière leurs corps avaient été tirés de l'étang. Il dit ensuite qu'un nommé Théodote, bourgeois d'Ancyre, avait souffert les plus affreux tourments avec une insensibilité qui les portait à lui donner le titre d'*homme de bronze;* que le gouverneur l'avait condamné à mort; qu'ils étaient chargés de garder son corps, et qu'ils devaient s'attendre à une rigoureuse punition s'il leur était enlevé.

Fronton remercia Dieu de cette découverte, et le pria de l'assister dans la circonstance où il se trouvait. Après le souper, il épia le moment où les gardes seraient profondément endormis. N'ayant plus rien à craindre de leur part, il prit le corps du martyr, lui remit son anneau au doigt, et le chargea, avec la tête, sur le dos de son ânesse. Lorsqu'elle fut dans le chemin, il la laissa aller seule, et elle retourna d'elle-même au bourg de Malus, où l'on bâtit depuis une église sous l'invocation de saint Théodote. Ce fut ainsi que s'accomplit la promesse que le saint martyr avait faite à Fronton de lui fournir des reliques.



PAPE.

19 MAI.

Si ce saint parut élevé dans le monde, ce ne fut que pour y donner l'exemple de la plus profonde humilité. Cette vertu le préserva des dangers qui accompagnent les honneurs, et le fit sortir victorieux de tous les piéges qui se rencontrent dans les hautes dignités.

Il naquit dans la Pouille vers l'an 1221. Ceux dont il reçut le jour se distinguaient par leur vertu et par leur charité envers les pauvres. Il était encore fort jeune lorsqu'il perdit son père. Sa mère, quoique chargée du soin de douze enfants, le fit étudier à cause de l'inclination extraordinaire qu'il montrait pour la piété. Ses progrès donnèrent de grandes espérances; mais l'étude n'était pas son principal objet. Il envisageait sans cesse sa vraie destination; le salut de son âme lui paraissait l'article essentiel.

Il résolut de suivre l'attrait puissant qu'il se sentait pour la vie érémitique. Depuis longtemps il en faisait l'apprentissage par la pratique de la pénitence et de la contemplation. Il se retira tout jeune sur une montagne déserte, et s'y creusa dans le roc une petite cellule. Les austérités qu'il y pratiqua durant l'espace de trois ans furent extraordinaires. Dieu l'y éprouva aussi par de rudes tentations, qui purifièrent de plus en plus les affections de son cœur. Malgré les soins qu'il prenait pour se cacher aux yeux du monde, il fut à la fin découvert, et obligé de recevoir plusieurs visites. On le força quelque temps après d'entrer dans l'état ecclésiastique, et d'aller à Rome pour recevoir les saints ordres.

En 1246 il retourna dans l'Abruzze, où il passa cinq ans dans une caverne du mont Morroni, près de Solmona. Là, il reçut du ciel ces faveurs qui sont communiquées aux âmes contemplatives, faveurs toutefois qu'il faut acheter par la patience dans les épreuves. Des illusions nocturnes le tourmentèrent horriblement. Il tomba presque dans le désespoir ; il n'osait plus dire la messe, et il fut même une fois violemment tenté d'abandonner sa solitude ; mais le courage lui revint par l'aveu qu'il fit de ses peines au directeur de sa conscience. C'était un saint religieux versé dans la conduite des âmes. Il consola Pierre, en l'assurant que tout ce qu'il éprouvait n'était qu'un stratagème du démon; et qu'il ne lui arriverait aucun mal s'il voulait seulement le mépriser. Le saint, ne recouvrant point encore toute sa tranquillité, résolut d'aller à Rome consulter le pape. Il eut sur la route une vision qui acheva de calmer ses inquiétudes. Un saint abbé, mort depuis peu, lui apparut, et lui donna des avis conformes à ceux qu'il avait déjà reçus de son confesseur ; il lui dit même de renoncer à son voyage de Rome, de retourner à sa cellule, et d'offrir tous les jours le saint sacrifice. Pierre obéit, et se trouva délivré de ses peines.

Les bois qui environnaient sa demeure ayant été abattus en 1251, il se retira sur le mont Magelli avec deux solitaires qui s'étaient attachés à lui comme à leur père. Les trois serviteurs de Dieu se firent un petit enclos avec des épines et des branches d'arbres, et se bâtirent eux-mêmes des cellules. Quelque affreuse que parût leur solitude, ils y goûtaient la joie la plus pure. Inutilement le démon essaya de les troubler ; avec les armes de la foi, ils vinrent à bout de triompher de tous ses efforts. Plusieurs personnes qui désiraient se consacrer à Dieu vinrent prier le saint de les recevoir sous sa conduite. Il s'en excusa, en disant qu'il n'était pas capable de conduire les autres. Il fut pourtant obligé de céder à la fin, et il admit au nombre de ses disciples ceux qui lui parurent les plus fervents.



Pierre passait une grande partie de la nuit dans la prière. Le jour, il s'occupait de travaux manuels, ou à copier des livres, sans cesser pour cela de s'entretenir intérieurement avec Dieu. Il traitait son corps comme un ennemi domestique, et le tenait dans cet état d'assujettissement qui l'empêche de se révolter. Jamais il ne mangeait de viande. Il jeûnait tous les jours, excepté le dimanche. Chaque année, il faisait quatre carêmes. Durant trois de ces carêmes, ainsi que tous les vendredis, il n'avait d'autre nourriture que du pain et de l'eau. Ses austérités allaient si loin, qu'il fut averti dans une vision de ménager son corps, et de ne point l'accabler sous tant de macérations.

Le nombre des visites qu'il recevait s'augmentant de jour en jour, il craignit de tomber dans l'esprit de dissipation : il se retira donc sur le sommet du mont Magelli, et s'y renferma, avec quelques-uns de ses disciples, dans une grotte où l'on pouvait à peine pénétrer. Son absence ne fit que rendre plus vif l'empressement de le voir et de le consulter Il retourna sur le mont Morroni, où ceux qui se mirent sous sa conduite vécurent quelque temps dans des cellules séparées. Enfin il les rassembla tous dans un monastère, où il introduisit la règle de saint Benoît, selon son austérité primitive. En 1274, il obtint du pape Grégoire X l'approbation de son ordre. Le nouvel institut s'étendit depuis dans toute l'Europe. Le saint vit jusqu'à trente-six monastères de sa congrégation, et jusqu'à six cents personnes de l'un et de l'autre sexe qui en suivaient la règle.

Le pape Nicolas étant mort en 1292, le saint-siége resta vacant durant l'espace de vingt-sept mois, parce qu'on ne pouvait s'accorder sur le choix de son successeur. Les cardinaux assemblés à Pérouse se décidèrent enfin, et élurent tout d'une voix notre saint, que l'on appelait ordinairement Pierre *de Morroni*, du lieu où il faisait sa résidence. Ils ne lui donnèrent leurs suffrages qu'à cause de son éminente sainteté. Cette élection, dans laquelle les brigues n'avaient eu aucune part, fut universellement applaudie. Pierre fut le seul qui en témoigna de la douleur. Les raisons qu'il allégua pour montrer qu'il n'était pas propre à remplir la place qu'on lui proposait n'ayant point été écoutées, il prit la fuite avec un de ses disciples nommé Robert. La nouvelle de son départ ne se fut pas plutôt répandue, qu'on le mit dans l'impossibilité d'exécuter son dessein. On l'arrêta en chemin, et on le força d'acquiescer à son élection. Il pria Robert de le suivre; mais cet humble disciple lui fit une réponse conforme aux instructions qu'il avait reçues. « Ne m'obligez pas, « lui dit-il, à me jeter dans les épines avec vous. Je suis le compagnon

« de votre fuite, et non pas de votre exaltation. » Robert obtint, comme il le désirait, la liberté de rester dans la retraite.

Pour le saint, il retourna en gémissant à Morroni, où il était attendu par les rois de Naples et de Hongrie, ainsi que par un grand nombre de cardinaux et de princes, qui tous l'accompagnèrent dans la cathédrale d'Aquila, choisie pour la cérémonie de son sacre. Il y alla sans pompe, et voulut, par humilité, n'avoir qu'un âne pour monture ; il eût même fait la route à pied s'il lui eût été permis de suivre son inclination. Il fut sacré et couronné le 29 d'août, et prit le nom de Célestin V, qui depuis fut aussi donné aux moines qu'il avait institués.

Le roi de Naples, par ses instances réitérées, lui persuada de venir avec lui dans sa capitale, afin de remédier à certains abus. Le saint répondit parfaitement à la confiance du prince. Il porta de sages règlements au sujet des affaires ecclésiastiques, et pourvut de bons pasteurs tous les bénéfices vacants ; il fit aussi une promotion de douze cardinaux, dont sept étaient de France.

La confiance dont il honora les étrangers lui attira des ennemis. Les cardinaux italiens se virent avec chagrin exclus de l'administration des affaires, qui jusque-là leur avait été confiée. Bientôt on entendit leurs plaintes. Elles augmentèrent à l'occasion de quelques fautes qu'on fit commettre au saint, et que les mécontents ne manquèrent pas d'exagérer. Ces fautes donnèrent à Célestin de grands scrupules. Il crut plus que jamais qu'il n'était point propre à la place qu'il occupait, et que le souverain pontificat ne convenait point à un homme qui n'avait pas d'expérience, et qui ignorait le droit canonique.

Cependant il continuait son genre de vie ordinaire. Il s'était fait faire, au milieu de son palais, une cellule dans laquelle il se renfermait comme un solitaire. Les honneurs et les richesses dont il était environné ne l'empêchaient point de pratiquer l'humilité et la pauvreté. Lorsque l'avent fut venu, il voulut le passer dans la retraite pour se préparer à la célébration de la fête de Noël ; en même temps il confia le soin de l'Église à trois cardinaux. Une telle conduite parut déplacée dans un pape. Les murmures éclatèrent encore plus qu'auparavant. Pierre sentit aussi renouveler ses scrupules, quand il réfléchit qu'un pasteur est obligé de remplir par lui-même les devoirs de sa charge. Il se mit donc à délibérer sur le moyen de donner sa démission, afin de se délivrer des peines de conscience qui troublaient son repos, de se décharger d'un poids dont la pesanteur devenait de jour en jour plus accablante, et de suivre uniquement son inclination pour la solitude. Il consulta sur ce sujet plusieurs



habiles canonistes, entre autres le cardinal Benoît Cajetan, qui tous assurèrent qu'un pape avait le droit d'abdiquer.

Le bruit de sa prochaine abdication s'étant répandu, plusieurs personnes mirent tout en usage pour l'en détourner; mais rien ne put le faire renoncer à la résolution qu'il avait prise. Quelques jours après, il se tint un consistoire à Naples. Le roi y assista avec d'autres personnes qualifiées. Là, en présence de l'assemblée, Célestin fit l'acte solennel de son abdication; il quitta ensuite les marques de sa dignité, reprit son nom et son habit de religieux, puis, se prosternant aux pieds de ceux qui composaient le consistoire, il demanda pardon des fautes qu'il avait commises, et pria les cardinaux de les réparer en faisant le meilleur choix qu'il leur serait possible pour remplir la chaire de saint Pierre. Il n'avait siégé que quatre mois. La gaieté que l'on remarqua sur son visage lorsqu'il vit accepter son abdication prouva, encore plus que ses paroles, que l'humilité seule lui avait inspiré la démarche qu'il venait de faire. Le cardinal Benoît Cajetan, homme fort versé dans le droit civil et canonique, fut élu en sa place, et couronné à Rome, le 16 janvier de l'année suivante, sous le nom de Boniface VIII.

Un événement aussi extraordinaire donna lieu à diverses réflexions, chacun envisageant les choses sous le point de ses opinions.

C'est ce que l'on voit en lisant les ouvrages de ces hommes célèbres qui, dans le même siècle, rétablissaient à Florence le goût de la belle littérature. Dante ne trouve que pusillanimité dans l'abdication de Célestin; mais il a été relevé avec force par un de ses compatriotes. C'est Pétrarque, qui s'exprime ainsi : « Cette action (l'abdication du pape Cé« lestin) suppose une grandeur d'âme toute divine, qui ne peut se ren« contrer que dans un homme parfaitement convaincu du néant de « toutes les dignités du monde. Le mépris des honneurs vient d'un « courage héroïque, et non de pusillanimité. Au contraire, le désir des « honneurs ne procède que d'une âme qui n'a pas la force de s'élever « au-dessus d'elle-même. » Saint Célestin partit secrètement pour aller à Morroni se renfermer dans son monastère du Saint-Esprit. Il espérait y passer tranquillement le reste de sa vie; mais Dieu en ordonna autrement.

Quelques actes de sévérité, que les circonstances rendaient peut-être nécessaires, firent beaucoup d'ennemis à Boniface. On publiait même qu'il n'avait suivi que les mouvements de son ambition, et qu'il avait employé la ruse pour supplanter Célestin; d'autres disaient qu'il n'avait pu monter sur le trône pontifical, attendu qu'un pape ne pouvait abdiquer.



Ces discours alarmèrent Boniface ; mais ses craintes augmentèrent encore quand il apprit qu'on s'empressait de toutes parts d'aller voir Célestin à Morroni. Apprébendant les suites de ce concours, il pria le roi de Naples de lui envoyer le saint à Rome, pour empêcher, disait-il, qu'il ne s'élevât des troubles dans l'Église. Célestin n'eût pas été plutôt instruit de ce qui se passait, qu'il prit la fuite. Il s'embarqua ensuite pour passer la mer Adriatique ; mais un vent contraire l'obligea de relâcher au port de Vieste, dans la Capitanate. Le gouverneur l'arrêta, conformément aux ordres du roi de Naples, et le conduisit à Boniface, qui, pour lors, était à Anagni.

Boniface le retint quelque temps dans son palais. Il eut avec lui plusieurs conférences, pour tâcher de découvrir ce qu'il pensait de ceux qui regardaient son abdication comme nulle et invalide. Le saint déclara ingénument que, loin de se repentir de la démarche qu'il avait faite, il était prêt à la ratifier de nouveau. Plusieurs furent d'avis qu'il fallait, sur cette déclaration, le mettre en liberté, et le renvoyer dans son monastère ; mais Boniface, sous prétexte de prévenir les malheurs d'un schisme, le fit garder étroitement par des soldats dans la citadelle de Fumone, à neuf milles d'Anagni.

On lit, dans les auteurs de la vie de saint Célestin, qu'il souffrit dans la prison d'indignes traitements, sans toutefois laisser échapper aucune plainte ; qu'au contraire, il chargea deux cardinaux qui le visitèrent de dire à Boniface qu'il était content de son état, et qu'il n'en désirait point d'autre. Souvent il répétait les paroles suivantes avec une merveilleuse tranquillité : « Je ne souhaitais rien au monde qu'une cellule, et cette « cellule, on me l'a donnée. » Il chantait presque sans interruption les louanges de Dieu, avec deux de ses moines qui lui tenaient compagnie.

Le jour de la Pentecôte de l'année 1296, après avoir entendu la messe avec beaucoup de ferveur, il dit à ses gardes qu'il mourrait avant la fin de la semaine. Il fut pris aussitôt de la fièvre, et reçut l'extrême-onction. Malgré la grande faiblesse où il se trouvait, il ne voulut point permettre qu'on couvrît seulement de paille les planches sur lesquelles il couchait. Plus il approchait de sa dernière heure, plus il semblait redoubler sa ferveur. Enfin, le samedi de la même semaine, qui était le 19 mai, il rendit tranquillement l'esprit, en achevant ce verset du dernier psaume de laudes : *Que tout ce qui respire loue le Seigneur.* Il était âgé de soixante-quinze ans. Il n'avait rien diminué de ses austérités pendant son emprisonnement. Le pape, accompagné de tous les cardinaux, fit pour lui un service solennel dans l'église de Saint-Pierre.

Son corps, qui avait été enterré à Ferentino, fut transporté ensuite à Aquila. Il est encore dans l'église des Célestins, près de cette ville. On rapporte plusieurs miracles authentiques du serviteur de Dieu, qui fut canonisé, en 1313, par Clément V.

Réflexions.

L'esprit de retraite et de recueillement est essentiel au christianisme. Cela n'empêche pas que quelques âmes n'aient une vocation spéciale pour aller servir Dieu dans une entière solitude.

Les personnes qui ont passé par les charges publiques ont quelquefois des motifs particuliers de vivre dans la retraite. Quand elles se voient en liberté, il leur est permis de renoncer au monde, pour mettre ordre aux affaires de leur conscience, et pour se préparer à l'éternité.

SAINT DUNSTAN,

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY.

Saint Dunstan, issu d'une famille illustre, naquit à Glastenbury. Il eut pour maîtres dans les sciences des moines irlandais qui avaient beaucoup de réputation, et qui s'étaient établis dans le lieu de sa naissance. La ville de Glastenbury se trouvait alors, par suite des ravages de la guerre, dans un état complet de désolation.

Dunstan se distingua de tous ses compagnons d'étude par la rapidité de ses progrès. Athelme son oncle, archevêque de Cantorbéry, avec lequel il vécut quelque temps, le mena à la cour avec lui, et le fit connaître au roi Athelstan. Ce prince, qui aimait la vertu et qui protégeait les talents, conçut pour lui une grande estime, le retint auprès de sa personne, et lui donna plus de marques de bienveillance qu'à tous ceux qui l'approchaient; mais l'envie, qui ne peut souffrir les distinctions du mérite, chercha les moyens de le mettre mal dans l'esprit du roi, et elle vint à bout d'y réussir. Dunstan comprit alors, mieux que jamais, combien peu l'on doit compter sur la faveur des grands. Il avait reçu dans sa jeunesse la tonsure et les ordres mineurs; toujours il avait vécu d'une manière conforme à l'Évangile, et quoiqu'il eût pratiqué toutes les vertus chrétiennes, il s'était spécialement rendu recommandable par son humilité, sa modestie et la pureté de ses mœurs. Lorsqu'il eut quitté la cour,



il prit l'habit monastique, de l'avis d'Elphége, un de ses oncles, évêque de Winchester, qui peu de temps après l'éleva au sacerdoce. S'étant affermi dans la connaissance et la pratique des devoirs de sa profession, il fut envoyé à Glastenbury pour en desservir l'église. Il s'y bâtit une petite cellule et un oratoire attenant à la muraille de la grande église, dédiée sous l'invocation de la mère de Dieu. Dans cet ermitage, il joignait le jeûne à la prière. Il avait aussi des heures marquées pour le travail des mains; par là il se proposait d'éviter l'oisiveté, et de s'entretenir dans l'esprit de pénitence. Son travail consistait à faire des croix, des vases, des encensoirs, et autres choses destinées au culte divin; d'autres fois il s'occupait à peindre ou à copier des manuscrits.

Le roi Athelstan étant mort en 900, après avoir régné seize ans avec gloire, Edmond son frère monta sur le trône. Comme ce prince allait souvent par dévotion à l'église de Glastenbury, qui n'était qu'à neuf milles de son palais de Chedder, il eut occasion de connaître par lui-même la sainteté de Dunstan. Il crut devoir lui confier la direction du monastère. Dunstan fut le dix-neuvième abbé de Glastenbury, à compter de saint Brithwaldt, le premier Anglais qui avait eu la même dignité deux cent soixante-dix ans auparavant. Edmond ayant été massacré après un règne de six ans et demi, on enterra son corps à Glastenbury. Ses fils Edwi et Edgar étant trop jeunes pour gouverner, on plaça sur le trône Edred leur oncle. Ce prince religieux se conduisit toujours par les conseils de saint Dunstan. Il mourut en 955, et la couronne retourna à Edwi, dont les mœurs étaient fort déréglées. En voici un exemple : le jour de son sacre, il quitta brusquement la table où était rassemblée toute la noblesse, pour aller se livrer à d'infâmes plaisirs. Saint Dunstan le suivit, et lui représenta avec une généreuse liberté ce qu'il devait à Dieu et aux hommes. L'exil fut la récompense de son zèle. Edwi persécuta les moines de son royaume, et ruina toutes les abbayes qui avaient échappé aux déprédations des Danois; il n'épargna que celles de Glastenbury et d'Abbington.

Saint Dunstan, exilé, se retira en Flandre, où il passa un an. Il y répandit de toutes parts la bonne odeur de Jésus-Christ, par l'exemple de ses vertus et par la force de ses discours.

Cependant les Merciens et les peuples du nord de l'Angleterre, accablés sous la pesanteur du joug qu'ils portaient, ôtèrent la couronne à Edwi, pour la mettre sur la tête d'Edgar son frère. Le nouveau roi rappela saint Dunstan, et lui donna une place distinguée parmi ceux qui composaient son conseil. En 967, il le nomma évêque de Worcester. La

cérémonie de son sacre fut faite par saint Odon, archevêque de Cantorbéry.

Saint Odon étant mort en 961, Dunstan fut élu pour lui succéder. Le pape Jean XII, qui l'estimait singulièrement, le fit légat du saint-siége. Revêtu de cette autorité, Dunstan ne pensa plus qu'à rétablir partout la discipline ecclésiastique, qui avait beaucoup souffert des incursions des Danois et des troubles occasionnés par la tyrannie d'Edwi. Il avait la consolation de se voir puissamment protégé par le roi Edgar. Il recevait aussi de grands secours de deux de ses disciples, saint Éthelwold, évêque de Winchester, et saint Oswald, évêque de Worcester et archevêque d'York. Les trois prélats commencèrent par la réformation des monastères; et, afin d'entretenir partout l'uniformité de la discipline, saint Dunstan publia *la Concorde des règles*, qui était un recueil des anciennes constitutions monastiques combinées avec celles de l'ordre de saint Benoît. La réformation des moines fut suivie de celle des clercs. Le saint fit aussi, pour l'usage de ces derniers, de sages règlements connus sous le titre de *Canons publiés sous le roi Edgar*. Quelques clercs étaient tombés, par le malheur du temps, dans plusieurs désordres; ils avaient même osé se marier, contre la disposition des anciens canons. Le saint les chassa des églises et des monastères dont ils s'étaient emparés, et mit en leur place des religieux fervents. C'était une espèce de restitution que l'on faisait à ceux-ci, puisque avant les guerres des Danois, ils avaient été en possession des églises et des monastères dont il s'agissait.

L'archevêque de Cantorbéry montra aussi beaucoup de zèle contre les laïques violateurs de la discipline ecclésiastique. Il n'y avait point de considération qui pût le faire dévier, lorsqu'il s'agissait de maintenir le bon ordre. Les pécheurs scandaleux surtout, de quelque rang qu'ils fussent, redoutaient sa fermeté, et étaient obligés de se soumettre aux règles de la pénitence canonique.

Edgar étant mort dans la seizième année de son règne et la trente-deuxième de son âge, Édouard, son fils aîné, lui succéda. Ce prince avait beaucoup de piété, et donnait de grandes espérances; mais il périt bientôt par la trahison d'Elfrid sa belle-mère. C'est lui que l'on appelle Édouard *le martyr*. Sa mort tragique causa une vive douleur à saint Dunstan, et lorsqu'il couronna son jeune frère en 979, il lui prédit tous les malheurs qui devaient arriver sous son règne.

Saint Dunstan faisait souvent la visite des différentes églises du royaume; partout il prêchait et instruisait les fidèles. Ses discours étaient si tou-



chants et si persuasifs, que les cœurs les plus insensibles ne pouvaient s'empêcher de se rendre. Ses revenus étaient employés au soulagement des pauvres. Il conciliait les différends, réfutait les erreurs, et s'appliquait continuellement à extirper les vices et à corriger les abus. Malgré les soins qu'il était obligé de donner à son diocèse, aux églises du royaume, et souvent aux affaires de l'Etat, il trouvait encore du temps pour vaquer aux exercices de piété; il consacrait à la prière une bonne partie de la nuit. Quelquefois il se retirait à Glastenbury, afin de converser avec Dieu plus librement. Étant à Cantorbéry, il visitait, dans la saison même la plus rigoureuse, l'église de Saint-Augustin, située hors les murs, et celle de la mère de Dieu, qui était attenante.

Ce fut dans cette ville qu'il tomba malade. Il se prépara à sa dernière heure par un redoublement de ferveur dans tous ses exercices. Le jour de l'Ascension, il prêcha trois fois sur la fête, pour exhorter les fidèles à suivre leur chef en esprit et par la vivacité de leurs désirs. Pendant qu'il parlait, son visage paraissait tout rayonnant de gloire. A la fin de son troisième discours, il se recommanda aux prières de son auditoire, et dit à son troupeau qu'il ne tarderait pas à être séparé de lui. A ces dernières paroles, tout le monde fondit en larmes. Après-midi, le saint retourna à l'église, et indiqua le lieu où il voulait être enterré; il se mit ensuite au lit; puis, ayant reçu le saint viatique le samedi suivant, il passa de cette vie à l'immortalité bienheureuse. Sa mort arriva le 19 mai 988. Il vécut soixante-quatre ans, et gouverna dix-sept ans l'église de Cantorbéry. Son corps fut enterré dans la cathédrale, à l'endroit qu'il avait lui-même marqué.

SAINT BERNARDIN DE SIENNE,

RELIGIEUX DE SAINT-FRANÇOIS.

20 MAI.

Ce digne disciple de saint François fut suscité de Dieu pour prêcher l'Évangile aux hommes, et pour leur inspirer cette douceur et cette humilité dont toute sa conduite portait l'empreinte.

Il naquit à Massa en 1380. Il était de la famille des Albizeschi, une des plus illustres de la république de Sienne. La mort lui enleva sa mère lorsqu'il n'avait encore que trois ans. Son père, qui était premier ma-

gistrat de la ville de Massa, mourut aussi avant qu'il eût atteint sa septième année.

Le soin de son éducation fut confié à une de ses tantes nommée Diane. C'était une femme vertueuse, qui lui inspira une tendre piété envers Dieu, et une dévotion particulière pour la sainte Vierge. Le jeune Bernardin était modeste, doux, humble, pieux; il faisait ses délices de la prière et de la visite des églises. Comme il était doué d'une mémoire admirable, il répétait à ses compagnons les discours de piété qu'il avait entendus, et cela avec autant de fidélité que de grâce. Dès ses premières années, il montrait une grande compassion pour les pauvres. En voici un trait :

Un jour, sa tante renvoya un pauvre sans lui rien donner, parce qu'il n'y avait qu'un pain dans la maison pour le dîner de toute la famille. Bernardin en fut sensiblement touché, et dit à sa tante : « Pour l'amour de « Dieu, donnons quelque chose à ce pauvre homme, autrement je ne « pourrai ni dîner, ni souper du jour; j'aime mieux me passer de dîner « que ce pauvre. »

A l'âge de onze ans, sa famille l'envoya à Sienne, et le mit sous la conduite des plus habiles maîtres. Ceux-ci ne se lassaient point d'admirer la pénétration et la beauté de son esprit, rehaussé encore par sa docilité et sa modestie.

Son amour pour la pureté était extraordinaire. S'il lui arrivait d'entendre un mot qui blessât le moins du monde cette vertu, il témoignait hautement la peine qu'il en ressentait. Quoiqu'il fût naturellement poli, complaisant et respectueux envers tout le monde, il n'était plus maître de lui-même dès qu'un discours peu convenable frappait ses oreilles. Un homme de qualité ayant prononcé devant lui une parole libre, il l'en reprit très-sévèrement. Cette réprimande frappa si vivement le coupable, qu'il prit dès lors la résolution de se corriger, et depuis il veilla si bien sur sa langue, que durant tout le reste de sa vie il ne retomba plus dans la même faute. Ayant entendu prêcher Bernardin, plusieurs années après, il ne put arrêter le cours de ses larmes, tant fut vive l'impression qui se fit sur son âme.

Lorsque Bernardin eut fini son cours de philosophie, il s'appliqua à l'étude du droit civil et canonique; il se mit ensuite à étudier l'Écriture sainte avec beaucoup d'ardeur. Les autres sciences lui devinrent insipides, et il ne se sentit plus de goût que pour celles qui pouvaient le faire croître dans l'amour de Dieu et dans la connaissance de ses devoirs.

A l'âge de dix-sept ans, il entra dans la confrérie de Notre-Dame, établie dans l'hôpital de la Scala, pour le service des malades.



En 1400, quatre ans après son entrée dans cet hôpital, la peste, qui déjà avait désolé une grande partie de l'Italie, attaqua la ville de Sienne. Tous ceux qui distribuaient aux pestiférés les secours spirituels et corporels furent emportés en fort peu de temps. Bernardin ne perdit point courage; il engagea douze personnes à se réunir à lui pour servir les malades. Ces généreux chrétiens, oubliant le soin de leur propre vie, affrontèrent toutes les horreurs du fléau. Leur héroïsme obtint bientôt sa récompense: Dieu les préserva de la contagion, et la ville de Sienne vit l'affreuse épidémie s'éloigner de ses murs.

Bernardin, épuisé de fatigues, retourna dans sa famille; il y vécut quelques mois, édifiant tous ceux qui l'approchaient par sa piété fervente et son inépuisable charité. Mais la mort ayant brisé les derniers liens de famille qui l'attachaient au monde, en lui enlevant la tendre parente dont nous avons parlé, il songea à embrasser tout à fait la vie religieuse. Il redoubla de prières et de jeûnes, afin de connaître la volonté de Dieu. Éclairé enfin complétement sur sa vocation, il alla prendre l'habit chez les franciscains de l'étroite observance. Il préféra le couvent de Colombière, parce qu'il était situé dans un lieu solitaire à quelques milles de Sienne. Le temps de son noviciat expiré, il fit sa profession le 8 septembre 1404, anniversaire de sa naissance, et jour auquel on célèbre la fête de la Nativité de la sainte Vierge; c'était celui qu'il avait choisi pour les principales actions de sa vie : pour prendre l'habit, pour dire sa première messe et prêcher son premier sermon. En agissant de la sorte, il ne se conduisait point par un esprit de singularité, il ne cherchait qu'à satisfaire la tendre dévotion qu'il avait pour la mère de Dieu.

C'était à l'école du Sauveur qu'il étudiait nuit et jour l'humilité et les autres vertus chrétiennes. Souvent il était prosterné devant un crucifix. Un jour, il lui sembla entendre Jésus-Christ qui lui parlait ainsi : « Mon « fils, vous me voyez attaché à la croix; si vous m'aimez et si vous voulez « m'imiter, clouez-vous aussi à votre croix, et me suivez; par là vous « serez sûr de me trouver. » Ce fut aussi aux pieds de Jésus crucifié qu'il puisa son zèle ardent pour le salut des âmes.

Comme depuis longtemps il se préparait dans la retraite au ministère de la prédication, ses supérieurs lui ordonnèrent de faire valoir le talent qu'il avait reçu de Dieu. Durant l'espace de quatorze ans, les travaux de son zèle furent renfermés dans le pays de sa naissance. Mais l'éclat de sa vertu trahit enfin son humilité, et il parut dans l'Eglise comme un astre brillant. On ne l'entendait jamais prêcher sans éprouver les plus vifs sentiments de religion. Les pécheurs retournaient chez eux remplis de

componction, fondant en larmes, et fortement résolus à quitter leurs désordres. La parole de Dieu était dans sa bouche comme un glaive tranchant, et comme un feu qui consume ce qu'il y a de plus dur et de plus capable de résistance.

Bernardin s'appliquait surtout à inspirer l'amour de Jésus-Christ et le mépris du monde. Il désirait avoir une trompette dont le son pût pénétrer jusqu'aux extrémités du monde, afin de faire retentir aux oreilles de tous les hommes cet important oracle du Saint-Esprit : *Enfants des hommes, jusqu'à quand aurez-vous le cœur endurci? Pourquoi aimez-vous la vanité et cherchez-vous le mensonge? O enfants! jusqu'à quand aimerez-vous l'enfance?* Sans cesse il faisait entendre le tonnerre de sa voix, afin de réveiller ces hommes charnels qui rampent sur la terre, de les porter à aimer Jésus-Christ. Souvent, à la fin de ses sermons, il montrait au peuple ce nom sacré écrit en lettres d'or sur un petit tableau. Il invitait ses auditeurs à se mettre à genoux et à se réunir à lui, pour adorer et louer le Rédempteur des hommes.



Quelques personnes mal intentionnées prirent de là occasion de s'élever contre lui, et donnèrent une interprétation maligne à certains termes dont il avait coutume de se servir. Elles le peignirent même sous des couleurs noires au pape Martin V. Le souverain pontife envoya chercher Bernardin, et lui interdit la prédication. L'humble religieux se soumit, sans chercher à faire son apologie. Le pape revint bientôt des impressions fâcheuses qu'on lui avait inspirées contre le serviteur de Dieu. Après avoir examiné mûrement sa conduite et sa doctrine, il reconnut son innocence, le combla d'éloges, et lui permit de prêcher partout où il voudrait; il le pressa même, en 1427, d'accepter l'évêché de Sienne; mais le saint trouva moyen de refuser cette dignité; il refusa encore, quelques années après, les évêchés de Ferrare et d'Urbin, qui lui furent offerts par le pape Eugène IV.

La première fois qu'il prêcha à Milan, le duc Philippe-Marie Visconti se laissa prévenir contre lui, à l'occasion de certaines choses qu'il avait dites dans ses sermons; il le menaça même de la mort, dans le cas où il oserait dans la suite tenir le même langage. Bernardin déclara généreusement que ce serait pour lui un grand bonheur de mourir pour la vérité. Le duc, pour l'éprouver, ou plutôt pour le surprendre, lui envoya une bourse de cent ducats, en lui faisant dire qu'il voulait, par ce présent, mettre en état de fournir plus abondamment aux besoins des pauvres. Le saint la refusa par deux fois différentes. Une troisième personne étant venue la lui apporter, il la mena avec lui dans les prisons, et donna en



sa présence les ducats pour obtenir la délivrance de ceux qui y étaient détenus pour dettes. Un tel désintéressement dissipa tous les préjugés du duc; il conçut pour le serviteur de Dieu une estime et une vénération singulière.

Bernardin prêcha dans la plupart des villes d'Italie. On ne parlait de tous côtés que du fruit merveilleux de ses sermons. Les plus grands pécheurs se convertissaient; les biens mal acquis étaient restitués, et les injures réparées; la vertu prenait la place du vice, et la piété faisait chaque jour de nouveaux progrès.

Les ravages causés par les factions des Guelfes et des Gibelins donnèrent souvent de l'exercice à son zèle. Ayant appris que des troubles régnaient à Pérouse, il se hâta d'aller dans cette ville. En y entrant, il dit aux habitants : « Dieu, que vous offensez grièvement par vos divisions, « m'envoie vers vous comme son ange, pour annoncer *la paix aux « hommes de bonne volonté sur la terre.* » Il prêcha quatre discours sur la nécessité d'une réconciliation générale. A la fin du dernier, il s'écria : « Que tous ceux qui ont des sentiments de paix viennent se ranger à « ma droite ! » Il ne resta à sa gauche qu'un jeune gentilhomme qui murmurait tout bas. Le saint lui fit une sévère réprimande, et lui prédit qu'il périrait malheureusement. La prédiction ne tarda pas à s'accomplir.

L'empereur Sigismond avait pour lui une grande vénération; il voulut qu'il le suivît à Rome, et qu'il assistât à la cérémonie de son couronnement, qui se fit en 1433. Bernardin revint ensuite à Sienne. Il y employa quelque temps à revoir ses ouvrages, et à y mettre la dernière main. Les ouvrages de saint Bernardin sont des Traités de piété, qui ont pour sujets principaux l'amour de Dieu, l'imitation de Jésus-Christ, la prière. Plusieurs éditions en ont été faites pour l'édification des fidèles.

Au milieu des applaudissements et des honneurs qu'il recevait de toutes parts, il conserva toujours la plus profonde humilité. On voyait par sa conduite l'estime qu'il faisait de cette vertu. Un religieux de son ordre lui demandant un jour ce qu'il fallait faire pour arriver à la perfection, au lieu de lui répondre, il se jeta à ses pieds. Il montrait par là qu'il aimait sincèrement l'humilité, et que cette vertu élève l'âme et l'unit à Dieu; mais le soin qu'il prenait de se cacher aux hommes n'empêchait pas que sa sainteté n'éclatât au dehors. Il fut honoré du don de prophétie et de celui des miracles.

On l'élut, en 1438, vicaire général de son ordre. Il établit une réforme rigoureuse parmi les franciscains de l'étroite observance d'Italie. Cinq ans après, il demanda à être déchargé de sa dignité. Il continua à prêcher



dans la Romagne, à Ferrare et dans la Lombardie. Il revint à Sienne en 1444. A la fin de l'hiver de la même année, il se rendit à Massa, où il fit un discours fort pathétique sur l'union et la charité chrétienne. Les symptômes d'une fièvre maligne ne purent arrêter la vivacité de son zèle. Enfin il ne put résister à la violence du mal, et il fut obligé de se mettre au lit en arrivant à Aquila dans l'Abruzze. Il y mourut, après avoir reçu les sacrements de l'Église, le 20 mai 1444, dans la soixante-quatrième année de son âge. Le pape Nicolas V le canonisa en 1450. Son corps, renfermé dans une double châsse, dont l'une est d'argent et l'autre de cristal, se garde chez les franciscains d'Aquila.

Réflexions.

Les prédicateurs de l'Évangile remplis de l'esprit de Dieu, comme saint Bernardin de Sienne, sont envoyés tels que des anges parmi les peuples qu'ils instruisent; le Seigneur se plaît à opérer par eux des miracles de grâce, qui touchent et convertissent les âmes les plus endurcies dans le crime; écoutons avec foi la parole sainte, elle aura sur nous les effets du salut.

LE BIENHEUREUX IVES,

ÉVÊQUE DE CHARTRES.

L'ordre des chanoines réguliers de Saint-Augustin donna une brillante lumière à l'Église, dans la personne de ce pieux et savant évêque, un des plus beaux ornements du onzième siècle. Il naquit dans le Beauvoisis, d'une famille illustre. L'étude des belles-lettres et de la philosophie étendit encore les rares dispositions dont il était doué; mais comme il étudiait en chrétien, il savait vaquer en même temps à la prière et à la méditation. La pratique du silence, du recueillement, de l'humilité et de l'abstinence, lui devint de bonne heure familière. Attentif à marcher sans cesse en la présence de Dieu, il ne pensait, ne voulait et ne faisait rien que pour sa gloire. Ses délassements même étaient des actes de religion. Il continua cette manière de vivre dans l'abbaye du Bec, où il alla étudier la théologie sous le célèbre Lanfranc.

Gui, évêque de Beauvais, ayant fondé près de cette ville, en 1078, un monastère de chanoines réguliers sous l'invocation de saint Quentin, Ives



s'y retira pour y prendre l'habit; il y donna en même temps une partie de son patrimoine. Son mérite le fit choisir pour enseigner la théologie et pour expliquer l'Écriture sainte. Quelque temps après il fut élu supérieur, et gouverna quatorze ans la communauté, sous le titre de *prévôt* ou d'*abbé*.

Dans son enseignement, il recommandait surtout à ses disciples l'amour et la pratique de la prière. Souvent il leur répétait la grande maxime qui doit être gravée dans l'esprit de tous les hommes d'étude, et que le pieux Richard de Saint-Victor a exprimée ainsi : « On acquiert « moins par les livres que par l'esprit de prière et de componction cette « science divine qui opère la sanctification des âmes. »

Les chanoines réguliers de Saint-Augustin menaient alors une vie fort austère, ne mangeant jamais de viande ni de poisson. Ils gardaient un silence perpétuel, et si quelquefois ils le rompaient, c'était uniquement pour remplir les devoirs de la charité. Ils donnaient à la prière une grande partie de leur temps; le reste était consacré à l'étude de l'Écriture sainte et à l'instruction des peuples. Soumis aux évêques diocésains, leur obéissance en ce point était proposée partout pour modèle.

Le monastère de Saint-Quentin devint fort célèbre sous le gouvernement du bienheureux Ives, par la discipline, la piété et la science qui y florissaient. Un grand nombre d'évêques et de princes prièrent le saint prévôt de leur envoyer quelques-uns de ses chanoines, ce qui fut accordé. Dans leur mission, ces hommes pieux réformèrent d'anciens chapitres et en fondèrent de nouveaux.

Geoffroi, évêque de Chartres, ayant été déposé par Urbain II en 1091, le clergé et le peuple, qui connaissaient le mérite du prévôt de Saint-Quentin, le demandèrent pour pasteur. L'élection fut confirmée par le pape, et le roi Philippe donna à Ives le bâton pastoral en signe d'investiture. Le nouvel évêque alla se faire sacrer à Rome à cause des difficultés que lui suscita Richer de Sens, son métropolitain. Le pape le renvoya en France, et prit des mesures pour empêcher le rétablissement de Geoffroi, que Richer sollicitait.

Peu de temps après, le roi Philippe, voulant épouser Bertrade, troisième femme de Foulques, comte d'Anjou, résolut de renvoyer la reine Berthe, quoiqu'il eût eu d'elle deux enfants. Il consulta sur ce sujet plusieurs évêques, et Ives fut invité à la conférence où l'on devait chercher les moyens de faire passer ce mariage pour légitime. Ives mit tout en œuvre pour détourner le prince de l'exécution d'un projet si scandaleux. Toutes ses représentations étant inutiles, il persista généreu-



sement à condamner le mariage, et refusa d'y assister, de peur de paraître l'approuver par sa présence. Philippe, indigné, fit piller les terres de l'église de Chartres, et ordonna que le saint évêque fût renfermé dans une prison; mais il lui rendit ensuite la liberté, sur les remontrances qui lui furent faites par le pape et plusieurs évêques de France.

Pendant que l'évêque de Chartres était en prison, il retint dans le devoir les principaux seigneurs de son diocèse, qui voulaient prendre les armes contre le roi. Il cacha pendant longtemps les lettres qu'Urbain II avait écrites contre le mariage scandaleux du prince, de peur que les mécontents ne prissent de là occasion de se révolter et de déclarer la guerre à leur souverain. Ce fut par le même motif qu'il empêcha la publication de l'anathème prononcé par le pape contre le roi Philippe; mais Richard, légat du saint-siége, ayant indiqué un concile à Beaugency, en 1104, il y assista avec joie, parce qu'il ne se tenait que pour l'absolution du roi.

Philippe mourut l'année suivante; il eut pour successeur Louis, son fils. On se hâta de le sacrer à Orléans, afin de prévenir les séditions que l'on craignait. Ce fut Daimbert, archevêque de Sens, qui fit la cérémonie de son sacre. L'archevêque de Reims s'étant plaint qu'on avait empiété sur ses droits, Ives écrivit à ce sujet une lettre circulaire pour montrer qu'on ne pouvait attaquer le sacre du roi Louis ni par la raison, ni par la coutume, ni par la loi.

Le saint évêque de Chartres mourut le 23 décembre 1115, après vingt-trois ans d'épiscopat. En 1570, le pape Pie V permit à tous les chanoines réguliers de dire un office en son honneur le 20 de mai. Il est nommé en ce jour dans le martyrologe de cet ordre, approuvé par Benoît XIV. On fait sa fête dans le diocèse de Chartres, et l'on garde, dans le trésor de la cathédrale, une grande châsse qui renferme ses reliques, et que l'on expose à la vénération publique.

SAINT FÉLIX DE CANTALICE,

CAPUCIN.

21 MAI.

Saint Félix naquit en 1513, à Cantalice, près de Citta-Ducale, dans les

Etats Romains. Ses parents étaient pauvres, mais remplis de vertu. Il garda les troupeaux pendant ses premières années. Lorsqu'il fut assez robuste pour s'appliquer à des travaux plus pénibles, il se mit au service d'un gentilhomme du pays, qui faisait valoir ses terres. L'esprit de pénitence dont il était sans cesse animé rendait toutes ses actions méritoires et dignes de Dieu. Sa vie ressemblait plutôt à celle d'un ermite qu'à celle d'un laboureur. Il consacrait à la prière une grande partie de la nuit. Quoique son genre de vie fût très-dur par lui-même, il pratiquait encore de fréquentes abstinences et des jeûnes rigoureux. Chaque jour, il entendait la messe, de manière, toutefois, que sa dévotion ne prenait rien sur son travail.

Tandis qu'il gardait les troupeaux, il aimait à se retirer dans des lieux écartés. Souvent il priait plusieurs heures au pied d'un arbre sur l'écorce duquel il avait taillé une croix. Tant que la faiblesse de l'âge l'empêcha de faire de longues réflexions, toutes ses prières consistèrent à réciter avec ferveur l'oraison dominicale, la salutation angélique, le symbole des apôtres, la doxologie de la Sainte-Trinité. On remarquait, en le voyant dans les champs, que le recueillement de son âme était continuel. Peu à peu, il contracta l'habitude de méditer pendant son travail.

L'exemple de saint Félix prouve qu'il ne faut pas, pour méditer, avoir un génie sublime et orné de rares connaissances; tout homme en est capable, parce que tout homme est capable de connaître et d'aimer Dieu. Il n'y a personne qui ne puisse désirer sans cesse de s'attacher au Seigneur, et de glorifier toujours son saint nom; qui ne puisse gémir sur ses infidélités, reconnaître sa faiblesse et implorer le secours de la divine miséricorde : or, c'est à cela que se réduit la méditation; mais on ne peut la bien faire, à moins que l'on n'y apporte une profonde humilité et une grande simplicité de cœur. Les hommes enflés d'une vaine science y sont peu propres. On a souvent vu, même dans l'état religieux, des génies du premier ordre qui n'avaient pas le don de méditer, tandis que des esprits simples, sans science et sans lettres, s'élevaient continuellement à Dieu sur les ailes de la plus sublime contemplation.

A une humilité profonde, saint Félix joignait un fonds inaltérable de gaieté, de douceur et de charité pour le prochain. Il parlait peu, fuyait la compagnie de ceux dont la conduite ne paraissait point édifiante, ne marquait aucune impatience, et, dans sa dure condition, ne faisait jamais entendre la moindre plainte. Quand quelqu'un l'insultait, il avait coutume de lui répondre : « Dieu veuille faire de vous un saint! » C'était ainsi qu'il trouvait le moyen de tourner tout à sa sanctification.



Dieu, qui voulait le conduire encore à un plus haut degré de perfection, lui inspira le désir d'entrer dans un ordre religieux spécialement dévoué à la mortification. Deux incidents, ménagés par la Providence, achevèrent de le déterminer. Un jour qu'il labourait, les bœufs qu'il conduisait eurent peur, se jetèrent de côté, et lui firent passer la charrue sur le corps, sans toutefois qu'il reçût aucune blessure. Il remercia Dieu de l'avoir préservé, et se sentit enflammé d'un nouveau désir de ne plus vivre que pour lui. Peu de temps après, il entendit lire les vies des Pères du désert. Il fut vivement touché de cette lecture, et son zèle pour les austérités de la pénitence s'accrut encore : aussi prit-il alors la dernière résolution de se faire religieux.

Entre tous les ordres, il choisit celui des capucins. Il se rendit au couvent de Citta-Ducale, où il demanda à être reçu en qualité de frère convers. Le gardien, en lui donnant l'habit, lui montra un crucifix, puis, après lui avoir expliqué ce que le Sauveur avait souffert pour nous, il lui dit de quelle manière un religieux devait imiter ce divin modèle par une vie de renoncement et d'humiliations. Pendant son noviciat, qu'il fit à Anticoli, il parut déjà tout pénétré de l'esprit de son ordre, qui est un esprit de pauvreté, de pénitence et d'humilité. Souvent il se jetait aux pieds du maître des novices, pour le prier de doubler ses mortifications, et de le traiter avec plus de rigueur que les autres, qui étaient, à l'entendre, plus dociles que lui, et plus portés à la vertu. Par ce profond mépris de lui-même, il parvint bientôt à une éminente perfection, et tous ses frères le révéraient comme un saint. Il fit ses vœux en 1545.

Quatre ans après, ses supérieurs l'envoyèrent à Rome. On le chargea de la quête du couvent. Cet emploi, qui consiste à ramasser les aumônes des fidèles, demande un homme sage et d'une vertu reconnue, afin qu'il puisse se préserver de la dissipation et de l'esprit du monde, et faire un saint usage des occasions fréquentes qui se présentent de pratiquer l'humilité, la patience, la douceur, et beaucoup d'autres vertus. Félix avait coutume de marcher les yeux baissés, ce qui faisait que les objets extérieurs ne lui causaient aucune distraction. Il trouvait un plaisir incroyable à louer Dieu, à l'adorer, à le remercier, et il tâchait de faire entrer les autres dans les sentiments dont il était pénétré. Ses supérieurs, qui connaissaient sa piété et sa sagesse, lui permirent de distribuer aux pauvres une partie de sa quête. Cette permission s'accordait merveilleusement avec sa charité. On le voyait visiter les pauvres malades, et les servir avec la plus grande abnégation. Les pécheurs ne pouvaient entendre ses exhortations sans être attendris ; il avait surtout une onction





admirable lorsqu'il préparait quelque moribond à paraître devant Dieu. Saint Philippe de Néri s'entretint plusieurs fois avec lui, et il ne pouvait assez admirer l'éminente sainteté qui éclatait dans toute sa conduite.

Par une exacte vigilance sur lui-même, Félix conserva jusqu'à la mort une pureté inviolable. Il joignait à cette vigilance de grandes austérités corporelles. Toujours il marchait nu-pieds, et portait un rude cilice garni de pointes aiguës. Il passait en prière une grande partie des nuits, et ne dormait que deux ou trois heures; encore prenait-il ce peu de repos étant à genoux, et ayant la tête appuyée sur un paquet de branches; s'il se couchait, c'était sur des planches ou des sarments.

Il voyait Jésus-Christ dans la personne de ses supérieurs. A peine lui avaient-ils manifesté leur volonté par le moindre signe, qu'il obéissait avec la plus parfaite ponctualité. Il se regardait comme le dernier de la communauté, et se jugeait indigne d'être compté parmi les religieux. Par une suite de ce sentiment, il parlait peu en leur présence. S'il éprouvait quelque contradiction dans les choses indifférentes, il acquiesçait à ce que disaient les autres, et gardait le silence. Ennemi de toute singularité, il mettait tout en œuvre pour cacher les faveurs extraordinaires qu'il recevait de Dieu. Il employait divers prétextes pour déguiser ses mortifications; il s'excusait, par exemple, de ne point porter de sandales, en disant qu'il marchait ainsi avec plus de facilité. L'union de son âme avec Dieu était si intime, que souvent il n'apercevait point ceux qui se trouvaient autour de lui. Un frère lui ayant un jour demandé comment il pouvait s'entretenir dans un recueillement aussi parfait, il lui répondit : « Toutes les créatures servent à nous élever à Dieu, quand nous les regar« dons de bon œil. » On ne pourrait exprimer les ravissements extraordinaires dont il fut favorisé dans la prière. Pressé par l'amour divin, il composa des cantiques spirituels dans un style simple, mais plein d'une onction admirable. Jamais il ne les chantait qu'il ne fût dans une espèce d'extase, et tout absorbé en Dieu. Telle fut la vie qu'il mena pendant les quarante années qu'il exerça à Rome l'office de quêteur. Lorsqu'il fut parvenu à une grande vieillesse, le cardinal protecteur, qui avait pour lui autant d'affection que de respect, dit à ses supérieurs de le décharger du soin pénible de faire la quête; mais il demanda instamment à rester dans son emploi, de peur qu'une telle indulgence ne tarît à son égard la source des grâces célestes. Il savait que l'âme s'appesantit quand le corps est trop ménagé. A l'âge de soixante et douze ans, il prédit sa mort à plusieurs de ses frères. Durant sa dernière maladie, il fut consolé par une vision. Peu de temps après, il rendit tranquillement l'esprit, le



18 mai 1587. Plusieurs miracles opérés par son intercession ayant été juridiquement attestés, Urbain VIII le béatifia en 1625. Il fut canonisé par Clément XI, en 1712; mais la bulle de sa canonisation ne fut publiée qu'en 1724, par Benoît XIII. Son corps est dans l'église des capucins de Rome.

Réflexions.

Saint Félix, qui paraissait si petit aux yeux du monde, était véritablement grand aux yeux de Dieu. Si nous savions juger des choses d'après les règles de la foi, nous préférerions au sceptre le plus brillant la pauvreté d'un Lazare, qui supporte avec résignation et avec patience l'abandon général où il est réduit. En même temps que Dieu charge de ses malédictions les prétendues divinités de la terre, il écoute favorablement les moindres désirs d'un cœur brûlant d'amour pour lui.

Les personnes engagées dans le monde doivent, à l'exemple de saint Félix, rapporter à Dieu toutes leurs actions, et en faire comme autant de sacrifices à sa gloire; elles doivent conséquemment s'entretenir dans l'esprit de piété, et chercher un aliment continuel à leur ferveur dans les exercices réglés de religion. Il n'est pas rare de voir des hommes qui, sous le prétexte spécieux de satisfaire à ce qu'exigent leur état et leur rang, ne pensent jamais à Dieu, et se laissent entraîner par le tourbillon rapide des vanités mondaines. Une vie de dissipation et de plaisirs éteint dans l'âme le goût des choses célestes, lui inspire de l'indifférence, et quelquefois du mépris pour les saintes maximes de l'Évangile, la courbe vers la terre, et l'empêche de travailler à mortifier ses passions.

SAINT GODRICK, VULGAIREMENT SAINT GORRY,

ERMITE EN ANGLETERRE.

Godrick, né à Walpole dans le comté de Norfolk, était d'une famille pauvre et obscure. Dans sa jeunesse, il parcourut les villages en qualité de colporteur, afin de se procurer de quoi vivre. Le gain qu'il fit ayant augmenté peu à peu sa petite fortune, il se vit en état de fréquenter les villes et les foires; il s'embarqua même plusieurs fois pour aller trafiquer en Écosse.

Dans un de ses voyages, il prit terre à Lindisfarne. La vie édifiante des



moines qui habitaient cette île, le toucha vivement; il fut surtout très-frappé de ce qu'on lui rapporta des actions merveilleuses de saint Cuthbert. S'étant mis à genoux, il demanda à Dieu, avec beaucoup de larmes, la grâce d'imiter la ferveur de ce saint, et résolut dès lors de se détacher entièrement des choses de la terre. Il embrassa donc un nouveau genre de vie, et le commença par faire un pèlerinage à Jérusalem. En revenant de la Palestine, il prit sa route par Compostelle, où la dévotion attirait aussi quantité de pèlerins.

De retour dans sa patrie, un seigneur fort riche le choisit pour son intendant. Les domestiques de la maison s'abandonnant à plusieurs désordres, et commettant même des injustices criantes, il avertit son maître de tout ce qui se passait. Comme ses plaintes ne produisaient aucun effet, il forma la résolution de quitter sa place, pour ne pas participer aux fautes d'autrui.

Après deux pèlerinages, l'un en France et l'autre à Rome, il alla dans le nord de l'Angleterre, afin de mieux exécuter le dessein qu'il avait formé de se consacrer sans réserve au service de Dieu. Il se joignit à un saint homme nommé Godwin, qui avait passé un temps considérable dans le monastère de Durham, et qui était singulièrement versé dans la connaissance des voies intérieures de la perfection. Ils vécurent tous deux en anachorètes dans un désert situé au nord de Carlisle. Ils se servaient mutuellement, et louaient Dieu ensemble pendant les jours et les nuits. Deux ans après, Godwin fut appelé dans le ciel pour y recevoir la récompense de ses vertus.

Godrick, ayant perdu son compagnon, fit un second pèlerinage à Jérusalem. A son retour, il passa quelque temps dans la solitude de Streneshale; il visita ensuite la châsse de saint Cuthbert à Durham, et se retira dans le désert de Finchal ou Finkley. Il choisit saint Jean-Baptiste et saint Cuthbert pour ses patrons et ses modèles. Les austérités qu'il pratiqua furent extraordinaires. Tous ses moments étaient occupés par la récitation des psaumes, et par beaucoup d'autres prières qu'il avait apprises par cœur. Les jours et les nuits lui semblaient trop courts pour satisfaire au désir dont il brûlait de converser avec Dieu. Sa patience dans les épreuves tenait du prodige. Ses discours respiraient la simplicité, la douceur et l'humilité. Il cachait avec tout le soin possible ce qui aurait été capable de le faire estimer des hommes. Malgré son attrait pour le silence, il recevait certains jours de la semaine la visite de ceux qui venaient le voir, avec la permission du prieur de Durham, sous l'obéissance duquel il vivait. Un moine de la même maison entendait



sa confession, lui disait la messe, et lui administrait les sacrements dans un oratoire attenant à sa cellule, et qui était dédié à saint Jean-Baptiste.

Saint Godrick fut affligé de diverses maladies durant les dernières années de sa vie. Mais, dit Guillaume de Newbrige qui le visita, quoique son corps fût presque entièrement paralysé, sa langue ne cessait de répéter les noms sacrés des trois personnes divines. On remarquait sur son visage une dignité merveilleuse, que relevaient encore une grâce et une douceur extraordinaires. Il mourut le 21 mai 1170, après avoir passé soixante-trois ans dans son désert. Son corps fut enterré dans l'oratoire de saint Jean-Baptiste, et honoré de plusieurs miracles. Richard, frère de Hugues Pidfey, évêque de Durham, fit bâtir une chapelle sous son invocation.

LA BIENHEUREUSE RITE DE CASCIA,

VEUVE ET RELIGIEUSE DE L'ORDRE DE SAINT-AUGUSTIN.

Deux époux vertueux habitaient près de la petite ville de Cascia, en Ombrie, dans le quatorzième siècle. Ils étaient avancés en âge et n'avaient pas d'enfants; mais ils adressèrent à Dieu des prières si ferventes, qu'à la fin il leur naquit une fille qui reçut au baptême le nom de Marguerite, et que l'on s'accoutuma à nommer Rite par abréviation. Ce fut une enfant de bénédiction, pourvue dès son berceau des grâces et des faveurs du ciel les plus signalées. A douze ans, elle voulait faire vœu de chasteté; mais ses parents l'en detournèrent, et lui firent contracter un mariage qui fut pour elle une source d'épreuves et de mérites. Celui qu'elle épousa était un homme d'un caractère féroce, la terreur de tout le voisinage. On juge aisément ce que Rite eut à en souffrir; mais elle employa tant de douceur et de patience pour le convertir et le gagner à Dieu, qu'elle eut la consolation d'en faire à la fin un véritable chrétien. Elle le perdit au bout de dix-huit ans, et vit bientôt mourir aussi les deux fils qu'elle en avait eus. Ces événements si tristes réveillèrent dans cette sainte femme l'attrait qu'elle avait eu autrefois pour la vie religieuse. Elle sollicita avec beaucoup d'instances la grâce d'être admise dans le couvent de Sainte-Marie-Magdeleine, à Cascia; et quoiqu'on n'eût pas l'usage d'y recevoir des veuves, on trouva quelque chose de si extraordinaire et de si frappant dans les marques de sa vocation, qu'on dérogea à la règle en sa faveur.



Rite, au comble de ses vœux, s'empressa de vendre tout ce qu'elle possédait et d'en distribuer le prix aux pauvres. Devenue alors l'épouse d'un Dieu crucifié, elle se crucifia aussi par les plus rigoureuses pratiques de la mortification. Les jeûnes, le cilice et la discipline n'avaient rien qui pût l'effrayer. Elle ne mangeait qu'une fois le jour et ne prenait que du pain et de l'eau pour toute nourriture.

Une âme si mortifiée et si obéissante ne pouvait manquer d'être très-agréable à Dieu, et d'en recevoir de précieuses faveurs. Rite posséda bientôt le don d'oraison et se livrait sans cesse à ce saint exercice. La passion de Notre-Seigneur et les tourments qu'il y a soufferts étaient l'objet habituel de sa méditation depuis minuit jusqu'au lever du soleil. Elle s'en occupait avec tant d'attention, qu'elle fondait en larmes, et qu'elle paraissait près de succomber à la vivacité de sa douleur.

Une maladie qui dura quatre ans vint achever de purifier la servante de Dieu, par la résignation qu'elle montra au milieu de ses souffrances; elle ne prenait presque aucune nourriture, et ses sœurs, qui en étaient surprises, croyaient que c'était plutôt la sainte Eucharistie que les aliments matériels qui la soutenait. Lorsqu'elle se sentit près de sa fin, elle demanda les derniers sacrements; après les avoir reçus, elle exhorta ses sœurs à la fidèle observance de leur règle; puis, ayant mis ses mains en croix, et l'abbesse lui ayant donné sa bénédiction, elle expira tranquillement le 22 mai 1407. Une grande multitude assista à ses obsèques, et bientôt l'on commença à l'invoquer. Plusieurs miracles ayant prouvé le pouvoir de Rite auprès de Dieu, le pape Urbain VIII la mit au rang des bienheureux le 11 octobre 1627.



SAINTE JULIE,

VIERGE ET MARTYRE DANS L'ILE DE CORSE.

23 MAI.

Genséric s'étant emparé de Carthage en 439, la vierge Julie, qui était d'une des meilleures familles de cette ville, fut vendue comme esclave à un marchand de Syrie nommé Eusèbe, et païen de religion. Elle souffrit les peines attachées à la servitude avec beaucoup de patience et de résignation; elle en vint même jusqu'à chérir son état, et à le préférer à tout autre, par amour pour Jésus-Christ. Les moments qui lui restaient après



avoir fait dans la maison de son maître ce que son devoir exigeait, étaient consacrés à la prière et à la lecture des livres de piété. Elle jeûnait tous les jours de la semaine excepté les dimanches, et pratiquait encore plusieurs autres sortes d'austérités. Son maître, qui l'aimait à cause de ses vertus, l'exhortait inutilement à se ménager davantage, et à prendre plus de soin de son corps.

Eusèbe la fit embarquer avec lui dans un voyage qu'il entreprit dans les Gaules, où il portait de précieuses marchandises du Levant. Son vaisseau étant arrivé à cette pointe septentrionale de l'île de Corse, que l'on appelle aujourd'hui *Capo-Corso*, il ordonna de jeter l'ancre, et descendit sur le rivage. Il se joignit aux habitants du pays, qui célébraient une fête en l'honneur de leurs dieux, et qui allaient leur sacrifier un taureau.

Julie se tint à l'écart pour ne point participer à la cérémonie; elle ne put même s'empêcher de déplorer hautement l'impiété et l'extravagance des païens. Félix, gouverneur de l'île, instruit de la liberté généreuse avec laquelle elle s'était expliquée, demanda au marchand quelle était cette femme qui osait ainsi parler contre les dieux. Eusèbe lui dit que c'était une chrétienne, qu'il n'avait jamais pu déterminer à changer de religion; qu'au reste, il la trouvait très-fidèle et très-exacte dans ses devoirs.

Félix proposa à Eusèbe de la lui livrer, et lui offrit en échange quatre de ses meilleurs esclaves. « Tout votre bien, répondit celui-ci, ne suffi« rait pas pour payer ce qu'elle vaut; je me déferais de tout ce que j'ai de « plus cher et de plus précieux pour la conserver. » Félix n'en resta point là; il invita Eusèbe à manger avec lui, et donna des ordres pour qu'on l'enivrât. Lorsqu'il le vit endormi, il envoya chercher Julie, et lui dit que si elle voulait sacrifier aux dieux, il se chargeait de la faire mettre en liberté. La sainte rejeta cette proposition avec horreur. « Je suis libre, ré« pondit-elle, tant que je sers Jésus-Christ; et quelque chose qui puisse « m'arriver, jamais je n'achèterai la liberté par une lâche apostasie. » Le gouverneur, qui se crut bravé par une réponse aussi hardie, lui fit frapper le visage et arracher les cheveux; il ordonna ensuite qu'elle fût attachée à un gibet. Les moines de l'île Gorgone vinrent enlever son corps pour l'ensevelir. Didier, roi de Lombardie, le fit transférer à Bresse en 763.

Sainte Julie avait une piété si solide, qu'elle ne se démentit dans aucune des circonstances de sa vie. Toujours elle adora les desseins de la Providence, et, au lieu de se plaindre des malheurs qui lui arrivèrent, elle



les regarda comme des épreuves que Dieu lui envoyait, et s'en servit pour se perfectionner de plus en plus dans la vertu. Sa fidélité ne resta pas sans récompense. Le ciel, par une chaîne admirable d'événements, la conduisit à la sainteté, et l'éleva à la dignité de vierge et de martyre.

SAINT DIDIER,

ÉVÊQUE DE VIENNE EN DAUPHINÉ, MARTYR.

Les parents de Didier, qui étaient des plus distingués citoyens d'Autun, voyant le goût que ce jeune homme avait pour tout ce qui regarde l'Église, le mirent entre les mains de l'illustre saint Namace, évêque de Vienne, à qui ils confièrent son éducation. Il fit de grands progrès dans les sciences et dans la piété sous la conduite de ce maître. Plusieurs évêques qui se succédèrent, reconnaissant la vertu éminente de ce fidèle serviteur de Jésus-Christ, n'oublièrent rien pour l'attacher à leur église. Saint Ver, étant monté sur le siége de Vienne, conféra le diaconat à ce fervent ecclésiastique. Ce nouvel ordre lui donna une grande ferveur, et il en remplit les devoirs avec la fidélité des premiers diacres de l'Église.

Après la mort de saint Ver, le clergé et le peuple s'assemblèrent pour lui donner un successeur. La vertu éminente de Didier fit qu'on jeta les yeux sur lui seul. Élevé à ce grand siége, qui était la métropole de sa province, et qui avait la primatie sur plusieurs autres, il y fit éclater toutes les vertus d'un homme apostolique. Une grande sobriété régnait dans sa maison; il avait un amour tendre pour ses prêtres, une charité inépuisable pour les pauvres, une vigilance continuelle pour son troupeau. Appuyé de l'autorité du pape saint Grégoire le Grand, il prit un soin particulier de bannir la simonie et l'ordination précipitée de jeunes gens qui n'entraient dans l'état ecclésiastique que pour jouir des biens de l'Église, et vivre d'une manière toute séculière.

Ce saint évêque s'attira beaucoup de vénération par son savoir et sa vertu. Saint Grégoire lui recommanda les missionnaires qu'il envoyait en Angleterre, et se servit de son zèle pour déraciner des abus qui s'étaient glissés dans quelques églises de France.

Il paraît que saint Didier enseignait encore les lettres humaines après son élévation à l'épiscopat. Il était persuadé qu'on peut en retirer de grands avantages pour éclaircir les vérités de la religion. Des personnes



mal intentionnées prirent de là occasion de le décrier auprès de saint Grégoire, et le lui représentèrent comme un homme qui substituait les fables païennes à l'Écriture, et qui d'une même bouche chantait les louanges de Jésus-Christ et celles de Jupiter. Le saint pape reconnut bientôt la vérité, et rendit publiquement justice à l'évêque de Vienne.

Brunehaut gouvernait alors en souveraine sous le nom de ses deux fils, Théodebert roi d'Austrasie, et Thierry roi de Bourgogne. Divers désordres dont on l'accusait excitèrent le zèle de saint Didier, qui toutefois se conduisit avec beaucoup de prudence. Cette princesse, connaissant les sentiments du saint évêque, résolut de le perdre. Un sermon sur la chasteté qu'il prêcha en sa présence et en celle de Thierry, lui en fournit bientôt l'occasion. Le prédicateur n'avait pourtant rien dit qui ne fût dans saint Paul. Mais la vengeance est aveugle, et fait trouver des crimes partout. Trois assassins eurent l'ordre de l'aller attendre sur la route, lorsqu'il retournerait à son église. Ils le massacrèrent en 612, dans un village de la principauté de Dombes, appelé aujourd'hui Saint-Didier *de Chalarone*, parce qu'il est près d'une petite rivière de ce nom.

Réflexions.

Toute la vie de saint Dizier est digne d'admiration, et dans ses premières années il est l'exemple des jeunes gens. C'est sa vertu qui le fait appeler à l'état ecclésiastique et le fait monter plus tard sur le siége épiscopal. Ennemi du vice, il tâche de le bannir de tous les lieux où il a quelque juridiction. La sainteté de son ministère l'autorisait à reprendre Brunehaut de sa conduite scandaleuse, et la cruelle princesse fait mourir celui qui ne voulait que son salut. Mais six ans plus tard elle porte la peine de ses crimes. L'horreur que l'on éprouve pour la mémoire de cette femme odieuse et le respect que l'on porte aux vertus de saint Didier nous montrent suffisamment que Dieu sait, dès cette vie, attacher à la vertu de justes récompenses, et frapper le crime des châtiments qu'il mérite.

SAINT GUIBERT,

MOINE DE CORZE, FONDATEUR DE L'ABBAYE DE GEMBLOURS.

Guibert ou Wibert naquit vers l'an 892, dans le pays d'Arnau, dans le comté de Namur. Il était fils de Lietold et d'Osburge, l'un et l'autre de



race très-noble et très-ancienne. Après avoir suivi, durant quelques années, la profession des armes, il quitta le service des hommes pour se donner tout entier à celui de Dieu, et se retira d'abord dans une de ses terres pour y faire les épreuves de la vie solitaire. Il donna, vers l'an 936, sa terre de Gemblours avec ses dépendances, pour y fonder un grand monastère à quatre lieues de Namur et à sept de Bruxelles. Il fut secondé dans cette pieuse entreprise par son aïeule Gisle, qui contribua aussi de son bien à la fondation de cet établissement. Il fit recevoir dans cette nouvelle communauté, à laquelle il donna Erluin pour premier abbé, la règle de saint Benoît; et dès qu'il vit qu'on pouvait se passer de sa présence, il alla se renfermer dans l'abbaye de Gorze, au diocèse de Metz.

Ce fut là qu'il devint bientôt le modèle de tous les religieux par son humilité, sa douceur, sa charité et son obéissance. Quelque temps après, il fut accusé près d'Othon Ier, dit le *Grand*, d'avoir aliéné les biens de la couronne. Mais Othon, mieux instruit, confirma en 948, la fondation de Gemblours, par des lettres patentes, qu'il accompagna de plusieurs priviléges, entre autres des suivants : 1° Que les moines pourraient toujours choisir un abbé régulier, d'après la règle de Saint-Benoît; 2° que l'abbé pourrait bâtir un fort ou un château pour protéger sa communauté, et les reliques des saints contre les mauvais chrétiens et les peuples idolâtres; 3° que l'abbé pourrait choisir son avoué ou protecteur; 4° qu'il pourrait établir des marchés publics et battre monnaie; 5° que nul comte ni officier royal ne pourrait y exercer aucune autorité quelconque sans l'autorisation de l'abbé ou de son avoué.

L'illustre fondateur de Gemblours mourut à Gorze le 23 mai 962, jour où l'on célèbre sa fête.







SAINT-CRISPIN

DE L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

Le pape Pie VII, dans le décret de béatification du bienheureux Crispin de Viterbe, en fait ainsi l'éloge : « Il était le père des « pauvres, le consolateur des affligés, pur « et simple de cœur, rempli de dévotion « envers la Sainte-Vierge, mère de Dieu, « illustre par le don de prophétie et par « celui des miracles. » Telles sont en effet les vertus que ce saint homme ne cessa de pratiquer pendant sa longue vie, passée presque tout entière dans l'ordre de Saint-François, en qualité de simple frère. Il était né à Viterbe le 13 novembre 1668, de parents pauvres, mais qui ne négligèrent rien pour lui donner une éducation chrétienne. Sa mère l'avait consacré de bonne heure à Marie, et s'était efforcée de lui inspirer envers elle un respect et une confiance sans bornes : elle savait que le salut de son fils était assuré sous la protection de cette reine puissante.

On voulait engager le jeune Crispin dans la carrière militaire; mais, ayant été un jour témoin de la profession de deux jeunes religieux, il fut tellement frappé de leur recueillement et de leur ferveur, qu'il s'écria : « C'est à cette armée que je veux appartenir; je sens la croix de saint « François dans mon cœur, et je veux l'y conserver à jamais. » Il demanda en effet à être admis comme frère dans un couvent de capucins à Viterbe, et fit profession à l'âge de vingt-six ans.

Ses supérieurs l'employèrent souvent à quêter pour sa maison, et c'est en s'acquittant de cette pénible fonction qu'il trouva une multitude d'occasions de montrer sa charité pour les pauvres et pour les malheureux de toute espèce, soit en soulageant leurs besoins temporels, soit en leur prodiguant des avis et des remèdes salutaires pour la sanctification de leurs âmes. Personne ne donnait un meilleur conseil; les plus hauts personnages, les cardinaux et les prélats le regardaient comme un homme spécialement favorisé de Dieu. Cependant son humilité demeurait inébranlable au milieu des témoignages de vénération qu'il recevait continuellement, et il ne s'acquittait pas avec moins d'empressement de tous les offices qui lui étaient confiés, quelque bas qu'ils fussent.

Le 1er mai 1750, il annonça lui-même sa mort prochaine, et bientôt il tomba dangereusement malade. Malgré sa sainte vie, une vive frayeur de la mort s'empara de lui; mais la confiance en Dieu ne tarda pas à reprendre le dessus, et on l'entendait s'écrier souvent : « O mon Jésus! « vous m'avez racheté par votre sang. Assistez-moi à cette heure! « Achevez l'œuvre de votre amour! Assurez-moi de mon salut! » Puis s'adressant à la sainte Vierge, il lui disait : « O vous, puissante et vénérable mère de Dieu, soyez mon avocate, mon refuge, ma protectrice, « souvenez-vous de moi à ma dernière heure! » Ses prières furent exaucées, et il rendit son âme à Dieu, dans les sentiments de la foi la plus vive, le 19 mai 1750. Sa fête a été fixée au 23 mai par Pie VII, dans le décret de sa béatification, porté le 26 août 1806.

SAINT VINCENT DE LÉRINS.

24 MAI.

Saint Vincent, né dans les Gaules, fut élevé dans la connaissance des belles-lettres et y fit de grands progrès. Il embrassa d'abord la profession des armes, et vécut dans le monde avec éclat. Nous apprenons de lui-

même « qu'après avoir été battu quelque temps par les flots de la mer « orageuse du siècle, il réfléchit sérieusement sur les dangers dont il « était environné, ainsi que sur le vide de toutes les choses créées. Il « ajoute que, pour se mettre à l'abri des écueils, il se jeta dans le port de « la religion, où se trouve le refuge le plus assuré. » Son but était de pouvoir travailler plus facilement à s'affranchir du joug de l'orgueil et de la vanité, d'offrir à Dieu le sacrifice de l'humilité chrétienne, et de se garantir des naufrages de la vie présente. Dans ces saintes dispositions, il abandonna le tumulte des villes, et ne pensa plus qu'aux moyens de se procurer la possession du ciel.

Une petite île écartée fut le lieu qu'il choisit pour sa retraite. Gennade assure que ce fut dans le célèbre monastère de Lérins. Vincent s'y cacha pour s'appliquer à connaître ce que Dieu demandait de lui. Il se disait souvent à lui-même que le temps nous dérobe toujours quelque chose; il envisageait les moments fugitifs, qui s'écoulent pour ne plus revenir, comme un ruisseau qui étant parti de sa source n'y remonte jamais : de là il concluait la nécessité de *racheter le temps*, de saisir ces moments qui nous échappent sans cesse, de les mettre à profit, pour mériter de recevoir au dernier jour un jugement favorable.

D'un autre côté, il considérait qu'il ne suffit pas de bien vivre, mais qu'il faut aussi avoir la foi, qui est le fondement de toute vertu chrétienne. Il ressentait une vive douleur en voyant le sein de l'Église déchiré par un grand nombre d'hérétiques, qui tendaient partout des piéges de séduction, et qui, pour tromper plus facilement les simples, cherchaient à accréditer leurs erreurs par l'autorité de l'Écriture, qui les condamnait. Son obéissance à l'Église, et la connaissance qu'il avait de la religion, le garantissaient du venin de tous ces dogmes impies; mais il n'en était pas ainsi de beaucoup de fidèles chancelants ou peu instruits. Pour les prémunir contre les sophismes de l'hérésie, et pour ouvrir les yeux aux personnes faibles qui avaient déjà eu le malheur de se laisser séduire, il écrivit, avec autant de clarté et de précision que de force et d'éloquence, un livre qu'il intitula *Commonitoire* ou *Avertissement contre les hérétiques*. Cet ouvrage fut composé en 434, trois ans après le concile général d'Éphèse, qui proscrivit le nestorianisme.

Le saint, par humilité, déguise son vrai nom, et prend celui de *Peregrinus* ou de pèlerin. C'est qu'il se regardait comme pèlerin et étranger sur la terre, et particulièrement séquestré du monde par la profession de la vie monastique. Il s'appelle *le dernier de tous les serviteurs de Dieu*. A l'entendre, il ne mérite pas de porter le nom de chrétien.



Dans cet ouvrage, il établit cette règle fondamentale, adoptée par tous les anciens Pères, qu'*on doit regarder comme dogme catholique ce qui a été cru dans tous les lieux, dans tous les temps et par tous les fidèles.* C'est d'après cette règle qu'il veut que l'on décide les points controversés en matière de foi. Nous avons, selon lui, un moyen facile de nous prémunir contre les explications arbitraires des livres saints que donnent les hérétiques : c'est d'interpréter toujours l'Écriture par la tradition de l'Église, qui, semblable à un fil, nous conduit à la connaissance de la vérité : par là nous sommes sûrs de ne jamais nous égarer. En effet, la tradition venue des apôtres manifeste le vrai sens des divins oracles, et toute nouveauté dans la foi est une marque certaine d'hérésie. En fait de religion, rien n'est plus à craindre que de prêter l'oreille à ceux qui enseignent une doctrine inconnue jusqu'alors. « Ceux, dit-il, qui ont une fois osé atta-« quer un article de foi, ne tarderont pas à en attaquer d'autres. Que « s'ensuivra-t-il de cette prétendue réforme dans la religion ? A force d'in-« nover, on en viendra jusqu'à changer entièrement ou plutôt à détruire « la doctrine catholique. » Il s'étend avec beaucoup de solidité et d'élégance sur la divine mission que l'Église a reçue de conserver pur et sans tache le sacré dépôt de la foi.

Revenant aux hérétiques, ils affectent, dit-il, de citer partout l'Écriture ; il n'y a presque point de pages dans leurs écrits où l'on n'en trouve des textes ; mais en cela ils ressemblent aux charlatans, qui, pour se défaire de leurs drogues, leur attribuent la vertu d'opérer des guérisons infaillibles ; et aux empoisonneurs, qui déguisent sous des noms imposants leurs breuvages meurtriers. Ils imitent le père du mensonge, qui, en tentant le Fils de Dieu, cita l'Écriture.

S'il s'élève, continue-t-il, quelque doute sur le vrai sens d'un passage dans un point qui intéresse la foi, il faut avoir recours aux Pères, qui ont vécu et qui sont morts dans la communion de l'Église catholique. A l'aide de leur doctrine, on découvrira bientôt la nouveauté. Nous ne devons cependant recevoir comme absolument certain et indubitable que ce qui a été cru par tous, ou par presque tous les Pères, et alors l'unanimité de leur consentement équivaut à l'autorité d'un concile général. Si quelqu'un d'entre eux a tenu une doctrine contraire à celle du plus grand nombre, quelque saint, quelque habile qu'il ait été, on doit regarder son sentiment comme celui d'un particulier, et non point comme la créance universelle de l'Église. Lorsqu'un article controversé a été décidé dans un concile général, cette décision devient irréfragable ; elle a tous les caractères requis pour fixer notre foi. Tels sont



les principes généraux que saint Vincent de Lérins établit dans son ouvrage. Il n'y a point de livre de controverse qui renferme tant de choses en si peu de mots. Les raisonnements solides qui y sont développés ont fourni et fourniront toujours des armes puissantes contre tous les hérétiques. Les mêmes principes se trouvent aussi dans le livre des Prescriptions par Tertullien, dans saint Irénée, et dans d'autres anciens Pères.

Saint Vincent mourut sous les règnes de Théodose II et de Valentinien III, et conséquemment avant la fin de l'année 450. Ses reliques se gardent respectueusement à Lérins. On lit son nom dans le martyrologe romain.

SAINTS DONATIEN ET ROGATIEN,

MARTYRS A NANTES.

Il y avait à Nantes dans l'Armorique un jeune homme nommé Donatien, illustre par sa naissance, qui, après avoir reçu le baptême, vivait d'une manière très-édifiante, et travaillait avec beaucoup de zèle à la conversion des idolâtres. Rogatien, son frère aîné, touché de ses exemples et de ses discours, se déclara pour le christianisme, et demanda le sacrement de la régénération. L'absence de l'évêque l'empêcha d'être baptisé; mais il le fut bientôt dans son sang. En effet, il se fit chrétien dans un temps où ce titre coûtait ordinairement la vie.

Le préfet, étant arrivé à Nantes, se préparait à exécuter les ordres de l'empereur Maximien-Hercule, qui portaient que l'on mît à mort tous ceux qui refuseraient d'adorer Apollon. Donatien fut accusé devant lui de professer la religion chrétienne, et d'avoir détourné du culte des dieux son frère et plusieurs autres personnes. On l'arrêta sur-le-champ, et après qu'il eut confessé généreusement sa foi, on l'envoya en prison, où il fut chargé de fers.

On conduisit aussi Rogatien devant le préfet. Les caresses et les menaces n'ayant pu l'ébranler, il fut envoyé en prison avec son frère. Il était inconsolable de n'avoir point eu l'occasion de recevoir le baptême; il espérait toutefois que le baiser de paix que lui donnait son frère pourrait lui tenir lieu de ce sacrement. Donatien, de son côté, priait pour lui, demandant que sa foi lui procurât l'effet du baptême, et que l'effusion de





son sang suppléât en lui le sacrement. Ils passèrent l'un et l'autre toute la nuit en prière.

Le lendemain, on les vint chercher pour les conduire devant le préfet. Sur la déclaration qu'ils firent d'être prêts à tout souffrir pour le nom de Jésus-Christ, ils furent étendus sur un chevalet; on leur perça ensuite la tête avec des lances, puis on les décapita. Leur martyre arriva vers l'an 287.

On enterra leurs corps près du lieu où ils avaient souffert. Les chrétiens leur élevèrent depuis un tombeau, au pied duquel les évêques de Nantes choisirent leur sépulture. Vers la fin du cinquième siècle, on bâtit au même endroit une église, qui a été successivement desservie par des moines et des chanoines, et qui est aujourd'hui paroissiale. En 1145, Albert, évêque d'Ostie, transféra les reliques des deux martyrs dans la cathédrale de Nantes. Elles s'y gardent encore avec beaucoup de vénération.

SAINTE MARIE MADELEINE DE PAZZI,

VIERGE ET CARMÉLITE.

25 MAI.

La famille des Pazzi, une des plus illustres de la république de Florence, était alliée à la maison souveraine des Médicis; mais la sainte dont nous donnons ici la vie lui a communiqué une gloire infiniment plus précieuse que celle qui lui venait d'une longue suite de héros et de grands hommes de tout genre. Elle sortait, du côté de sa mère, de la famille des Blondelmonti, qui ne le cédait point en illustration à celle des Pazzi.

Elle naquit à Florence en 1566, et reçut au baptême le nom de Catherine, en l'honneur de sainte Catherine de Sienne, pour laquelle on lui vit toujours une tendre dévotion. Dès les premières lueurs de raison, elle laissait apercevoir d'heureux présages de cette sainteté éminente à laquelle Dieu la destinait. A l'âge de sept ans, son amour pour les pauvres allait si loin, qu'elle se privait de manger pour les nourrir. Ennemie de tous les jeux de l'enfance, elle quittait souvent ses compagnes pour aller prier dans quelque lieu secret. Lorsque son père la menait à la campagne, son plus grand plaisir était de rassembler les petites filles



afin de leur enseigner ce qu'elle savait des premiers éléments de la religion. Un jour qu'elle commençait à apprendre le catéchisme à une petite fille d'un des fermiers de son père, on lui dit qu'il fallait retourner à Florence. Cette nouvelle lui donna une vive douleur. Des larmes abondantes coulèrent de ses yeux, et elle était inconsolable de ne pouvoir finir la bonne œuvre qu'elle avait commencée. Son père ne put l'apaiser qu'en prenant avec lui la fille de son fermier, que la jeune Catherine acheva d'instruire à Florence.

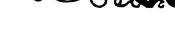
A l'âge de huit à neuf ans, son ardeur pour l'exercice de la prière augmenta si considérablement, qu'elle y employait des heures entières. Elle puisa dans cette divine école le goût de la vertu à un degré éminent, et elle s'y pénétra d'un tel désir d'aimer le Seigneur et de lui plaire, que tous les amusements du monde ne lui offraient qu'ennui et amertume. Le seul bonheur qu'elle connût était de parler à Dieu ou de Dieu.

On ne pourrait exprimer jusqu'où allait sa dévotion pour la divine eucharistie. Cette rare dévotion détermina son confesseur à accélérer à son égard le temps où l'on permet aux enfants d'y participer. Elle n'avait encore que dix ans lorsqu'elle reçut le corps de Jésus-Christ pour la première fois. Dans sa douzième année, elle fit vœu de virginité.

Son père ayant été fait gouverneur de Cortone par le grand-duc, on la mit en qualité de pensionnaire chez les religieuses de Saint-Jean à Florence. Cette entière séparation du monde lui causa beaucoup de joie, parce qu'elle lui donnait la liberté de suivre tous les mouvements de sa ferveur. Tous les matins, elle employait quatre heures à la méditation, et elle était à genoux pendant ce temps-là. Son humilité lui faisait juger qu'elle était indigne de s'approcher des religieuses, qu'elle regardait comme les épouses favorites de Jésus-Christ, et elle les respectait au point, qu'ordinairement elle se tenait à une certaine distance de chacune d'elles.

Le gouverneur de Cortone revint à Florence au bout de quinze mois. Son but était de travailler efficacement à procurer à sa fille un établissement qui convînt à sa naissance. Il se présenta plusieurs partis sortables, et il n'était plus question que d'avoir le consentement de la sainte; mais on ne put jamais l'obtenir, et elle dit hautement qu'il n'était plus en son pouvoir de penser au mariage. Elle demanda même la permission d'embrasser l'état religieux, ce qui lui fut à la fin accordé.

L'ordre des Carmélites fut celui qui fixa son choix, parce que l'on y communiait presque tous les jours. Elle entra dans le monastère de Saint-Fidrien, situé dans un des faubourgs de Florence, le 14 août 1582. Elle

y porta quelques jours l'habit séculier, pour s'instruire de la règle avant de s'engager à la suivre. Les religieuses furent singulièrement édifiées de sa ferveur. Quinze jours après, ses parents la reprirent chez eux, et l'y gardèrent trois mois, afin d'éprouver de nouveau sa vocation. Ils ne purent durant ce temps-là lui faire porter d'habits précieux; elle montrait la plus grande aversion pour tout ce qui sentait la vanité et la sensualité.

Ses parents ne pouvant plus douter que sa vocation ne vînt du ciel, lui permirent de la suivre librement. La sainte profita de cette permission, et retourna dans le monastère le 1er de décembre. Elle avait alors quinze ans. Elle prit l'habit le 30 de janvier de l'année suivante.

Après sa prise d'habit, elle se jeta aux pieds de la maîtresse des novices, pour la prier de ne la pas ménager, afin qu'elle pût s'accoutumer à la pratique des renoncements et des humiliations. Elle fit durant son noviciat l'admiration de toutes celles qui étaient témoins de la ferveur de sa charité. Une maladie, par laquelle Dieu l'éprouva, ne servit qu'à faire éclater en elle les vertus les plus héroïques. Rien n'était plus touchant que le désir dont elle brûlait de souffrir pour celui qui est mort pour nous. Une des sœurs lui ayant un jour demandé d'où pouvaient lui venir cette patience et cette force qui faisaient qu'elle ne se plaignait jamais et qu'elle ne parlait pas même de ses maux, elle lui répondit, en lui montrant un crucifix qui était auprès de son lit : « Voyez ce que l'amour in« fini de Dieu a fait pour mon salut. Ce même amour voit ma faiblesse, « et me donne du courage. Ceux qui se rappellent les souffrances de « Jésus-Christ, et qui offrent les leurs à Dieu en union avec celles du « Sauveur, ne trouvent rien que de doux et d'aimable dans tout ce qu'ils « souffrent. » Elle fit profession le 17 mai 1584, lorsque la maladie dont nous venons de parler donnait lieu de craindre pour ses jours. Elle changea son nom de Catherine en celui de Marie-Madeleine, qu'elle honorait comme le parfait modèle des âmes pénitentes.

Lorsqu'une âme vient de se donner à Dieu, il arrive ordinairement qu'elle est visitée par les plus douces consolations. A la faveur des lumières qui lui sont communiquées, elle sent vivement la bassesse de son néant, et s'établit d'une manière solide dans la pratique de l'humilité. Ce goût des consolations intérieures la soutient, la fortifie, et la dispose à souffrir avec joie les épreuves qui doivent infailliblement lui arriver. En effet, Dieu, qui veut régner sans partage sur ses serviteurs, leur envoie des croix pour les affranchir de tout attachement mondain; il les jette, pour ainsi dire, dans le creuset des tribulations, et l'activité du feu par

lequel ils passent se mesure communément sur le degré de sainteté où la miséricorde divine a dessein de les élever. Ce fut ce que notre sainte éprouva. Les peines intérieures prirent la place de cette joie et de ces douceurs dont elle avait été comme inondée ; mais ces peines ne firent que purifier et accroître sa vertu.

Quant aux faveurs qu'elle recevait, elle tâchait d'en dérober la connaissance aux autres. Loin de se prévaloir et de croire qu'elle les méritât, elle les rapportait à la bonté toute gratuite de son Dieu ; elle prenait de là occasion de s'humilier de plus en plus, et de purifier avec un nouveau soin les affections de son cœur.

La crainte d'avoir offensé Dieu en marquant un trop grand désir de faire profession la détermina à prier qu'on lui permît de passer deux nouvelles années au noviciat, ce qui lui fut accordé par la supérieure. Ce terme expiré, on l'élut seconde forestière, ou directrice en second des jeunes filles du dehors, que l'on instruisait de la règle avant de les admettre à la prise d'habit. Trois ans après elle sortit du juniorat : c'était ainsi que l'on appelait le temps qu'il fallait passer parmi les jeunes religieuses.

En 1598 on la fit maîtresse des novices, et elle exerça cet emploi durant six ans. En 1604 on l'élut sous-prieure, et elle fut continuée dans cette charge jusqu'à sa mort.

Cette sainte religieuse, jeune encore, mais usée par les veilles et les austérités qu'elle s'était imposées à plusieurs reprises avec une ferveur inouïe, afin de mériter de la miséricorde divine la fin des épreuves dont elle était frappée ; cette sainte fut atteinte, à l'âge de quarante ans, d'un grand nombre d'infirmités qui furent pour son admirable résignation une nouvelle occasion de se manifester. Sentant approcher sa fin, elle exhorta les religeuses à la ferveur et à l'amour des croix, elle demanda ensuite le sacrement de l'extrême-onction, qui lui fut administré, et elle communia tous les jours jusqu'à sa mort, qui arriva le 25 mai 1607. Urbain VIII la béatifia en 1626, et Alexandre VII la canonisa en 1669. Son corps se garde à Florence dans une belle châsse. Dieu a accordé plusieurs guérisons miraculeuses par l'intercession de sainte Marie-Madeleine de Pazzi.

Réflexions.

Il faut que notre amour pour Dieu soit bien faible, puisque nous sommes ennemis des moindres souffrances, et que nous trouvons tant de difficultés dans la pratique des devoirs du christianisme. Il est vrai que

ces devoirs paraissent pénibles dans les commencements de la conversion; mais l'habitude change à la fin l'ordre des choses, et rend agréables celles où l'on ne voyait d'abord que peine et contrainte. Quand l'amour de la vertu s'est une fois enraciné dans le cœur, on se porte avec ardeur à faire ce que l'on aime. L'Écriture représente cette joie qui accompagne la pratique de la vertu, comme le caractère distinctif de la perfection. *Les voies de la sagesse sont des voies de plaisir, et tous ses sentiers sont des sentiers de paix. Les commandements de Dieu ne sont point pénibles* à celui qui aime. Aussi l'homme de bien *fait-il ses délices de la loi du Seigneur; il la médite nuit et jour.* Non-seulement il la médite, il travaille encore à y conformer sa vie. Le psalmiste exprime en différents endroits, et avec beaucoup d'énergie, le plaisir qu'il trouvait à méditer et à observer les commandements de Dieu. Le Saint-Esprit nous fait la description suivante des apôtres. Ils paraissaient *comme tristes, et ils étaient toujours dans la joie; comme pauvres, et ils enrichissaient plusieurs; comme n'ayant rien, et ils possédaient tout.* Une autre propriété de l'amour divin est d'être toujours actif, de ne jamais cesser de manifester son ardeur, et de se porter avec zèle à la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres.

SAINTS MAXIME, VULGAIREMENT MAUXE, ET VÉNÉRAND.

MARTYRS AU DIOCÈSE D'ÉVREUX EN NORMANDIE.

La légende de ces saints nous apprend qu'ils étaient frères, et nés à Bresse en Italie. Il y est dit encore que Maxime fut sacré évêque, et que Vénérand fut élevé au diaconat par le pape Damase, qui les chargea l'un et l'autre d'aller prêcher la foi aux infidèles; qu'ils s'acquittèrent d'abord de cette mission parmi les barbares qui, après avoir passé les Alpes, étaient tombés sur la Lombardie.

Mais la rage des persécuteurs les força à abandonner l'Italie; ils vinrent dans les Gaules accompagnés de deux saints prêtres nommés Marc et Ethérius, et passèrent par les villes d'Auxerre, de Sens et de Paris. Après avoir séjourné quelque temps au confluent de l'Oise et de la Seine, ils continuèrent leur marche du côté d'Évreux. Étant arrivés au village d'Acquigny, ils furent arrêtés par une troupe de barbares, qui les entrainèrent dans une île voisine formée par les rivières d'Eure et

d'Iton, et leur tranchèrent la tête, après leur avoir fait souffrir toutes sortes de tourments. Plusieurs chrétiens nouvellement convertis remportèrent avec eux la palme du martyre. Ces chrétiens, au nombre de trente-huit, étaient des soldats que la patience et le courage de Maxime et de Vénérand avaient gagnés à Jésus-Christ. Le chef de la troupe, furieux de ce qu'ils avaient changé de religion, les traita avec la même cruauté que les deux saints martyrs. Marc et Ethérius, qui n'avaient point été enveloppés dans le massacre, prirent la fuite pendant qu'on les conduisait à Évreux. Ils revinrent sur leurs pas, et enterrèrent les corps de saint Maxime et de saint Vénérand dans une ancienne église située au delà de l'île, et que les Vandales avaient presque entièrement ruinée.

L'Église d'Évreux avait alors pour pasteur saint Eterne, sur la vie et la mort duquel on ne peut rien dire de bien certain. On convient que son épiscopat fut très-court. Comme il est appelé quelquefois *Etherius*, quelques auteurs en ont inféré qu'il était le même que le prêtre de ce nom qui avait accompagné dans les Gaules saint Maxime et saint Vénérand, et qu'après leur mort il avait été sacré évêque d'Evreux. On met ordinairement son épiscopat vers l'an 512, après celui de Maurusion, qui fut le successeur immédiat de saint Gaud. Ses reliques se gardent à Luzarches au diocèse de Paris. En 1682, les chanoines d'Evreux en obtinrent une portion, qu'ils ont partagée avec l'église paroissiale d'Acquigny. Saint Eterne est honoré, avec le titre de martyr, à Evreux le 16 de juillet, et à Luzarches le 13 d'août et le 1er de septembre.

Quelques critiques placent la mission de saint Maxime et de saint Vénérand, ainsi que leur martyre et celui de saint Eterne ou Ethérius, peu après la mort de saint Taurin, fondateur du siége d'Evreux, et avant l'épiscopat de saint Gaud, c'est-à-dire, dans un temps où il y avait encore peu de chrétiens dans le pays.

Vers l'an 960, Richard Ier, surnommé *le Vieux*, étant duc de Normandie, et Guiscard évêque d'Évreux, un certain Amalbert découvrit à Acquigny les reliques de saint Maxime et de saint Vénérand; il les enleva, à l'exception des chefs des deux martyrs et de quelques ossements. Mais étant tombé malade dans le pays de Caux, près de Fontenelle ou de Saint-Vandrille, il fut obligé de déposer les reliques dans ce célèbre monastère; le duc Richard bâtit alors une chapelle pour les recevoir. Ces reliques furent brûlées dans la suite par les huguenots.

Les reliques qui étaient restées à Acquigny y furent conservées dans une église bâtie sur le tombeau des saints martyrs; mais, comme elle tombait en ruines, M. de Rochechouart, évêque d'Évreux, ordonna, en



1750, qu'elles fussent transférées dans l'église paroissiale. Elles y furent déposées sous le grand autel, où on les voit encore dans de fort belles châsses. Le 25 de mai, on les porte en procession au lieu où les saints reçurent la couronne du martyre.

Saint Maxime et saint Vénérand sont honorés, avec beaucoup de dévotion, dans le diocèse d'Évreux et à Saint-Vandrille.

SAINT GRÉGOIRE VII,

PAPE.

Il n'entre pas dans notre but de raconter en détail tous les événements politiques et même religieux auxquels saint Grégoire VII prit une si grande part. Cet ouvrage a pour objet d'édifier le lecteur, et non de discuter avec lui les principes plus ou moins problématiques qui ont servi de règle à la conduite des souverains du moyen âge. En canonisant ce pontife célèbre, l'Église a voulu proposer à notre imitation les vertus dont il donna pendant toute sa vie un exemple éclatant; mais elle n'a pas prétendu décider d'une manière absolue les questions difficiles qui se rattachent à quelques-unes des circonstances de son orageux pontificat.

Saint Grégoire VII, dont on célèbre la fête le 25 mai, était né à Soano dans la Toscane et avait reçu au baptême le nom de Hildebrand. Son père, qui était un simple charpentier, ayant remarqué dans cet enfant une intelligence précoce et beaucoup d'amour pour l'étude, confia le soin de son éducation à son oncle, abbé du monastère de Sainte-Marie sur le mont Aventin, et ce fut là l'origine de la haute élévation à laquelle parvint dans la suite le jeune Hildebrand.

Grégoire VI s'étant démis volontairement du souverain pontificat par amour de la paix, et voulant voyager en Allemagne, se fit accompagner par notre saint, dont il avait entendu parler avec les plus grands éloges. Ils eurent occasion de visiter la célèbre abbaye de Cluny, alors si renommée pour la sévérité de sa règle et la sainteté de ses membres. Saint Odilon, qui en était abbé, ne se contenta pas de les recevoir avec sa charité ordinaire; ayant deviné les éminentes qualités d'Hildebrand, il fit si bien par ses exhortations et sa pieuse affabilité, qu'il le détermina à rester auprès de lui; il le conserva sept ans entiers, et eut la con-



solation de pouvoir le proposer à tous ses religieux comme un modèle achevé de ferveur et de régularité. La charge de prieur, qu'on confia bientôt à Hildebrand et qu'il remplit avec zèle, étendit sa réputation hors de l'enceinte de son monastère; et lorsque l'évêque de Toul, Bruno, élevé par Henri III sur la chaire de saint Pierre, passa par Cluny en se rendant à Rome, il crut devoir soumettre à l'austère prieur les doutes qu'il avait conçus sur la canonicité de son élection. Ce fut sans doute un magnifique spectacle que celui qui fut donné au monde catholique dans cette circonstance, au fond d'un cloître. D'une part, un évêque appelé par l'empereur, son parent, au gouvernement de l'Église, et qui déjà s'est mis en marche pour aller prendre possession du siége pontifical, proteste à un pauvre moine qu'il est prêt à retourner à son évêché s'il le lui ordonne et s'il voit la moindre irrégularité dans sa démarche; de l'autre, ce religieux sévère, qui met les canons de l'Église et la gloire de Dieu avant tout, reproche nettement à Bruno d'avoir accepté du chef de l'empire une dignité qu'il ne devait tenir que de la libre élection du peuple et du clergé romain, et, cependant, touché de ses dispositions humbles et soumises, l'engage à continuer sa route, à condition qu'il fera ratifier son élection dès qu'il sera arrivé dans la capitale du monde chrétien. Léon IX se rendit, et emmena Hildebrand, qu'il fit bientôt cardinal sous-diacre de l'Église romaine, en le créant en même temps supérieur du monastère de Saint-Paul.

Hildebrand, par une sévérité salutaire, réforma la plupart des abus qui régnaient dans cette communauté. La discipline fut remise en vigueur; les domaines aliénés par la négligence des abbés furent revendiqués; les travaux journaliers imposés par la règle reprirent leur cours, et l'on vit en peu de temps les religieux de Saint-Paul marcher sur les traces de ceux de Cluny. Dans cette occasion, le cardinal Hildebrand montra déjà cette persévérance inébranlable, cette fermeté de caractère et cette souplesse d'esprit dont il donna plus tard tant d'exemples dans le gouvernement de l'Église universelle.

Sous le pontificat de Victor II, successeur de Léon IX, Hildebrand fut envoyé en France pour extirper la simonie, qui régnait presque généralement parmi le clergé de ce royaume. Il s'acquitta de cette mission avec la plus grande fermeté.

Le cardinal-archidiacre de l'Église romaine continua de jouir de la plus grande influence sous les papes suivants, Étienne IX, Nicolas II et Alexandre II. Il était l'âme de leurs conseils; toutes les mesures importantes étaient prises d'après ses avis, et déjà l'Eglise présentait une face

nouvelle, présage heureux de ce qu'elle allait bientôt devenir lorsqu'elle l'aurait pour chef.

Cet événement arriva en 1073, après la mort d'Alexandre II, qui lui avait dû son élection. Les cardinaux, assemblés pour choisir un successeur à ce pieux et sage pontife, passèrent d'abord trois jours dans le jeûne et la prière; puis ils se rendirent en procession dans l'église de Saint-Pierre, où les attendait une foule immense de peuple. Mais à peine étaient-ils entrés, que la multitude se leva en grand tumulte, et s'écria: « Saint Pierre a choisi pour pape le cardinal Hildebrand! nommez le cardinal Hildebrand; nous ne voulons pas d'autre pontife que lui. » En vain on essaya de lui imposer silence, et de parler de la liberté des suffrages: les cris redoublèrent, et devinrent si forts que les cardinaux se crurent obligés de se rendre à des vœux si unanimes et si hautement manifestés. L'évêque Hugues fut chargé par eux de proclamer l'élection du cardinal Hildebrand, en déclarant qu'ils l'avaient choisi d'un commun accord et qu'ils le jugeaient, comme le peuple lui-même, seul digne d'occuper le siége de saint Pierre.

Saint Grégoire trouva l'Eglise dans l'état le plus déplorable. L'empereur d'Allemagne, Henri IV, trafiquait ouvertement des bénéfices et des dignités ecclésiastiques, et se souciait peu d'abandonner les évêchés à des hommes indignes, pourvu qu'ils lui donnassent en échange de plus grandes sommes d'argent. Outre cela, il tendait visiblement à s'emparer de l'autorité spirituelle, à traiter même le pontife romain comme un simple vassal de l'empire, et sa prétention au sujet des investitures n'allait à rien moins qu'à réduire les évêchés et les grandes abbayes au rang des fiefs séculiers. C'est assez dire qu'il était urgent de porter un remède efficace à la plaie mortelle qui dévorait l'Eglise.

Tel est le point de vue sous lequel le lecteur chrétien doit considérer la suite des actions de Grégoire VII, s'il ne veut pas s'exposer au danger de les juger d'une manière toute humaine, et de ne point rendre à ses intentions, comme à ses démarches et à ses entreprises hardies, toute la justice qui leur est due. Dévoré qu'il était par le zèle de la maison de Dieu, comment aurait-il pu ne pas employer toute l'immense autorité que lui donnaient les principes de la foi, l'esprit de son siècle et les circonstances particulières à sa position, pour arrêter les désordres, mettre un frein à la corruption, et rendre à l'Eglise, avec la liberté et l'indépendance qu'elle a de droit divin, la vertu et la sainteté qui en sont l'ornement nécessaire?

C'est la simonie qu'il voulut attaquer la première. En conséquence il



adressa à tous les évêques de la chrétienté des lettres pressantes pour les engager à surveiller avec soin la conduite des ecclésiastiques, et à punir sévèrement ceux qui se rendraient coupables de quelque action simoniaque pour obtenir leurs bénéfices. En même temps, il écrivit à l'empereur Henri IV pour lui faire des remontrances sur le honteux trafic qu'il faisait des choses saintes. Celui-ci, alors en guerre avec les Saxons, et n'étant pas tout à fait sans inquiétude sur l'issue de ces démêlés, répondit au pontife par des protestations de respect; mais, après avoir triomphé de ses ennemis, il ne se souvint plus de sa parole, et continua à protéger des désordres dont la plupart du temps il était complice. Les efforts du saint Père se trouvèrent donc inutiles, au moins pour la réforme des églises d'Allemagne. Paralysé dans son zèle, un découragement profond s'empara de son âme, et plusieurs fois il eut la pensée d'abandonner le gouvernement de l'Eglise à d'autres mains. On peut juger de sa douleur et de son affliction profonde, par ce qu'il écrivait alors à Hugues, son ami, abbé du monastère de Cluny : « Je voudrais pouvoir vous « dépeindre, lui disait-il, les tourments qui m'agitent au dedans, les tra- « vaux journaliers qui m'accablent au dehors et qui vont tous les jours « en augmentant. J'ai souvent conjuré Jésus-Christ de me retirer de ce « misérable monde, s'il ne m'est pas donné de servir avec plus de succès « notre mère commune. Une douleur inexprimable, une tristesse mor- « telle empoisonne ma vie. Parmi les princes de la terre, je n'en vois « aucun à qui sa propre gloire ne soit plus chère que celle de Dieu, et « qui ne sacrifie en toute occasion la justice à l'appât d'un gain sordide. « Si je veux me replier sur moi-même, je succombe sous le poids de « mes propres péchés, et il ne me reste d'espoir que dans l'immense « miséricorde de Jésus-Christ. Si je n'étais soutenu par l'espérance de « réparer mes fautes passées par une conduite plus chrétienne, et celle « d'être encore utile à l'Eglise, j'en prends Dieu à témoin, rien ne pour- « rait me retenir plus longtemps à Rome, à Rome où depuis vingt ans je « suis forcé d'habiter malgré moi. »

Cependant Grégoire eut recours à quelques mesures vigoureuses. Il déposa l'évêque de Bamberg; ensuite, comme il vit que ses démarches auprès de Henri n'avaient produit aucun fruit, il convoqua à Rome un concile pour aviser aux moyens de rétablir l'ancienne discipline. Ce concile fit plusieurs décrets importants; mais celui auquel le souverain pontife tenait davantage et qui eut les suites les plus considérables, parce qu'il porta le premier coup au pouvoir abusif que s'étaient arrogé les empereurs, ce fut celui qui avait pour objet d'interdire à tout séculier,

quels que fussent son pouvoir et sa dignité, de donner l'investiture des bénéfices ecclésiastiques. Des brefs envoyés dans toute la chrétienté annoncèrent partout cette grande résolution, devenue nécessaire à l'affranchissement de l'Église.

Ces décrets sévères, mais justes, du concile de Rome, ne firent qu'irriter davantage la colère de l'empereur, et il poussa l'esprit de vengeance jusqu'à faire attenter aux jours du souverain pontife. Des assassins soudoyés par lui se jetèrent sur le saint pontife au moment où il allait célébrer la messe de Noël, et ils l'auraient infailliblement mis à mort, si le peuple, averti par le tumulte, ne se fût porté en foule au secours de son pasteur. Ce nouveau crime ajouté à tant d'autres fit prendre à Grégoire VII une détermination extrême, bien digne de sa grande foi et de son inébranlable courage. Il cita l'empereur à Rome et le somma à comparaître devant lui, pour avoir à rendre compte de sa conduite et se justifier de tous les crimes dont il était accusé. De son côté Henri se porta aux dernières extrémités contre le pape. Ayant assemblé à Worms un concile de tous les évêques de ses états, intéressés au maintien des désordres que le zèle du pontife voulait détruire, il le fit déposer, et lui notifia cet attentat schismatique, en ne lui donnant que le nom de moine Hildebrand. De l'avis unanime des évêques réunis auprès de lui, Grégoire VII fulmina une bulle d'excommunication contre le persécuteur de l'Église, et renouvela celles qui avaient été déjà lancées contre plusieurs des membres du faux concile de Worms.

La nouvelle de l'excommunication de l'empereur produisit dans toute l'Allemagne un soulèvement général, contre lequel il essaya vainement de lutter. Il se vit abandonné de presque tous les siens, tant sa conduite était tyrannique et odieuse à tous. Les grands de l'empire s'assemblèrent en diète générale à Tribur, sur le Rhin, le 15 octobre 1076, et décidèrent que si, dans un an, la sentence d'excommunication qui pesait sur lui n'était pas levée, il serait déchu de l'empire, sans espérance de remonter jamais sur le trône. Henri, vaincu par la défection de ses meilleurs amis, se soumit à tout ce qu'on voulut.

Cependant une nouvelle assemblée générale des princes de l'empire fut convoquée à Augsbourg pour le 2 février suivant, afin d'aviser aux moyens de terminer les démêlés qui existaient entre le pape et l'empereur, et de ramener la paix dans l'Église et dans l'État. Grégoire lui-même se proposait d'y assister malgré la rigueur de la saison, et déjà il était en marche pour s'y rendre, lorsqu'il apprit à Verceil que Henri venait à sa rencontre pour lui donner une pleine satisfaction. En consé-



quence il alla l'attendre à Canosse, dans les États de la comtesse Mathilde. L'empereur, y étant bientôt arrivé, demanda humblement à être absous; mais le pape, qui comptait peu sur sa sincérité et qui voulait l'éprouver avant que de le réconcilier à l'Église, refusa de l'admettre d'abord et le fit attendre pendant trois jours dans l'enceinte de cette forteresse, les pieds nus et le corps couvert d'un rude cilice. Le quatrième jour, il le reçut, et lui donna l'absolution.

Tel est, sans contredit, le fait le plus extraordinaire qui ait signalé la puissance des souverains pontifes.

Cependant Henri était retourné en Allemagne la rage dans le cœur, et méditant de nouveaux projets de vengeance. Il se répandit en menaces contre le saint-siége, et bientôt il fit ouvertement les préparatifs d'une expédition en Italie. Mais cette conduite mécontenta les évêques et les seigneurs, parce qu'elle leur fit craindre des malheurs plus grands encore que ceux auxquels ils croyaient avoir échappé; ils s'assemblèrent à Forcheim pour chercher des moyens de les prévenir. Henri, invité à s'y trouver, refusa de le faire, et de son côté le pape lança contre lui une nouvelle bulle d'excommunication, dans laquelle il déliait ses sujets du serment de fidélité. En conséquence la diète déposa l'empereur, et nomma pour lui succéder Rodolphe, duc de Souabe. Ce prince ne fut pas heureux dans sa lutte contre Henri IV, et il mourut subitement à Wolckseim.

Celui-ci, délivré d'un compétiteur dangereux, ne trouva plus d'obstacle à ses desseins contre l'Italie. Il commença par tenir à Mayence un synode où il fit de nouveau déposer Grégoire VII, et élire en sa place Guibert, archevêque de Ravenne, qui prit le nom de Clément III, et qui eut une part déplorable dans tous les troubles de cette époque; puis il se mit en marche avec une armée pour aller chasser de Rome le pontife légitime, et mettre son antipape sur le siége de saint Pierre.

Saint Grégoire vit sans crainte l'orage se former sur sa tête. Plein de confiance dans la justice et la bonté de sa cause, il attendait avec calme et résignation ce qu'il plairait à la Providence d'ordonner de lui. Les maux de l'Église étaient la seule cause de la douleur profonde dont il était pénétré. Pendant que son ennemi s'avançait à marches forcées contre lui, il s'occupait à présider paisiblement à Rome un synode, où l'on rendait les plus sages ordonnances sur les points importants de la discipline ecclésiastique; il écrivait à plusieurs évêques et princes d'Italie, et ses lettres ne respiraient que l'amour de l'Eglise, une piété sincère, une abnégation touchante de lui-même. On lui proposa de disposer



des biens et des revenus de l'Eglise pour lever des troupes et se mettre en état de faire une vigoureuse résistance; mais il s'y refusa hautement, et déclara que jamais il ne consentirait à les employer pour un tel usage.

Henri parut enfin devant la ville de Rome, la veille de la Pentecôte de l'année 1082; mais il ne put s'en rendre maître qu'après deux ans de siége, le jeudi avant le dimanche des Rameaux de l'an 1084. Le lendemain Guibert prit possession du trône pontifical, et se fit sacrer le dimanche suivant dans l'église de Saint-Pierre. Le jour de Pâques, il couronna Henri IV, et lui donna le titre de roi des Romains. Saint Grégoire, qui avait été tenu bloqué dans le château Saint-Ange, eut la liberté de sortir de Rome, et se retira d'abord au monastère du Mont-Cassin, puis à Salerne, qui était alors une ville fortifiée.

Depuis quelque temps sa santé dépérissait visiblement; ses forces l'abandonnaient, et il sentait qu'il fallait se préparer à quitter ce monde pour paraître devant le souverain juge. En présence des cardinaux assemblés, il protesta plusieurs fois qu'il n'avait eu en vue, dans toutes ses démarches, que le bien de l'Eglise et le rétablissement des bonnes mœurs. Il leur adressa aussi les exhortations les plus vives pour les engager à ne se laisser guider, dans le choix de son successeur, ni par des considérations humaines, ni par de vils intérêts, mais à faire tomber leurs suffrages sur celui qu'ils croiraient le plus capable de conduire la barque de Pierre dans ces temps orageux; il leur désigna même ceux d'entre eux que ses vœux y auraient appelés.

Trois jours avant sa mort, il leva toutes les sentences d'excommunication qu'il avait prononcées, à l'exception de celles qui regardaient l'empereur Henri IV et l'anti-pape Guibert. Il conserva toute sa présence d'esprit jusqu'à son dernier moment, qu'il vit arriver avec calme et résignation, et mourut saintement le 25 mai 1085, après avoir gouverné l'Eglise pendant douze ans, un mois et treize jours. Son corps fut déposé dans l'église de Saint-Matthieu à Salerne, et plusieurs miracles s'opérèrent sur sa tombe. En 1580, le nom de saint Grégoire VII fut inséré dans le martyrologe romain, et son office a été introduit dans le Bréviaire par ordre de Benoît XIII.

SAINT DENIS,

ÉVÊQUE DE MILAN.

Ce saint fut élevé sur le siége de Milan vers la fin de l'année 351. Saint

Athanase en parle comme d'un évêque aussi distingué par sa piété et ses vertus que par son courage à défendre la vraie foi. Il assista au concile convoqué à Milan par le pape Libère, en faveur de saint Athanase, persécuté par l'empereur d'Orient. Saint Denis s'y lia étroitement avec les envoyés du pape, Lucifer de Cagliari, le prêtre Pancrace et le diacre Hilaire, et surtout avec saint Eusèbe de Verceil, qu'il regardait comme son père et son maître dans la foi. La confiance pleine d'abandon et de respect qu'il conçut dès lors pour ce saint évêque lui fut plus tard d'une ressource bien utile, et le tira d'un pas extrêmement critique où il s'était engagé trop légèrement.

Les ariens se trouvaient très-nombreux à ce concile de Milan, et de plus ils étaient soutenus par la présence de l'empereur Constance, qui était disposé à employer la violence et la force pour faire triompher son parti; mais ils ne purent vaincre l'inébranlable fermeté des orthodoxes. Eusèbe de Verceil, pressé de signer la condamnation d'Athanase, répondit qu'avant tout il était nécessaire de constater l'orthodoxie des évêques présents, et qu'il ne voyait pour cela qu'un seul moyen : c'était qu'ils souscrivissent de nouveau aux canons de Nicée. Saint Denis, qui remarqua l'embarras des ariens, s'offrit aussitôt à le faire le premier; mais Valens, un des principaux défenseurs de l'arianisme, s'écria que de cette manière on n'en finirait pas, et il s'éleva un grand tumulte dans le concile. Les ennemis de saint Athanase, sous prétexte qu'ils n'étaient pas libres dans l'église où ils étaient réunis, à cause de la foule de peuple qui se pressait autour d'eux, demandèrent à transférer l'assemblée dans le palais impérial. Là, pendant que l'empereur, qui n'était que simple catéchumène, se tenait caché derrière un rideau pour entendre les discussions des évêques, les ariens présentèrent un écrit de ce prince contenant toute la doctrine d'Arius, qu'il disait lui avoir été révélée en songe. Mais les légats du pape n'eurent garde de se laisser surprendre par une supercherie aussi ridicule, et ils insistèrent pour faire reconnaître, préalablement à toute autre décision, la doctrine de Nicée. D'un autre côté ils s'élevèrent avec force contre les prétentions de l'empereur, qui osait s'arroger le droit de juger des questions de foi.

Cependant Constance, irrité de trouver une résistance si ferme et si courageuse, fit appeler devant lui Lucifer de Cagliari, Eusèbe de Verceil, Denis de Milan, et Florent, évêque d'Emerita-Augusta en Lusitanie, et leur ordonna d'un ton impérieux de souscrire à la condamnation d'Athanase. Sur leur refus, Lucifer de Cagliari fut mis en prison; mais les autres évêques ayant déclaré qu'ils ne prendraient aucune part aux



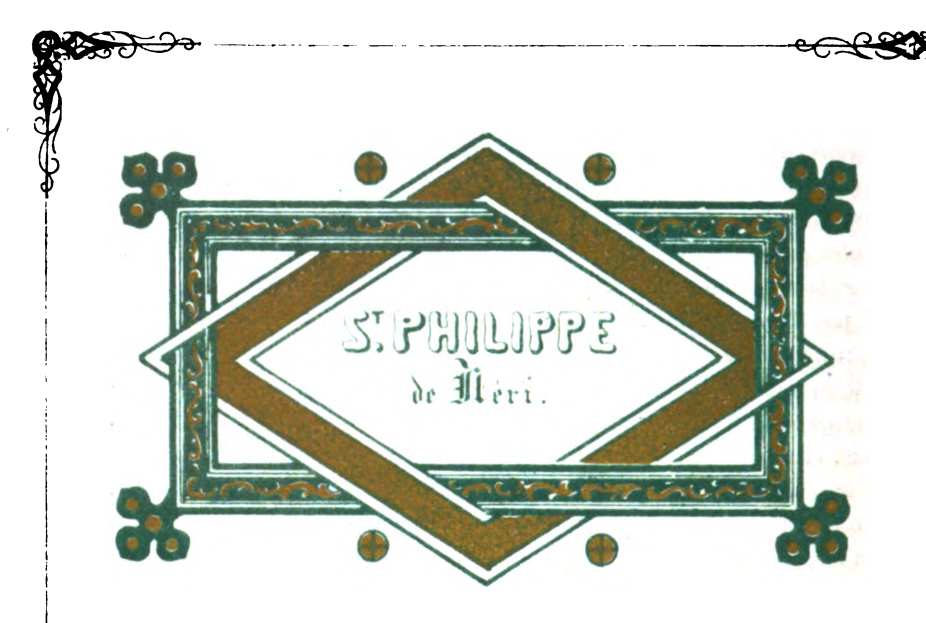
travaux de l'assemblée ni à ses décisions, quelles qu'elles pussent être, tant qu'il ne serait pas rendu à la liberté, l'empereur fit tomber ses fers. C'est sur ces entrefaites que les ariens, ayant trompé par de feintes promesses le saint évêque de Milan, obtinrent enfin sa signature pour la condamnation du patriarche d'Alexandrie. Leur triomphe ne fut pas de longue durée. Saint Eusèbe de Verceil lui ayant fait de vives représentations sur cet acte de faiblesse, Denis détesta bientôt son erreur, et le pria de lui indiquer par quels moyens il pourrait réparer le scandale qu'il avait eu le malheur de donner à son troupeau et à l'Eglise. Voici l'expédient qu'imagina le saint évêque et qui lui réussit. Comme on lui présenta aussi, pour le signer, l'écrit qui condamnait Athanase, il répondit qu'étant plus ancien que Denis, qui était en quelque sorte son fils, il n'était pas convenable qu'il ne signât qu'après lui. Les ariens avouèrent qu'Eusèbe méritait la préférence à tous égards, et effacèrent le nom de Denis, afin de lui laisser la première place qu'il avait semblé réclamer. Mais quand ils vinrent à lui demander sa propre signature, il refusa de la donner, et parla plus fortement que jamais en faveur de saint Athanase, qu'il regardait comme le boulevard de la foi dans l'Orient.

En ce moment Constance ne put se contenir, et, dans un accès de la plus violente fureur, il condamna à mort tous ces généreux défenseurs de la foi, contre lesquels il n'eut pas honte de tirer lui-même l'épée; mais il se remit bientôt et se contenta de les envoyer en exil. Saint Eusèbe fut relégué en Palestine, Lucifer en Syrie, et Denis en Cappadoce. Celui-ci mourut quelque temps après, sans avoir eu la consolation de remonter sur son siége; les deux autres furent rappelés après la mort de Constance.

Le corps de saint Denis fut transporté de la Cappadoce à Milan, par les soins de saint Ambroise, son successeur, et le martyrologe romain indique sa fête au 25 mai.

Les ariens élurent à la place de saint Denis un homme de leur secte, nommé Auxence, pour l'Eglise de Milan.





FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DE L'ORATOIRE, EN ITALIE.

26 MAI.

La parfaite charité, qui caractérise les vrais serviteurs de Dieu, a fait de ce saint une des plus brillantes lumières de l'Eglise dans ces derniers temps. Il naquit à Florence en 1515; il était fils de François Néri, avocat, et de Lucrèce Soldi, tous deux issus de familles riches de la Toscane.

Lorsqu'il eut achevé son cours d'humanités, on l'envoya chez un de ses oncles, qui était un riche marchand, et qui vivait auprès du mont Cassin. Il avait alors dix-huit ans. Son oncle eut bientôt pris la résolution de le faire héritier de tous ses biens; mais le jeune Philippe, qui se sentait appelé à la perfection, et qui craignait les dangers d'une vie mondaine et dissipée, renonça à l'occasion qui se présentait de s'assurer une fortune considérable; il quitta la maison de son oncle, et alla se fixer à Rome en 1533. Un gentilhomme florentin,

nommé Galleotto Caccia, établi dans cette ville, le prit chez lui pour élever ses enfants, et il ne tarda pas à sentir tout le prix du trésor qu'il possédait dans sa maison. En effet, la vie que menait Philippe était extrêmement édifiante. Le bruit de sa sainteté se répandit de proche en proche, et parvint jusqu'à Florence.

Sous un tel maître, les enfants de Galleotto Caccia firent de grands progrès dans la vertu et dans les lettres, qui leur étaient enseignées avec beaucoup de soin. Philippe étudia en même temps la philosophie et la théologie. Ses succès répondirent à son application, et il surpassa de beaucoup ceux qui couraient la même carrière que lui. Ses nombreux condisciples recherchaient son amitié; mais il était très-réservé dans ses liaisons, craignant de perdre un temps précieux en les multipliant. Un quart d'heure donné par jour à des conversations inutiles paraît d'abord peu de chose; mais si l'on réunit ensemble tous ces quarts d'heure, et si l'on y joint tout l'espace qui est absorbé par le repos et par les autres besoins de la société, la plus longue vie se trouve renfermée dans des bornes étroites, et il ne reste plus guère de temps pour travailler au salut. Cette réflexion occupait continuellement le saint, et le rendait très-exact à ménager tous ses moments. Jamais il ne s'entretenait avec ses amis, qu'autant que le devoir, la charité, ou quelque autre semblable motif l'exigeait. Il se rappelait d'ailleurs que les saints mêmes se plaignaient de se trouver, au sortir des compagnies, moins propres à la prière, et souvent moins purs aux yeux de Dieu. Il avait encore appris d'eux que les conversations frivoles portent dans l'âme l'air contagieux du monde.

La mortification des sens qu'il pratiquait était absolue et s'étendait jusqu'aux plus petites choses. « Il est nécessaire, disait-il à ce sujet, de « se mortifier dans les choses même qui ne paraissent que des bagatelles; « par là on s'accoutume à vaincre dans de grands combats. » Par une suite de son amour pour la pauvreté, lorsqu'il vint à Rome pour la première fois, il ne voulut recevoir de sa famille que ce qui lui était absolument nécessaire; on ne voyait dans sa chambre qu'un lit pauvre et quelques livres. Tout amusement lui paraissait insipide; il ne connaissait d'autre récréation que celle d'aller visiter les églises et les hôpitaux. Même durant le cours de ses études, il donnait un temps considérable à la prière. Souvent il priait la nuit entière devant la porte d'une église, et surtout devant les reliques des martyrs dans le cimetière de Calixte; d'autres fois il lui arrivait, étant accablé par le sommeil, de se contenter de prendre un peu de repos sur la terre, dans le porche d'une des sept églises.



Lorsqu'il eut achevé son cours de théologie, il étudia quelque temps l'Écriture et les Pères, pour se perfectionner dans cette science; il s'appliqua aussi au droit canonique, dont la connaissance est si utile et même si nécessaire à ceux qui conduisent les autres. Il devint en peu de temps si habile dans ces différentes sciences, que les plus célèbres professeurs venaient le consulter de toutes parts, et lui demander la solution de leurs difficultés. Dans la suite il recommandait fortement les mêmes études à ses disciples, et, pour les exciter à s'y appliquer, il leur proposait pour modèle le pieux et savant cardinal Baronius, qui, à l'âge de dix-huit ans, était entré dans l'Oratoire pour travailler aux annales de l'Eglise. Baronius reconnaît que saint Philippe de Néri lui rendit de grands services pour commencer son ouvrage, et que chaque jour il le soutenait par ses avis et ses encouragements dans la carrière pénible où il marchait; il lui attribue même la gloire d'avoir imaginé le dessein et formé le plan de ses annales.

Le témoignage que Baronius rend à saint Philippe de Néri donne une haute idée de l'étendue de ses connaissances; aussi était-il un des plus savants hommes de son siècle : mais le désir ardent qu'il avait de s'unir plus parfaitement à Jésus-Christ le fit renoncer à l'étude des lettres. A l'âge de vingt-trois ans il vendit ses livres, et en donna le prix aux pauvres.

C'était malgré lui que Philippe de Néri laissait apercevoir ce qui se passait dans son âme. Son humilité le rendait industrieux à cacher toutes les grâces extraordinaires qu'il recevait. Cette disposition intérieure lui méritait principalement des communications intimes du Saint-Esprit. L'amour divin agissait sur lui avec tant d'impétuosité, que la flamme s'en manifestait au dehors surtout par de violentes palpitations de cœur. Au reste, ceci ne doit point paraître incroyable. Saint François de Sales observe dans son livre de l'*amour de Dieu,* et l'expérience montre, que les affections de l'âme, lorsqu'elles sont très-vives, produisent dans le corps des effets surprenants.

Quoiqu'il fût au milieu d'une grande ville, Philippe de Néri y mena longtemps la vie d'un ermite, pratiquant toutes sortes de pénitences et de macérations. Sans cesse il languissait dans l'attente du jour où son âme, affranchie des liens du corps, irait se perdre dans l'océan du souverain bien. Il avait coutume de dire qu'un homme qui aime véritablement Dieu, trouve la vie insupportable : aussi un tel homme ne peut-il se consoler que par l'idée qu'il accomplit la volonté du ciel, et par la facilité qu'il a de retracer en lui l'image du Sauveur souffrant; il se ré-



jouit encore, comme saint Paul, de ce qu'en restant sur la terre il peut travailler à la gloire de Dieu, et la procurer par la conversion des âmes. Dévoré du même zèle que l'Apôtre, notre saint se mit à chercher toutes les occasions de gagner des âmes à Jésus-Christ, ou du moins de prévenir quelques fautes. On le vit, n'étant encore que laïque, opérer un grand nombre de conversions. Il visitait encore les hôpitaux, afin de servir et de consoler les membres souffrants de Jésus-Christ.

Les larmes lui venaient aux yeux lorsqu'il considérait le refroidissement de la charité à l'égard des pauvres malades. Il forma le projet de faire revivre une pratique bien conforme à l'esprit du christianisme, bien propre à inspirer les sentiments d'humanité. Dans cette vue, il pensa à établir à Rome une confrérie de la sainte Trinité; le pieux Persiano Rosa, son confesseur, l'encouragea dans ce saint projet. Ce fut en 1548 qu'il commença cet établissement charitable dans l'église de Saint-Sauveur *del Campo*. Quatorze personnes s'associèrent à lui. Il pourvut à tout avec une sagesse admirable, il régla la manière dont on devait recevoir, servir et instruire les malades, les pèlerins et les convalescents qui n'avaient point de retraite. Il faisait lui-même des discours de piété; chaque jour il tenait des conférences spirituelles, qu'il poussait quelquefois jusque bien avant dans la nuit, et ces conférences produisaient des fruits merveilleux. Un grand nombre de pécheurs se convertirent; d'autres se consacrèrent plus spécialement à la pratique de la vertu, et parvinrent à une perfection éminente.

Dans l'année 1550, Philippe transféra sa confrérie dans l'église de la Sainte-Trinité; il érigea en même temps un nouvel hôpital, qui est encore très-florissant, et un des mieux réglés du monde chrétien. Le saint, non content de prendre soin de ses hôpitaux, assistait encore les malheureux des différents quartiers de la ville. Voulant une fois faire secrètement l'aumône, il choisit, pour n'être pas découvert, une nuit fort obscure. Il tomba dans une fosse profonde; mais Dieu permit qu'il ne fût point blessé.

S'il n'eût suivi que les mouvements de son humilité, il eût passé toute sa vie dans l'état laïque; mais son confesseur l'obligea à entrer dans la cléricature, afin qu'il fût à portée de servir plus utilement l'Église de Jésus-Christ. Il reçut la prêtrise au mois de juin de l'année 1551, étant alors âgé de trente-six ans. Après son ordination, il se retira dans la communauté des prêtres de saint Jérôme, qui jouissait d'une grande réputation. C'était là aussi que vivait Persiano Rosa, son confesseur. Chaque prêtre mangeait en particulier, et pratiquait les jeûnes proportionnés



à sa dévotion et à ses forces. Philippe diminua quelque chose de ses premères austérités pour ne pas trop affaiblir son corps; mais ses austérités étaient encore assez rigoureuses pour être données à tous en exemple. La chambre qu'il habitait était petite et pauvrement meublée. Il ne s'occupait que des moyens de satisfaire sa dévotion et le désir qu'il avait de tendre toujours vers Dieu avec une nouvelle ferveur.

Peu de temps après que saint Philippe eut été ordonné prêtre, il fut chargé par ses supérieurs du soin d'entendre les confessions des fidèles. Personne n'était plus propre que lui à bien remplir cette partie du ministère sacré. Il passait souvent les journées entières dans le confessionnal. Sa charité ingénieuse lui suggérait mille moyens de procurer la gloire de Dieu. S'étant un jour entretenu avec un juif, il se sentit pénétré du plus vif sentiment de compassion pour l'âme de ce malheureux. Il ne cessa pendant trois semaines de prier pour lui, et il eut la consolation de le voir demander le baptême. La conversion des pécheurs les plus endurcis était assurée, pourvu qu'il vînt à bout de leur parler : ils ne pouvaient résister à la force des discours qu'il leur faisait sur la mort et le jugement. Quelques-uns l'évitaient, de peur d'être obligés d'abandonner des désordres qu'ils chérissaient; mais il priait pour eux avec tant de ferveur, que tôt ou tard ils rentraient sincèrement en eux-mêmes.

Les pécheurs d'habitude lui paraissaient avec raison mériter des soins particuliers. Il leur donnait pour pénitence de faire tous les soirs quelque prière, et de penser quelques instants à la mort, ou de se représenter l'état de leur âme en enfer, et de s'entretenir en eux-mêmes par forme de dialogue sur cet état, sur l'éternité, sur le vide des satisfactions terrestres. Son zèle ardent pour le salut des âmes lui fit désirer d'aller aux Indes; mais ceux qu'il consulta sur ce sujet l'en dissuadèrent, en lui représentant que la volonté de Dieu était qu'il restât à Rome, où il y avait une ample moisson à recueillir.

Ce fut surtout alors qu'il se mit à recevoir chez lui ceux qui désiraient le consulter. Il faisait chaque jour des instructions familières qui produisaient de grands fruits; mais l'envie ne put supporter plus longtemps l'éclat de ses vertus. Elle employa la calomnie pour noircir sa personne et ternir sa réputation. Le saint souffrit cette épreuve avec patience, et, loin de se plaindre ou de chercher à se justifier, il se réjouissait de se voir ainsi l'objet de la raillerie, offrant à Dieu ces nouvelles épreuves. Un de ses ennemis fut si touché de la douceur et de la sérénité qu'il fit paraître pendant qu'on l'accablait d'injures, que, changeant tout à coup, il prit hautement sa défense, et mena depuis une vie très-édi-



fiante. Le principal auteur des maux qu'on lui suscitait se convertit aussi par le même motif. Il vint se jeter aux pieds du saint pour lui demander un pardon qui lui fut aisément accordé. Philippe l'embrassa tendrement, et le reçut au nombre de ses enfants spirituels. Sa maxime était que, si nous aimons la patience et l'humilité, nous devons nous réjouir et remercier Dieu lorsqu'il nous procure l'occasion de pratiquer ces vertus.

L'épreuve dont nous venons de parler ne fut pas la seule que Dieu lui envoya. On l'accusa encore d'orgueil et d'ambition, et l'on débitait partout que c'était un hypocrite, qui cherchait à jouer un rôle en se faisant suivre par le peuple émerveillé des actes extérieurs de sa vie. Le vicaire de Rome, trompé par les bruits qui couraient, lui défendit d'entendre les confessions de quinze jours, et de prêcher jusqu'à nouvel ordre. Philippe répondit modestement qu'il était prêt à obéir à ses supérieurs dans tout ce qu'ils lui commanderaient. En même temps il excusait de son mieux les auteurs de la persécution qu'il souffrait. Dieu, disait-il à ses amis, n'a permis que je fusse traité de la sorte que pour m'apprendre à devenir humble. Ce second orage passa comme le premier. On lui permit de reprendre son premier genre de vie, et de continuer de travailler à la conversion des pécheurs par tous les moyens que sa prudence lui suggérerait.

Ce fut dans les conférences de saint Philippe de Néri que la congrégation des oratoriens de Rome prit naissance. Des prêtres et de jeunes ecclésiastiques s'associèrent à lui, pour travailler de concert à la sanctification des âmes. Ils l'aidaient dans ses conférences, ainsi que dans les prières et les méditations qu'il faisait faire au peuple dans l'église de la Sainte-Trinité. Tous ces pieux ministres furent nommés *oratoriens*, parce qu'à certaines heures du matin et du soir ils appelaient le peuple à l'église en sonnant une cloche. En 1564, le saint présenta aux ordres ses jeunes ecclésiastiques, parmi lesquels était le célèbre César Baronius. Il réunit ses disciples en un corps, leur donna des statuts, et voulut qu'ils vécussent en communauté, sans toutefois s'engager par aucun vœu. La charité et la ferveur lui parurent des liens assez forts pour ne former d'eux tous qu'un cœur et qu'une âme. Ils devaient en même temps s'employer de toutes leurs forces à prêcher, à instruire les ignorants, et à enseigner les principes de la doctrine chrétienne. La règle ordonnait que le généralat serait triennal. Philippe fut pourtant investi de fonctions perpétuelles, mais ce fut malgré lui. Il se déchargea de ce fardeau en 1595, sous prétexte qu'il ne pouvait plus le porter à cause de son grand âge.



Saint Philippe, qui datait de 1564 l'établissement de son Oratoire, fit approuver sa congrégation en 1575 par Grégoire XIII. Ses constitutions furent depuis confirmées par Paul V en 1612. Grégoire XIII lui donna l'église de Notre-Dame de Vallicella. Le saint en prit possession dans l'année 1583. Cela n'a point empêché que ses disciples n'aient toujours continué de desservir l'hôpital des pèlerins de la Sainte-Trinité. La congrégation de l'Oratoire s'accrut considérablement, et son fondateur forma des établissements semblables à Florence, à Naples, à San-Severino, à Lucques, à Palerme, à Padoue, à Ferrare, et dans plusieurs autres villes.

Le saint avait soin d'entretenir parmi ses disciples l'esprit d'obéissance et de renoncement à la volonté propre. « C'est là, disait-il, le plus « court et le plus sûr moyen d'arriver à la perfection. » Son amour pour la pauvreté allait si loin, qu'il eût voulu vivre toujours dans un dénûment total des biens du monde. Tant de vertus réunies le firent aimer et respecter des papes Pie IV, Pie V, Grégoire XIII, Grégoire XIV, Clément VIII, et de plusieurs autres grands hommes, surtout de saint Charles Borromée.

Ayant été attaqué, sur la fin de ses jours, d'une fièvre violente qui faisait craindre pour sa vie, il recouvra la santé d'une manière miraculeuse. Il tomba en extase durant une vision où la sainte Vierge lui apparut, et il s'écria tout à coup : « O très-sainte mère de Dieu! qu'ai-je fait pour « que vous daigniez venir à moi? » Un instant après, il dit à quatre médecins qui étaient dans sa chambre : « N'avez-vous pas vu la bienheu- « reuse mère de Dieu qui, par sa visite, m'a délivré de mes maux? » Mais il n'eut pas plus tôt réfléchi qu'il venait de divulguer la vision dont il avait été favorisé, qu'il pria tous ceux qui étaient présents de lui garder un secret inviolable. La vérité de ce fait fut attestée avec serment par Galloni et par les quatre médecins. Philippe, pendant sa maladie, souffrit sans se plaindre et sans marquer la moindre impatience; seulement il répétait de temps en temps ces paroles : « Seigneur, augmentez mes « douleurs, pourvu que vous augmentiez ma patience à proportion. »

Saint Philippe était d'une faible complexion, et il n'y avait point d'année où il ne fût attaqué une ou deux fois de fièvres qui duraient assez longtemps, ce qui cependant ne l'empêcha pas de parvenir à une grande vieillesse. Il resta au lit tout le mois d'avril de l'année 1595. Au commencement de mai, il fut pris d'un vomissement de sang dont on eut lieu de craindre les suites. Baronius lui donna l'extrême-onction. L'hémorrhagie ayant cessé, le cardinal Frédéric Borromée lui administra





le saint viatique. Il recommanda de célébrer plusieurs messes à son intention, et il parut au bout de deux ou trois jours parfaitement rétabli; il se trouva même en état d'offrir le saint sacrifice, et d'entendre les confessions des fidèles; mais son rétablissement ne fut pas de longue durée, et la maladie fit de nouveaux progrès.

Le jour de sa mort, Dieu lui envoya des consolations extraordinaires. Il comptait toutes les heures, attendant avec impatience celle qui devait terminer sa vie. Une dernière crise s'étant manifestée, Baronius lui dit les recommandations de l'âme. Pendant qu'on récitait ces prières, il rendit tranquillement l'esprit, le 26 mai 1595, à l'âge de plus de quatre-vingts ans. Son cœur et ses entrailles furent enterrés dans le lieu qui servait à la sépulture des oratoriens; son corps fut enchâssé, et sept ans après il était encore sans aucune marque de corruption.

Réflexions.

Saint Philippe de Néri a envisagé deux choses: l'obligation de travailler à son salut, et la charité de travailler à celui des autres. Pour lui-même, il a regardé comme nécessaire l'exercice d'une prière fervente et la pratique d'une vie mortifiée. Et qui s'y est donné plus exemplairement que lui? Pour les autres, il a cru qu'il fallait les toucher par des discours pathétiques, les convaincre par une science profonde, et les gagner à Dieu par des exemples édifiants. Et que n'a-t-il pas fait pour se mettre en état, par ces trois moyens, d'étendre l'empire de Jésus-Christ, et de lui faire la conquête d'un grand nombre d'âmes! Sommes-nous conduits par les mêmes motifs? Sentons-nous l'importance et la nécessité de ces grands moyens de procurer le salut des âmes, et les mettons-nous en usage? Reconnaissons que le zèle nous manque, et que c'est ce qui rend nos travaux si infructueux, et demandons-le au Seigneur par des prières ferventes et continuelles.

SAINT AUGUSTIN,

APOTRE D'ANGLETERRE.

Les Saxons, les Angles et les Jutles, peuples idolâtres de Germanie, ayant passé dans l'île des Bretons, les obligèrent, en 454, à se retirer dans les montagnes. Il y avait près de cent cinquante ans qu'ils étaient



maîtres du pays, lorsque le ciel fit briller à leurs yeux la lumière de l'Évangile.

Saint Grégoire le Grand, avant son pontificat, avait formé le projet d'aller leur annoncer la foi; mais il ne put l'exécuter, le peuple de Rome n'ayant pas voulu consentir à son départ. Il ne perdit cependant point de vue cette mission, et dans ses prières il recommandait sans cesse à Dieu une nation infidèle qu'il avait faite pour le connaître et l'aimer. Lorsqu'il eut été placé sur la chaire de saint Pierre, son premier soin fut d'envoyer une mission dans cette partie abandonnée de l'héritage du Seigneur. Personne ne lui parut plus propre à conduire cette importante entreprise qu'Augustin, qui était alors prieur du monastère de Saint-André à Rome. Il l'établit donc chef des religieux qui devaient l'accompagner. Cette sainte troupe, armée de la croix, partit avec courage. Tous étaient pleins de joie en pensant que le fruit de leur zèle serait ou de conquérir un nouveau peuple à Jésus-Christ, ou de remporter la couronne du martyre.

Le saint pape les avait adressés aux évêques de France par le diocèse desquèls ils devaient passer. Son but était qu'ils prissent chez ces prélats les avis et les connaissances relatives à leur mission. Après quelques jours de marche, il arrivèrent en un lieu que l'on croit être la ville d'Aix en Provence. Là, certaines personnes, plusieurs même de ceux à qui ils avaient été recommandés, leur exagérèrent la férocité des Anglais, la barbarie de leurs mœurs, la difficulté d'apprendre leur langue, les dangers de la mer; ils leur donnèrent même à entendre qu'il serait contre la prudence de passer outre. Ces discours firent impression sur les missionnaires; ils ne savaient plus quel parti prendre, et il fut résolu entre eux que l'on n'irait pas plus loin, jusqu'à ce qu'Augustin eût été consulter le pape sur tout ce qui venait de leur être communiqué.

Saint Grégoire ranima, par l'intermédiaire d'Augustin, le zèle des missionnaires. Prenez courage, leur dit-il : quelle lâcheté n'y aurait-il pas à abandonner une bonne œuvre commencée! Laissez dire les hommes, et méprisez leurs discours dictés par une prétendue sagesse. Que ne puis-je avoir le bonheur de vous accompagner et de partager vos travaux!

Les missionnaires, affermis contre la tentation, continuèrent leur voyage avec joie; ils prirent quelques Français pour leur servir d'interprètes, et s'embarquèrent. Leur vaisseau aborda dans l'île de Thanet, située à l'orient du pays de Kent. On place vers l'année 596 l'arrivée de ces hommes apostoliques en Angleterre. Ils étaient au nombre d'environ quarante personnes, y compris les interprètes.

Dès qu'ils eurent pris terre, Augustin envoya dire à Éthelbert, roi de Kent, qu'il venait de Rome lui apporter une heureuse nouvelle et lui assurer, de la part de Dieu, la possession d'un royaume qui ne finirait jamais. Le prince fit dire aux missionnaires de rester dans l'île; il expédia en même temps un ordre pour qu'on leur fournît toutes les choses nécessaires à la vie, jusqu'à ce qu'il eût délibéré sur le parti qu'il devait prendre.

Éthelbert, le plus puissant de tous les souverains de l'Heptarchie, avait au moins quelque idée du christianisme. En effet, il avait épousé Berthe, fille de Caribert roi de Paris. Cette princesse était chrétienne zélée, et s'était fait suivre en Angleterre par le saint évêque Luidhard ou Létard, qui lui servait d'aumônier et de directeur.

Après un intervalle de quelques jours, le roi vint en personne dans l'île de Thanet. Les saints religieux allèrent trouver le prince en procession. Le prince les écouta avec attention; puis il leur dit qu'à la vérité leurs discours étaient beaux; qu'ils lui faisaient là de magnifiques promesses; que jamais on ne lui en avait fait de telles, mais qu'elles lui paraissaient un peu incertaines. Il ajouta que, puisqu'ils étaient venus de si loin pour l'amour de lui, il ne souffrirait point qu'on les molestât, et qu'il leur permettait de prêcher parmi ses sujets. En même temps il leur assigna de quoi subsister, et il voulut qu'ils demeurassent dans Cantorbéry, capitale de ses états.

Les saints missionnaires se rendirent dans cette ville et y commencèrent leur sainte mission. Auprès de Cantorbéry était une ancienne église dédiée à saint Martin, que les Bretons avaient abandonnée, et où la reine avait coutume de faire ses dévotions. Ils s'y assemblèrent pour chanter l'office, pour célébrer la messe, pour prêcher et administrer les sacrements. Un grand nombre de personnes renoncèrent aux superstitions du paganisme, et reçurent le baptême. Le roi se convertit enfin, et cette conversion fut suivie de celle d'une multitude innombrable d'infidèles.

Saint Augustin rentra alors en France, et se rendit auprès de Virgile d'Arles, qui le sacra évêque. Augustin baptisa le roi Éthelbert, et reçut l'onction épiscopale avant le mois d'octobre de l'année 597, le tout dans le cours de la même année, puisque la lettre de saint Grégoire aux missionnaires encore en France, pour les exhorter à continuer leur route, est datée du 23 juillet 596. Le saint pape écrivant, en 597, à Euloge, patriarche d'Alexandrie, après lui avoir dit qu'Augustin avait été sacré évêque avec sa permission par les prélats germains, ajoute : « Dans la « dernière fête de la Nativité du Seigneur, plus de dix mille personnes



« de la nation anglaise ont été baptisées par (Augustin) notre frère et no-« tre compagnon dans l'épiscopat. »

A peine Augustin fut-il de retour dans la Grande-Bretagne, qu'il envoya à Rome Pierre et Laurent, pour y solliciter une recrue de missionnaires. Ils ramenèrent avec eux plusieurs fervents disciples de saint Grégoire.

Saint Augustin écrivait souvent à saint Grégoire pour lui faire part du progrès de la mission. Quoiqu'il eût pu se décider par ses propres lumières, il voulait avoir l'avis du premier des pasteurs, afin de ne point agir à la légère, et de mettre en repos sa conscience, qui était très-délicate.

Le roi Éthelbert travaillait de son côté à étendre l'empire de Jésus-Christ, et il employa les vingt dernières années de sa vie à la conversion de ses sujets. Il rendit de sages lois, abolit le culte des idoles, et en fit fermer les temples dans tous ses états.

En 690, le pape envoya le *pallium* à Augustin, avec pouvoir d'ordonner douze évêques, sur lesquels il aurait le droit de métropolitain. Il lui manda d'ordonner un évêque d'York après la conversion des peuples du nord, et de lui donner aussi douze suffragants. Des circonstances particulières exigèrent par la suite qu'il y eût quelque changement dans l'exécution de cet ordre.

Le bruit des miracles que saint Augustin opérait en Angleterre était parvenu jusqu'à Rome ; saint Grégoire lui écrivit pour lui donner de sages avis. « Prenez garde, lui disait-il, de tomber dans l'orgueil et la vaine « gloire à l'occasion des miracles et des dons célestes que Dieu fait écla-« ter au milieu de la nation qu'il a choisie. Parmi les choses que vous « faites à l'extérieur, ayez soin de vous juger vous-même intérieurement. « Tâchez de bien comprendre ce que vous êtes personnellement, et « quelle est l'excellence de la grâce accordée à un peuple pour la con-« version duquel vous avez reçu le pouvoir de faire des miracles. Ayez « toujours devant les yeux les fautes que vous pouvez avoir commises « par paroles ou par actions, afin que le souvenir de vos infidélités étouffe « les mouvements d'orgueil qui voudraient s'élever dans votre cœur. Au « reste, vous devez être persuadé que le don des miracles que vous rece-« vez, ou que vous avez déjà reçu, est une faveur accordée, non à vous, « mais à ceux dont Dieu veut le salut. » Il lui fait ensuite observer que, quand les disciples, pénétrés de joie, revinrent dire au Sauveur qu'*en son nom les démons leur étaient soumis*, il leur fut répondu avec un ton de réprimande : *Ce n'est pas de cela que vous devez vous réjouir, mais plutôt de ce que vos noms sont écrits dans le ciel.*

Saint Augustin sacra Mellit, évêque de Londres ou des Saxons orien-





taux, et Juste, évêque de Rochester. Voyant ensuite que la foi faisait chaque jour de nouveaux progrès, et que le vrai Dieu avait partout des adorateurs, il entreprit, en vertu de la qualité de légat et de métropolitain qui lui avait été conférée, de faire la visite générale de la Bretagne. Son zèle le portait encore à travailler au salut des anciens Bretons qui s'étaient retirés sur les montagnes du pays de Galles. Il désirait ardemment de corriger certains abus qui s'étaient glissés parmi eux, et de les engager à se réunir avec lui, pour mettre la dernière main à la conversion des Anglais. Mais il ne put rien gagner sur ce peuple, une haine implacable contre la nation qui l'avait vaincu ayant aveuglé son esprit et endurci son cœur.

Saint Augustin, voyant l'opiniâtreté des Bretons, leur déclara, par un esprit prophétique, que, « s'ils refusaient de prêcher la parole de vie aux « Anglais, ils subiraient par leurs mains un arrêt de mort. » Cette prédiction s'accomplit lorsque Ethilfrid, roi des Anglais du nord, encore païens, défit les Bretons dans la fameuse journée de Caerleon ou Chester.

Saint Augustin voulut, avant de mourir, se donner un successeur sur le siége de Cantorbéry, afin de ne pas laisser une église naissante destituée d'un bon pasteur. Laurent fut celui sur lequel il jeta les yeux.

La bienheureuse mort du serviteur de Dieu arriva le 26 de mai. Guillaume Thorn la met dans la même année que celle de saint Grégoire, c'est-à-dire, en 604, et il se fonde sur une très-ancienne vie du saint apôtre.

Le second concile tenu en 747 à Cloveshoe ou Cliffe dans le pays de Kent, sous l'archevêque Cuthbert, et en présence d'Ethelbald, roi de Mercie, ordonna que la fête de saint Augustin fût d'obligation pour les ecclésiastiques et les religieux, et que son nom fût inséré dans les litanies immédiatement après saint Grégoire.

Le corps de saint Augustin fut déposé dans un tombeau provisoire jusqu'à l'entière construction de l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, qu'Éthelbert faisait bâtir hors des murs de Cantorbéry pour servir de sépulture aux rois et aux archevêques. On l'enterra dans le porche, et l'on mit sur son tombeau l'épitaphe suivante : « Ci-gît Augustin, premier « archevêque de Cantorbéry, qui, ayant été envoyé dans ce pays par le « bienheureux Grégoire, évêque de Rome, et soutenu de Dieu par le don « des miracles, convertit le roi Éthelbert et son peuple de l'idolâtrie à la « foi de Jésus-Christ, et, après avoir achevé en paix les jours de son mi- « nistère, mourut le 7 avant les calendes de juin, sous le règne du sus- « dit roi. »



On transporta depuis les reliques de saint Augustin dans la ville, et on les déposa dans le porche de la cathédrale. Le 6 septembre 1091, on les releva; puis, après les avoir renfermées dans une urne, on les cacha dans la muraille de l'église au-dessus de la fenêtre qui regarde l'orient. En 1221, le chef du saint fut mis dans une châsse enrichie d'or et de pierreries; les autres ossements furent renfermés dans un tombeau de marbre orné de plusieurs beaux morceaux de sculpture.

SAINT ÉLEUTHÈRE.

Saint Éleuthère, Grec de naissance, fut diacre de l'église romaine sous le pape Anicet. En 177, il succéda à saint Soter sur la chaire de saint Pierre. Il gouverna l'Eglise dans un temps où elle était agitée par de violentes tempêtes. Son pontificat fut marqué par l'apparition des montanistes.

Montan, leur chef, naquit dans la Mésie, sur les frontières de la Phrygie. C'était un homme vain et ambitieux, qui, pour se faire un nom parmi le peuple, avança que le Saint-Esprit parlait par sa bouche, et publia diverses révélations qu'il avait forgées. Ses sectateurs en vinrent jusqu'à dire qu'il était lui-même le Saint-Esprit, le Paraclet, que le Sauveur avait envoyé, conformément à ses promesses, pour perfectionner la loi nouvelle. Ils commencèrent par l'enthousiasme et le schisme, et finirent par l'hérésie et le blasphème, prétendant que Montan était le Saint-Esprit, de la même manière que Jésus-Christ est Dieu le Fils.

Toute grossière qu'était la doctrine des montanistes, elle ne laissa pas de s'attirer en peu de temps beaucoup de sectateurs. Le grand Tertullien lui-même tomba dans le piége.

Les montanistes d'Asie, appelés aussi cataphryges ou pépuzéniens, essayèrent, dans les commencements, de se mettre bien dans l'esprit de l'évêque de Rome. Un pape, dont on ne dit point le nom, trompé par le compte avantageux qu'on lui rendit de leur vertu et de la sévérité de leur morale, allait leur adresser des lettres de communion; mais Praxéas, qui avait confessé la foi devant les persécuteurs, étant venu à Rome sur ces entrefaites, l'informa du véritable état des choses, et lui représenta si bien qu'il ne pouvait communiquer avec les pépuzéniens sans condamner le jugement de ses prédécesseurs, qu'il refusa leurs présents, et révoqua les lettres de paix qu'il s'était déterminé à leur envoyer. C'est



ainsi que le fait est raconté par Tertullien, qui était lui-même montaniste.

Caves et quelques autres écrivains pensent que le pape en question était Éleuthère; mais ils se trompent certainement. D'ailleurs il s'agissait de faits, et nullement de doctrine, dans les informations que Praxéas donna au pape pour le détromper, et il n'y avait point encore de sentence rendue. Il paraît d'ailleurs que les montanistes n'avaient point encore levé le masque, et que jusque-là ils avaient caché leurs erreurs sous le voile du catholicisme. En second lieu, la circonstance du temps porte à croire que le pape détrompé par Praxéas était Victor, successeur d'Éleuthère, et même que ce dernier avait traité les montanistes de faux prophètes.

Saint Éleuthère condamna Florin, qui enseignait que Dieu était l'auteur du mal, et Blastre, qui prétendait que la coutume de célébrer la Pâque le quatorzième jour de la lune de mars, coutume tolérée parmi les Orientaux, devait être adoptée par l'Église romaine. Il mourut en 192, après avoir siégé environ seize ans, et fut enterré sur la voie Salarienne. Ses reliques ont été transférées dans l'église du Vatican.

SAINT BÈDE,

PÈRE DE L'ÉGLISE.

27 MAI.

Le célèbre dom Mabillon, citant Bède comme un parfait modèle de savoir dans l'état monastique, s'exprime ainsi : « Qui s'est plus appli« qué que lui à toutes sortes d'études, et même à enseigner les autres? « Qui fut cependant plus attaché aux exercices de piété et de religion? « A le voir prier, il semblait qu'il n'étudiait pas; à voir la quantité de « ses ouvrages, il semblait qu'il ne faisait autre chose que d'écrire. » Camden l'appelle *une lumière singulièrement éclatante;* et Léland, « la « gloire, le plus bel ornement de la nation anglaise, l'homme le plus « digne qui fut jamais de jouir d'une réputation immortelle. » Selon Guillaume de Malmesbury, il est plus facile de l'admirer en secret que de trouver des expressions proportionnées à son mérite.

Bède, surnommé *le Vénérable*, naquit en 673, dans un village qui, peu de temps après, fit partie des biens du monastère de Jarrow.

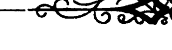
Saint Benoît Biscop ayant fondé, en 674, l'abbaye de Saint-Pierre à

Weremouth, près de l'embouchure de la Were, établit en 680 celle de Saint-Paul à Girvum ou Jarrow, sur le bord de la Tyne. Il régnait une si belle harmonie entre les deux maisons, qu'elles étaient souvent gouvernées par le même abbé, et qu'on les désignait sous le nom commun de *monastère de Saint-Pierre et de Saint-Paul*. Le saint fondateur, qui avait autant de savoir que de piété, procura à chaque communauté une excellente collection de livres qu'il avait apportés de Rome et de divers pays étrangers. Bède lui ayant été confié par ses parents dans sa septième année, il se chargea du soin de le former à la vertu et aux sciences; il l'envoya dans la suite à Jarrow, afin qu'il y continuât ses études sous l'abbé Géolfrid.

Bède nomme parmi les maîtres habiles dont il prit les leçons le moine Trumbert, disciple de saint Chad, évêque d'York, puis de Lichtfield, qui avait établi une école célèbre dans le monastère de Lestingan, dans le comté d'York. Le chant ecclésiastique lui fut enseigné par Jean, qui, de grand chantre de Saint-Pierre du Vatican, était devenu abbé de Saint-Martin de Rome, et que le pape Agathon avait envoyé en Angleterre avec saint Benoît Biscop. Il apprit le grec de Théodore, archevêque de Cantorbéry, et de l'abbé Adrien, qui rendirent cette langue si familière à plusieurs Anglais, qu'on eût dit qu'elle était leur langue maternelle. Bède en donne pour exemple Tobie, évêque de Rochester, et s'il eût été moins modeste, il aurait pu se citer lui-même. On voit en effet par son *Ars metrica*, et par ses autres ouvrages, qu'il savait parfaitement cette langue classique. Les vers que nous avons de lui montrent aussi qu'il était bon poëte; mais ses sermons, ainsi que ses commentaires sur l'Écriture, prouvent qu'il fit sa principale étude de la méditation des livres divins et des écrits des Pères.

La science et la piété suppléant en lui au défaut de l'âge, l'abbé Géolfrid voulut qu'il se préparât aux saints ordres, quoiqu'il n'eût encore que dix-neuf ans. Il fut ordonné diacre, en 691, par saint Jean de Béverley, alors évêque d'Hexham, dans le diocèse duquel l'abbaye de Jarrow était située. Il continua ses études jusqu'en 702, qu'il reçut la prêtrise des mains du même prélat.

Les moines de Weremouth et de Jarrow, à l'exemple de saint Benoît Biscop, donnaient un certain temps au travail des mains. Ce travail consistait à battre et à vanner le blé, à prendre soin des bestiaux, à cultiver leur jardin, à faire le pain, et à préparer ce qui devait servir de nourriture à la communauté. Bède travaillait avec ses frères; mais sa principale occupation était d'étudier, d'écrire, de prier et de méditer. Dès

qu'il eut été ordonné prêtre, il prit la plume pour l'honneur de la religion. Il se vit bientôt à la tête d'une école nombreuse, d'où sortirent d'excellents sujets; mais il s'attachait particulièrement à l'instruction des moines, qui étaient au nombre de six cents. Il nous apprend lui-même qu'après avoir chanté les louanges de Dieu à l'église, et rempli ce que la règle prescrivait, son plus grand plaisir était d'apprendre, d'enseigner et d'écrire. « Depuis le temps où je reçus la prêtrise, dit-il, « jusqu'à celui où j'écris ceci (jusqu'à la soixante-neuvième année de son « âge), j'ai composé plusieurs livres pour mon utilité et pour celle des « autres. J'ai puisé dans les ouvrages des Pères, et ai fait quelquefois « des additions à ce que j'y ai trouvé. » Il donne la liste de ses ouvrages, au nombre de quarante-cinq; la plupart avaient pour objet d'éclaircir le texte de l'ancien et du nouveau Testament.

Bède s'exerça avec succès dans toutes les parties des connaissances humaines. Il écrivit sur la philosophie, l'astronomie, l'arithmétique, la grammaire, l'histoire ecclésiastique, etc. Des œuvres de piété composent cependant la principale partie de ses écrits. On chercherait en vain dans son style les ornements de la rhétorique; on y trouve, en récompense, beaucoup de précision et de clarté; il y règne une aimable simplicité, avec un ton de franchise, de piété et de zèle qui intéresse vivement le lecteur. L'amour de la vérité caractérise visiblement ses livres historiques; et si l'on dit qu'il a porté quelquefois la crédulité trop loin, on doit au moins convenir qu'aucune personne judicieuse ne révoquera jamais en doute sa sincérité. Souvent il s'est contenté d'abréger ou de ranger dans un ordre méthodique les commentaires de saint Augustin, de saint Ambroise, de saint Jérôme, de saint Basile, etc., sur l'Écriture; mais il n'a point agi de la sorte pour éviter le travail, ni par défaut de génie, comme l'ont prétendu quelques critiques modernes. Son but était de s'attacher plus étroitement à la tradition, en interprétant les livres saints. Dans ce que les Pères avaient laissé à faire, il suit toujours leurs principes, de peur de s'écarter de la tradition dans la moindre chose. Les meilleurs juges avouent que, dans les commentaires qui sont entièrement de lui, il ne le cède point en solidité et en jugement aux plus habiles d'entre les Pères.

Bale, l'apostat, ennemi déclaré des moines et des Pères, qui fut évêque d'Ossory sous Édouard VI, et qui mourut chanoine de Cantorbéry sous la reine Élisabeth, n'a pu s'empêcher de faire de Bède le plus magnifique éloge; il va même jusqu'à assurer qu'il l'emporte sur saint Grégoire le Grand par l'éloquence et la richesse de son style, et que



l'on trouve dans ses écrits presque tout ce qui mérite d'être lu dans l'antiquité.

Ce qu'il y eut de plus admirable dans Bède, c'est qu'il anima toutes ses études d'un rare esprit de piété, et qu'il fit toujours un saint usage de ses connaissances. Il s'est peint lui-même en traçant le portrait de saint Chad. Comme lui, il étudia l'Écriture, pour se mettre en état de méditer assidûment les mystères de la foi, pour se pénétrer des saintes maximes du christianisme, pour remplir son cœur de l'amour de toutes les vertus : aussi sa vie fut-elle toujours un modèle que les plus parfaits peuvent se proposer.

Ecgbright ou Egberct, frère d'Eadbyrtht, roi de Northumberland, avait été disciple de Bède. Il invita son maître à venir à York; le saint se rendit à cette invitation. Il enseigna quelques mois à York, après quoi il voulut retourner dans son monastère. L'école qu'il établit dans cette ville devint très-florissante, et l'on dit qu'il y forma le célèbre Alcuin, qui en fut le plus bel ornement.

Bède mourut peu de temps après qu'Ecgbright eut été élevé sur le siége épiscopal d'York.

Alcuin nous apprend que la sainteté de Bède fut attestée, après sa mort, par la voix du ciel, et qu'un malade fut tout à coup guéri en touchant ses reliques.

Bède fut enterré à Saint-Paul de Jarrow. En 1020, ses reliques furent portées à Durham, on les renferma dans un coffre de bois, et on les déposa dans la châsse de saint Cuthbert. En 1155, Hugues, évêque de Durham, les mit séparément dans une châsse magnifique enrichie d'or, d'argent et de pierreries. Speed dit, dans son *Théâtre de la Bretagne*, qu'au temps où il écrivait, on voyait le tombeau de Bède, construit en marbre, dans la chapelle de Notre-Dame, qui était à l'occident de l'église de Durham. Smith en a fait graver les ruines, qui subsistent encore aujourd'hui, ainsi que l'autel de Saint-Cuthbert et de Saint-Bède, d'après les peintures d'une croisée qui se trouvait à l'orient. Les moines de Glastenbury prétendaient avoir les reliques de notre saint; mais ils n'en possédaient sans doute qu'une partie.

Selon saint Boniface, Bède fut la lumière de l'Église britannique. Saint Lulle, Alcuin, etc., lui donnent de grandes louanges pour sa science et sa sainteté. Lanfranc et plusieurs autres écrivains l'appellent le docteur et le Père des Anglais.



SAINT EUTROPE,

ÉVÊQUE D'ORANGE.

Saint Eutrope, issu d'une famille noble et riche, naquit à Marseille sous le règne de l'empereur Honorius. La mort lui ayant enlevé une épouse vertueuse, il se consacra sans réserve au service de Dieu. L'éclat de ses vertus engagea Eustache ou Eustate, évêque de Marseille, à lui proposer d'entrer dans son clergé; mais il refusa longtemps, par humilité, de se rendre à cette proposition, et il fallut lui faire une sainte violence pour qu'il se laissât couper les cheveux. Ayant été ordonné diacre, il embrassa un genre de pénitence très-austère. Il passait les jours et une grande partie des nuits dans la prière; il joignait des jeûnes rigoureux à de longues veilles, et pratiquait mille austérités que sa ferveur lui inspirait. Deux songes mystérieux, dans lesquels Dieu lui révéla que tous les péchés qu'il avait commis autrefois lui étaient pardonnés, furent une grande consolation pour son âme repentante.

Après la mort de Juste, évêque d'Orange, le clergé et le peuple de cette ville élurent unanimement Eutrope pour lui succéder. Le saint n'eut pas plutôt été sacré, qu'il se mit en route pour se rendre à son église; mais il fut tellement effrayé de l'état de désordre où la ville d'Orange se trouvait réduite, qu'il allait renoncer à sa haute dignité, dans la crainte de ne pouvoir conduire un troupeau si maltraité. Dieu permit qu'il rencontrât un saint homme nommé Aper, disciple de saint Augustin. Aper lui fit sentir que sa retraite était contraire à la volonté du ciel.

Eutrope, ranimé par cette exhortation, retourna sur-le-champ à Orange, où il se livra tout entier à la sanctification de ses diocésains. La vie qu'il mena durant son épiscopat fut extrêmement austère. Il travaillait de ses mains, et cultivait même la terre pour avoir de quoi vivre et de quoi assister les pauvres.

On ignore l'année de la mort de saint Eutrope; mais il vivait encore en 463, car il fut du nombre des prélats auxquels le pape Hilaire écrivit à cette époque, au sujet de l'ordination illicite d'un évêque de Die. Il y avait alors douze années révolues qu'il dirigeait le diocèse d'Orange.





SAINT GERMAIN,

ÉVÊQUE DE PARIS.

28 MAI.

Saint Germain fut la gloire de l'Église gallicane au sixième siècle; il naquit, vers l'an 496, dans le territoire d'Autun. Un saint prêtre, nommé Scapillon, qui était son parent, se chargea du soin de l'élever dans les maximes de la piété et dans la connaissance des lettres.

Saint Agrippin, évêque d'Autun, le fit entrer dans son clergé. Il lui conféra d'abord le diaconat, et trois ans après la prêtrise. Germain, croissant tous les jours en vertu, fut fait abbé du monastère de Saint-Symphorien, situé dans un des faubourgs de la ville.

Se trouvant à Paris quelques années après, le siége épiscopal se trouva vacant par la mort d'Eusèbe. On y éleva Germain malgré lui. Sa nouvelle dignité n'apporta aucun changement dans sa manière de vivre. On le vit toujours simple, frugal, mortifié, pénitent. Sa maison était continuellement environnée d'une foule de malheureux auxquels il servait de père. Il avait toujours plusieurs pauvres à sa table, où l'on ne voyait point de mets délicats. Son éloquence, le bruit de ses vertus, sa charité inépuisable, attirèrent bientôt un grand nombre de fidèles à ses sermons, et ses saintes exhortations eurent bientôt changé entièrement les mœurs des habitants de Paris, qui s'étaient livrés jusque-là à de grands désordres.

Le roi Childebert, qui menait une vie peu chrétienne, ne put résister à l'onction des discours du saint, et toute la cour suivit son exemple. Voulant échanger des biens périssables contre des trésors éternels, il ne se contenta pas de fonder des monastères, il envoya encore des sommes considérables au saint évêque pour le soulagement des pauvres. Quand ses coffres furent épuisés, il fit fondre sa vaisselle d'or et d'argent, ainsi que les ornements de même métal qui servaient à son usage. Ne cessez point de donner, disait-il au saint qu'il avait établi le distributeur de ses aumônes : j'espère que la Providence me fournira des fonds dont la source ne tarira jamais.

Ce prince étant tombé malade au château de Celles, le saint lui fit une visite. Sa santé paraissait désespérée, et les médecins avouaient qu'ils ne trouvaient aucune ressource dans leur art. Germain ne perdit point pour cela espérance; il passa la nuit en prières pour solliciter le rétablissement du roi. Le lendemain matin, il lui imposa les mains, et il



se trouva tout à coup parfaitement guéri. Childebert rapporta lui-même ce miracle dans les lettres patentes par lesquelles il donna, par reconnaissance, à l'Église de Paris et à l'évêque Germain la terre de Celles, où il avait recouvré la santé d'une manière surnaturelle.

Childebert succomba quelque temps après sous les atteintes d'une nouvelle maladie. Comme il avait choisi l'église de Saint-Vincent pour le lieu de sa sépulture, saint Germain, assisté de six autres évêques, en fit la dédicace le 13 décembre 558. Cette église, que l'on appelait l'*Église d'Or*, à cause de sa magnificence, est aujourd'hui *Saint-Germain-des-Prés*.

A côté de Saint-Vincent se trouvait un vaste monastère que Childebert avait fait bâtir. Le soin de ce monastère fut confié à saint Germain, qui y mit pour abbé saint Droctovée, qu'il avait fait venir d'Autun.

Au milieu des troubles et des guerres de succession qui désolèrent la France après la mort de Clotaire, le dernier fils de Clovis, saint Germain montra un grand zèle pour rétablir la paix, et sa puissante intercession conjura plus d'un désastre. Il excommunia Charibert, roi de Paris, qui, après avoir répudié sa femme Ingoberde, avait épousé, de son vivant même, une des suivantes de cette princesse, nommée Marcovèse.

A la mort de Charibert, arrivée en 570, ses trois frères partagèrent entre eux ses États; mais, n'ayant pu s'accorder sur la possession de Paris, ils firent un accommodement, par lequel il fut stipulé qu'ils posséderaient conjointement cette ville, et qu'aucun ne pourrait y entrer que du consentement des deux autres. Saint Germain eut besoin d'une grande prudence pour conduire son troupeau au milieu de tant d'intérêts différents. Il employa tous les moyens que put lui suggérer une charité vigilante et ingénieuse pour réunir tous les esprits et maintenir la tranquillité publique.

Malheureusement la jalousie et l'ambition divisèrent Sigebert et Chilpéric. Ces deux princes, que leurs femmes Brunehaut et Frédégonde animaient encore l'un contre l'autre, en vinrent jusqu'à se déclarer la guerre. Saint Germain s'efforça vainement de ramener les deux frères à des sentiments plus humains. Chilpéric tomba sur les terres de Sigebert; mais il fut vaincu, et obligé de s'enfuir à Tournai. Après cette victoire, Sigebert, accompagné de sa femme Brunehaut et de ses enfants, vint à Paris, où il fut reçu comme un conquérant. Le saint évêque écrivit à la reine, pour la conjurer d'obtenir de son mari qu'il rendît la paix à la France et qu'il épargnât la vie et la fortune d'un frère dont le sang crierait vengeance. Brunehaut ne se laissa point toucher; elle

détermina même Sigebert, par ses conseils, à assiéger Tournai. Pendant que le roi se préparait à exécuter son entreprise, saint Germain alla le trouver pour tenter un dernier effort. « Si vous pardonnez à votre frère, « lui dit-il, vous reviendrez vainqueur; si, au contraire, vous méditez de « lui ôter la vie, la justice divine vous frappera, et la mort vous empê- « chera d'exécuter votre projet. » Le prince méprisa cet avis salutaire; mais l'événement prouva que Dieu avait inspiré son serviteur. En effet, la reine Frédégonde, furieuse de l'état désespéré où se trouvaient les affaires de son mari, aposta deux scélérats qui l'assassinèrent en 575, à Vitri, où son armée faisait halte.

Saint Germain, malgré son grand âge, montrait toujours le même zèle et la même activité dans l'accomplissement de ses devoirs. La faiblesse et de rudes austérités avaient réduit son corps, mais redoublaient sa ferveur à mesure qu'il sentait approcher sa fin.

Il parut avec éclat dans le concile tenu à Paris en 557, et fut le principal auteur des canons que l'on y dressa. Par ses soins, les restes du paganisme furent extirpés en France. Il engagea le roi Childebert à porter un édit qui ordonnait de renverser les idoles dans tout le royaume, et qui proscrivait les danses et autres divertissements par lesquels on profanait les dimanches et les fêtes. Il composa aussi un ouvrage excellent, que nous avons encore, sous le titre d'*Explication de la liturgie*. Enfin, il continua ses travaux pour la conversion des pécheurs jusqu'à sa bienheureuse mort, qui arriva le 28 mai 576. Il était âgé de quatre-vingts ans. Le roi Chilpéric composa son épitaphe, où il est représenté comme un pasteur brûlant de zèle pour le salut des âmes, singulièrement aimé et respecté de son troupeau.

Le saint évêque fut enterré, comme il l'avait demandé, dans la chapelle de Saint-Symphorien, qui était au bas de l'église de Saint-Vincent. Divers miracles manifestèrent le crédit dont il jouissait auprès de Dieu. Le prêtre Fortunat, depuis évêque de Poitiers, nous en a laissé l'histoire. Il y en a deux dont il avait lui-même été témoin oculaire. Les deux moines anonymes de Saint-Germain-des-Prés dressèrent aussi des relations des miracles du saint. Aimoin, religieux de la même abbaye, qui florissait en 870, et qui est un écrivain exact, mit ces relations en ordre, et les distribua en deux livres.

Le corps de saint Germain resta dans la chapelle de Saint-Symphorien jusqu'à l'an 754, qu'il fut transféré dans l'église. La cérémonie de cette translation se fit avec une grande solennité. Le roi Pépin y assista avec le prince Charles son fils.

Le corps du saint évêque ayant été enlevé de Paris par la crainte des Normands, on l'y rapporta en 846. La plus grande partie de ses reliques se trouve dans l'église de *Saint-Germain-des-Prés*. On voit encore dans la chapelle de Saint-Symphorien le tombeau du saint avec une inscription. Ses ossements sacrés se gardaient dans une belle châsse, où l'on dit qu'il était entré vingt-six marcs et deux onces d'or, et deux cent cinquante marcs d'argent. Cette châsse était ornée de deux cent soixante pierres précieuses, et de cent quatre-vingt-dix-sept perles.

Réflexions.

Une charité sans bornes pour les pauvres fut comme la vertu distinctive de saint Germain. On ne pratique jamais cette vertu sans ressentir des effets particuliers de la libéralité divine. Rien au contraire ne tarit plus sûrement la source des grâces que l'insensibilité pour les malheureux.

Ne soyons point surpris de ce que les hommes apostoliques convertissaient tant d'infidèles au christianisme, et formaient même parmi eux une si grande multitude d'âmes parfaites. Comment n'auraient-ils pas vu leurs travaux couronnés par le succès, eux qui, aux efforts du zèle, joignaient la ferveur de la prière, la pureté d'intention, et cet esprit de charité si fortement recommandé par l'Évangile? Leur vie était une démonstration de la vérité de la doctrine qu'ils prêchaient; on devenait, à leur exemple, inébranlable dans les épreuves, humble, doux, indifférent pour la gloire et les opprobres, pour l'abondance et la misère, pour la liberté et la prison, pour la vie et pour le trépas.

SAINT MAXIMIN,

ÉVÊQUE DE TRÈVES.

29 MAI.

Saint Maximin fut un de ces pasteurs que Dieu suscite dans des temps orageux pour défendre son Église. Il naquit à Poitiers d'une famille distinguée, et il était parent de Maxence, qui occupa le siége de cette ville avant saint Hilaire.

Étant encore jeune, il se mit sous la conduite de saint Agrice, évêque de Trèves, qui jouissait de la plus haute considération, à cause de ses

éminentes vertus. Le saint évêque, voyant ses heureuses dispositions, prit plaisir à les cultiver, et l'engagea à entrer dans l'état ecclésiastique. La conduite de Maximin fit voir par la suite que sa vocation fut toute providentielle.

Après la mort de l'évêque de Trèves, le clergé et le peuple, témoins des vertus de Maximin, le choisirent pour lui succéder; ce fidèle disciple marcha sur les traces de son maître.

Saint Athanase ayant été relégué à Trèves, Maximin l'y reçut comme un glorieux confesseur de Jésus-Christ. Rien ne lui parut comparable au bonheur qu'il avait de vivre en la compagnie d'un saint aussi illustre. Saint Athanase passa deux ans à Trèves. Il loue dans ses écrits la vigilance infatigable, la fermeté héroïque et la vie exemplaire de son hôte.

Lorsque saint Paul, évêque de Constantinople, eut été banni par l'empereur Constance, il trouva aussi une retraite dans la ville de Trèves, et un zélé défenseur dans notre saint évêque.

Les conseils de Maximin empêchèrent que l'empereur Constant ne fût séduit par les intrigues des Ariens. Il saisissait toutes les occasions qui se présentaient de dévoiler les artifices de ces hérétiques et d'arrêter les progrès de leur secte. Il assista au concile de Milan, où il revit saint Athanase, et où ils conférèrent sur les moyens de donner la paix à l'Église; ils engagèrent l'empereur Constant à réunir un concile général, qui fut tenu à Sardique en 347; saint Athanase y fut rétabli, et les Eusébiens déposés. Il avait présidé, l'an 346, au concile de Cologne, tenu contre l'évêque de cette ville, qui niait la divinité de Jésus-Christ. Le zèle que saint Maximin avait pour la doctrine catholique fit que les Ariens, dans le conciliabule qu'ils tinrent au nombre de quatre-vingts dans la même ville de Sardique, l'excommunièrent nommément avec le pape Jules et saint Athanase. Le saint évêque, qui avait un grand crédit auprès de l'empereur Constant, fit aussi replacer saint Paul sur le siége de Constantinople.

On dit que saint Maximin mourut, en 349, en Poitou, où il était allé voir sa famille. Il fut enterré près de la ville de Poitiers; mais on porta depuis son corps à Trèves. On découvrit, en 888, ses reliques qui avaient été cachées durant les incursions des Normands; elles furent alors honorées par divers miracles, dont un est rapporté dans le martyrologe compilé par Notker en 894.

Réflexions.

Saint Maximin, en recevant chez lui et en protégeant les confesseurs



de Jésus-Christ, mérita, par cet acte de charité, la grâce d'être de plus en plus affermi dans la profession de la foi catholique. Quels sentiments ne dut-il pas puiser surtout dans ses entretiens avec un Athanase! Aussi parut-il en toute occasion son fidèle imitateur. Comme lui, il était dans une continuelle disposition à sacrifier sa vie pour la défense de la divinité du Sauveur; comme lui, il faisait à l'erreur une guerre irréconciliable, et en déconcertait les partisans par une fermeté qui ne savait point mollir; comme lui, il veillait continuellement à la garde de son troupeau, afin qu'il conservât le sacré dépôt de la foi, et qu'il vécût d'une manière conforme à sa croyance; comme lui, enfin, il donnait l'exemple de toutes les vertus aux fidèles dont la sanctification avait été confiée à ses soins.

SAINT CYRILLE,

ENFANT, MARTYR A CÉSARÉE EN CAPPADOCE.

Le père de Cyrille était plongé dans les superstitions du paganisme. Voyant que son fils, qui avait été instruit secrètement dans la religion chrétienne, refusait d'adorer les idoles, il le chassa de sa maison, après lui avoir fait souffrir toutes sortes de mauvais traitements.

Le gouverneur de Césarée, informé de ce qui se passait, voulut qu'on lui amenât le jeune Cyrille. Il ne put contenir sa colère lorsqu'il l'entendit confesser le nom de Jésus-Christ. Il dissimula pourtant, et tâcha de le gagner par la voie des caresses. « Détestez le nom de votre Christ, lui disait-il, et je vous promets de vous pardonner votre faute, de vous réconcilier avec votre père, et de vous assurer la possession de ses biens. » « Je « me réjouis, répondit le jeune Cyrille, des reproches que vous me faites. « Je serai reçu auprès de Dieu, et je m'y trouverai infiniment mieux que « sur cette terre. Je serai volontiers pauvre ici-bas, afin de posséder des « richesses éternelles dans un autre monde. Je ne crains point la mort, « parce qu'elle me procurera une vie meilleure que celle-ci. » Lorsqu'il eut ainsi parlé, on le lia comme pour le mener au supplice; mais le juge donna des ordres secrets pour que les exécuteurs se contentassent de lui faire peur.

La vue d'un grand feu dans lequel on le menaça de le jeter n'ayant pu ébranler sa constance, on le ramena devant le juge. « Mon fils, lui dit



« celui-ci, vous avez vu le feu et le glaive qui doivent vous donner la « mort; ne courez pas à une perte inévitable. »

« Vous m'avez fait un tort réel, répondit Cyrille, lorsque vous « m'avez rappelé. Je ne crains ni le feu ni le glaive; je brûle du désir « d'aller à Dieu. Hâtez-vous de me mettre à mort, afin que j'aie le bon- « heur de le voir plus tôt. Pourquoi pleurez-vous? ajouta-t-il en adressant « la parole aux assistants, qui fondaient en larmes. Vous devriez au con- « traire montrer beaucoup de joie; mais vous ignorez quelle est mon « espérance, et vous ne connaissez point le royaume où je vais entrer. » Ce fut dans ces beaux sentiments qu'il mourut. On lit son nom dans le martyrologe attribué à saint Jérôme, et dans celui de Florus.

SAINT FÉLIX,

PAPE ET MARTYR.

30 MAI.

Félix Ier, successeur du pape saint Denis, était Romain de naissance. Il fut ordonné le 28 ou le 29 décembre 269. L'Église d'Orient était depuis quelques années en proie aux divisions que les erreurs de Paul de Samosate avaient occasionnées.

Paul de Samosate était évêque d'Antioche. Il joignait l'hérésie à une conduite scandaleuse. On examina sa cause dans deux conciles tenus à Antioche; mais, par ses artifices, il vint à bout de se soustraire à une juste condamnation. Les Pères du troisième concile tenu dans la même ville en 269, l'ayant convaincu d'hérésie, prononcèrent contre lui une sentence d'excommunication et de déposition, et élurent Domnus en sa place. Malgré la sentence, Paul se maintint en possession de la maison épiscopale. Domnus eut recours à Aurélien, et ce prince, quoique idolâtre, commanda que la maison fût donnée à celui auquel l'adjugeaient l'évêque de Rome et ceux d'Italie.

Saint Félix s'était aussi fortement déclaré contre l'hérésiarque, et le concile d'Antioche ayant envoyé une lettre synodique à saint Denis, qui mourut dans l'intervalle, ce fut à Félix qu'on la remit. Il écrivit lui-même en cette occasion à Maxime, évêque d'Alexandrie, une lettre citée par le concile d'Éphèse, par saint Cyrille d'Alexandrie et par saint Vincent



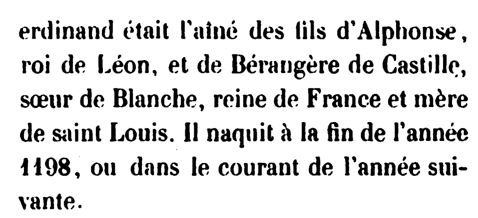
de Lérins. Elle contenait une excellente explication de la doctrine catholique.

Lorsque Aurélien eut publié un édit contre le christianisme, Félix, supérieur à la crainte du danger, pourvut aux différents besoins de son troupeau. Il baptisa les catéchumènes, encouragea les faibles, et travailla même à faire de nouvelles conversions. Le concile d'Éphèse, saint Cyrille et saint Vincent de Lérins lui ont donné le titre de *martyr*, non pas pour avoir terminé sa vie par une mort violente, mais parce qu'il souffrit beaucoup pour Jésus-Christ dans l'exercice de son glorieux ministère. Il y avait cinq ans qu'il gouvernait l'Église quand il passa dans la glorieuse éternité. Il mourut le 22 décembre 274.





ROI DE LÉON ET DE CASTILLE.



Ferdinand était l'aîné des fils d'Alphonse, roi de Léon, et de Bérangère de Castille, sœur de Blanche, reine de France et mère de saint Louis. Il naquit à la fin de l'année 1198, ou dans le courant de l'année suivante.

Alphonse de Castille étant mort en 1214, la couronne passa à son fils, âgé de onze ans, qui mourut peu de temps après, et qui eut pour successeur Henri son frère. Ce dernier prince périt malheureusement en 1217, d'une blessure que lui avait faite une tuile qui lui était tombée sur la tête. Par cette mort, Bérangère, devenue héritière du royaume de Castille, fit valoir ses droits; mais ce fut pour les céder à Ferdinand son fils, âgé alors de dix-huit ans. Rien ne fut plus sage que la conduite qu'elle tint dans toute cette affaire. Le jeune roi, aidé des conseils de sa mère, vint à bout d'é-


Ste JULIE.
St FERDINAND.
SAINT
SAINT FELIX
Lith. Jacquet.

touffer toutes les divisions Il épousa, en 1219, Béatrix, fille de Philippe de Souabe, empereur d'Allemagne, la princesse la plus accomplie de son temps. Cette union, fondée principalement sur la vertu, ne souffrit jamais aucune altération; il en sortit une nombreuse postérité, sept princes et trois princesses.

Ce saint roi avait un soin extrême de faire observer les lois; mais il pardonnait toutes les injures qui lui étaient personnelles. Il apaisait les révoltes, en promettant une amnistie à tous ceux qui rentreraient dans le devoir. Le désir qu'il avait de rendre son peuple heureux paraissait surtout dans le choix de ceux auxquels il confiait une portion de son autorité. Le célèbre Rodrigue, archevêque de Tolède et grand chancelier de Castille, fut pendant trente années à la tête de tous ses conseils. Dans le but de rendre encore une meilleure justice que par le passé à ses sujets fidèles, il établit un tribunal suprême connu depuis sous le nom de *conseil royal de Castille.* C'est là que l'on appelait de toutes les autres cours. Les plus habiles jurisconsultes eurent ordre en même temps de dresser un code de lois qui pût servir de règle à tous les magistrats.

Ce fut un coup bien sensible pour Ferdinand, lorsqu'il vit son père, animé par ses ennemis, fondre à main armée sur ses États. Il employa tous les moyens possibles pour l'apaiser, et il lui écrivit des lettres fort pressantes, dans lesquelles il offrait toutes les satisfactions qu'il exigerait. Ses pieux efforts furent couronnés d'un plein succès; son père reconnut l'injustice de l'agression, et Ferdinand le secourut dans les guerres qu'il eut à soutenir contre les Maures; par là il le mit en état de s'emparer de Caurès, de Mérida, de Badajoz, et d'étendre ses frontières jusqu'à l'Andalousie.

Le saint roi fonda divers évêchés, et, outre plusieurs cathédrales qu'il fit bâtir ou réparer avec magnificence, il assigna encore des fonds pour la construction d'un grand nombre d'églises, de monastères et d'hôpitaux. Malgré tant de dépenses, il ne chargeait point ses sujets d'impôts. Dans les guerres qu'il soutenait contre les Maures, un de ces prétendus politiques, qui comptent pour rien la misère du peuple, s'avisa de lui proposer un moyen de lever un subside extraordinaire. « A Dieu ne « plaise, dit le prince avec indignation, que j'adopte jamais votre projet! « La Providence saura m'assister par d'autres voies. Je crains plus les « malédictions d'une pauvre femme que toute une armée de Maures. »

Ce fut en 1225 que Ferdinand marcha pour la première fois contre les infidèles. Il alla les attaquer dans le royaume de Baëça. Aben Mahomet, prince issu des Miramolins d'Afrique, vint lui offrir d'être son vassal aux



conditions qu'il voudrait lui imposer. En 1230, le roi de Castille emporta près de vingt des meilleures places de l'Andalousie, et des royaumes de Cordoue et de Jaën. Aben Mahomet ayant été massacré par ses sujets, qui ne pouvaient souffrir qu'il se fût rendu vassal d'un prince chrétien, Ferdinand profita de cette occasion pour conquérir tout le royaume de Baëça, et pour ériger un évêché dans la capitale.

Ferdinand se préparant, en 1230, à former le siége de Jaën, apprit la nouvelle de la mort de son père. En même temps sa mère lui mandait de venir prendre possession du royaume de Léon, qu'il réunit aussitôt à celui de Castille; mais ce ne fut qu'au bout de trois ans qu'il régna paisiblement sur ses nouveaux Etats.

En 1234, il reprit les armes contre les Maures, et fit le siége d'Ubeda, qui ne fut emporté qu'après une très-longue résistance. Dans le même temps, l'infant Alphonse, à la tête de quinze cents hommes, battit à Xerès l'armée formidable d'Abenhut, roi de Séville, divisée en sept corps, dont chacun était plus nombreux que toute l'armée chrétienne.

La joie que causaient tant de victoires fut troublée, au commencement de l'année 1236, par la mort de la reine Béatrix. Ferdinand ressentit ce coup avec une grande sensibilité. Lorsqu'il eut donné de justes larmes à sa vertueuse épouse, il continua le cours de ses opérations militaires, et, tandis que Jacques d'Aragon enlevait aux Maures le royaume de Majorque, il acheva la conquête de ceux de Baëça et de Cordoue. Cette dernière ville était dans les mains des infidèles depuis cinq cent vingt-quatre ans, et elle avait été longtemps la capitale de leur empire en Espagne. Ferdinand y fit son entrée le jour de saint Pierre et de saint Paul en 1236. La grande mosquée fut purifiée par Jean, évêque d'Osma, et convertie en une église sous l'invocation de la Mère de Dieu. Le saint roi y rétablit l'évêché qui y avait été autrefois. Les cloches de Compostelle, qu'Almansor y avait fait apporter sur les épaules des chrétiens, furent reportées sur celles des Maures par l'ordre de Ferdinand.

L'année suivante, le roi de Castille et de Léon se remaria. Il s'y était déterminé par les conseils de sa mère, et surtout par les sollicitations de Blanche, reine douairière de France. Il épousa Jeanne de Ponthieu, qui lui donna deux fils et une fille.

Dans les campagnes qui suivirent la prise de Cordoue, Ferdinand s'empara de vingt-quatre places, dont Ecija fut la première, et Moron la dernière qui se rendirent. Abendudiel, roi de Murcie, se soumit volontairement. Ferdinand envoya son fils Alphonse prendre possession de la ville de Murcie. Il le chargea aussi d'y établir un évêché, et de faire pu-



rifier les mosquées. Trois ans après, les villes de Lorca, de Mula et de Carthagène furent emportées. Celles d'Arjona et de Jaën, qui d'abord se défendirent courageusement, tombèrent aussi entre les mains de Ferdinand, ainsi qu'Alcala Réal, Ivora et plusieurs autres qui dépendaient de Jaën.

La prise de cette dernière ville effraya singulièrement Bénalhamar, roi de Grenade. Il se rendit au camp de Ferdinand; puis s'étant jeté à ses pieds, il lui offrit un tribut annuel de cent cinquante mille maravédis. Ces conditions furent acceptées, et Bénalhamar mérita par sa fidélité, qui ne se démentit jamais, que son royaume passât à ses descendants.

Après la mort d'Abenhut, la ville de Séville s'était érigée en république. Ferdinand résolut de l'attaquer avec toutes ses forces. La prise de cette place l'intéressait d'autant plus, qu'elle était la plus importante que les Maures eussent dans toute l'Espagne; mais cette expédition fut d'abord retardée par la mort de Bérangère, qui suivit de près celle de Rodrigue. Après avoir pourvu à la sûreté de la Castille, il marcha contre Séville. Après seize mois de siége, et la prise du château de Triana, la ville se rendit le 23 novembre 1249. Les Maures obtinrent un mois pour disposer de leurs effets. Trois cent mille se retirèrent à Xerès, et cent mille passèrent en Afrique. Ferdinand rendit à Dieu de solennelles actions de grâces, et implora la protection de la sainte Vierge devant la célèbre image que l'on voit encore à Séville. Il fit rebâtir la cathédrale avec une telle magnificence, qu'elle ne le cède à aucune église de la chrétienté, si l'on en excepte celle de Tolède. Après avoir pourvu aux besoins du culte, il établit des tribunaux pour administrer la justice, et régla les affaires temporelles de sa nouvelle conquête. Il ajouta dans le même temps à ses domaines, Xerès, Médina Sidonia, Alcala de los Gazulès, Béjar, le Port-de-Sainte-Marie, Cadix, San-Lucar-la-Major, Arcos, Lebrixa, Rota et Trebuxena.

Ferdinand s'apprêtait à diriger une expédition contre les Maures d'Afrique, lorsqu'il fut atteint d'une cruelle maladie qui devait terminer sa glorieuse et sainte carrière. Il expira tranquillement le 30 mai 1252, après avoir fait entourer son lit de souffrance de toutes les pompes et de toutes les consolations suprêmes de la divine religion qui lui avait inspiré tant de vertus. On déposa son corps dans la grande église de Séville, devant l'image de la sainte Vierge. Clément X le canonisa en 1674.

Réflexions.

Quand on voit un roi pratiquer fidèlement les maximes de l'Évangile

au milieu des dangers qui environnent le trône, tous les prétextes qu'on allègue pour s'en dispenser ne peuvent être que frivoles. Convenons qu'il n'est aucune condition qui puisse être un obstacle sérieux à l'accomplissement des devoirs religieux, et que toutes nous permettraient d'atteindre à la perfection qui fait les saints, si nous considérions leurs exigences avec la ferme volonté de concilier les soins du salut avec les devoirs de la société.

SAINT LANFRANC,

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY.

31 MAI.

Lanfranc, né à Pavie, d'une famille de sénateurs, avait pour père un des conservateurs des lois de la ville. Sa famille, qui le destinait à remplir la même charge, prit soin de lui donner une éducation convenable à ses vues. Le jeune Lanfranc n'oublia rien pour se rendre habile dans les sciences profanes, mais ne s'occupa guère de la science du salut. Le désir de voyager lui fit passer les Alpes, et il vint en France sous le règne de Henri Ier. Il voulut aussi connaître la cour de Guillaume, duc de Normandie. En passant près de Rouen, dans une forêt, il fut pris et dépouillé par des voleurs qui le lièrent à un arbre, les mains derrière le dos. Lanfranc, obligé de passer la nuit dans cette pénible situation, voulut prier le ciel de hâter sa délivrance; mais il n'avait pas appris à prier Dieu; confus de cette ignorance, il s'écria : Seigneur, j'ai tout fait pour le monde jusqu'à présent, et je n'ai rien fait pour vous. Si vous me délivrez de ce danger, je veux désormais me consacrer à votre service.

Des voyageurs, qui passèrent au point du jour, ayant entendu les gémissements de Lanfranc, vinrent le délier et le mirent dans le chemin. Il les pria de lui indiquer le plus pauvre monastère des environs; ils l'envoyèrent au vénérable Hellouin, qui depuis sept ans avait commencé l'ermitage du Bec. Il trouva le bon abbé travaillant lui-même à bâtir un four, et il le pria de le recevoir au nombre de ses disciples. Le saint abbé dit à un de ses religieux de lui donner le livre de la règle; Lanfranc la lut tout entière, et il assura l'abbé qu'avec la grâce de Dieu il ferait ses délices de l'observer. Le saint abbé Hellouin, voyant une vocation marquée dans la ferveur du postulant, l'admit au nombre de ses frères.



Lanfranc, gardant une entière solitude, ne s'occupa pendant trois ans qu'à s'instruire de la vie monastique, ne paraissant qu'à son office et à l'église.

Guillaume, duc de Normandie, devenu roi d'Angleterre, étant instruit des vertus de Lanfranc, voulut le placer sur le siége de Cantorbéry. Ce saint religieux, qui ne soupirait qu'après la retraite, et qui avait déjà refusé l'archevêché de Rouen, essaya de se dérober à cette nouvelle dignité; mais le roi fit assembler un concile de la province de Normandie, où ce saint religieux fut obligé de consentir à son élection. Il conserva sur ce grand siége toute la modestie de la vie religieuse; il s'appliqua à former à la plus haute vertu le clergé et le peuple de son diocèse, et il consacra tous ses revenus au soulagement des pauvres. Une vie si édifiante acheva de le sanctifier, et il mourut le 28 mai de l'an 1080.

Réflexions.

Les épreuves sont dans la main de Dieu un des plus puissants moyens de sanctification. Si Lanfranc ne se fût point trouvé dans le danger qui lui fit faire de si salutaires réflexions, il se serait livré tout entier au service du monde, et n'aurait rien fait pour le ciel. Que serait-il devenu? Heureux donc ceux que Dieu éprouve, et qui font, comme ce saint, un bon usage des épreuves qu'il leur envoie! A quoi tient-il que nous ne profitions des réflexions des saints? Faut-il un danger apparent pour nous faire penser aux maux les plus réels? La foi ne nous instruit-elle pas suffisamment? et une éternité de souffrances ne mérite-t-elle pas que nous fassions tous nos efforts pour l'éviter?

SAINTE PÉTRONILLE,

VIERGE.

Cette sainte brilla comme un astre éclatant parmi les premiers disciples des apôtres; mais elle florissait dans un temps où les chrétiens s'appliquaient plus à bien vivre qu'à bien écrire. S'ils savaient mourir pour Jésus-Christ, ils ignoraient l'art de faire des livres, où l'orgueil a souvent plus de part que la charité; voilà pourquoi le récit des actions de sainte Pétronille ne nous a point été transmis. On doit cependant juger que sa



sainteté a été éminente, par le rang distingué qu'on lui donne parmi les apôtres, les prophètes et les martyrs.

Son nom, qui est un diminutif de celui de *Pierre*, a fait conclure à quelques auteurs qu'elle était fille du prince des apôtres. Une tradition, appuyée sur certains écrits cités par les manichéens du temps de saint Augustin, assure que saint Pierre avait une fille qu'il guérit d'une paralysie. L'apôtre peut avoir eu une fille, puisqu'il était marié avant sa vocation à l'apostolat, comme nous le lisons dans l'Évangile. Clément d'Alexandrie dit que sa femme remporta la couronne du martyre, et qu'il l'exhorta lui-même à confesser généreusement la foi.

Quant à sainte Pétronille, il ne paraît pas certain qu'elle ait été plus que fille spirituelle de saint Pierre. Elle vivait à Rome, et fut enterrée sur le chemin d'Ardée, où il y avait anciennement un cimetière et une église de son nom, si célèbre, que le pape Grégoire III y établit une station. Elle est nommée dans le véritable martyrologe de Bède, et dans celui qui est attribué à saint Jérôme.

Réflexions.

Dans quelque état que se trouvassent les saints de la primitive Église, ils rapportaient à Dieu toutes leurs pensées et toutes leurs actions. Leur dernière fin était toujours présente à leur esprit, et ils regardaient même comme perdus les moments dans lesquels ils ne s'approchaient pas de la bienheureuse éternité. Que leur exemple causera un jour de désespoir à tous ceux qui vivent dans une dissipation continuelle, qui ne soupirent qu'après de vains amusements, et qui se conduisent dans le monde comme s'il n'y avait point d'avenir ! Ils comprendront, mais trop tard, que la vie d'un chrétien devait être une vie pure, fervente, remplie de bonnes œuvres, digne, en un mot, d'être présentée à Dieu.

SAINT JUSTIN,

PHILOSOPHE ET APOLOGISTE DE LA RELIGION CHRÉTIENNE, MARTYR.

1er JUIN.

Justin naquit à Néapolis ou Naplouse, autrefois capitale de la province de Samarie.



Notre saint fut élevé dans les erreurs et les superstitions de l'idolâtrie; mais il eut soin de cultiver son esprit par l'étude des belles-lettres. Le cours de cette étude achevé, il s'appliqua à celle de la philosophie. Il s'adressa d'abord à un maître stoïcien, avec lequel il resta quelque temps. Le peu de lumières qu'il en tira concernant la Divinité lui fit prendre la résolution de se mettre sous la conduite d'un péripatéticien, homme d'une grande subtilité d'esprit. Il abandonna encore cette école et travailla sous plusieurs maîtres, sans parvenir à se fixer à aucun système.

Un jour qu'il se promenait du côté de la mer pour être moins distrait et plus recueilli, il aperçut, en se retournant, un vieillard qui le suivait de fort près. Il fut frappé de son port majestueux, ainsi que d'un certain mélange de douceur et de gravité qui paraissait dans sa personne. Tandis qu'il le considérait attentivement, celui-ci lui demanda s'il le connaissait. « Non, répondit Justin. — Pourquoi donc, reprit le vieillard, me « regardez-vous si fixement? — C'est, répliqua Justin, que je suis surpris « de rencontrer un homme dans un lieu si écarté et si solitaire. — J'y suis « venu, dit le vieillard, par attachement pour quelques-uns de mes amis; « ils sont en voyage, et je suis ici à les attendre. »

La conversation s'étant engagée, on parla de l'excellence de la philosophie. Justin prétendait que celle de Platon, en particulier, était la seule qui conduisît au bonheur et à la connaissance de Dieu; mais le vieillard réfuta solidement sa prétention, et le convainquit, par de bonnes raisons, que Platon et Pythagore, pour lesquels il se sentait tant d'estime, s'étaient trompés dans leurs principes; qu'ils n'avaient connu ni la Divinité ni l'âme humaine, et que par conséquent ils ne pouvaient communiquer aux autres une connaissance dont ils étaient eux-mêmes dépourvus. Alors Justin, qui cherchait sincèrement la vérité, demanda à qui il fallait s'adresser pour entrer dans la véritable voie. « Longtemps « avant que vos philosophes existassent, répondit le vieillard, il y a eu « dans le monde des hommes justes, amis de Dieu, et inspirés par son « esprit. On les appelle prophètes, parce qu'ils ont prédit des choses fu- « tures qui sont effectivement arrivées. Leurs livres, que nous avons « encore, contiennent des instructions lumineuses sur la première cause « et la dernière fin de tous les êtres. On y trouve beaucoup d'autres arti- « cles dont la connaissance doit intéresser un philosophe. Ils n'em- « ployaient, pour établir la vérité, ni les disputes, ni les raisonnements « subtils, ni ces démonstrations abstraites qui sont au-dessus de la portée « du commun des hommes. On les croyait sur leur parole, parce qu'on

« ne pouvait se refuser à l'autorité qu'ils recevaient de leurs miracles et « de leurs prédictions. Ils inculquaient la créance d'un seul Dieu, le père « et le créateur de toutes choses, et de Jésus-Christ son fils qu'il a en- « voyé au monde. » Il conclut son discours par ces paroles : « Quant à « vous, faites d'ardentes prières pour que les portes de la vie vous soient « ouvertes. Les choses dont je viens de vous entretenir sont de nature à « ne pouvoir être comprises, à moins que Dieu et Jésus-Christ n'en « donnent l'intelligence. » Après ces mots, le vieillard se retira, et Justin ne le vit plus.

Cet entretien fit beaucoup d'impression sur l'esprit du jeune philosophe, et lui inspira une grande estime pour les prophètes. Il approfondit les motifs de crédibilité du christianisme, et se détermina peu après à l'embrasser.

Ce que nous avons rapporté des études de saint Justin porte à croire qu'il était déjà avancé en âge quand il se convertit à la religion chrétienne. Plusieurs critiques ont inféré d'un passage de saint Épiphane qu'il avait trente ans lors de sa conversion. Quoiqu'il professât le christianisme, il n'en continua pas moins de porter le *pallium*, ou manteau, qui était la marque distinctive des philosophes. Il ne fut pas le seul fidèle qui en agit de la sorte; Aristide d'Athènes et Héraclas firent la même chose. Il n'y avait pas encore longtemps qu'il était chrétien, lorsqu'il écrivit son *Oraison* ou discours *aux Grecs*. Il se proposa dans cet ouvrage de convaincre les païens de la légitimité des raisons qui lui avaient fait embrasser le christianisme.

Le second ouvrage que publia saint Justin, et qui fut écrit à Rome, porte le titre de *Parénèse* ou d'*Exhortation aux Grecs*. On y trouve la réfutation des erreurs de l'idolâtrie, avec les preuves de la vanité des philosophes païens. L'auteur reproche à Platon d'avoir essayé d'établir le polythéisme dans une harangue qu'il prononça en présence des Athéniens, de peur qu'on ne lui ôtât la vie comme à Socrate : ce qui montrait de sa part une grande faiblesse, et surtout beaucoup de mauvaise foi, puisqu'il est prouvé par ses écrits qu'il n'admettait qu'un Dieu. Il cite divers passages d'anciens auteurs qui tous ne reconnaissent qu'une seule divinité. En composant son livre de la *Monarchie*, il se proposa d'établir l'unité de Dieu par des autorités et des raisons tirées des philosophes païens.

Saint Justin demeura longtemps à Rome auprès des bains de Timothée sur le mont Viminal. Il s'appliquait à instruire tous ceux qui venaient à sa maison pour le consulter.



Justin ne se contenta pas de travailler à la conversion des juifs et des gentils, il prit encore la plume pour défendre la foi contre les attaques de l'hérésie. Il combattit Marcion par des écrits que saint Jérôme appelle *excellents*, mais que nous n'avons plus; ils sont perdus, ainsi que plusieurs autres ouvrages auxquels les anciens donnent de grands éloges.

Le saint quitta Rome après avoir composé sa première apologie. On croit qu'il exerça plusieurs années les fonctions d'évangéliste dans différentes contrées.

Mais rien n'a rendu saint Justin plus célèbre que les apologies qu'il composa en faveur de la religion chrétienne. La première et la plus importante fut adressée, vers l'an 150, à l'empereur Antonin le Pieux, à ses deux fils adoptifs Marc Aurèle et Lucius Commode, au sénat et au peuple romain. Antonin n'avait publié aucun édit contre les chrétiens; mais ceux-ci étaient persécutés par les gouverneurs des provinces, en vertu des édits précédents qui n'avaient point été révoqués. Partout on les traduisait devant les tribunaux, comme une race d'hommes méchants, barbares et ennemis des dieux. On les traitait d'athées, et on les accusait de se livrer en secret à un affreux libertinage. Cette accusation était apparemment fondée sur le secret qu'ils gardaient par rapport aux mystères de leur foi. On leur reprochait de manger, dans leurs assemblées, la chair d'un enfant massacré, reproche qui venait peut-être d'une fausse notion de l'eucharistie. Celse et d'autres païens ajoutèrent depuis qu'ils adoraient la croix avec la tête d'un âne. Cette prétendue histoire de l'adoration de la tête d'un âne était de l'invention d'un juif, qui prétendait avoir vu nos mystères; elle se répandit et fut accréditée par ceux qui étaient intéressés à décrier notre religion. Ces calomnies se débitaient avec tant de confiance, le préjugé et la passion les adoptaient avec tant de facilité, qu'elles servaient de prétexte pour justifier la cruauté des persécuteurs, et pour rendre odieux le nom même de chrétien.

Toutes ces circonstances déterminèrent saint Justin à présenter son apologie, et à demander qu'on la rendît publique.

Il paraît que cette apologie produisit son effet, et qu'elle rendit la paix à l'Église. Antonin envoya en Asie un rescrit où se lisent les paroles suivantes : « Plusieurs gouverneurs de province ayant écrit à mon père « au sujet des chrétiens, il répondit qu'il ne fallait point les inquiéter, à « moins qu'ils ne fussent convaincus d'avoir entrepris quelque chose « contre l'État. Ayant aussi été consulté sur le même sujet, j'ai répondu « que si quelqu'un était accusé simplement d'être chrétien, on devait le



« renvoyer absous, et faire subir à son accusateur la peine portée par les « lois. » On lit dans Orose et dans Zénare que ce fut l'apologie de saint Justin qui détermina l'empereur à envoyer un ordre semblable.

La seconde apologie du saint parut en 167; elle fut composée à l'occasion du martyre d'un nommé Ptolémée, et de deux autres chrétiens qu'Urbicus, gouverneur de Rome, avait condamnés à mort. Le saint l'adressa à l'empereur Marc Aurèle et au sénat romain; il y prouvait l'injustice des persécuteurs. Les chrétiens, disait-il, ne souffriraient pas la mort avec tant de joie s'ils étaient coupables des crimes dont on les accuse. Leur vie et leur doctrine leur donnent beaucoup d'avantage sur les philosophes. Socrate a eu bien des disciples; mais il ne s'en est point trouvé qui aient été martyrs de sa doctrine. Je m'attends bien, continuait-il, que cet écrit me coûtera la vie, et que je deviendrai la victime de la fureur de ceux qui portent une haine implacable à la religion pour laquelle je me suis chargé de plaider.

Les choses tournèrent comme Justin l'avait prévu. Sa mort fut arrêtée peu de temps après qu'il eut présenté son apologie.

Justin, ayant été arrêté avec d'autres chrétiens, fut conduit devant Rustique, préfet de Rome, qui lui dit : « Obéissez aux dieux, en vous « conformant aux édits des empereurs. — *Justin.* On ne peut sans in« justice blâmer ou punir ceux qui obéissent aux commandements de « Jésus-Christ notre Sauveur. — *Rustique.* A quel genre de science vous « appliquez-vous? — *Justin.* J'ai essayé de toutes les sciences; mais n'y « ayant pas trouvé la vérité, je me suis enfin attaché à la philosophie « des chrétiens, sans avoir égard au discrédit où elle était parmi ceux « qu'aveuglent l'erreur et le préjugé. — *Rustique.* Quoi! misérable, vous « tenez pour cette doctrine? — *Justin.* Je m'en fais gloire, parce qu'elle « me procure l'avantage d'être dans le chemin de la vérité. — *Rustique.* « Quels sont les dogmes de la religion chrétienne? — *Justin.* Nous au« tres chrétiens, nous croyons en un seul Dieu, créateur de toutes les « choses visibles et invisibles, et nous confessons Notre-Seigneur Jésus« Christ, fils de Dieu, prédit par les prophètes, l'auteur et le prédicateur « du salut, le juge de tous les hommes. » Le juge lui ayant ensuite demandé où s'assemblaient les chrétiens, le saint lui dit : « Ils s'assem« blent où ils veulent, et où ils peuvent. Notre Dieu n'est pas renfermé « dans un lieu particulier; comme il est invisible, et qu'il remplit le « ciel et la terre, on l'adore et on le glorifie partout. — *Rustique.* Je veux « savoir où vous assemblez vos disciples. — *Justin.* J'ai demeuré jusqu'ici « aux bains de Timothée, près de la maison d'un nommé Martin; étant



« venu à Rome pour la seconde fois, je n'y fréquentai point d'autre lieu. « Quand quelqu'un venait me trouver, je lui enseignais la doctrine de « vérité. — *Rustique*. Vous êtes donc chrétien? —*Justin*. Oui certes, je « le suis. »

Le juge fit la même question aux autres chrétiens qui avaient été arrêtés avec Justin, et qui étaient Chariton, Évelpiste, Hiérax, Péon, Libérien, et une femme nommée Charitaine. Tous répondirent qu'ils étaient chrétiens par la grâce de Dieu.

Le juge, qui ne gagnait rien à disputer, leur ordonna à tous d'aller sacrifier aux dieux, ajoutant que, s'ils refusaient d'obéir, il les ferait traiter sans miséricorde. Justin, parlant au nom de tous, lui répondit : « Nous ne souhaitons rien tant que de souffrir pour Jésus-Christ. Les « tourments hâteront notre bonheur, et nous inspireront de la confiance « à ce tribunal où tous les hommes doivent paraître pour être jugés. » Le préfet, les voyant inébranlables, les condamna à être fouettés et à perdre la tête; ce qui fut exécuté vers l'an 167, sous le règne de Marc-Aurèle et de Lucius Verus. Ils consommèrent leur glorieuse confession en louant Jésus-Christ et lui rendant des actions de grâces. Les chrétiens enlevèrent secrètement leurs corps et les enterrèrent honorablement.

Saint Justin est, de tous les anciens Pères de l'Église, celui dont il nous reste le plus d'ouvrages importants. Personne, au rapport de Tatien son disciple, n'est plus digne d'admiration. Eusèbe, saint Jérôme, saint Épiphane, Théodoret, etc., lui donnent les plus grandes louanges. Son nom est marqué au 13 avril dans le martyrologe d'Usuard et dans le romain, mais il est honoré le 1er de juin par les Grecs.

Réflexions.

La vertu des premiers chrétiens avait son principe dans la grâce de Jésus-Christ, comme l'observe saint Justin. On voyait des hommes qui, dès leur enfance, servaient Dieu avec une ferveur soutenue, et qui à l'âge de soixante ans n'avaient terni leur âme par aucune faute. Comment auraient-ils été passionnés pour les richesses, eux qui mettaient leurs biens en commun, ou qui n'en retenaient la possession que pour les partager avec les pauvres? Ils aimaient la vérité, au point qu'ils auraient mieux aimé mourir que de conserver leur vie par le plus léger mensonge. Leur constance à confesser le nom du Seigneur et à observer sa loi était invincible. « Personne, dit le saint, ne peut entraîner dans le « crime ceux qui croient en Jésus-Christ; partout nous ne cessons de le

« confesser, quoique par là nous nous exposions aux supplices. Il n'y a « rien que nous ne soyons prêts à souffrir dès qu'il s'agit de la gloire de « Jésus-Christ. »

SAINT PAMPHILE,

PRÊTRE ET MARTYR.

On ne saurait trop estimer la science lorsqu'elle est sanctifiée par la religion, et qu'elle a pour objet la gloire de Dieu. Ce fut dans ces dispositions qu'étudia saint Pamphile. Il était d'une famille riche et distinguée, et naquit à Béryte, ville alors renommée par ses écoles. Il passa ses premières années dans l'étude des différentes sciences qu'on enseignait aux jeunes gens, après quoi il occupa une des premières charges de la magistrature.

Mais à peine eut-il connu Jésus-Christ, qu'il ne pensa plus qu'aux moyens de se sanctifier. Il quitta tout pour se livrer uniquement à la pratique de la vertu. L'objet de ses études fut changé, et l'Ecriture sainte lui parut seule mériter ses soins. Malgré l'étendue de ses connaissances et la dignité de l'emploi qu'il avait exercé, il ne balança point de se mettre au nombre des disciples de Piérius, qui avait succédé à Origène dans la grande école d'Alexandrie. Il se fixa depuis à Césarée en Palestine, où il forma à ses dépens une bibliothèque considérable dont il fit présent à l'église de cette ville. Cette bibliothèque, au rapport de saint Isidore de Séville, était composée de trente mille volumes. On y trouvait presque tous les ouvrages des anciens. Pamphile établit encore à Césarée une école publique pour les saintes lettres.

L'Église dut à ses veilles une excellente édition de la Bible. Il transcrivit lui-même ce livre sacré avec le plus grand soin, et il en distribua plusieurs copies gratuitement.

Rien n'était plus admirable en Pamphile que son humilité; il en donne des preuves les moins équivoques dans la préface qu'il a mise à la tête d'un abrégé des Actes des apôtres. Pour pratiquer d'une manière plus parfaite le détachement évangélique, il distribua son patrimoine aux pauvres. Son genre de vie était fort austère. Séquestré du commerce du monde, il se renfermait dans la solitude, afin de servir Dieu avec plus de liberté, et de se livrer au travail avec moins de distraction. Par la pratique de toutes ces vertus il se préparait à la grâce du martyre.





Pamphile fut arrêté, en 307, par l'ordre d'Urbain, gouverneur de la Palestine. L'éloquence et l'érudition avec lesquelles il défendit sa foi le firent condamner aux plus cruelles tortures; mais tous les tourments qu'il subit ne servirent qu'à couvrir les juges de confusion. On le remit en prison, où il resta presque deux ans. Plusieurs autres chrétiens y étaient renfermés avec lui.

Urbain ayant été décapité par l'ordre de l'empereur Maximin, le gouvernement de la Palestine fut donné à Firmilien. Ce nouveau gouverneur, qui n'était pas moins barbare que son prédécesseur, continua les ravages de la persécution. Il se fit amener Pamphile avec Valens et Paul. Valens, diacre de l'église de Jérusalem, était un vénérable vieillard profondément versé dans la connaissance de l'Ecriture. Paul, né à Jamnia dans la Palestine, avait toujours montré beaucoup de zèle et de ferveur. Le juge, les trouvant inébranlables dans leur foi, les condamna à mort sans leur faire souffrir la question du chevalet.

La sentence portée contre Pamphile et ses compagnons fut exécutée le 16 février 309. Les autres martyrs dont nous venons de parler souffrirent tous le même jour.

On laissa leurs corps exposés, afin que les bêtes les dévorassent; mais ils furent trouvés encore entiers au bout de quatre jours. Les chrétiens les enlevèrent et les enterrèrent honorablement.

Eusèbe de Césarée prit le surnom de *Pamphile*, par respect pour la mémoire de notre saint martyr, avec lequel il avait été emprisonné. Non content d'avoir parlé de lui dans son histoire, il écrivit encore sa vie en trois livres. Saint Jérôme estime beaucoup cet ouvrage : il lui donne l'épithète d'*élégant*, et dit que les vertus et surtout l'humilité de saint Pamphile y sont excellemment décrites. Nous ne l'avons plus aujourd'hui. Il paraît que c'est dans cette source que Métaphraste a puisé ce qu'il rapporte du saint martyr.

SAINT SIMÉON,

RECLUS A TRÈVES.

Siméon, né à Syracuse en Sicile d'un père grec de nation, fut conduit, dès l'âge de sept ans, à Constantinople, où il fit ses études. Sa piété le fit renoncer à tous les avantages du monde. Son amour pour Jésus-Christ lui inspira le désir de faire le voyage de la Terre-Sainte. Ayant vécu quel-



que temps sous la conduite d'un solitaire qui demeurait du côté du Jourdain, il alla passer deux ans dans un monastère de Bethléem, où il reçut le canonicat. Enfin, il se fixa chez les moines qui habitaient au pied du mont Sina en Arabie. Il y édifia ses frères par la continuité de ses jeûnes et la rigueur de ses macérations.

Il fut chargé par ses supérieurs de se rendre auprès de Richard II, duc de Normandie, pour recevoir les aumônes que ce prince faisait au monastère. Sa vertu subit de rudes épreuves pendant le voyage. Arrivé à Rouen, il apprit la mort du bienfaiteur de sa communauté. Comme il n'avait point de recommandation pour se présenter au successeur de Richard, il prit la route du diocèse de Verdun, pour aller trouver l'abbé de Saint-Vannes, avec lequel il était venu d'Antioche en Occident; il se retira ensuite dans l'abbaye de Saint-Martin de Trèves.

Il repassa en Orient avec saint Poppon, archevêque de Trèves; mais le saint prélat l'obligea à revenir avec lui, avec la promesse de lui laisser une liberté entière sur le genre de vie qu'il voudrait mener. Siméon se renferma dans une tour près d'une des portes de la ville, et y consacra le reste de sa vie à la pénitence, à la prière et à la contemplation. Dieu le retira du monde le 1er juin 1035. Benoît IX le canonisa le 8 septembre 1042. La cérémonie de sa canonisation se fit solennellement à Trèves le 17 novembre de la même année.

SAINT POTHIN,

ÉVÊQUE;

SAINTS SANCTUS, ATTALE, ET SAINTE BLANDINE,

MARTYRS.

2 JUIN.

Après la victoire miraculeuse que les prières des chrétiens firent remporter sous Marc-Aurèle en 174, le feu de la persécution s'amortit pour quelque temps. Ce n'était pas que la paix dont l'Église jouissait ne fût souvent troublée en divers lieux par le fanatisme et la cruauté des gouverneurs particuliers, comme cela arriva à Vienne et à Lyon en 177. Saint Pothin était évêque de cette dernière ville, et il était aidé dans ses fonctions par le saint prêtre Irénée, que saint Polycarpe avait envoyé



d'Asie. L'église de Lyon était composée en grande partie des Grecs venus du même pays. Le désir d'étendre le royaume de Jésus-Christ les avait sans doute attirés dans les Gaules; l'entrée d'ailleurs leur en avait été facilitée par la communication que le commerce établissait entre les ports de l'Asie et celui de Marseille.

Les progrès de l'Évangile augmentant tous les jours, les païens en ressentirent le plus grand dépit; bientôt ils résolurent d'extirper le nom chrétien. Ils ne savaient pas que l'Église, plantée par la croix, trouve sa fécondité dans les souffrances de ses enfants, semblable à la vigne qui se charge de raisins lorsqu'elle a passé par le fer du vigneron.

Les généreux combats de ceux qui eurent l'honneur de verser leur sang en cette occasion sont rapportés dans une lettre que les témoins et les compagnons de leurs souffrances écrivirent aux fidèles de l'Asie et de la Phrygie, avec lesquels ils avaient d'anciens rapports. Le style de cette lettre est plein d'éloquence, de feu et d'onction; on pense communément que saint Irénée en a été le principal auteur.

« Inutilement, disent les auteurs de cette lettre, voudrions-nous dé-« peindre notre situation présente, et donner une juste idée de la rage « des païens, et des tourments qu'ils font souffrir aux saints. L'ennemi « déploie toute sa force contre nous; il réunit tous ses efforts, et anime « encore ses agents contre les serviteurs de Dieu. On ne se contente pas « de nous chasser de nos maisons, des bains et des places publiques; on « nous défend encore de paraître en quelque lieu que ce soit. »

D'abord le peuple fondit sur eux avec une aveugle impétuosité : ils se virent en un instant frappés, traînés par les rues, emprisonnés; ils éprouvèrent tous les excès dont est capable une populace mutinée, et ils firent éclater en cette occasion une patience admirable. Ce premier transport passé, on procéda plus régulièrement. Le tribun et les magistrats de la ville ordonnèrent que les chrétiens comparussent sur la place publique. Ayant été interrogés devant le peuple, ils confessèrent glorieusement leur foi. Après cette confession, on les emprisonna jusqu'à l'arrivée du gouverneur.

Nous continuons de citer la lettre dont nous avons parlé plus haut.

« Ceux qui ressentirent plus particulièrement les effets de la barbarie du gouverneur, des soldats et du peuple, furent le diacre Sanctus, natif de Vienne; Maturus, néophyte; Attale de Pergame, qui avait toujours été l'appui et l'ornement de notre église, et une esclave nommée Blandine, dont l'illustre exemple a fait voir que les personnes de la condition la plus vile aux yeux du monde sont souvent très-estimables devant



Dieu par la vivacité de l'amour qu'elles lui portent. Elle était d'une complexion si faible, que nous tremblions tous pour elle; sa maîtresse surtout, qui était du nombre des martyrs, appréhendait qu'elle n'eût ni la force ni la hardiesse de confesser sa foi; mais cette femme admirable se trouva, par le secours de la grâce, en état de braver les plus affreux tourments. La sainte, semblable à un athlète généreux, puisait de nouvelles forces dans la confession de sa foi. « Je suis chrétienne, s'écriait-« elle souvent; il ne se commet point de crime parmi nous. » Ces paroles émoussaient ses douleurs, et lui communiquaient une sorte d'insensibilité.

« Le diacre Sanctus endura aussi des tourments inouïs avec une patience plus qu'humaine. Les païens se flattaient qu'à force de tortures ils lui arracheraient quelques paroles peu convenables; mais il soutint tous les assauts avec tant de fermeté, qu'il ne voulut pas même leur dire son nom, sa patrie, son état. A chaque question qu'on lui faisait, il répondait seulement : « Je suis chrétien. » Jamais on ne put tirer de lui d'autre réponse. Cependant le gouverneur et les bourreaux ne se contenaient plus de rage. Après tous les raffinements de cruauté qu'ils purent imaginer, ils lui appliquèrent des plaques d'airain enflammées aux parties du corps les plus sensibles; mais le martyr persista toujours dans la profession de sa foi.

« Du nombre de ceux qui souffrirent était encore le bienheureux Pothin, évêque de Lyon. C'était un vieillard plus que nonagénaire, si faible et si infirme, qu'il pouvait à peine respirer; mais un ardent désir de mourir pour le nom de Jésus-Christ ranima ses forces et sa vigueur. La vie ne semblait lui être conservée que pour qu'il eût la gloire de la sacrifier. On le traîna devant le juge pour y subir un interrogatoire. Il était conduit par les magistrats et les soldats de la ville; une multitude de peuple le suivait, en poussant de grands cris et l'accablant d'injures, avec autant d'acharnement que si c'eût été Jésus-Christ en personne. Le gouverneur lui ayant demandé quel était le Dieu des chrétiens, il lui répondit, pour prévenir les blasphèmes qu'il prévoyait, qu'il le saurait lorsqu'il en serait digne. Là-dessus, ceux qui étaient auprès de lui lui déchargèrent de rudes coups, sans respect pour son âge; ceux qui se trouvaient éloignés lui jetaient tout ce qui se présentait sous leur main. Pothin, qui n'avait plus qu'un souffle de vie, fut mené en prison, où il expira deux jours après.

« Après cela, on imagina de nouveaux supplices pour tourmenter les autres saints confesseurs; mais il était temps que ces généreux athlètes,



qui avaient remporté des victoires si signalées dans un si grand nombre de combats, reçussent enfin la palme que méritait leur courage.

« On marqua le jour où le cruel spectacle de leur mort devait servir de divertissement au peuple. Lorsqu'il fut arrivé, on amena Maturus, Sanctus, Blandine et Attale pour les exposer aux bêtes. Marcus et d'autres reçurent, les premiers, la palme du martyre. Le second jour du combat de l'amphithéâtre, Blandine fut attachée à un poteau, pour être dévorée; mais la sainte resta quelque temps exposée aux bêtes, sans qu'aucune voulût jamais la toucher; alors on la délia, et elle fut ramenée en prison et réservée pour un autre combat.

« Attale fut amené ensuite, et comme c'était un homme de marque, le peuple demanda à grands cris de le voir souffrir. Il jouissait parmi nous d'une grande considération, par la sainteté de sa vie et par son zèle à défendre la foi. Il entra d'un air magnanime dans le champ de bataille. Il fut promené autour de l'amphithéâtre, avec cette inscription que l'on portait devant lui : *Voilà Attale le chrétien.* Mais le gouverneur, apprenant qu'il était citoyen romain, le renvoya en prison. Il écrivit en même temps à l'empereur pour lui demander ses ordres, tant à l'égard d'Attale que des autres prisonniers.

« L'empereur répondit qu'il fallait exécuter ceux qui persisteraient dans leur confession, et élargir ceux qui auraient abjuré le christianisme. Le gouverneur prit occasion d'une fête publique, qui avait attiré beaucoup de monde dans la ville, pour donner de nouveau au peuple le spectacle du supplice des martyrs. Il les fit comparaître devant son tribunal. Voyant qu'ils étaient inébranlables, il condamna ceux qui étaient citoyens romains à perdre la tête, et tous les autres à être exposés aux bêtes; mais il modifia quelques jours après sa sentence, et Attale, quoique citoyen romain, fut exposé sur l'arène avec un grand nombre d'autres chrétiens, dont la mort servit pendant plusieurs jours de spectacle au peuple.

« Enfin, le dernier jour des combats, on amena dans l'amphithéâtre Blandine et un jeune homme de quinze ans nommé Ponticus. Ils avaient l'un et l'autre assisté à l'exécution des martyrs, tous les jours précédents. On voulut les obliger à jurer par les idoles. Le refus qu'ils firent d'obéir, joint au mépris qu'ils marquèrent pour les prétendues divinités des païens, inspirèrent au peuple les plus violents transports de rage. Ponticus, encouragé par sa compagne, parcourut avec joie tous les degrés du martyre, et termina sa vie par une mort glorieuse. Blandine fut la dernière qui souffrit. Comme une mère pleine de tendresse pour ses enfants,



elle avait exhorté ses frères à souffrir avec patience, et elle voyait arriver avec joie le moment qui la réunirait à eux dans la gloire. Enveloppée dans un filet, elle fut exposée à la fureur d'un taureau qui la foula aux pieds, la traîna sur le sable ensanglanté et mit son corps en horribles lambeaux. La sainte succomba bientôt à ces affreux tourments, et le nom de Jésus-Christ sortit encore de ses lèvres avec son dernier soupir. »

La lettre que nous venons de citer avait été insérée par Eusèbe dans son Histoire des saints martyrs, comme il nous l'apprend lui-même : mais son ouvrage est perdu, et nous n'avons plus de cette lettre que ce qu'il nous en a conservé dans son Histoire ecclésiastique.

Nos saints martyrs souffrirent au commencement du pontificat d'Eleuthère, l'an de Jésus-Christ 177, et le dix-septième du règne de Marc-Aurèle. On les appelle martyrs de Lyon, parce que cette ville fut le théâtre de leurs souffrances. Plusieurs d'entre eux étaient citoyens de Vienne. On lit dans saint Grégoire de Tours qu'ils étaient au nombre de quarante-huit, et qu'on recouvra miraculeusement une partie de leurs cendres. Ces reliques furent déposées sous l'autel de l'église qui portait anciennement le nom des apôtres de Lyon.

SAINTS MARCELLIN ET PIERRE,

MARTYRS.

Marcellin et Pierre, illustres par leur zèle et leur piété, étaient, l'un prêtre, et l'autre exorciste de l'église romaine. Ils furent condamnés à mort pour la foi vers l'an 304, durant la persécution de Dioclétien. Conformément à un ordre secret donné par le juge, le bourreau les conduisit dans une forêt pour les exécuter à l'insu des chrétiens, afin que ceux-ci ne pussent être instruits du lieu de leur sépulture. Il s'arrêta à trois milles de Rome, dans un endroit couvert d'épines et de bruyères. Il n'eut pas plus tôt déclaré aux saints la commission barbare dont il était chargé, qu'ils se mirent eux-mêmes à couper les branches, et à préparer une place pour leur tombeau. Tout étant ainsi disposé, ils eurent la tête tranchée. Leurs corps furent enterrés à l'endroit où l'exécution s'était faite.

Quelque temps après, une dame respectable, nommée Lucille, éclairée par une révélation sur ce qui était arrivé, se fit accompagner par une autre dame de piété, qui se nommait Firmine, et, ayant enlevé les corps




S.t Antoine de Padoue
S.t Barnabé
S.te CLOTILDE
S.t Bazile.
S.t Paulin



des martyrs, elle les enterra auprès de celui de saint Tiburce dans les Catacombes, sur la voie Lavicane. Le pape Damase assure qu'étant enfant, il apprit toutes ces particularités de la bouche même de l'exécuteur. Il les inséra dans l'épitaphe latine qu'il mit sur le tombeau des saints.

Anastase le Bibliothécaire rapporte, d'après d'anciens monuments, que Constantin le Grand bâtit en cet endroit une église sous l'invocation des deux martyrs; qu'il y fit enterrer sainte Hélène sa mère sous une tombe de porphyre, et qu'il y donna une patène d'or pur pesant trente-cinq livres, avec quantité d'autres riches présents. Selon le même auteur, les papes Honorius Ier et Adrien Ier firent réparer l'église et le cimetière de saint Tiburce, et des saints Pierre et Marcellin.

Peu de temps après, les corps de nos deux saints martyrs furent transportés en Allemagne. Eginhard, favori et secrétaire de Charlemagne, s'étant fait moine, bâtit, en l'honneur de ces saints, une église et un monastère dont il fut le premier abbé.

Saint Grégoire le Grand prêcha ses vingt homélies sur les évangiles dans l'église de Saint-Marcellin et de Saint-Pierre à Rome. C'est ce que l'on voit par quelques-unes de ces homélies mêmes, et ce qui est encore confirmé par le témoignage de Jean diacre.

SAINTE CLOTILDE,

REINE DE FRANCE.

3 JUIN.

Clotilde était fille de Chilpéric, frère de Gondebaud, roi des Bourguignons. Ce dernier trempa ses mains barbares dans le sang de son frère et de sa belle-sœur, et des princes leurs enfants, à l'exception d'un seul, dans le but de s'assurer la possession de leurs domaines; il épargna encore les deux filles de Chilpéric, qui étaient d'une rare beauté, et qui, à cause de leur extrême jeunesse, ne pouvaient être redoutables. L'aînée fut renfermée dans un monastère, où depuis elle se fit religieuse. Clotilde resta à la cour de son oncle; elle eut le bonheur d'y être élevée dans la religion catholique, quoiqu'elle fût obligée de vivre parmi les ariens. On admirait en elle un heureux assemblage de toutes les vertus. Son esprit, sa beauté, sa douceur, sa modestie lui firent une réputation qui pénétra bientôt dans les royaumes voisins.

Clovis Ier, roi des Francs, l'envoya demander en mariage à Gondebaud son oncle. Il obtint ce qu'il demandait, mais après avoir promis que la princesse aurait la liberté de professer sa religion. Il l'épousa solennellement à Soissons en 493.

Clotilde se fit dans le palais de son mari un petit oratoire, où elle passait une partie de ses journées en prières. Sa charité pour les pauvres lui faisait répandre des aumônes abondantes. On ne pouvait rien ajouter aux égards qu'elle avait pour le roi son mari. Elle opposait la douceur chrétienne aux saillies de son caractère violent, et se conformait à ses idées dans les choses indifférentes, pour gagner plus facilement son affection.

Lorsqu'elle se vit entièrement maîtresse de son cœur, elle ne songea plus qu'à exécuter le projet qu'elle avait formé de le gagner à Jésus-Christ. Souvent elle lui parlait de la vanité des idoles, et de l'excellence de la religion chrétienne. Le roi l'écoutait toujours avec plaisir; mais le moment de sa conversion n'était pas encore arrivé. Il permit cependant, par complaisance pour son épouse, que le premier fruit de leur mariage reçût le baptême. Dieu voulut, pour éprouver sa servante, que l'enfant mourût après la réception de ce sacrement. Clovis, désespéré, s'en prit à Clotilde, et lui dit avec amertume : « Mon fils n'est mort que « parce qu'il a été baptisé au nom de votre Dieu; il vivrait encore s'il eût « été mis sous la protection des miens. » La sainte souffrit cette épreuve avec patience, dans la persuasion que le Seigneur aurait pitié d'elle.

Étant devenue mère d'un second fils, elle le fit encore baptiser. Peu de temps après, le jeune prince, nommé Clodomir, tomba dans une maladie dangereuse. Le roi, pour cette fois, se livra aux plus vifs transports de colère. Clotilde, pleine de confiance en Dieu, lui adressa de ferventes prières. Elle fut exaucée, et obtint miraculeusement la guérison de son fils. Clovis se calma, et reconnut la puissance du Dieu des chrétiens. Sa sainte épouse prit de là occasion de l'exhorter fortement à renoncer au culte des idoles. Un jour qu'elle le vit bien disposé, elle fit tomber la conversation sur la sainteté de l'Evangile, et lui rappela de la manière la plus pressante la parole qu'il avait donnée d'abjurer le paganisme. Cette conversation ne produisit aucun effet. Clovis craignait de déplaire à ses sujets en changeant de religion; mais à la fin son opiniâtreté fut vaincue, et il se déclara pour le Dieu qu'il promettait d'adorer depuis si longtemps. Voici comment la chose se passa.

Clovis, en guerre avec les Allemands, leur livre bataille à Tolbiac, près de Cologne; mais le désordre se met dans son armée, et il est lui-



même sur le point de tomber entre les mains de ses ennemis. Il a recours à ses dieux, qui ne l'écoutent point. Il ne lui est plus possible d'arrêter les fuyards. Dans cette extrémité, il invoque le Dieu de Clotilde, et promet de l'adorer s'il remporte la victoire. La face du combat change aussitôt; les fuyards se rallient, et les Allemands, qui avaient l'avantage, sont défaits à leur tour. Clovis manda à la reine ce qui lui était arrivé, et l'assura qu'il ne différerait plus sa conversion. La princesse, transportée de joie, en rendit et en fit rendre à Dieu de solennelles actions de grâces. Saint Remi, évêque de Reims, instruisit dans la religion chrétienne Clovis, qui reçut le baptême en 496. Il était alors le seul roi catholique qu'il y eût dans les empires d'Orient et d'Occident, les autres princes étant infectés de l'hérésie d'Arius.

Clotilde, voyant son mari disciple de Jésus-Christ, ne cessa de le porter à des actions glorieuses. Ce fut à sa prière que Clovis fonda à Paris, en 511, l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, dite aujourd'hui *de Sainte-Geneviève*. Ce grand prince avait une dévotion singulière pour saint Martin de Tours, et il allait quelquefois prier sur son tombeau; il avait aussi beaucoup de respect pour le vicaire de Jésus-Christ, et il envoya une couronne d'or au pape Hormisdas, comme une marque de la consécration qu'il faisait à Dieu de son royaume. L'éducation barbare qu'il avait reçue, jointe à son caractère martial, neutralisa quelquefois l'effet des avis que lui donnait Clotilde. Elle avait la douleur de le voir maîtrisé par l'ambition, et suivre les mouvements impétueux de la colère. Il mourut le 27 novembre 511, dans la quarante-cinquième année de son âge, et la trentième de son règne. On l'enterra dans l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, ou de Sainte-Geneviève.

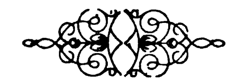
Son fils Thierri, qu'il avait eu avant son mariage avec sainte Clotilde, régna à Reims sur l'Austrasie, ou la partie méridionale de la France, qui comprenait la Champagne, la Lorraine, l'Auvergne, et plusieurs provinces d'Allemagne. Metz fut depuis la capitale de ce royaume. Les princes Clodomir, Childebert et Clotaire, que Clovis avait eus de sainte Clotilde, régnèrent, le premier à Orléans, le second à Paris, et le troisième à Soissons. La sainte fut sensiblement affligée des divisions qui armèrent ses enfants les uns contre les autres, et elle fit d'inutiles efforts pour les réconcilier.

Mais ce fut en 526 qu'elle reçut le plus sensible de tous les coups. Childebert et Clotaire eurent l'inhumanité de massacrer les deux fils aînés de Clodomir, pour se saisir du royaume d'Orléans. Cet attentat rendit le monde insupportable à Clotilde, et la détacha plus parfaitement



que jamais de toutes les choses visibles. Elle passa le reste de sa vie à Tours, auprès du tombeau de saint Martin, dans la prière, le jeûne, les veilles et les autres mortifications de la pénitence. Elle paraissait entièrement oublier qu'elle avait été reine, et que ses enfants étaient assis sur le trône. L'éternité seule remplissait son âme.

Dans sa dernière maladie, elle envoya chercher ses fils Clotaire et Childebert. Lorsqu'ils furent venus, elle les exhorta de la manière la plus touchante à servir Dieu et à garder ses commandements, à protéger les pauvres, à traiter leurs peuples avec une bonté paternelle, à vivre ensemble dans une parfaite intelligence, à maintenir par tous les moyens possibles la paix et la tranquillité publique; elle ordonna ensuite que le peu qu'elle laisserait fût distribué aux pauvres. Après cela, elle ne s'occupa plus que de Dieu. Le trentième jour de sa maladie, elle reçut les sacrements; puis, ayant fait une profession publique de sa foi, elle mourut le 3 juin 545. On l'enterra, comme elle l'avait demandé, dans l'église et au pied du tombeau de sainte Geneviève. Elle est nommée en ce jour dans le martyrologe romain.







ÉVÊQUE DE MILÈVE.

4 JUIN.

Ce père, né en Afrique, fut un des plus illustres défenseurs de l'Eglise dans le quatrième siècle. Saint Augustin le compte, avec saint Cyprien et saint Hilaire, parmi ceux qui passèrent des ténèbres du paganisme à la lumière de la foi. Dans un autre endroit il dit, en parlant de lui, que c'était un prélat de vénérable mémoire, qui fut par sa vertu l'ornement de l'Eglise catholique. Saint Fulgence lui donne le titre de saint, et le met au même rang que saint Augustin et saint Ambroise. Optat était évêque de Milève en Numidie, et il fut le premier évêque orthodoxe qui écrivit contre le schisme des donatistes. Voici ce qui le détermina à prendre la plume.

Parménien, troisième évêque donatiste de Carthage, publia un ouvrage en cinq livres pour la défense de son parti. Il y déclamait en général contre




les traditeurs, et y prouvait qu'il ne peut y avoir qu'une Eglise et un baptême, sans penser qu'il fournissait par là des armes contre lui-même. Les donatistes triomphèrent de l'avantage qu'ils prétendaient que cet ouvrage leur donnait sur les catholiques. En effet, leur défenseur était un homme habile et très-versé dans l'art des sophistes.

Tel fut l'adversaire contre lequel saint Optat entreprit de se mesurer. Il l'attaqua dans un ouvrage divisé en six livres. Le style en est élégant, majestueux, plein de chaleur; les figures en sont nobles et hardies, les pensées fortes et sublimes; on y remarque cette précision et cette énergie qui caractérisent les meilleurs écrivains de l'Afrique. Si l'on n'y trouve pas cette pureté de langage qui a rendu le siècle d'Auguste si célèbre, c'est que depuis longtemps la langue des Romains n'était plus ce qu'elle avait été autrefois. Au reste, on doit surtout apprécier les écrits de ce Père par le fond des choses. Les priviléges et les marques de l'Eglise catholique y sont exposés avec autant de solidité que de clarté; ils renferment des maximes importantes qui servent merveilleusement à distinguer la véritable épouse de Jésus-Christ; ils nous offrent des principes lumineux propres à confondre tous les hérétiques qui pourront paraître jusqu'à la fin du monde. Saint Optat écrivit les six premiers livres de son ouvrage vers l'an 370; il y en ajouta un septième environ quinze ans après, sous le pontificat de Sirice.

Un auteur moderne donne le précis suivant de la doctrine de saint Optat : « Ce Père enseigne que nous naissons tous dans le péché, et que « le baptême est nécessaire pour en obtenir la rémission. Il parle de « l'exorcisme comme d'une cérémonie nécessaire dans ce sacrement. Il « fait mention du chrême comme d'une chose sainte, ainsi que de l'onc-« tion qui se faisait au baptême. Il s'exprime en des termes si clairs sur « la présence réelle du corps et du sang de Jésus-Christ dans l'eucha-« ristie et sur l'adoration qui est due au saint-sacrement, qu'on ne peut « rien désirer de plus formel. Il remarque plusieurs cérémonies de la « célébration de l'eucharistie, à laquelle il donne le nom de sacrifice.... « Le saint docteur dit que l'Eglise a des juges; qu'elle punit les crimes, « et qu'elle met en pénitence ceux qui ont confessé leurs péchés, ou qui « en sont convaincus. Il observe que les personnes qui se consacraient « entièrement au service de Dieu faisaient solennellement vœu de vir-« ginité, et qu'elles portaient sur la tête une petite couverture, qui était « la marque de leur vœu. En parlant du tombeau de saint Pierre et de « saint Paul, il témoigne assez le respect que l'on avait de son temps « pour les reliques des saints. »



On ignore l'année dans laquelle mourut saint Optat; on sait seulement qu'il vivait encore en 384. Son nom se trouve dans le Martyrologe romain, sous le 4 juin.

SAINT FRANÇOIS CARACCIOLO,

FONDATEUR DE L'ORDRE DES CLERCS RÉGULIERS MINEURS.

Saint François Caracciolo naquit le 13 octobre 1563, à Santa-Maria, dans l'Abruzze, et reçut au baptême le nom d'Ascagne, qu'il changea dans la suite en celui de François, lorsqu'il embrassa la vie religieuse. Ses parents étaient aussi distingués par leur piété que par leur noblesse, et donnèrent les plus grands soins à son éducation. Le jeune François répondit au zèle de ses maîtres par des succès brillants dans les sciences.

Il avait vingt-deux ans lorsqu'il fut atteint d'une maladie dangereuse qui lui fit faire de sérieuses réflexions sur la vanité des choses de la terre, et le détermina à se consacrer entièrement à Dieu s'il revenait jamais en santé. En effet, il obtint de ses parents la permission d'entrer dans l'état ecclésiastique, et il reçut les ordres sacrés à Naples.

En 1588 il s'associa avec Jean-Augustin Adorno, d'une illustre famille génoise, et Fabrice Caracciolo, son parent, pour former un nouvel institut de prêtres, qui devaient joindre ensemble les travaux de la vie active et les exercices de la vie contemplative. Ayant dressé un projet de la règle qu'ils voulaient imposer à leur communauté, ils se rendirent à Rome pour en solliciter l'approbation du souverain pontife Sixte V. Celui-ci les accueillit avec bonté, et, après un mûr examen, il confirma le nouvel institut sous le titre de *clercs réguliers mineurs*. Le 9 avril 1589, ils firent ous trois leur profession solennelle, et notre saint changea alors son nom d'Ascagne en celui de François, sous lequel il a été canonisé.

Aux trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, les clercs réguliers mineurs en ajoutent un quatrième : celui de ne rechercher aucune dignité, ni dans leur ordre ni dans l'Église. Prêcher, confesser et donner des missions, telle est l'occupation de tous. Quelques-uns s'attachent plus spécialement aux hôpitaux, et d'autres aux prisons. Ils ont des maisons pour instruire la jeunesse, et même des ermitages destinés à ceux qui désirent mener une vie entièrement solitaire.

Avant de faire profession, saint François avait distribué tous ses biens aux pauvres. Plus tard, on le vit souvent demander l'aumône pour



eux dans les rues. Pendant l'hiver, dans le temps des grands froids, il leur donna plusieurs fois ses propres vêtements ; et il avait coutume de s'abstenir trois fois par semaine de toute nourriture, afin de leur distribuer la portion qu'il recevait en communauté.

De grandes faveurs spirituelles récompensèrent tant de mérites; saint François opéra plusieurs miracles, et Jésus-Christ lui fit connaître par révélation sa fin prochaine, dans un pèlerinage qu'il fit à Notre-Dame de Lorette; il mourut en effet peu de temps après à Agnone, ville de l'Abruzze, où était une maison de sa congrégation, dans les sentiments de la piété la plus touchante, le 4 juin 1608. Béatifié d'abord par Clément XIV, il a été canonisé par Pie VII, le 24 mai 1807.

SAINT BONIFACE,

ARCHEVÊQUE DE MAYENCE, APOTRE D'ALLEMAGNE, ET MARTYR.

5 JUIN.

Saint Boniface, qui reçut au baptême le nom de Winfrid, naquit vers l'an 680, à Créditon ou Kirton, dans le Devonshire en Angleterre. Dès l'âge le plus tendre, il prenait un plaisir singulier à entendre parler de Dieu et des choses célestes. Quelques moines, qui faisaient des missions dans le pays, étant venus loger chez son père, il fut si touché de leur vie édifiante et de leurs instructions, qu'il conçut un extrême désir d'embrasser le même état. Son père crut que cette idée s'évanouirait avec l'âge; elle ne fit au contraire que de se fortifier. Enfin, après bien des difficultés de la part de sa famille, il obtint la permission et la liberté de suivre sa vocation.

Winfrid passa treize ans dans le monastère d'Exeter, et s'y sanctifia par son assiduité à la prière, à la méditation et aux exercices de la pénitence. Ayant été envoyé dans le monastère de Nutcell, il y fit des progrès extraordinaires dans l'étude des belles-lettres, de l'histoire et de l'Écriture sainte. Il fut depuis chargé d'enseigner ces mêmes sciences, et il s'acquitta de cet emploi avec la plus grande distinction. Ayant été élevé au sacerdoce, il s'appliqua principalement aux fonctions du saint ministère. Il avait une telle réputation de vertu et de sagesse, qu'on le chargea des commissions les plus importantes. Les évêques de la province l'invitèrent à tous les synodes qu'ils tinrent dans la suite, et n'arrêtaient rien

dans leurs délibérations, qu'ils ne lui eussent auparavant demandé son avis.

Son zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes le détermina à demander à son abbé la permission d'aller prêcher l'Évangile aux infidèles. Il commença sa mission par la Bavière et la Thuringe, où il baptisa un grand nombre de païens. Il trouva des chrétiens dans la Bavière et les provinces voisines de la France; mais les rapports qu'ils avaient avec les idolâtres ayant ébranlé leurs croyances, ils conservaient à peine quelques sentiments de foi. Il les engagea, par la force de ses discours, à vivre conformément aux maximes de l'Évangile et à observer la discipline de l'Église, que l'on violait ouvertement. Le pape, informé du succès de ses travaux apostoliques, le fit venir à Rome, et le sacra évêque. Boniface, étant retourné dans la Hesse, continua d'y travailler avec le même succès. Il envoya consulter Grégoire III, qui occupait alors la chaire de saint Pierre, sur de nouvelles difficultés qui lui étaient survenues.

Le pontife chargea les députés de porter au saint un *pallium*, dont il devait se servir dans la célébration des divins mystères et dans le sacre des évêques. Il l'établit en même temps archevêque et primat de toute l'Allemagne, avec plein pouvoir d'ériger des évêchés partout où cela lui paraîtrait nécessaire. Le pape Zacharie, successeur de Grégoire III, confirma tout ce que Boniface avait fait, concernant l'Église d'Allemagne.

Boniface, quoique évêque depuis longtemps, n'avait point de siége fixe. Le roi Pépin lui donna l'évêché de Mayence, que le pape Zacharie érigea de nouveau en métropole. Le saint, pour inspirer à des peuples barbares l'esprit de douceur et de piété prescrit par l'Évangile, fit venir de l'Angleterre des hommes et des femmes recommandables par leurs vertus, pour les mettre à la tête des pieux établissements qu'il formait. En 746 il jeta les fondements de l'abbaye de Fulde, qui a été longtemps une pépinière de grands hommes, qui alliaient le savoir à l'amour de la religion. Ses nombreuses occupations ne l'empêchaient point de penser au salut de ses compatriotes. Il écrivit de la manière la plus pressante à Ethelbald, roi des Merciens, qui se livrait aux désordres les plus scandaleux. On lit dans quelques auteurs, que ce prince se convertit sincèrement, et qu'il expia ses crimes par la pénitence. Boniface adressa aussi au clergé et au peuple d'Angleterre une lettre circulaire, où il les exhortait, de la manière la plus pathétique, à prier pour ceux qui travaillaient à la sanctification des âmes. Dans ses autres lettres, ainsi que dans



ses homélies, il donnait d'excellentes instructions sur les vérités pratiques du christianisme.

Comme il sentait affaiblir sa santé, il se donna, avec la permission du pape, un successeur dans la personne de saint Lulle. Il lui laissa le soin d'achever ce qu'il avait commencé, et le conjura surtout de s'appliquer de toutes ses forces à la conversion de ce qui restait encore d'idolâtres. Lorsqu'il eut mis ordre aux affaires de son Église, il alla avec quelques coopérateurs prêcher l'Évangile à des peuples barbares qui habitaient les côtes les plus reculées de de la Frise. Il en convertit un grand nombre, qui reçurent le baptême. La veille de la Pentecôte fut le jour qu'il marqua pour donner la confirmation aux néophytes. Comme il ne pouvait les renfermer tous dans une église, il se proposa de leur administrer ce sacrement en pleine campagne. Le lieu qu'il choisit était auprès de Dockum, et peu éloigné de la petite rivière de Bordne. Il fit dresser des tentes, et s'y rendit au jour indiqué; mais pendant qu'il priait, en attendant les nouveaux chrétiens, les infidèles accoururent les armes à la main, et fondirent sur sa tente. Ses serviteurs se préparaient déjà à repousser les barbares; et s'ils ne le firent pas, ce fut parce que Boniface leur défendit d'opposer la force à la force. Il les exhorta même à souffrir la mort avec joie, puisqu'elle allait leur ouvrir les portes de la vie éternelle. Les idolâtres le massacrèrent avec cinquante-deux autres chrétiens, le 5 juin 755. Le corps du saint fut transporté successivement à Utrecht, à Mayence et à Fulde. Il s'est opéré quantité de miracles par son intercession.

Réflexions.

Un vrai serviteur de Dieu ne respire que pour lui et ne s'occupe que des moyens de procurer sa gloire; il travaille et prie sans cesse pour le faire régner dans son âme. Il voudrait que tous les cœurs brûlassent d'amour pour lui, que toutes les langues chantassent continuellement ses louanges, que toutes les créatures, de concert avec les esprits bienheureux, n'eussent d'autre objet que d'accomplir sa volonté de la manière la plus parfaite. Point de danger qui l'effraye, point de difficulté qui l'arrête, quand il s'agit de s'employer à la conversion d'une seule âme. Le sacrifice de ses biens et de sa vie ne lui coûte rien; il le ferait même mille fois, si cela lui était possible, pour empêcher que la majesté divine ne fût outragée par un pécheur.




St. Justin
St. Stanislas
St. Norbert



SAINT CLAUDE,

ARCHEVÊQUE DE BESANÇON ET PATRON DU DIOCÈSE DE SAINT-CLAUDE.

6 JUIN.

Saint Claude illustra par ses vertus la partie orientale de la Bourgogne connue depuis sous le nom de Franche-Comté. Il vint au monde à Salins, vers l'an 603. Étant entré dans l'état ecclésiastique, il devint le modèle et l'oracle du clergé de Besançon.

Après la mort de Gervais, archevêque de Besançon, arrivée en 685, il fut élu pour lui succéder; mais la crainte des obligations attachées à l'épiscopat le porta à prendre la fuite et à se cacher. On le découvrit, et on le força à se laisser sacrer. Il gouverna sept ans son Eglise avec le zèle et la vigilance d'un véritable pasteur.

Ayant trouvé l'occasion qu'il cherchait depuis longtemps de se démettre de l'épiscopat, il se retira au monastère de Saint-Oyend, sur le mont Jou, et y prit l'habit; on l'obligea ensuite de le gouverner en qualité d'abbé. On comparait ses moines à ceux de l'ancienne Égypte. Ils joignaient en effet au travail des mains l'amour du silence, de la prière et de la lecture, avec les jeûnes, les veilles, l'obéissance et la pratique de toutes les autres vertus monastiques.

La mort de saint Claude arriva en 693 ou 696, comme l'a prouvé l'auteur de la *Dissertation sur l'ordre chronologique des premiers évêques de Besançon*, couronnée par l'académie de cette ville en 1779.

Son corps fut enterré dans l'église abbatiale du monastère de Contade ou de Saint-Oyend. On le découvrit en 1243, et on le renferma dans une châsse d'argent. Le pèlerinage qui se fait à la châsse de saint Claude est un des plus célèbres de la France.

Henschénius a publié, avec des notes, une vie de saint Claude composée dans le douzième siècle.

SAINT NORBERT,

ARCHEVÊQUE DE MAGDEBOURG.

Cet illustre fondateur de l'ordre des Prémontrés naquit à Santen, petite ville du duché de Clèves, de parents fort distingués par leur nais-



sance. Quoique sa mère eût eu une inspiration qu'elle portait dans son sein une brillante lumière de l'Eglise, les premières années de la vie de Norbert n'annoncèrent rien qui pût la flatter de cette espérance. Dieu, qui est admirable dans ses saints, le frappa, comme saint Paul, par la chute du tonnerre qui l'environna de flammes; revenu de son évanouissement, il s'écria : Seigneur, que voulez-vous que je fasse? Il crut entendre ces paroles : *Quitte le mal, et fais le bien.* Il n'en fallut pas davantage pour le faire rentrer en lui-même, et il embrassa la vie la plus pénitente et la plus mortifiée.

Norbert, ayant quitté la cour et s'étant retiré à Santen, dont il était chanoine, demanda la prêtrise à l'archevêque de Cologne, qui la lui accorda. Il se prépara par quarante jours de jeûne à sa première messe, qu'il célébra dans l'église de Santen. Il fit, après l'évangile, un discours si pathétique sur la nécessité de la conversion, que plusieurs des assistants renoncèrent au monde pour embrasser la vie ascétique. Notre saint prêtre parcourut ensuite les villes et les bourgades du Hainaut, du Brabant, de Liége, y prêchant avec un succès étonnant la loi indispensable de faire pénitence pour obtenir le royaume de Dieu. De là il vint dans le territoire de Laon, où il choisit pour sa retraite un lieu très-désert nommé Prémontré; en mois de dix-huit mois il y forma une communauté de trente fidèles qui embrassèrent la vie pauvre et austère qu'il menait, et en peu de temps il vit plusieurs maisons suivre son institut.

La vie apostolique de saint Norbert le fit choisir pour remplir l'archevêché de Magdebourg, un des premiers siéges d'Allemagne. Forcé d'accepter cette dignité, il ne changea rien à sa vie pauvre et mortifiée; il s'appliqua tout entier à la réforme de son diocèse. Ni le nombre ni l'autorité de ceux qui menaient une vie dépravée ne purent arrêter son zèle. On attenta plusieurs fois à sa vie, sans l'ébranler; il visita toutes les églises des villes et des campagnes en trois années, et, à la faveur du calme et de la paix qui régnaient partout, il fit des règlements salutaires qui changèrent toute la face de son diocèse. Le poids de tant d'occupations ne diminua point ses soins pour la conduite de son ordre, il en établit général, Hugues, son premier disciple, et les religieux qu'il fit venir de France pour convertir les infidèles travaillèrent avec tant de zèle et de succès, que partout on voulait avoir des religieux et des religieuses de l'ordre de Prémontré, qui par là devint, en peu de temps, très-puissant en Allemagne. Ce grand et vertueux archevêque, revenant de Rome avec l'empereur Lothaire, tomba malade et mourut de la mort des justes le 6 juin 1134.



Son corps fut transféré, en 1627, de sa cathédrale à Prague, capitale de Bohême, où il est dans une grande vénération.

SAINT ROBERT,

ABBÉ DE NEW-MINSTER, EN ANGLETERRE.

Saint Robert naquit dans le comté d'York. Il se montra, dès son enfance, ennemi de tous les amusements du premier âge. Il n'avait de goût que pour les occupations sérieuses, pour la prière et la lecture des livres de piété.

Ses études finies, il fut ordonné prêtre et chargé du gouvernement d'une paroisse dans son diocèse. Quelque temps après il se démit de sa cure, et alla prendre l'habit chez les bénédictins de Notre-Dame d'York.

Il se joignit à Richard, prieur de cette maison, et à douze autres religieux qui désiraient observer leur règle selon son austérité primitive. Tous ces fidèles serviteurs de Dieu quittèrent le monastère, avec la permission de leur abbé. Le pieux Turstan, archevêque d'York, leur ayant donné la vallée de Scheldale avec le bourg de Sutton, ils y fondèrent, en 1123, la célèbre abbaye *des Fontaines*, qui fut ainsi nommée à cause des sources qui étaient en ce lieu.

Ranulphe de Merley, baron de Morpeth, visita le monastère des Fontaines cinq ans après sa fondation. Il fut si touché de la vie édifiante de ceux qui l'habitaient, qu'il demanda à l'abbé Richard un certain nombre de ses religieux; il fit bâtir pour eux, en 1137, le monastère New-Minster, près Morpeth, dans le comté de Northumberland. Robert en fut le premier abbé.

Le saint, se voyant constitué en dignité, se crut plus que jamais obligé de donner l'exemple à ses frères. La place qu'il occupait semblait ajouter une nouvelle force et un nouveau degré de perfection à ses vertus. Il fonda un nouveau monastère à Pipenelle ou Rivebelle, dans le comté de Northampton. Une amitié sainte et étroite l'unit toute sa vie avec saint Bernard et saint Godéric. Ce dernier était un ermite qui demeurait en Angleterre. Il avait peu de connaissance des lettres humaines; mais il était fort versé dans les voies intérieures de la perfection.

Saint Robert mourut le 7 juin 1159. Divers miracles attestèrent aux hommes sa sainteté et la gloire dont il jouissait auprès de Dieu. Il est nommé dans le martyrologe romain.



SAINT PAUL,

ÉVÊQUE DE CONSTANTINOPLE, MARTYR.

7 JUIN.

Saint Paul, né à Thessalonique, était diacre de l'Eglise de Constantinople, lorsqu'il fut élu évêque de cette ville. On se détermina d'autant plus facilement à cette élection, que son prédécesseur l'avait désigné pour lui succéder, et que d'ailleurs il possédait à un haut degré le talent de la parole, qu'il avait beaucoup de zèle pour la foi catholique, et qu'il était la terreur de la secte arienne. Mais Macédonius, qui aspirait à la même dignité, et qui était soutenu par les hérétiques, employa la calomnie pour le perdre. N'ayant pu réussir, il parut se repentir, et joua si bien son rôle d'hypocrite, que peu de temps après Paul l'éleva au sacerdoce.

Eusèbe de Nicomédie, un des principaux chefs des ariens, et qui ambitionnait le siége de Constantinople, renouvela les anciennes calomnies. Il insista principalement sur ce que l'élection de Paul s'était faite durant l'absence de l'empereur Constance. Cet article fut si fortement exagéré au prince, et représenté avec tant d'artifice comme renfermant un mépris formel de la dignité impériale, que le saint fut déposé dans une assemblée d'évêques ariens. L'ambitieux Eusèbe se fit placer ensuite sur le siége de Constantinople en 340.

Paul, se voyant inutile à son troupeau, à cause du crédit des ariens, se retira dans l'Occident, où Constant régnait. Il y fut reçu avec de grandes marques de respect, et par le prince et par saint Maximin de Trèves. Quelque temps après il se rendit à Rome, où il trouva saint Athanase; il assista au concile que le pape Jules tint en 341. Il y fut décidé que saint Athanase, saint Paul et Marcel d'Ancyre seraient rétablis sur leurs siéges respectifs.

Notre saint, étant retourné à Constantinople, ne put recouvrer son siége qu'après la mort d'Eusèbe, qui arriva l'année suivante. Autant son rétablissement fut agréable aux catholiques, autant il déplut aux ariens. Ceux-ci choisirent Macédonius pour évêque; une violente sédition fut la conséquence de cette double élection schismatique. Constance, qui était alors à Antioche, entra en fureur quand il apprit cette nouvelle. Il ordonna à Hermogène, général de ses troupes, qui allait dans la Thrace, de passer par Constantinople, et d'en chasser le saint évêque. Le trouble





et la confusion ne firent qu'augmenter dans la ville; Hermogène perdit même la vie. L'empereur vint lui-même à Constantinople, quoiqu'on fût au milieu de l'hiver; il se laissa fléchir par les prières du sénat, qui sollicitait la grâce du peuple; mais il se vengea sur Paul, en le bannissant. Il refusa cependant de confirmer l'élection de Macédonius, parce qu'il avait trempé dans la sédition. Il ne consentit depuis au rétablissement du saint évêque, que parce qu'il craignit d'attirer sur ses Etats les armes de Constant son frère. Paul n'en fut pas plus tranquille: les ariens cherchaient mille prétextes pour le persécuter; ils en vinrent même jusqu'à le faire excommunier par les évêques de leur parti.

Constance, n'ayant plus rien à craindre de la part de son frère, mort en 350, se déclara plus hautement que jamais en faveur des hérétiques. Il envoya à Philippe, préfet du prétoire, un ordre pour chasser Paul de l'Eglise et de la ville de Constantinople, et pour mettre Macédonius en sa place. Le préfet, qui connaissait l'affection du peuple pour son pasteur, voulut éviter une nouvelle sédition. Il fit donc dire secrètement au saint d'aller le trouver dans un lieu qu'il lui indiqua. Paul, après avoir lu l'ordre, se soumit sans la moindre résistance. Il fut conduit à Thessalonique. Ses ennemis, comme s'ils eussent montré trop d'indulgence, le chargèrent de fers, et l'envoyèrent à Singare en Mésopotamie. De là on le transporta à Emèse en Syrie, puis à Cucuse dans les déserts du mont Taurus, dont le climat est très-malsain. Là, il fut renfermé dans un cachot, et laissé dans un abandon complet; on défendit même de lui donner aucune nourriture. Six jours après, ses ennemis, ayant trouvé qu'il vivait encore, eurent la barbarie de l'étrangler; mais, pour couvrir leur attentat, ils publièrent qu'il était mort de maladie. Son martyre arriva en 350 ou 351.

Réflexions.

Les méchants regardent quelquefois le bonheur dont ils jouissent comme une preuve qui autorise la fausse et coupable sécurité où ils vivent. Mais ce prétendu bonheur est sur eux, peut-être, le plus redoutable de tous les jugements de Dieu. « Les pécheurs impénitents, disait « Minutius-Félix, ressemblent à ces victimes qu'on a engraissées pour « les égorger, et qu'on a couronnées pour un sacrifice offert aux idoles. »



SAINT MÉDARD,

ÉVÊQUE DE NOYON.

8 JUIN.

Saint Médard, un des plus illustres prélats de l'Eglise de France dans le sixième siècle, naquit vers l'an 457 à Salency en Picardie. Nectard, son père, sortait d'une maison noble parmi les Francs, et paraissait à la cour avec distinction. Protogie, sa mère, descendait d'une ancienne famille romaine qui s'était établie dans les Gaules. Elle avait apporté de grands biens à son mari, et surtout la terre de Salency, située à une demi-lieue de Noyon. C'était une femme d'une rare piété, qui, par ses exemples et ses leçons, forma de bonne heure son fils à la vertu. Nectard, qui, après Dieu, lui devait sa conversion au christianisme, la seconda de toutes ses forces et ne contribua pas peu à rendre efficaces les soins qu'elle prenait de l'éducation du jeune Médard.

Lorsque notre saint fut capable de s'appliquer à des études sérieuses, on l'envoya à Vermand, capitale de la province, puis à Tournai, où le roi Childéric Ier tenait sa cour. L'éclat des grandeurs humaines n'eut pour lui aucuns charmes; il n'avait que du dégoût pour toutes les choses où Dieu ne se trouvait pas.

Ses parents, charmés des heureuses dispositions qu'il montrait pour la vertu, le rappelèrent à Vermand, et prièrent l'évêque de l'instruire dans la science des divines Ecritures. Le disciple étonna son maître par la rapidité de ses progrès, mais surtout par sa ferveur et son assiduité à la prière.

Ayant été ordonné prêtre à l'âge de trente-trois ans, il devint un des plus beaux ornements du clergé. Il prêchait l'Evangile au peuple avec une onction qui touchait les cœurs les plus endurcis. Ses discours tiraient encore une nouvelle force de ses exemples. Il donnait à la contemplation et à la prière tout le temps qu'il pouvait dérober aux fonctions du ministère; toujours maître de lui-même, il conservait une égalité d'âme qui ne se démentait jamais. Il était doux, patient et tranquille dans l'adversité; humble, affable et bienfaisant dans la prospérité.

Alomer, évêque du pays, étant mort en 530, les suffrages de ceux qui étaient chargés de lui donner un successeur se réunirent en faveur de Médard. Il fut sacré par saint Remi, qui avait baptisé Clovis en 496, et qui était alors fort âgé.



La dignité épiscopale ne lui fit rien diminuer de ses austérités; il y ajouta les travaux qu'entraîne la sollicitude pastorale. Lorsqu'il fut parvenu à un âge avancé, il ne s'en crut pas moins obligé à redoubler de ferveur partout où il s'agissait de proclamer la gloire de Dieu et d'extirper les restes de l'idolâtrie. Les persécutions étaient pour lui un sujet de joie, et il en triomphait par son silence, sa douceur et sa patience. Il eut la douleur de voir son diocèse en proie aux ravages des Huns et des Vandales; mais cette épreuve devint pour lui une occasion de mérites par les vertus héroïques qu'il y montra.

Comme la fureur des guerres avait réduit la ville de Vermand à l'état le plus déplorable, et qu'elle se trouvait exposée aux incursions des barbares, le saint transporta son siége à Noyon, qui était une place forte. Depuis ce temps-là l'ancienne capitale, qui autrefois avait été si florissante, ne s'est plus relevée de ses ruines; il n'en resta plus qu'une abbaye qui portait encore le nom de Vermand.

Les autres provinces de France envièrent à celle du Vermandois le bonheur de posséder un si saint pasteur, et désirèrent ardemment de partager au moins sa sollicitude; c'est ce qui fit que le clergé et le peuple de Tournai le demandèrent pour évêque après la mort de saint Eleuthère. Ils furent en cela secondés par le roi Clotaire Ier, fils de Clovis le Grand. Saint Remi, qui était leur métropolitain, entra aussi dans leurs vues, dont le motif lui paraissait très-pur. Voyant d'ailleurs qu'il en résulterait beaucoup de bien pour la propagation de l'Évangile, et que le pape donnait son approbation, il engagea Médard à gouverner ces deux diocèses, qui depuis ce temps-là restèrent unis et eurent un même évêque pendant l'espace de cinq cents ans.

Il y avait une partie du diocèse de Tournai qui était encore plongée dans les ténèbres du paganisme. Médard visita tous les endroits où se trouvaient des idolâtres. Les obstacles qu'il rencontra et le danger qu'il courut plusieurs fois de perdre la vie ne firent qu'enflammer son zèle. Ses travaux et ses miracles produisirent tant d'effet, que les rayons de l'Évangile dissipèrent les derniers nuages de l'erreur, dans toute l'étendue de ces deux diocèses.

Parmi les peuples dont la conversion lui coûta beaucoup de peines, étaient les anciens habitants de la Flandre, qui l'emportaient en férocité et en barbarie sur toutes les nations des Gaules et sur les Francs. Ils connaissaient peu les sciences et les arts par lesquels les Romains avaient civilisé l'Occident. Ce ne fut qu'avec des peines infinies que le saint évêque vint à bout de réformer les mœurs des peuples dont nous par-

lons, de leur inspirer l'amour des maximes évangéliques, et de les porter à un tel degré de perfection, qu'ils donnèrent à l'Église les exemples les plus édifiants.

Après la conversion de la Flandre, saint Médard retourna à Noyon, où la reine Radegonde reçut de ses mains le voile de religieuse, avec le consentement de Clotaire, son mari, et fut élevée à la dignité de diaconesse; il tomba ensuite dans la maladie dont il mourut. Le roi Clotaire, qui l'avait toujours honoré comme un grand serviteur de Dieu, se rendit à Noyon pour lui faire une visite, et pour recevoir sa bénédiction. Le saint ne survécut pas beaucoup au départ du prince; il était fort avancé en âge lorsqu'il alla recevoir dans le ciel la récompense de ses travaux. Sa bienheureuse mort arriva vers l'an 545. Il fut universellement regretté, et tous les fidèles le pleurèrent comme s'ils eussent perdu leur protecteur et leur père. On l'enterra dans la cathédrale de Noyon.

Les miracles qui s'opérèrent à son tombeau furent si frappants, que le roi Clotaire voulut qu'on transférât ses reliques à Soissons, où il faisait sa principale résidence. On les apporta dans une châsse couverte d'étoffes précieuses, enrichies de diamants et ornées de plaques d'or. Le roi, ses enfants et les personnes les plus qualifiées de la cour assistèrent à la cérémonie. On vit Clotaire lui-même porter de temps en temps la châsse sur ses épaules. Le corps du saint fut déposé au village de Crouy, près de Soissons, du côté de l'orient, et on y éleva un oratoire de bois, en attendant que l'église de l'abbaye, que l'on bâtissait dans la ville, fût en état de le recevoir; mais cette abbaye ne fut achevée que sous Sigebert, fils de Clotaire : elle devint très-célèbre dans la suite, et les papes l'appellent quelquefois la principale de toutes celles que les bénédictins avaient en France.

Fortunat et saint Grégoire de Tours, qui vivaient dans le même siècle, rapportent que de leur temps la fête du saint évêque de Noyon se célébrait en France avec beaucoup de solennité. Il y a une petite portion de ses reliques dans l'église paroissiale qui porte son nom à Paris.

SAINT MAXIMIN,

PREMIER ÉVÊQUE D'AIX.

Lazare, dont l'épiscopat est du commencement du cinquième siècle, et qui se fit connaître par son zèle à démasquer les artifices de Célestin,





disciple de Pélage, est le premier évêque qu'on sache sûrement avoir gouverné l'Eglise d'Aix. Cela n'empêche pas que l'on ne doive regarder saint Maximin pour son fondateur. Quelques modernes mettent sa mission, mais sans preuve, avant la fin du premier siècle, prétendant qu'il était un des disciples du Sauveur. Saint Sidoine, ou Chélidoine, fut probablement son successeur. La tradition populaire du pays porte qu'il est le même que l'aveugle de naissance guéri par Jésus-Christ.

Les reliques de ces saints, ainsi que celles de plusieurs autres, se montrent à Saint-Maximin, petite ville située à six lieues d'Aix. Le monastère qui portait le nom du saint, et qui a donné son nom à la ville, suivait anciennement la règle de saint Benoît, et était dépendant de celui de Saint-Victor de Marseille. Charles II, roi de Sicile et comte de Provence, le donna, en 1295, aux frères prêcheurs. Ce prince fit rebâtir l'église, qu'on peut regarder comme un des plus beaux monuments du treizième siècle. L'ordre d'architecture est le même que celui des églises d'Italie bâties dans ce temps-là. Le trésor, qui était précieux et digne de la vénération des fidèles, offrait d'autres preuves de la pieuse libéralité de Charles II et de ses successeurs. Il n'y avait qu'une paroisse dans la ville, et un religieux du couvent en était curé. Il recevait les pouvoirs de l'archevêque d'Aix, et exerçait ses fonctions dans l'église de son ordre.

SAINT GUILLAUME,

ARCHEVÊQUE D'YORK.

Saint Guillaume était fils du comte Herbert, et d'Emme, sœur du roi Étienne. Il connut, dès ses premières années, qu'il n'y a de véritable grandeur que dans la pratique de l'humilité et des autres vertus chrétiennes. Il renonça donc au monde de bonne heure, pour s'attacher uniquement au service de Dieu. Ses richesses furent employées au soulagement des pauvres. Ayant été élevé aux saints ordres, il fut fait trésorier de l'église métropolitaine d'York, sous le pieux et savant archevêque Turstan.

Ce prélat ayant donné sa démission, et s'étant retiré chez les clunistes de Pontefract, pour se préparer à la mort, Guillaume fut élu archevêque par la plus grande partie des chanoines, et sacré à Winchester, au mois de septembre de l'année 1144. L'archidiacre Osbert, homme jaloux et

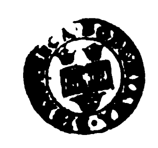


intrigant, désapprouva tout ce qui s'était fait, et employa tant de manœuvres à Rome, que le pape, prévenu, cassa l'élection, et plaça sur le siége d'York Henri Murdach, moine des Fontaines, de l'ordre de Cîteaux.

Saint Guillaume se retira auprès de Henri, son oncle, évêque de Winchester. Il passa sept ans renfermé dans une maison qui appartenait à l'évêché. Toute son occupation, durant ce temps-là, fut de vaquer à la prière, et d'expier les fautes qu'il pouvait avoir commises, par les mortifications de la patience.

Après la mort de Henri de Murdach, arrivée en 1153, Guillaume fut élu de nouveau archevêque d'York. Il se rendit à Rome, et reçut le *pallium* des mains d'Anastase IV.

Son peuple le reçut avec de vives démonstrations de joie. On s'empressait de toutes parts de se procurer le bonheur de le voir. Le concours qui se fit à l'occasion de son entrée fut si nombreux, que le pont de bois qui est sur l'Ouse, au milieu de la ville d'York, se rompit, et qu'un grand nombre de personnes tombèrent dans la rivière. Cet accident pénétra le saint de douleur; il forma le signe de la croix sur les eaux et adressa au ciel une prière fervente. Tout le monde attribua à sa sainteté et à son crédit auprès de Dieu la conservation miraculeuse de tous ceux qui étaient tombés dans la rivière, surtout celle des enfants, qui se sauvèrent, sans en excepter un seul.



Le saint évêque se montra plein de charité pour ses ennemis et ne se vengea point de ceux qui, par de noires calomnies, avaient indisposé le pape contre lui. Il forma de sages projets pour l'utilité et la sanctification de son diocèse; mais il n'eut pas le temps de les exécuter. Il mourut peu de semaines après son installation, le 8 juin 1154. On l'enterra dans la cathédrale, et le pape Nicolas III le canonisa vers l'an 1280.

Ce fut dans ce temps-là que son corps fut levé de terre par l'archevêque Guillaume Wickwane. En 1284, on enchâssa richement ses reliques, et on les déposa dans la nef de la cathédrale d'York. Le roi Édouard Ier et tous les seigneurs de la cour assistèrent à la cérémonie, durant laquelle il s'opéra plusieurs miracles. On célébrait la fête de cette translation le 7 janvier. On voit encore dans la sacristie de la même église un tableau contenant la liste des miracles du saint et la copie d'une bulle d'indulgence de cent quarante jours accordée à ceux qui visiteront dévotement son tombeau.

La châsse de saint Guillaume fut pillée lors de la prétendue réformation; mais on enferma les ossements dans une boîte, puis on les enterra dans la nef sous une pierre de marbre.



SAINTS PRIME ET FÉLICIEN,

MARTYRS.

9 JUIN.

Ces deux martyrs, qui étaient frères, vécurent plusieurs années à Rome, où ils s'animaient mutuellement à la pratique de toute sorte de bonnes œuvres. Ce qu'ils possédaient de biens étaient distribués aux pauvres. Souvent ils passaient les jours et les nuits dans les prisons pour y servir les confesseurs; ils osaient même paraître dans les lieux où l'on tourmentait et où l'on exécutait les fidèles. Ils exhortaient à la persévérance ceux qui confessaient généreusement la foi, et tâchaient de regagner à la religion ceux qui avaient eu le malheur d'apostasier. Malgré l'étendue et la vivacité du zèle qui les faisait connaître, ils échappèrent à plusieurs persécutions sanglantes. Ils étaient fort âgés lorsqu'il plut à Dieu de les appeler à la couronne du martyre.

Les idolâtres ayant demandé leur mort, Dioclétien et Maximien Hercule donnèrent des ordres pour qu'on les arrêtât. On croit que ces ordres furent exécutés en 286, peu après l'association de Maximien à l'empire, puisque les deux princes paraissent ne s'être jamais trouvés réunis à Rome que dans cette année.

On envoya les deux saints dans la petite ville de Nomento, qui est à douze milles de Rome, pour que Promotus les châtiât avec sévérité et les traitât comme les ennemis déclarés des dieux. Le juge les remit entre les mains des bourreaux, qui, après les avoir tourmentés, employèrent mille artifices pour les déterminer à offrir de l'encens aux idoles; mais la grâce de Jésus-Christ les soutint l'un et l'autre, et rien ne fut capable d'ébranler leur constance. A la fin on les condamna à perdre la tête, ce qui fut exécuté le 9 juin. Les chrétiens enlevèrent leurs corps, et les enterrèrent près de Nomento. Les noms de ces deux saints se trouvent en ce jour dans les anciens martyrologes d'Occident, et dans le sacramentaire de saint Grégoire le Grand. Vers l'an 645, le pape Théodore ordonna que leurs reliques fussent transportées à Rome et déposées dans l'église de Saint-Étienne sur le mont Cœlius.



SAINTE PÉLAGIE,

VIERGE ET MARTYRE.

Sainte Pélagie était d'Antioche. Elle n'avait encore que quinze ans lorsqu'elle fut appelée, en 311, à la gloire du martyre. Les soldats chargés de l'arrêter choisirent un moment où elle était seule chez elle. Elle ne douta point, en les voyant, qu'ils ne vinssent pour la conduire devant le juge, où sa chasteté aurait de rudes assauts à soutenir. Cependant elle ne se déconcerta pas, et pour mieux cacher son dessein, elle pria les soldats de lui permettre d'aller à sa chambre, sous prétexte de s'habiller et de se parer. Alors, se voyant seule, elle monta au haut de la maison, et de là elle se précipita en bas. La sainte espérait qu'en se précipitant, il ne lui en coûterait pas la vie, et que par là elle pourrait ainsi échapper aux outrages des persécuteurs. Mais elle mourut sur la place.

Il y avait deux églises, l'une à Antioche, et l'autre à Constantinople, qui portaient le nom de Sainte-Pélagie dans le cinquième siècle.

SAINTE MARGUERITE,

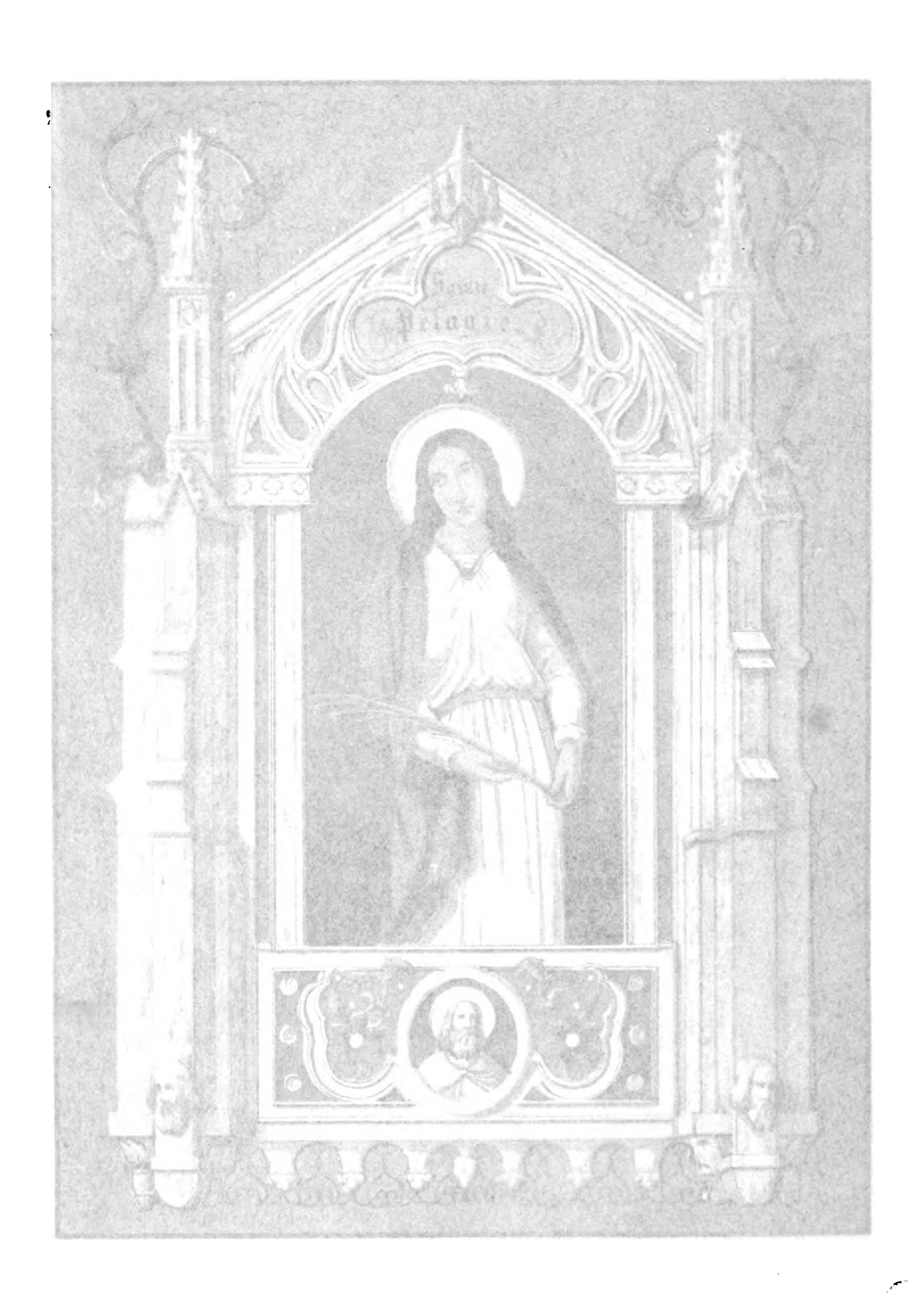
REINE D'ÉCOSSE.

10 JUIN.

Sainte Marguerite était petite-nièce de saint Édouard le Confesseur, roi d'Angleterre. Les malheurs de sa famille l'ayant obligée de s'enfuir secrètement, pour se soustraire à la tyrannie de Guillaume le Conquérant, elle s'embarqua avec son frère Edgard sur un vaisseau, qu'une violente tempête jeta sur la côte d'Écosse. Malcolm III, roi du pays, les reçut l'un et l'autre, et leur fit un accueil très-favorable. Marguerite édifia bientôt l'Écosse par le spectacle de toutes les vertus. Les honneurs qu'on lui rendait ne portaient aucune atteinte à son humilité. Elle nourrissait l'amour qu'elle avait pour Dieu par l'exercice de la prière et de la méditation. Malcolm, moins touché de sa beauté que de ses belles qualités et de ses vertus, lui demanda sa main. Elle fut couronnée en 1070.

A la vérité, Malcolm avait des mœurs un peu rudes, mais on ne remarquait en lui aucune mauvaise inclination. Marguerite, par une con-






Sainte
Pélagie.

duite pleine de respect et de condescendance, se rendit en peu de temps maîtresse de son cœur; elle se servit de l'ascendant qu'elle avait sur lui pour faire fleurir la religion et la justice, pour procurer le bonheur des peuples et pour inspirer à son mari ces sentiments qui en ont fait un des plus vertueux rois de l'Écosse. Elle adoucit son caractère, cultiva son esprit, polit ses mœurs, et l'embrasa d'amour pour la pratique des maximes évangéliques. Le roi était si charmé de la sagesse et de la piété de son épouse, que non-seulement il lui laissait l'administration de ses affaires domestiques, mais qu'il se conduisait encore par ses avis dans le gouvernement de l'État. Marguerite, au milieu du tumulte des affaires, savait conserver le recueillement de l'âme et se prémunir contre les dangers de la dissipation. Dieu bénit son mariage par la naissance de six princes et de deux princesses. Quand les princes furent susceptibles d'instruction, Marguerite ne mit auprès d'eux que des hommes remplis de religion. Elle se faisait rendre compte de leurs progrès et se chargeait souvent elle-même du soin de leur enseigner les saintes maximes du christianisme. Elle prenait le même soin de l'éducation des princesses ses filles; elle les associait à ses bonnes œuvres, et leur faisait goûter ses instructions par la douceur et la bonté avec lesquelles elle savait les rendre agréables.

Marguerite regardait le royaume d'Écosse comme une grande famille dont elle était la mère. Elle s'appliqua surtout à réformer les abus et à bannir l'ignorance dans laquelle se trouvait la plupart de ses sujets. Son premier soin fut d'établir partout des ministres et des prédicateurs zélés. Elle appuyait de son autorité les ecclésiastiques et les magistrats, afin qu'ils pussent arrêter plus efficacement le désordre des mœurs. Elle protégeait aussi ceux qui excellaient dans les arts et les sciences. Aussi l'amour des lettres, après avoir adouci la férocité des Écossais, éclaira leur esprit, les rendit plus sociables et plus propres à la pratique des vertus morales. On admirait principalement dans cette reine illustre une tendre compassion pour les pauvres; souvent, pour les assister, elle se privait d'une partie de ce qui était destiné à ses propres besoins. Elle visitait les hôpitaux, où les malades ne pouvaient se lasser de contempler avec surprise son humilité et ses attentions. Malcolm entrait dans toutes ses vues, et se montrait son imitateur.

Sainte Marguerite avait su inspirer à son royal époux un grand amour pour la paix. Un roi, lui disait-elle, étant le père de ses peuples, doit avoir horreur de la guerre, qui fait sans doute la gloire des conquérants, mais qui est toujours un fléau pour les nations. Cependant, Guillaume le

Roux, qui était monté sur le trône d'Angleterre en 1087, mit Malcolm dans la nécessité de donner des marques de sa valeur. Ce prince surprit le château d'Alnwick dans le Northumberland, et ordonna de passer la garnison au fil de l'épée. Le roi d'Écosse demanda la restitution de cette place. Sur le refus qu'on fit de la lui remettre, il l'assiégea dans les formes. La garnison anglaise, se voyant pressée de toutes parts et réduite à la dernière extrémité, feignit de vouloir se rendre, et proposa au roi de venir lui-même recevoir les clefs de la ville; mais le soldat qui les lui présentait au bout d'une lance saisit le moment où il avançait les mains, pour lui porter dans les yeux un coup de cette lance, dont il mourut.

Marguerite eut un triste pressentiment de la mort de son époux. Le jour que le roi fut tué, elle dit à ceux qui l'environnaient : « Il est peut-« être arrivé aujourd'hui à l'Écosse un malheur tel qu'elle n'en a point « éprouvé de semblable depuis longtemps. » Le quatrième jour, ses peines étant un peu diminuées, elle se fit conduire dans son oratoire, où elle reçut le saint viatique. Lorsqu'elle fut retournée dans son appartement, un redoublement de fièvre et de douleur l'obligea de se mettre au lit. Elle ordonna à ses chapelains de recommander son âme à Dieu. En même temps elle envoya chercher une croix qui était en grande vénération dans l'Écosse; elle l'embrassa dévotement, et avec elle forma plusieurs fois sur son corps le signe sacré du salut; puis, la serrant entre ses mains et fixant ses yeux dessus, elle récita le psaume cinquantième, et plusieurs autres prières.

Sur ces entrefaites, Edgar son fils arriva de l'armée. Elle lui demanda comment se portaient Malcolm et Édouard. Celui-ci, craignant d'augmenter son mal, lui répondit qu'ils se portaient bien. Je sais ce qu'il en est, répliqua-t-elle. Alors levant les mains au ciel, elle fit la prière suivante : « Dieu tout-puissant, je vous remercie de m'avoir envoyé une si grande « affliction dans les derniers moments de ma vie; j'espère qu'avec votre « miséricorde elle servira à me purifier de mes péchés. » Un instant après, sentant qu'elle allait expirer, elle redoubla de ferveur, et répéta plusieurs fois ces paroles : « Seigneur Jésus, qui par votre mort avez « donné la vie au monde, délivrez-moi de tout mal. » Son âme fut affranchie des liens du corps, le 16 novembre 1093, dans la quarante-septième année de son âge. Elle fut canonisée en 1251, par Innocent IV. En 1693, Innocent XII fixa sa fête au 10 juin.

Réflexions.

Nous devons tous, au moins par nos exemples et nos prières, travailler

à la sanctification du prochain. Ce devoir regarde d'une manière spéciale les parents et les maîtres, à l'égard de ceux sur lesquels ils ont autorité. La vertu est le plus précieux trésor que les uns puissent laisser à leurs enfants, et les autres, à leurs serviteurs. Saint Charles Borromée insistait beaucoup sur cette vérité.

Les supérieurs qui négligent cet article ont bien lieu de trembler. Jésus-Christ leur demandera compte de tous les péchés qui n'ont été commis que parce qu'ils n'ont point été fidèles à remplir leur devoir. C'est en ce sens que, selon saint Augustin, chaque maître doit se regarder comme l'évêque ou le pasteur de sa famille, et que chaque chrétien, au moins par l'exemple, doit se réputer tel à l'égard du prochain. Mais il semble que ces maximes soient universellement ignorées, et combien même n'en voit-on pas qui se font les apôtres du démon! La désolation des familles vient souvent de ceux qui en sont les chefs.

SAINT LANDRI,

ÉVÊQUE DE PARIS.

Saint Landri succéda à Audobert sur le siége épiscopal de Paris vers l'an 650, sous le règne de Clovis II. Dans une famine, il distribua aux pauvres tout ce qu'il possédait, et fit fondre, pour les assister, jusqu'aux vases sacrés de l'église.

Les empereurs chrétiens ayant assigné aux églises des revenus fixes, il passa en loi que chaque évêque entretînt un hôpital, qui était ordinairement situé auprès de la cathédrale. Saint Landri marcha sur les traces des successeurs des apôtres, et jeta les premiers fondements de l'Hôtel-Dieu de Paris. Il fut bâti à l'endroit où avait été auparavant le palais du maire Erchinoald; il était desservi par des religieuses hospitalières, qui suivaient la règle de saint Augustin.

Saint Landri, de la mort duquel on ignore l'année, fut enterré dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois; on y gardait ses reliques dans une châsse d'argent. En 1404, on en tira une partie, qui fut donnée à l'église paroissiale de Saint-Landri. Cette église était une chapelle bâtie auprès de la maison qu'habitait le saint, et dans laquelle il avait coutume d'aller prier.



SAINT BARNABÉ,

APOTRE.

11 JUIN.

Saint Barnabé est qualifié *apôtre* par les anciens Pères de l'Église, quoiqu'il ne fût pas du nombre des douze que Jésus-Christ avait choisis. On lui a donné ce titre, parce que le Saint-Esprit l'appela d'une manière particulière, et qu'il eut beaucoup de part à ce que firent les apôtres pour l'établissement du christianisme. Il était de la tribu de Lévi, mais il était né dans l'île de Chypre, où sa famille possédait une terre. On l'appela d'abord José ou Joseph. Les apôtres changèrent depuis son nom en celui de Barnabé, terme qui signifie *fils de consolation* ou *fils de prophète*. Ayant été un des soixante et dix disciples de Jésus-Christ, il eut l'avantage d'entendre de la bouche même du Sauveur les paroles de la vie éternelle.

Plusieurs des premiers chrétiens vendant leurs biens pour en déposer le prix aux pieds des apôtres, afin de contribuer au soulagement des malheureux, il imita leur exemple.

Comme le nombre de ceux qui avaient embrassé le christianisme était considérable à Antioche, il fut question d'envoyer quelqu'un pour confirmer les néophytes, et donner une forme à la nouvelle Église. Le choix des apôtres tomba sur Barnabé. Bientôt il eut besoin d'un coopérateur qui l'assistât. Il invita saint Paul, qui se trouvait alors à Tarse, à venir partager ses travaux à Antioche. Dieu donna de grandes bénédictions au zèle des deux apôtres. L'Eglise d'Antioche devint de jour en jour plus nombreuse; et ce fut dans cette ville que les fidèles commencèrent à porter le nom de *chrétiens*.

L'Écriture appelle saint Barnabé un *homme bon* par excellence, c'est-à-dire un homme qui possédait dans un haut degré la douceur, la simplicité, la bienfaisance, la piété et la charité; un homme *plein de foi*, c'est-à-dire plein de cette vertu qui, en même temps qu'elle éclairait son esprit sur la connaissance des vérités célestes, passait dans son cœur, animait toutes ses actions, lui inspirait une espérance vive et un ardent amour pour Jésus-Christ, le remplissait de courage au milieu des travaux du ministère, le pénétrait de joie dans les plus violentes persécutions. L'écrivain sacré ajoute que saint Barnabé était *rempli du Saint-Esprit*. Les apôtres assemblés en concile à Jérusalem dirent, en parlant



de saint Barnabé et de saint Paul, qu'*ils avaient donné leur vie pour le nom du Seigneur Jésus.*

Pendant la famine qui affligea l'Orient et surtout la Palestine, les fidèles d'Antioche recueillirent une somme considérable pour assister les frères de Judée qui étaient dans le besoin. Saint Barnabé et saint Paul furent chargés de faire le voyage de Jérusalem, et de remettre la somme aux chefs de l'Eglise de cette ville. Ce fut après cette mission, qu'ayant reçu le titre d'*Apôtres des Gentils,* ils entreprirent un long voyage dans le but de répandre sur la terre la parole de Dieu.

Paul et Barnabé quittèrent Antioche, après avoir pris avec eux Jean-Marc, et allèrent à Séleucie; de là ils s'embarquèrent pour l'île de Chypre, et vinrent à Salamine, où ils prêchèrent Jésus-Christ dans les synagogues des Juifs. Ils partirent ensuite pour Paphos, ville de la même île, où arriva la conversion de Sergius Paulus, proconsul romain. Les saints apôtres se rembarquèrent à Paphos, et firent voile vers Perge en Pamphylie. Jean-Marc se sépara d'eux dans cette ville, et retourna à Jérusalem. De Perge, Paul et Barnabé se rendirent à Antioche de Pisidie; là, ils prêchèrent dans les synagogues des Juifs. Mais, voyant que ceux-ci refusaient de les écouter, ils leur dirent que, puisqu'ils rejetaient la grâce qui leur était offerte, ils allaient annoncer les paroles de la vie éternelle aux Gentils, comme le Seigneur l'avait ordonné par ses prophètes. Les Juifs, irrités, les firent chasser de la ville. Les deux saints se rendirent à Icône, métropole de Lycaonie, où ils prêchèrent quelque temps.

Ils dirigèrent ensuite leur course du côté de Listre, qui était dans la même province. Les idolâtres, témoins de leurs miracles, les reçurent d'abord avec enthousiasme; mais ces dispositions ne durèrent pas longtemps. Les Juifs soulevèrent les païens, qui, changeant tout à coup, les maltraitèrent et les forcèrent à sortir de la ville. Les deux apôtres se dirigèrent alors sur Derbe, et ayant terminé leurs courses apostoliques, ils revinrent à Antioche.

Ce fut durant leur séjour dans cette ville que s'éleva la fameuse dispute sur l'observation des rites de la loi mosaïque, qui fut terminée par la décision du concile de Jérusalem. Saint Paul et saint Barnabé apportèrent aux fidèles de Syrie et de Cilicie la lettre synodale du concile, qui exemptait les nouveaux convertis des observances légales. Les deux saints apôtres se séparèrent alors; saint Paul parcourut, avec Silas, la Syrie et la Cilicie; saint Barnabé se rendit avec Jean-Marc dans l'île de Chypre; mais l'Écriture ne nous apprend plus rien sur le reste de sa vie.

Une ancienne relation de la mort de saint Barnabé porte ce qui suit : « La foi ayant fait des progrès considérables dans l'île de Chypre, par les prédications, les exemples et les miracles du saint apôtre, les Juifs qui l'avaient persécuté en Syrie vinrent à Salamine, et soulevèrent contre lui les personnes les plus puissantes de la ville. On l'arrêta ; on lui fit souffrir diverses tortures, après quoi on le lapida. »

Réflexions.

Saint Barnabé distribua tous ses biens aux pauvres, afin de vivre dans un détachement plus parfait de toutes les choses créées. Les richesses sont un don de Dieu, il faut les recevoir avec reconnaissance et les employer à de saints usages ; mais il est si difficile de les posséder sans attache et de n'en pas abuser, que plusieurs chrétiens ont mieux aimé suivre l'exemple de saint Barnabé, pour servir plus aisément Jésus-Christ. Un dépouillement aussi absolu n'est pas obligatoire ; mais que ceux qui ont des richesses se souviennent toutefois qu'ils doivent les employer à de bonnes œuvres, et surtout à soulager les indigents ; ce serait un crime pour eux de les dissiper par le luxe ; ils sont obligés d'être pauvres, au moins dans la disposition du cœur.

SAINT JEAN DE SAHAGUN,

ERMITE DE L'ORDRE DE SAINT-AUGUSTIN.

12 JUIN.

Saint Jean naquit à Sahagun ou Saint-Fagondez, dans le royaume de Léon en Espagne. Son père se nommait Jean Gonzalez de Castrillo, et sa mère, Sanche Martinez. Ils étaient l'un et l'autre distingués par leur naissance et leur vertu.

Le saint fit ses études chez les bénédictins de Saint-Fagondez. Étant entré dans l'état ecclésiastique, il s'attacha à la personne de l'évêque de Burgos. Ce prélat lui donna des marques de son estime, en lui conférant un canonicat de sa cathédrale.

Le désir qu'il avait de se perfectionner dans la connaissance des dogmes de la religion le porta à demander à son évêque la permission de se retirer à Salamanque. Il s'y appliqua durant l'espace de quatre ans



à l'étude de la théologie; il fut ensuite appelé à la conduite des âmes dans l'église paroissiale de Saint-Sébastien, où il passa neuf ans. Vers cette époque il fut éprouvé par une cruelle maladie; sa santé étant rétablie, il résolut de quitter entièrement le monde. Il se retira chez les ermites de Saint-Augustin, établis à Salamanque, et prit l'habit religieux en 1463. Après le temps des épreuves ordinaires, il se consacra à Dieu, par la profession des vœux solennels, le 28 août 1464.

Ses supérieurs lui ayant ordonné d'exercer le talent qu'il avait reçu pour la prédication, il annonça la parole de Dieu avec un zèle extraordinaire. Bientôt après il donna des preuves éclatantes de sa douceur et de sa prudence, dans la manière dont il exerça l'emploi de maître des novices qui lui fut confié. On l'élut prieur du couvent en 1471. Jean s'attacha surtout à conduire ses religieux par la voie de l'exemple, qui est beaucoup plus efficace que celle de l'autorité, pratiquant le premier tout ce qu'il exigeait des autres.

La courageuse liberté avec laquelle il reprenait le vice, même chez les personnages les plus puissants, lui attira de nombreuses persécutions. Un certain duc, irrité de ce qu'il l'avait exhorté à ne plus opprimer ses vassaux, forma l'horrible projet de lui ôter la vie, et deux assassins furent chargés de l'exécuter; mais ces misérables n'eurent pas plutôt aperçu le saint homme, qu'ils se sentirent déchirés de cruels remords; ils se jetèrent à ses pieds et lui demandèrent pardon de leur crime. Le duc, étant tombé malade, rentra aussi en lui-même; il témoigna un vif repentir, et mérita de recouvrer la santé par la vertu des prières et de la bénédiction du saint.

Lorsque le serviteur de Dieu fut attaqué de la maladie dont il mourut, il prédit sa dernière heure. Il s'endormit dans le Seigneur le 11 juin 1479. Plusieurs miracles opérés avant et après sa mort attestèrent publiquement sa sainteté. Il fut béatifié par Clément VIII en 1601, et canonisé en 1690 par Alexandre VIII. Benoît XIII ordonna d'insérer son office dans le bréviaire romain, sous le 12 juin.

Réflexions.

C'est dans la retraite, et par l'exercice de la réflexion, que l'âme se fortifie, s'agrandit, acquiert de l'activité; qu'elle se nourrit des vérités pures, et qu'elle s'affermit dans l'amour et la pratique de la vertu; c'est aussi par là qu'elle peut espérer d'affaiblir l'impression que font sur elle les objets sensibles. Tout vrai chrétien doit donc, de temps en temps,



s'éloigner du tumulte du monde, et avoir des heures réglées pour descendre en lui-même et se considérer attentivement. « La réflexion, dit « saint Bernard, est l'œil de l'âme; elle y porte la lumière et la vérité. » *Je la conduirai dans la solitude*, dit la Sagesse éternelle, *et je parlerai à son cœur.*

SAINTS BASILIDE, QUIRIN OU CYRIN, NABOR ET NAZAIRE.

MARTYRS A ROME.

Les sacramentaires de Gélase et de saint Grégoire le Grand, l'ancien calendrier romain, publié par le père Fronteau, et le véritable martyrologe de Bède, font une mention honorable de ces quatre saints, qui souffrirent à Rome, et furent enterrés sur la voie Aurélienne. On lit dans leurs actes qu'ils servaient dans l'armée de Maxence, fils de Maximien-Hercule, qu'ils souffrirent diverses tortures, et qu'enfin ils eurent la tête tranchée par l'ordre d'Aurèle, préfet de Rome.

Saint Chrodegand, évêque de Metz, obtint de Rome, en 764, les reliques de plusieurs martyrs. Il déposa celles de saint Gorgone dans l'abbaye de Gorze, à quatre lieues de Metz; celles de saint Nazaire, dans l'abbaye de Lorch ou Laurishein, au diocèse de Worms, et celles de saint Nabor dans l'église de Saint-Hilaire sur la Moselle, au diocèse de Metz. L'abbaye de Saint-Hilaire prit de là le nom de Saint-Nabor, et par corruption celui de Saint-Avold. Saint Nabor était connu en Alsace dès le commencement du huitième siècle. Le testament de sainte Odile, de l'an 708, fait mention du *Prædium ad Sanctum Naborem.* C'est aujourd'hui le village de Saint-Nabor, situé au pied de la montagne de Sainte-Odile.

SAINT ANTOINE DE PADE OU DE PADOUE,

RELIGIEUX DE L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

13 JUIN.

Saint Antoine, quoique Portugais, reçut le surnom qu'il porte de la



ville de Padoue, où l'on garde ses reliques. Il naquit à Lisbonne en 1195, et fut nommé Ferdinand au baptême. Étant entré depuis dans l'ordre de Saint-François, il voulut être appelé Antoine par dévotion pour ce Père célèbre, qui était le saint titulaire de la petite chapelle où il prit l'habit.

A l'âge de quinze ans, il se retira chez les chanoines réguliers de Saint-Augustin, qui avaient une maison près de Lisbonne. Il y vécut assez tranquille pendant quelque temps, mais les distractions occasionnées par les visites fréquentes de ses amis lui rendirent bientôt insupportable un lieu où il ne pouvait suivre son attrait pour la solitude; il pria donc ses supérieurs de l'envoyer à Coïmbre, éloignée de trente-six lieues de Lisbonne. Son ordre avait dans cette ville un couvent dit de *Sainte-Croix.*

Le serviteur de Dieu étonna ses frères par l'austérité de sa vie et par son amour pour la retraite. Il continua ses études, auxquelles il joignit la lecture des livres saints et des Pères de l'Église. Une application soutenue et dirigée par une sage méthode, un esprit vif et pénétrant, une grande maturité de jugement, le mirent en état de faire des progrès fort rapides. Il acquit une connaissance profonde de la théologie, et se forma à ce genre d'éloquence nerveuse et persuasive qui dans la suite fut si utile à l'Église.

Ayant eu occasion de connaître l'ordre de Saint-François, qui venait d'être institué et qui faisait l'édification de l'Église, il forma le projet d'y entrer. Mais il ne l'exécuta qu'après avoir imploré avec ferveur les lumières de l'Esprit-Saint pour bien s'assurer de sa vocation. Il se retira, avec l'agrément de son prieur, dans un petit couvent que les franciscains avaient auprès de Coïmbre. Se sentant embrasé du désir de donner sa vie pour Jésus-Christ, il pria ses supérieurs de lui permettre d'aller prêcher l'Évangile aux Maures d'Afrique. Mais une maladie l'obligea de retourner en Espagne. Le vaisseau sur lequel il allait s'embarquer, ayant eu le vent contraire, aborda à Messine.

Saint François tenait alors un chapitre général de son ordre à Assise. Malgré l'état de faiblesse où la maladie l'avait réduit, Antoine s'y rendit afin d'avoir la consolation d'en connaître l'illustre fondateur. Voulant se fixer dans les environs d'Assise, saint Antoine se présenta dans plusieurs couvents; mais, par humilité, il ne parla point de sa science et de ses études, et s'offrit pour servir les frères. A peine relevé de maladie, ses forces paraissaient si délabrées, qu'aucun supérieur ne voulut l'accepter pour de telles fonctions, qui demandent un homme robuste; à la fin cependant un gardien de la province de Romagne, nommé Gratiani, eut



compassion de lui, et l'envoya à l'ermitage du mont Paul, qui était un petit couvent situé dans un lieu solitaire près de Bologne.

Quelque temps après, les franciscains s'étant assemblés à Forli avec les dominicains du voisinage, ils furent priés, comme étrangers, de faire une exhortation à la compagnie. Comme ils s'excusaient sur ce qu'ils n'étaient point préparés, Antoine reçut de son gardien l'ordre de communiquer à l'assemblée ce que le Saint-Esprit lui suggérerait. Il parla avec tant d'éloquence, de force et d'onction, que tous les auditeurs en furent frappés d'étonnement. Il était alors âgé d'environ vingt-six ans.

Saint François, informé de la découverte du trésor caché dans son ordre, envoya Antoine à Verceil, pour qu'il y étudiât la théologie. Peu de temps après, il le chargea d'enseigner cette science, en lui recommandant toutefois de faire son principal objet de la prière et de la contemplation, de peur que l'étude n'éteignît en lui l'esprit de ferveur. Antoine enseigna plusieurs années avec beaucoup d'applaudissements, à Bologne, à Toulouse, à Montpellier et à Padoue. Se croyant ensuite appelé à travailler au salut des âmes, il résolut de se consacrer aux fonctions de missionnaire.

La nature et la grâce semblaient l'avoir formé pour une œuvre si importante : il avait une démarche digne, des manières aisées, un air intéressant; sa voix était forte, claire, agréable, et sa mémoire heureuse; mais son éloquence tirait sa principale force de l'onction avec laquelle il prononçait ses discours; ses paroles étaient comme autant de traits de feu, qui allaient percer les cœurs de son auditoire. Il annonçait les maximes de l'Évangile aux grands et aux petits, avec la même force et le même zèle. Il intéressait les savants par la sublimité des pensées, la noblesse des images, et la dignité avec laquelle il présentait les vérités les plus communes de la morale; d'un autre côté, il se rendait intelligible à la foule par son ton de simplicité, qui rendait comme palpables les matières les plus abstraites. On s'assemblait en foule pour l'aller entendre dans tous les lieux où il prêchait. Lorsque les églises ne pouvaient contenir tout le peuple, le saint était obligé de parler sur les places publiques, et même dans les champs. Il parcourait les villes, les bourgs et les villages avec un zèle que rien ne pouvait ralentir. Il prêcha en France, en Italie et en Espagne.

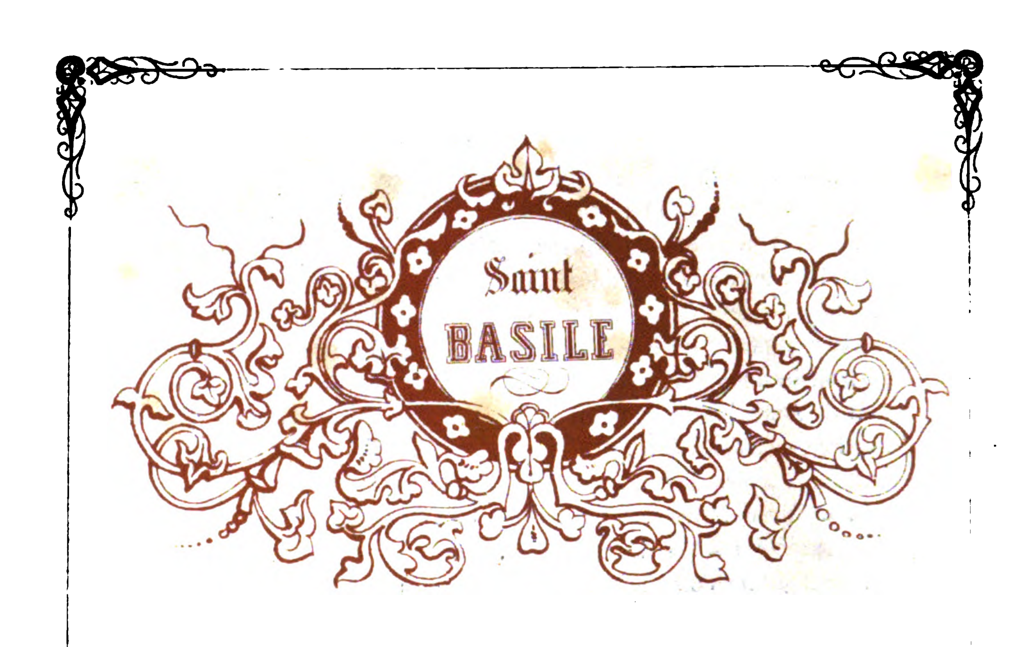
En Lombardie, son zèle pour la défense des malheureux l'exposa au danger de perdre la vie. Voici de quelle manière la chose est rapportée par les historiens de saint Antoine :





Ezzelino ou Ezelin, né dans la marche Trévisane, mais Allemand d'extraction, s'était mis à la tête du parti des gibelins ou impériaux. Il s'était emparé de Vérone et de plusieurs autres villes de la Lombardie, et les avait traitées avec une horrible cruauté durant l'espace de quarante ans. Ayant appris que les habitants de Padoue s'étaient révoltés contre lui, il fit mettre à mort plusieurs milliers de citoyens. La ville de Vérone, où il résidait ordinairement, était presque entièrement dépeuplée; on n'y voyait de toutes parts que des gardes armés, et dignes, par leur férocité, du maître qu'ils servaient. Antoine, qui ne craignait rien dès qu'il s'agissait de la gloire de Dieu et de l'utilité du prochain, ne balança point d'aller à Vérone. Arrivé au palais, il dit au tyran que ses massacres, ses pillages et ses sacriléges criaient vengeance au ciel, et que tous ceux qu'il avait dépouillés de la vie ou de leurs biens étaient devant Dieu comme autant de témoins qui demandaient justice. Les gardes s'attendaient à recevoir l'ordre de s'emparer du saint; mais ils ne purent revenir de leur étonnement, lorsqu'ils virent Ezzelino descendre de son trône, pâle et tremblant, se jeter, en fondant en larmes, aux pieds d'Antoine, et le conjurer de lui obtenir de Dieu le pardon de ses péchés. Le saint le releva, et lui donna des avis convenables à la situation où il se trouvait. Ezzelino retomba plus tard dans ses premiers désordres. Les princes confédérés de Lombardie s'étant rendus maîtres de sa personne, ils le renfermèrent dans une étroite prison, où il mourut en 1259.

Antoine fut élevé aux premières places de son ordre, et il les remplit avec autant de zèle que de capacité. Mais le saint, épuisé de fatigues et d'austérités, sentait ses forces s'affaiblir considérablement. Il voulut qu'on le portât à Padoue. On fut obligé de le laisser dans un faubourg de la ville. On le mit dans la chambre du directeur des religieuses d'Arcela, où il mourut le 13 juin 1231, à l'âge de trente-six ans. Sa sainteté ayant été attestée par des prodiges innombrables, il fut canonisé dès l'an 1232, par le pape Grégoire IX, qui l'avait connu particulièrement. Il est honoré avec une grande dévotion en Portugal et en Italie.



ARCHEVÊQUE DE CÉSARÉE, EN CAPPADOCE.

14 JUIN.

Saint Basile, né à Césarée en Cappadoce, vers la fin de l'année 329, eut pour père saint Basile l'ancien, et pour mère sainte Emmélie. Du mariage de Basile et d'Emmélie, naquirent dix enfants; sainte Macrine, l'aînée de tous, aida sa mère dans l'éducation de ses frères et de ses sœurs, et travailla de concert avec elle à leur inspirer de vifs sentiments de religion.

Celui dont nous donnons la vie fut dans son enfance attaqué d'une maladie dangereuse, que les médecins jugèrent incurable, et on attribua le rétablissement de sa santé aux prières qu'on avait faites pour lui. On l'envoya chez sainte Macrine l'ancienne, son aïeule, qui demeurait près de Néocésarée dans le Pont. Son père, qui passait dans ce pays une grande partie de sa vie, se chargea lui-même de lui enseigner les premiers éléments de la littérature.


S. Basile le Grand.



Le jeune Basile fut depuis envoyé à Césarée, où les sciences étaient très-florissantes, et s'y distingua par la rapidité de ses succès. Il s'attirait en même temps, par sa régularité et sa ferveur, l'admiration de toutes les personnes qui le connaissaient. De Césarée il passa à Constantinople, où le célèbre Libanius ne cessa de lui donner des marques de la haute estime et de la vénération qu'il avait conçues pour lui. De Constantinople il se rendit à Athènes, où couraient de toutes parts ceux qui voulaient se former à cette pureté de langage et à cette élégance qui ont rendu si célèbres les bons écrivains de la Grèce.

Basile trouva à Athènes saint Grégoire de Nazianze, son ancien ami. Il en reçut de sages avis sur la manière de se préserver des mauvais traitements auxquels les nouveaux venus étaient toujours exposés de la part de ceux qui fréquentaient les écoles publiques. L'amitié de nos deux saints était d'autant plus solide, qu'ils s'estimaient et se respectaient mutuellement. Il y avait en eux une admirable conformité de penchants, et une ardeur égale pour l'acquisition de la vertu et des sciences. Dans toutes leurs actions, ils n'envisageaient que la gloire de Dieu; c'était là qu'ils rapportaient leurs travaux, leurs études, leurs veilles, leurs jeûnes et généralement l'emploi de toutes les facultés de leur âme; ils avaient surtout un soin extrême d'éviter les compagnies dangereuses. « Nous « n'avions, dit-il, aucune liaison avec les étudiants qui montraient du « mépris pour la religion; nous ne fréquentions que ceux dont la conver- « sation pouvait nous être profitable. Nous ne nous mêlions pas avec « les pécheurs, sous prétexte de travailler à leur conversion, de peur « qu'ils ne nous communiquassent le poison du vice... Nous ne connais- « sions que deux rues, celle qui conduisait à l'église et celle qui condui- « sait aux écoles publiques. Nous laissions aux autres les rues par les- « quelles on allait au théâtre, aux spectacles et aux lieux où se donnaient « les divertissements profanes. »

Saint Basile se rendit fort habile dans la connaissance des différentes parties de la littérature; il s'appliqua surtout à se perfectionner dans l'éloquence. Notre saint docteur excellait aussi dans la connaissance de la philosophie et de toutes les sciences qui pouvaient un jour lui être utiles, dans le plan qu'il avait formé de se dévouer à la défense et à la gloire de la religion. En 355, il revint à Césarée, où il ouvrit une école de rhétorique. Voyant que les applaudissements qu'il recevait de toutes parts l'exposaient à la tentation de la vaine gloire, il résolut de renoncer entièrement au monde. Il donna aux pauvres la plus grande partie de ses biens, et embrassa l'état monastique pour se consacrer aux travaux de



la pénitence. Il parcourut les monastères de la Syrie, de la Mésopotamie et de l'Égypte, afin de connaître plus parfaitement les devoirs auxquels son nouveau genre de vie l'assujettissait. En 358, il revint dans la Cappadoce, où son évêque l'ordonna lecteur. S'étant retiré ensuite dans le Pont, il choisit pour demeure la maison de son aïeule. Il fonda depuis un monastère à quelque distance de là, et le gouverna pendant quatre ans. Il fonda encore plusieurs autres monastères, tant pour les hommes que pour les femmes, et ce fut pour leur instruction qu'il composa ses ouvrages ascétiques, et notamment ses *grandes* et *petites Règles*.

Jamais il ne portait qu'une tunique et un manteau; il couchait sur la dure et veillait quelquefois les nuits entières. Chaque jour il ne faisait qu'un repas composé de pain et d'eau. Son humilité était si profonde, qu'il eût voulu être entièrement inconnu aux hommes. La solitude cependant ne lui communiquait rien de triste ni d'austère. Il était d'une douceur et d'une patience à l'épreuve de tous les événements. Durant une famine, arrivée en 359, il vendit le reste de ses biens pour assister les malheureux; sans cesse il avait devant les yeux l'exemple de ces pieux solitaires qu'il avait vus en Syrie et en Égypte. Il partageait son temps entre la prière, le travail et la méditation de l'Écriture. Saint Grégoire de Nazianze étant venu le joindre, ils s'entre-exhortèrent mutuellement à la pénitence et aux autres exercices de la vie ascétique.

Eusèbe, successeur de Dianée, éleva Basile au sacerdoce; mais il fallut lui faire une sorte de violence pour l'engager à consentir à son ordination. Il continua de vivre à Césarée comme il avait vécu dans sa retraite; à ses travaux ordinaires, il joignit la prédication de la parole de Dieu; mais, par une des faiblesses où tombent ceux qui ne veillent pas sur eux-mêmes, Eusèbe se brouilla depuis avec lui, et le renvoya même de son église. Le saint ressentit une grande joie en se revoyant en liberté; il retourna dans le Pont avec saint Grégoire de Nazianze.

Les ariens, protégés par l'empereur Valens, mettaient tout en œuvre pour s'emparer des églises de Césarée. Basile fut alors rappelé par Eusèbe. Alarmé du danger que courait la foi, le saint montra tant de zèle et de prudence que les ariens, après plusieurs tentatives inutiles, furent obligés de se désister de leurs prétentions Les discours qu'il prononça confirmèrent le peuple dans la doctrine de l'église. Sa conduite lui gagna pour toujours l'amitié d'Eusèbe. Ce prélat étant mort en 370, Basile fut élu pour lui succéder sur le siége de Césarée.

Aucun évêque ne porta jamais plus loin que Basile l'amour des pauvres. Il fonda à Césarée un vaste hôpital qu'on regardait comme *une*



nouvelle ville. Il y allait souvent pour consoler ceux qui souffraient, et pour les instruire de la manière de faire un bon usage de leurs peines.

Cependant l'empereur Valens continuait de persécuter les catholiques qui refusaient d'embrasser l'arianisme; son intention était de perdre l'archevêque de Césarée, chez lequel il trouvait le plus de résistance à ses volontés. Étant arrivé dans la Cappadoce, il chargea le préfet Modeste d'employer les promesses et les menaces pour gagner Basile.

On rapporte le dialogue suivant entre ce préfet et le saint prélat. L'envoyé de Valens, trouvant l'archevêque inébranlable, lui dit avec un ton de colère : « Y pensez-vous, Basile, de vouloir vous opposer aux vo- « lontés d'un si grand empereur? Est-ce que vous ne craignez pas de « ressentir les effets de la puissance dont nous sommes armés? — Basile. A quoi peut donc s'étendre cette puissance? — Modeste. A la « confiscation des biens, à l'exil, aux tourments, à la mort. — Basile. « Menacez-moi de quelque autre chose; car rien de tout cela ne fait impression sur moi. — Modeste. Que dites-vous? — Basile. Celui qui « n'a rien est à couvert de la confiscation; je n'ai que quelques livres et « les haillons que je porte; je ne m'imagine pas que vous soyez jaloux « de me les enlever. Quant à l'exil, il ne vous sera pas facile de m'y « condamner; c'est le ciel, et non le pays que j'habite, que je regarde « comme ma patrie. Je crains peu les tourments; mon corps est dans « un tel état de maigreur et de faiblesse, qu'il ne pourra les souffrir « longtemps; le premier coup terminera ma vie et mes peines. Je crains « encore moins la mort, qui me paraît une faveur; elle me réunira plus « tôt à mon Créateur, pour qui seul je vis. — Modeste. Jamais personne « n'a parlé à Modeste avec une telle audace. — Basile. C'est sans doute « la première fois que vous avez affaire à un évêque. Dans les circon- « stances ordinaires, nous sommes, nous autres évêques, les plus doux « et les plus soumis de tous les hommes; nous n'avons nulle fierté avec « le moindre particulier, à plus forte raison avec ceux qui sont revêtus « d'une telle puissance; mais quand il s'agit de la religion, nous n'envisageons que Dieu, et nous méprisons tout le reste. Le feu, le glaive, « les bêtes, les ongles de fer, font alors nos délices. Employez donc les « menaces et les tortures; rien ne sera capable de nous ébranler. — Modeste. Je vous donne jusqu'à demain à délibérer sur le parti que vous « avez à prendre. — Basile. Ce délai est inutile, je serai demain tel que « je suis aujourd'hui. »

Cette tentative fut répétée deux autres fois, et toujours sans succès. A la fin le préfet dit à l'empereur : « Nous sommes vaincus : cet homme



est au-dessus des menaces. » Valens laissa donc Basile tranquille pour quelque temps. Il alla le jour de l'Épiphanie à la grande église, où il fut singulièrement frappé de la manière respectueuse dont se faisait l'office, et surtout de la piété et du recueillement dont l'archevêque était pénétré à l'autel. Il fit son offrande, qui fut acceptée comme celle des orthodoxes, Basile croyant que dans une pareille occasion il était de la prudence de ne pas observer la discipline ecclésiastique dans toute sa rigueur.

Valens, toujours obsédé par les ariens, donna un ordre pour l'exil de l'archevêque de Césarée; mais, la nuit même du jour où l'ordre avait été expédié, Valentinien Galate, fils de l'empereur, âgé d'environ six ans, fut attaqué d'une fièvre violente, à laquelle les médecins ne purent apporter aucun remède. L'impératrice dit à l'empereur que cette maladie était une juste punition de l'exil du saint archevêque. Valens envoya chercher Basile, qui se préparait à quitter la ville. Le saint ne fut pas plus tôt entré dans le palais, que le jeune prince se trouva mieux. Il se mit en prières après qu'on lui eut promis d'élever le jeune prince dans la doctrine catholique, et l'enfant fut guéri. Valens, obsédé de nouveau par les ariens, permit à un évêque de cette secte de baptiser son fils, qui retomba malade, et mourut peu de temps après. Ce coup ne convertit point l'empereur; il condamna une seconde fois Basile à l'exil. Lorsqu'on lui eut apporté l'ordre pour le signer, il prit un de ces roseaux dont on se servait alors au lieu de plumes, mais il se rompit, comme s'il eût refusé de servir à l'iniquité; il en demanda un second et un troisième, qui se rompirent également; en ayant demandé un quatrième, il sentit dans sa main, et même dans son bras, un tremblement, une agitation extraordinaires; saisi de frayeur, il déchira le papier, et laissa l'archevêque en paix. Le préfet Modeste se montra plus reconnaissant que Valens envers Basile. Comme il avait été guéri par ses prières d'une maladie dangereuse, il publia hautement qu'il lui était redevable de la vie, et depuis il lui fut toujours sincèrement attaché.

Vers l'an 371, Basile fit deux voyages en Arménie, pour y pacifier les troubles de l'Église, et pour arrêter le cours des scandales que les hérétiques y avaient causés. Peu de temps après, il fut frappé d'une maladie si dangereuse, qu'on désespéra de sa vie. Dieu lui rendit la santé, et il se vit en état de continuer ses travaux ordinaires pour l'utilité de l'Église. Enfin, le Seigneur l'enleva de ce monde, le 1er janvier 379, à l'âge de cinquante-un ans.

Les païens et les juifs le pleurèrent comme les chrétiens. On lui donna



les titres de GRAND, de FLAMBEAU DE L'UNIVERS, d'ORNEMENT DE L'ÉGLISE, d'HOMME INSPIRÉ DE DIEU.

Réflexions.

Saint Basile ne fut vraiment grand que parce qu'il consacra sa personne et tous ses talents à la gloire de Dieu; par là il se procura des avantages qui sont bien supérieurs à ceux que le monde donne à tous ses esclaves, ou à ses victimes : les chaînes des uns paraissent être d'or, mais ceux qui les portent sont dans la servitude de leurs passions ou de celles des autres, et tous sont sacrifiés à l'inconstance ou à l'injustice. Au lieu que celui qui est grand aux yeux de Dieu, vit dans la liberté de l'innocence et de la paix; soutenu par sa grâce, il meurt dans la confiance en la bonté divine.

SAINTS GUY, MODESTE, ET SAINTE CRESCENCE,

MARTYRS.

15 JUIN.

Nous n'avons aucuns détails sur la vie de ces trois saints. La distinction avec laquelle ils sont nommés dans les anciens martyrologes ne permet pas de douter qu'ils n'aient confessé Jésus-Christ avec le plus grand courage. On lit dans leurs actes qu'ils étaient Siciliens de naissance.

Guy sortait d'une des premières familles du pays. On lui donna pour nourrice une chrétienne nommée Crescence, qui, de concert avec Modeste son mari, l'éleva dans les principes de la foi, et lui inspira de vifs sentiments de piété. Hylas, son père, fut extrêmement irrité de découvrir en lui une aversion insurmontable pour l'idolâtrie; il employa, pour la vaincre, toutes sortes de mauvais traitements, qui n'eurent aucun succès. Enfin il porta la barbarie jusqu'à le livrer à Valérien, gouverneur de la province. Celui-ci ne réussit pas mieux dans les moyens dont il se servit pour engager le saint à faire ce que son père exigeait de lui, et à obéir aux édits de l'empereur. Sa colère fut d'autant plus grande, qu'il avait eu affaire à un enfant.

Crescence et Modeste tirèrent Guy des mains de ses persécuteurs et s'enfuirent avec lui en Italie; mais ils n'y trouvèrent pas la tranquillité qu'ils y cherchaient. Ayant été arrêtés dans la Lucanie, ils y reçurent la couronne du martyre durant la persécution de Dioclétien.



Réflexions.

Cet héroïsme de courage que nous admirons en saint Guy venait de l'éducation qu'il avait reçue. Il est donc de la dernière importance de bien choisir ceux que l'on met auprès des enfants; c'est à la bonté de ce choix que l'on doit attribuer cette multitude de saints qui ont paru dans certains temps, même à la cour des rois. Les Romains ne laissaient point approcher de leurs enfants ceux qui parlaient mal leur langue; n'est-il pas honteux à des chrétiens de ne pas montrer plus de zèle pour la vertu que des païens n'en montraient pour la pureté du langage? C'est connaître bien peu la nature humaine que de s'imaginer que des enfants ne sont point susceptibles de la contagion du vice. Ils observent plus sérieusement qu'on ne pense ce qui se passe dans les autres, et ils en reçoivent des impressions qu'il n'est pas facile d'effacer. Heureux l'enfant qui, dès les premières lueurs de sa raison, n'a sous les yeux que de bons exemples. La grâce venant à seconder la semence précieuse qu'on aura jetée dans son âme, il se fortifiera de jour en jour dans la pratique du bien, et il arrivera insensiblement à un haut degré de piété, peut-être même sans éprouver le choc violent des passions.

SAINT LANDELIN,

FONDATEUR DE LOBES, ET PREMIER ABBÉ DE CRÉPIN EN HAINAUT.

Landelin, issu d'une famille noble, naquit en 623 à Vaux près de Bapaume en Artois. Saint Aubert, évêque de Cambrai, se chargea du soin de le former aux sciences et à la piété. C'était alors un usage établi parmi les personnes de qualité, de confier l'éducation de leurs enfants à des prélats ou à des abbés recommandables par leur savoir et leur vertu; il arrivait de là que les jeunes gens destinés à vivre dans le monde n'y entraient qu'après avoir été prémunis contre tous les dangers qu'on y rencontre. Landelin eut le malheur d'oublier quelque temps les leçons qu'il avait reçues. Séduit par les discours et les exemples de quelques-uns de ses proches, il prit du goût pour les plaisirs, et il en vint insensiblement au point de tomber dans les plus grands désordres : mais la mort subite de l'un de ses compagnons le frappa d'une terreur si vive, qu'il rentra sérieusement en lui-même; il alla, fondant en larmes, se je-



ter aux pieds de saint Aubert, qui n'avait cessé de prier pour sa conversion.

Le saint évêque, ravi de cet heureux changement, plaça son disciple dans un monastère, afin qu'il y expiât ses péchés par la pénitence. Landelin porta très-loin la ferveur et la contrition. Quelques années après, saint Aubert l'ordonna diacre; il l'éleva aussi depuis au sacerdoce, et lui confia le ministère de la prédication. Landelin avait environ trente ans lorsqu'il reçut la prêtrise.

Mais la vivacité de sa contrition lui rappelant sans cesse le souvenir de ses péchés passés, il demanda la permission d'aller les pleurer dans la solitude. Il ne l'eut pas plutôt obtenue, qu'il se retira à Laubac ou Lobes, lieu désert sur le bord de la Sambre. Plusieurs personnes pieuses vinrent l'y joindre dans le dessein de suivre ses exemples. Tous ces solitaires, qui vivaient d'abord dans des cellules séparées, donnèrent naissance à la célèbre abbaye de Lobes, dont on met la fondation vers l'an 654. Landelin se regardant comme indigne d'être à la tête d'une communauté de saints, en donna la conduite à saint Ursmar son disciple, et lui laissa le soin d'achever les bâtiments qu'il avait commencés. Il fonda depuis un nouveau monastère à Aune. Ce fut à l'abbaye de Lobes qu'il donna la plus grande partie des terres qu'il tenait de la libéralité des rois de France.

Le désir de mener une vie encore plus retirée lui fit abandonner ses deux monastères. Il partit avec saint Adelin et saint Domitien, pour se rendre dans une épaisse forêt du Hainaut, située entre Mons et Valenciennes. Dans cette nouvelle solitude, Landelin, voyant augmenter de jour en jour le nombre de ses disciples, fonda l'abbaye de Crépin, dont il fut enfin obligé de prendre le gouvernement. Il mourut sur la cendre et le cilice en 686.

SAINT JEAN FRANÇOIS RÉGIS,

RELIGIEUX DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

16 JUIN.

Ce saint, issu d'une des bonnes familles du Languedoc, naquit le 31 janvier 1597, au village de Foncouverte, diocèse de Narbonne. Dès son enfance, il montra un caractère sérieux et une grande douceur. On

le mit chez les jésuites qui tenaient le collége de Béziers, et ses condisciples, après avoir commencé par le railler sur sa retenue, sa modestie et sa piété, finirent par lui rendre justice et par suivre son exemple; ils le révérèrent comme un saint, et l'écoutèrent avec docilité, comme leur maître dans la vie spirituelle. Brûlant du désir de travailler au salut des âmes, Régis entra dans la société des jésuites, et alla faire son noviciat à Toulouse en 1616.

Dès son entrée dans cette maison, il s'appliqua à servir le Seigneur de la manière la plus intime. Son noviciat fini, ses supérieurs l'envoyèrent à Cahors, puis à Tournon; sa fidélité à tous ses devoirs était si grande, qu'on ne le trouvait jamais en faute; on le désignait ordinairement sous le nom de l'*Ange du collége*. Comme il désirait ardemment se former au ministère évangélique, et surtout à l'instruction du peuple, il se chargea, du consentement de ses supérieurs, du soin d'apprendre les vérités du salut aux domestiques de la maison et aux pauvres de Tournon, qui venaient à certains jours recevoir les aumônes du collége. Les dimanches et les fêtes, il allait prêcher dans les villages voisins.

Pendant qu'il enseignait les humanités à Billom, à Auch et au Puy, il n'épargna aucune peine pour inspirer à ses disciples l'amour de l'étude et de la vertu. Il les chérissait comme ses enfants. Dans leurs maladies, il leur procurait tous les secours qui dépendaient de lui. Après avoir professé pendant sept ans, il étudia la théologie à Toulouse. Il fut ensuite ordonné prêtre, et dès lors sa piété et son zèle pour la religion ne connurent plus de bornes.

Cependant quelques affaires de famille l'obligèrent à faire un voyage dans le lieu de sa naissance. Il y édifia ses concitoyens par ses vertus et ses exemples. Ses affaires étant terminées, il se rendit au collége de Pamiers. Enfin, ses supérieurs, qui voyaient en lui une vocation marquée pour la vie apostolique, résolurent de l'employer uniquement aux missions; il y consacra les dix dernières années de sa vie. Il les commença dans le Languedoc, les continua dans le Vivarais, et les termina dans le Vélai, dont le Puy était la capitale. Il passait l'été dans les villes, parce que les habitants des campagnes sont alors occupés à leurs travaux; et pendant l'hiver, il prêchait dans les villages.

La ville de Montpellier fut le premier théâtre de son zèle. Il s'attacha d'abord à l'instruction des enfants. Il prêchait au peuple les dimanches et les fêtes. Ses discours étaient simples et familiers. Après l'exposition claire et précise d'une vérité chrétienne, il en tirait des conséquences morales et pratiques sur lesquelles il insistait fortement. Il finissait par



des mouvements vifs et tendres, toujours proportionnés à la portée de ses auditeurs, et appropriés à la qualité du sujet qu'il avait à traiter. Il parlait avec tant de véhémence et d'onction, que les auditeurs fondaient en larmes. Quoiqu'il ne refusât son ministère à personne, il avait une sorte de prédilection pour les pauvres, et il y én avait toujours une foule autour de son confessionnal. « Les pauvres, disait-il, cette portion la plus « abandonnée du troupeau de Jésus-Christ, doivent être mon partage. » Il forma une association de dames vertueuses, pour visiter les prisonniers, les soulager et les consoler dans leurs peines; il convertit plusieurs hérétiques, et retira du désordre un grand nombre de personnes de mauvaise vie. Étant à Sommières, il empêcha des soldats calvinistes de piller une église, et se fit rendre les effets qu'ils avaient déjà enlevés.

En 1633, l'évêque de Viviers l'appela dans son diocèse qui, depuis cinquante ans, était le centre du calvinisme. Il y fit des missions qui produisirent des fruits surprenants. En même temps, son zèle ranima celui de plusieurs pasteurs d'un certain nombre de paroisses, qui se montrèrent, dans la suite, aussi fervents qu'exemplaires. Peu après, le ciel permit qu'il s'élevât un violent orage contre le saint missionnaire. On l'accusa de troubler le repos des familles par un zèle indiscret, et de se permettre, dans ses discours, des personnalités et des invectives inconvenantes. L'évêque de Viviers, trompé, écrivit au supérieur des jésuites de rappeler Régis; le saint souffrit la calomnie sans se plaindre, et n'allégua aucune des raisons qui auraient pu le justifier. Il dit simplement que sans doute il lui était échappé bien des fautes; mais que Dieu, qui connaissait le fond de son cœur, savait qu'il n'avait cherché que sa gloire. Bientôt l'évêque de Viviers, après avoir pris d'exacts renseignements sur cette affaire, reconnut publiquement que le saint missionnaire n'était point coupable de ce dont on l'accusait, et rendit à sa vertu l'hommage qu'elle méritait.

A cette époque, Régis obtint de son général la permission d'aller au Canada, et d'être employé à prêcher l'Évangile aux habitants de cette contrée sauvage; mais des personnes puissantes firent révoquer cette permission. Il fut envoyé de nouveau dans le diocèse de Viviers, où il travailla à la conversion des calvinistes, et à l'instruction des habitants de la petite ville de Cheylard, qui étaient plongés dans une ignorance grossière du christianisme. Il eut beaucoup à souffrir dans ce pays à demi barbare. Après cette mission, il alla en faire une à Privas, et, comme la précédente, elle produisit des fruits abondants. De là il passa dans le diocèse de Valence, où il exerça son zèle avec le même succès.



Enfin, les quatre dernières années de sa vie furent employées à la sanctification du Vélai. Plus d'une fois son zèle pensa lui coûter la vie. Des jeunes gens débauchés qui avaient formé le projet de l'assassiner furent si touchés de ses discours qu'ils se convertirent. Dieu confirma, par divers miracles, les vérités qu'il prêchait. Quoique nous ayons parlé des vertus du serviteur de Dieu à mesure que l'occasion s'en est présentée, il est à propos de les rapprocher sous un même point de vue, pour les faire connaître plus parfaitement.

Son amour pour Dieu était si ardent, qu'une seule parole pieuse suffisait pour lui causer une joie infinie. Il ne trouvait de délices que dans les croix. Dans les tribulations, au lieu de demander la diminution de ses peines, il désirait souffrir encore davantage pour le saint nom du Seigneur. Également insensible aux louanges et aux mépris, il recevait en silence les mauvais traitements. En différentes occasions, il manifesta un parfait détachement de la vie. Sa confiance en Dieu le rendait intrépide au milieu des plus grands dangers. Par une suite de son extrême amour pour Jésus-Christ dans l'Eucharistie, il allait souvent prier devant le saint-sacrement. Tous les jours, il disait la sainte messe, quoiqu'il lui en coûtât souvent pour trouver une église. Il ne dormait que trois heures dans la nuit, et cela sur la terre nue ou sur des planches. La volonté de ses supérieurs était la règle de la sienne. Il avait un respect singulier pour les évêques et les grands-vicaires des diocèses où il travaillait. Sa pureté était vraiment angélique, et sa présence seule inspirait l'amour de cette vertu.

Ses grands travaux avaient ruiné sa santé. Ayant ouvert une mission à la Louvesc, il prêcha trois fois le jour de Noël et le jour de saint Étienne, et passa le reste du temps au confessionnal. Il lui prit alors deux défaillances, qui firent juger aux médecins que son mal était sans remède. Après avoir reçu les derniers sacrements avec la plus vive piété, il pria qu'on le laissât seul. La vue du crucifix qu'il tenait entre ses mains adoucissait le sentiment de ses souffrances, qui étaient extrêmes. Sur le soir du dernier de décembre, il dit à son compagnon, avec un transport extraordinaire : « Ah! mon frère, quel bonheur! Que je meurs content! « Je vois Jésus et Marie qui daignent venir au-devant de moi, pour me « conduire dans le séjour des saints. » Il rendit doucement l'esprit vers le milieu de la nuit du 31 décembre 1640, dans la quarante-quatrième année de son âge. Il fut enterré dans l'église de la Louvesc, et il y eut à ses funérailles un concours prodigieux de peuple. La multiplicité et l'authenticité des miracles opérés par son intercession le firent béatifier, en



1716, par le pape Clément XI. Clément XII le canonisa en 1737, sur la requête de Louis XV, roi de France, de Philippe V, roi d'Espagne, et du clergé de France, assemblé à Paris en 1735.

Réflexions.

Il n'y a que la religion chrétienne qui puisse opérer tant de prodiges de vertus, et donner au monde de pareils ministres, uniquement occupés à extirper le vice et à faire cesser ces désordres qui sont ordinairement la ruine de la société. Ayons donc en horreur ces docteurs de mensonges qui travaillent à détruire cette religion sainte, la seule base solide du bonheur public et particulier.

SAINT PRIOR,

ERMITE DE NITRIE.

17 JUIN.

Prior, originaire d'Egypte, fut un des premiers disciples de saint Antoine, et il fit de si rapides progrès dans la perfection, qu'en peu d'années il fut en état de vivre seul dans le désert. Ayant communiqué à son père spirituel le désir qu'il avait de suivre la vie érémitique, Antoine l'approuva, et lui dit : « Allez, Prior, demeurez où vous voudrez. Vous « reviendrez me voir lorsqu'il s'en présentera une occasion raisonnable. » Il avait alors vingt-cinq ans.

Il fixa sa demeure dans le désert de Nitrie, du côté de celui de Scété. Sa vertu était principalement fondée sur la mortification, l'humilité, le détachement du monde et de lui-même.

Le lieu qu'il habitait était un des plus affreux de l'Egypte; il n'y avait d'autre eau que celle d'un puits creusé de ses propres mains; cette eau d'ailleurs était si amère et si salée, que personne ne pouvait en boire : en sorte que ceux qui venaient le voir étaient obligés d'en apporter d'autre pour leur usage.

Quoique dur envers lui-même, il était plein de douceur pour les autres. Se trouvant à une assemblée qui se tenait à Scété, les solitaires, après le sacrifice, se mirent à conférer ensemble. Quelques-uns parlèrent d'une faute commise par un frère qui était absent. Prior sortit de l'assemblée, prit un sac qu'il remplit de sable, et le mit sur ses épaules. Il



prit ensuite un petit panier qu'il remplit aussi de sable, et le porta devant lui. Comme on lui demandait quel était son dessein, il leur fit cette réponse : « Ce sac, rempli de sable, représente mes péchés, qui « sont en grand nombre; c'est pour cela que je les ai mis derrière mon « dos pour ne les pas voir et pour m'épargner un sujet de confusion et « de larmes. Ce panier que je porte devant moi, et qui ne contient qu'un « peu de sable, représente les péchés de ce frère que j'ose considérer « pour le juger et le condamner. Il vaudrait bien mieux que je misse « mes péchés devant moi pour y penser sans cesse, et prier Dieu de me « les pardonner. »

On lit dans Pallade que saint Prior fut favorisé du don des miracles. Il mourut à la fin du quatrième siècle, âgé d'environ cent ans.

SAINT AVIT ou AVY,

ABBÉ DE MISCY OU DE SAINT-MESMIN, PRÈS D'ORLÉANS.

Saint Avit, né à Orléans, s'étant retiré en Auvergne, y prit avec saint Calais l'habit monastique dans l'abbaye de Menat, qui était alors peu considérable. Ces deux saints vinrent peu de temps après à l'abbaye de Miscy, située sur le Loiret, à une lieue et demie au-dessous d'Orléans, et connue depuis sous le nom de *Saint-Mesmin*. Ils n'y firent pas un long séjour, malgré les témoignages de charité qu'ils reçurent de saint Maximin, qui en était abbé. Leur dessein était de vivre dans une solitude plus complète.

Saint Avit fut élu abbé de Miscy après la mort de saint Maximin; mais il se démit de cette dignité, et ayant rejoint son compagnon, il vécut en reclus dans le pays du Dunois, sur les frontières du Perche. Plusieurs personnes de piété vinrent se mettre sous leur conduite. Saint Calais se retira dans une forêt du Maine. Le roi Clotaire fonda à Châteaudun une église et un monastère pour saint Avit et ses disciples.

Notre saint mourut vers l'an 530. Son corps fut porté à Orléans, et enterré dans cette ville avec beaucoup de pompe. On bâtit depuis sur son tombeau une église qui subsiste encore.



SAINT AMAND,

ÉVÊQUE DE BORDEAUX.

18 JUIN.

On lit, dans saint Paulin de Nole, que saint Amand servait Dieu dès son enfance; qu'il fut élevé dans la connaissance de l'Ecriture, et qu'il préserva son innocence des souillures que l'on a coutume de contracter dans le commerce du monde. Ayant été ordonné prêtre par saint Delphin, évêque de Bordeaux, qui l'attacha à son église, il se montra fort zélé pour la gloire de Dieu. Ce fut lui qui instruisit saint Paulin des mystères de la foi, pour le préparer à la réception du baptême. Depuis ce temps-là Paulin entretint toujours avec saint Amand une amitié très-étroite. Il lui écrivit plusieurs lettres; et nous voyons par celles qui nous sont restées qu'il avait beaucoup de vénération pour sa vertu.

Saint Amand fut choisi, après la mort de saint Delphin, pour gouverner l'église de Bordeaux. Il se conduisit, au rapport de saint Paulin, comme un fidèle gardien de la religion et de la foi de Jésus-Christ. On ignore l'année précise de sa mort. C'est à lui qu'on est redevable de la conservation des écrits de saint Paulin, qui mourut en 431.

SAINTE MARINE,

VIERGE.

Cette sainte, qui florissait en Bithynie, servit Dieu dans l'état monastique avec une ferveur extraordinaire. Elle est renommée pour son humilité et sa patience, dans la vie des pères du désert. On place sa mort vers le milieu du huitième siècle. En 1230, ses reliques furent transportées de Constantinople à Venise, où elles se gardent dans une église qui porte son nom. Cette sainte était patronne d'une paroisse de Paris, et il en est fait mention dans les lettres de Guillaume, évêque de la même ville. On y voyait une portion de ses reliques qui y avait été apportée de Venise. Sainte Marine est honorée en différents jours. Elle est nommée le 18 de juin dans le martyrologe romain et dans le nouveau bréviaire de Paris. On fait à Venise la fête de la translation de ses reliques le 17 de juillet.





SAINTS GERVAIS ET PROTAIS,

MARTYRS.

19 JUIN.

C'est à une révélation faite à saint Ambroise que nous devons la connaissance de la vie si édifiante des saints frères et martyrs Gervais et Protais. Ils étaient originaires de Milan, et avaient pour père saint Vital, qui fut martyrisé à Ravenne sous le règne de Néron, et pour mère sainte Valérie, qui reçut la couronne du martyre près de Milan. Ils avaient été élevés dans la pratique des devoirs du christianisme, et après la mort de leurs vertueux parents, ils résolurent de vendre leurs biens pour le soulagement des pauvres, et de se retirer ensuite dans la solitude, où ils méditeraient à loisir les vérités saintes de la loi de Jésus-Christ.

Il y avait déjà dix ans qu'ils menaient dans Milan cette vie tout angélique, lorsque le comte Astase passa par cette ville. Il commandait un corps de troupes qu'il menait contre les Marcomans. Les prêtres des faux dieux vinrent le trouver, et lui dirent qu'il périrait dans son entreprise s'il n'immolait à ses dieux deux frères qui étaient chrétiens, nommés Gervais et Protais. Astase les fait comparaître, et comme il avait entendu parler de leur vertu avec éloge, il leur dit qu'il ne tenait qu'à eux de faire triompher les armes de l'empire, en offrant de l'encens à ses dieux. Saint Gervais répondit le premier qu'il se trompait grossièrement, qu'il n'y avait que le Dieu du ciel, le Dieu qu'ils servaient qui pût rendre ses armes victorieuses, qu'il ne devait attendre aucun secours de divinités inanimées, plus impuissantes que le plus faible des hommes. Astase, indigné de la réponse du confesseur de Jésus-Christ, ordonna qu'on le déchirât avec des cordes armées de plomb. Il adressa ensuite la parole à saint Protais, et lui dit : « Voulez-vous périr comme votre frère? » Ce généreux athlète lui répondit que ce n'était pas périr que de mourir pour Jésus-Christ, que c'était lui et tous ceux qui adoraient ses dieux qui périraient misérablement. Astase, outré de colère, ordonna qu'on lui tranchât la tête, ce qui fut exécuté sur-le-champ.

Saint Ambroise, voulant consacrer une église récemment bâtie, vit en songe deux jeunes gens d'une beauté céleste, revêtus de robes d'une blancheur éblouissante; comme il voulait savoir leur nom, un vieillard qui semblait les conduire lui dit que leur sépulcre était à douze pieds de terre, dans un endroit qu'il lui marqua; qu'il y trouverait leur nom





et leur histoire. Saint Ambroise rassembla plusieurs évêques, et, en présence de tout le peuple, fit creuser à l'endroit marqué : on y trouva les deux corps, avec un écrit qui contenait la relation de la vie des deux saints. La translation des reliques se fit l'an 386, et on éleva de toutes parts quantité d'autels à l'honneur de ces saints.

Réflexions.

Qu'il est avantageux de servir Dieu ! c'est le seul maître qui sache véritablement glorifier ses serviteurs. Gervais et Protais avaient eu le bonheur de connaître Jésus-Christ. Ils avaient vendu leurs biens, ils en avaient distribué le prix aux pauvres, ils s'étaient retirés du monde, ils s'étaient cachés dans la retraite pour ne s'occuper que de leur divin Maître, et n'en étaient sortis que pour confesser son nom aux dépens de leur sang et de leur vie. Dieu, qui est lui-même leur récompense dans le ciel, veut qu'ils soient aussi honorés sur la terre, et il révèle leur gloire par les prodiges les plus éclatants.

SAINTE JULIENNE FALCONIERI,

VIERGE.

20 JUIN.

Julienne, issue d'une famille illustre de Florence, vint au monde en 1270. Son père et sa mère la dévouèrent entièrement aux exercices de la religion; déjà ils avaient fondé et fait bâtir, à Florence, l'église de l'Annonciation, qui, pour la richesse et la beauté de l'architecture, est encore aujourd'hui regardée comme une merveille. Le père de Julienne était frère du bienheureux Alexis Falconieri, qui fut, avec saint Philippe Béniti, une des premières colonnes de l'ordre des Servites. On appelait *servites* des personnes religieuses qui se consacraient au service de Dieu, sous la protection spéciale de la sainte Vierge.

Les premiers mots que Julienne apprit à bégayer furent ceux de *Jésus* et de *Marie;* à peine faisait-elle usage de sa raison, qu'elle se montrait pleine d'ardeur pour la pratique de la vertu. Dans un âge où l'on est peu capable de réfléchir, elle chérissait déjà l'exercice de la prière et de la mortification. Lorsqu'elle eut atteint sa seizième année, elle quitta le monde, et reçut des mains de saint Philippe Beniti le voile des *mantel-*

lases. On donnait ce nom aux religieuses qui composaient un troisième ordre de servites, à cause d'une espèce particulière de manches courtes qu'elles portaient pour travailler avec plus de facilité; elles avaient été instituées pour servir les malades, et pour exercer d'autres œuvres de charité.

Cet ordre s'accrut bientôt considérablement; plusieurs femmes de piété s'offrirent pour y entrer, et Julienne se vit obligée de faire les fonctions de supérieure. Quoique sa place lui donnât de l'autorité sur toutes les sœurs, elle n'avait point de plus grand plaisir que de les servir. Une prière fervente et continuelle lui mérita des faveurs extraordinaires du ciel; rien ne pouvait l'arrêter dès qu'il s'agissait d'être utile au prochain, surtout lorsqu'il fallait travailler à réconcilier des ennemis, à retirer les pécheurs du désordre, et à procurer quelque adoucissement aux douleurs que souffraient les malades. La rigueur de ses austérités égalait ses autres vertus; elle supporta avec une patience admirable les différentes épreuves que Dieu lui envoya. Elle mourut à Florence en 1340. La vérité de plusieurs miracles opérés par son intercession ayant été constatée juridiquement, Benoît XIII la béatifia en 1729, et Clément XII acheva le procès de sa canonisation.

Réflexions.

Une éducation chrétienne est le plus précieux des avantages. Elle procure aux parents la consolation de voir leurs enfants marcher dans le chemin de la vertu, et elle leur laisse au moins l'espérance de les voir un jour revenir à Dieu, quand ils ont eu le malheur d'être entraînés par la corruption du monde.

SAINT LOUIS DE GONZAGUE,

21 JUIN.

Quelque illustre que soit la maison de Gonzague par les princes qu'elle a donnés à l'Église et au monde, son éclat est encore relevé par la gloire d'avoir produit le saint dont l'Église honore la mémoire. Sa mère le demanda longtemps à Dieu avec de vives instances. Elle fit vœu de le consacrer au Seigneur. A peine put-il parler qu'on lui apprit à prononcer les saints noms de Jésus et de Marie, et jamais enfant ne donna de plus grandes espérances de vertu et de sainteté. Toutes ses délices étaient de



prier, et dès l'âge de cinq ans on le vit souvent rechercher les endroits les plus reculés pour le faire avec plus de ferveur et de dévotion.

Ferdinand, son père, qui le destinait à soutenir sa maison, voulut lui inspirer dès son enfance du goût pour les armes, et pour cela il voulut qu'il conversât souvent avec des militaires. Le jeune enfant s'accoutuma peu à peu au langage des gens de guerre, et des paroles messéantes lui échappèrent un jour devant son gouverneur, qui l'en reprit sévèrement, et lui fit connaître combien de tels discours déplaisaient à Dieu. Le jeune Louis, qui avait alors dix ans, fut fort touché de sa faute. Il fit une confession générale avec beaucoup de larmes, et il se condamna pour toute sa vie à un jeûne de trois jours par semaine. Son père l'ayant envoyé à la cour d'Espagne, en qualité de page, il sut allier ses devoirs à des pratiques de piété qu'il n'interrompit jamais. Dieu lui inspira alors de se consacrer à son service, et, entre plusieurs maisons qu'il se proposa, il choisit celle des jésuites, par le désir qu'il avait d'aller annoncer Jésus-Christ aux idolâtres, et par l'espérance du martyre.

Louis, ayant atteint l'âge de seize ans, s'ouvrit sur sa vocation à son père, qui lui marqua beaucoup d'opposition; mais il fit tant d'instances, qu'il obtint la permission qu'il désirait. Il fit à son frère une cession de tous ses droits, et il alla à Rome, où, après avoir baisé les pieds de Sa Sainteté, il entra au noviciat des jésuites. La ferveur du jeune novice était inconcevable; il était si recueilli, qu'il n'apercevait rien des objets qui l'environnaient. Son plaisir était d'aller quêter par les rues, de faire le catéchisme aux pauvres enfants, et d'aller dans les hôpitaux panser les blessés. Quelque attention qu'il eût d'éviter les moindres fautes, il croyait toujours en commettre, et il priait instamment qu'on l'en reprît, regardant ce moyen comme la seule voie de se perfectionner. Il fut appelé dans sa famille pour terminer un différend, qui aurait eu de fâcheuses suites entre le marquis de Châtillon son frère et le duc de Mantoue. De retour à Rome, et n'ayant pu obtenir, à cause de la délicatesse de sa santé, la permission de se rendre aux missions, il fit vœu de se consacrer au service des malades, et particulièrement des pestiférés. Il ne fut pas longtemps sans exécuter son vœu. Une funeste contagion se glissa dans Rome. Le charitable Louis obtint la permission d'aller secourir les malades dans les hôpitaux. Il fut lui-même frappé du fléau; il ne succomba pas, il est vrai, aux premières atteintes du mal, mais il lui en resta une faiblesse qui le conduisit au tombeau. Cet admirable serviteur de Jésus-Christ, plein d'ardeur pour le ciel, envisagea sa fin avec la plus grande consolation. Il s'y prépara avec un redoublement de zèle. Après avoir

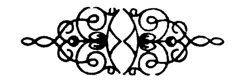




reçu les derniers sacrements et la bénédiction apostolique avec une tendre piété, il mourut le 21 juin 1591, âgé de vingt-quatre ans, laissant une grande idée de sa sainteté, qui fut confirmée par une multitude de miracles qui se firent sur sa tombe.

Réflexions.

La maison de Gonzague était illustrée par une ancienne noblesse, par un grand nombre de cardinaux ou de princes qui en étaient sortis, et le seul Louis lui fait plus d'honneur que tant de grands hommes qu'elle a produits en plusieurs siècles. Or, comment est-il devenu saint? Par la prière, par la mortification, par l'humilité, par le renoncement aux biens et aux grandeurs de la terre. Cependant, quelque prévenu de la grâce que fût le jeune Gonzague, la fréquentation de gens sans retenue pensa le perdre. On ne devient donc saint qu'en fuyant les mauvaises compagnies, qu'en cultivant les dons de la grâce, qu'en marchant avec une vigilance continuelle dans les voies du salut. L'exemple de ce grand saint nous marque ce qu'il faut faire, et nous condamnera, si désormais nous ne le faisons pas. Étudions-nous, en réclamant sa protection, à imiter sa conduite.







ÉVÊQUE DE NOLE.

22 JUIN.

Saint Paulin, appelé par les Latins Pontius-Meropius-Paulinus, naquit à Bordeaux en 353. On comptait une longue suite de sénateurs illustres dans sa famille. Il eut pour maître le célèbre Ausone. On remarqua en lui un esprit élevé et pénétrant, un génie riche et fécond, une facilité merveilleuse à s'exprimer, et toutes les autres qualités qui annoncent qu'un jeune homme est né pour tout ce qu'il y a de plus grand. Ayant eu occasion de parler en public dans un âge où l'on n'est point ordinairement capable de produire rien d'achevé, il s'attira les plus grands applaudissements. Il joignait à tous ces avantages la réunion de toutes les vertus morales. On fit connaître son mérite aux empereurs; on l'éleva, quoique jeune encore, aux premières dignités, et il fut nommé consul. Universellement estimé et respecté, Paulin

se fit un grand nombre d'amis en Italie, en Espagne, et dans les Gaules, où il avait déployé durant l'espace de quinze années ses talents et sa rare capacité pour l'administration des affaires, tant publiques que particulières.

Mais Dieu lui ouvrit les yeux sur le néant des grandeurs humaines, et lui inspira la noble ambition de devenir petit, pour acquérir le royaume du ciel. Il profita beaucoup des entretiens qu'il eut à Milan avec saint Ambroise, à Vienne avec saint Martin, et à Bordeaux avec saint Delphin. Les réflexions sérieuses qu'il fit sur la vanité du monde lui tinrent lieu de préservatif contre les dangers auxquels son état l'exposait. Quelques dérangements de fortune, occasionnés par les révolutions qui arrivèrent dans l'empire, et les murmures, inséparables des grandes places, le confirmèrent dans le mépris qu'il avait déjà conçu pour le monde. Sa femme fut la première à lui inculquer la nécessité de mépriser tout ce qui n'était pas Dieu. Il était beau de les voir l'un et l'autre s'encourager mutuellement à tout abandonner, pour suivre Jésus-Christ d'une manière plus parfaite. Ils se retirèrent dans une petite terre qu'ils avaient en Espagne; ce fut là qu'ils perdirent le fils unique que Dieu leur avait donné; Paulin résolut alors d'aller s'ensevelir dans un monastère ou dans un désert.

Il vendit ses biens, et en distribua le prix aux pauvres. Il vendit aussi ceux de sa femme, qui n'aspirait pas avec moins de ferveur que lui à la pratique de la pauvreté volontaire. Une telle action reçut de grands éloges de la part des vrais serviteurs de Dieu; mais les partisans du monde en firent le sujet de la critique la plus amère. Paulin se vit abandonné de tout le monde, même de ses proches. Il supportait avec joie les reproches de ses amis et de ses parents, qui attribuaient sa retraite à une humeur mélancolique, à une hypocrisie secrète, ou à d'autres motifs peu louables. Ausone, son ancien maître, fut un de ceux qui blamèrent le plus sa conduite. Le saint lui adressa une belle réponse en vers, où il lui marquait qu'il s'estimait heureux de souffrir des reproches pour Jésus-Christ, et qu'il s'inquiétait peu du jugement des hommes, pourvu qu'il méritât, par sa conduite, l'approbation de celui auquel seul il voulait plaire.

Ceux qui l'avaient persécuté ou accablé de reproches devinrent bientôt ses panégyristes : ils ne purent s'empêcher de louer hautement sa douceur et sa modestie; ils rendirent justice à sa grandeur d'âme et à la pureté de ses intentions. Les personnes les plus qualifiées venaient le voir des extrémités de l'empire.



Mais voulant être inconnu aux hommes, il prépara tout en secret pour se retirer dans une espèce d'ermitage, près de Nole, dans la Campanie, auprès duquel était l'église de saint Félix, pour qui il avait une grande dévotion. Il se vit obligé de recevoir les saints ordres avant de quitter l'Espagne. Le jour de Noël de l'année 393, le peuple de Barcelone se saisit de lui dans l'église, et demanda avec les plus vives instances qu'il fût élevé au sacerdoce. On n'eut point égard à ses représentations, et il fallut qu'il consentît à ce qu'on exigeait de lui. Il ne donna toutefois son consentement qu'à condition qu'il aurait la liberté d'aller où il voudrait. Étant parti pour l'Italie, il vit à Milan saint Ambroise, qui l'agrégea à son clergé, sans l'obliger cependant à résider dans son diocèse.

Arrivé à Nole, il se logea près de l'église, bâtie sur le tombeau de saint Félix. A peu de distance de là était un long bâtiment à deux étages, avec une galerie partagée en cellules. Paulin logea dans ces cellules les ecclésiastiques qui venaient le voir; de l'autre côté était un bâtiment destiné au logement des laïques. Il forma ainsi une communauté des personnes qui s'étaient jointes à lui, et leur donna une règle. Ces solitaires pratiquaient de longues veilles et des jeûnes rigoureux.

Nous apprenons du saint que rien ne le portait si efficacement à la ferveur, que la considération de la bonté infinie de Dieu, qui, malgré tout ce que nous lui devons, ne nous demande que notre amour : tout pauvres et insolvables que nous sommes, si nous l'aimons, nous acquittons toutes nos dettes. Il n'y a point en cela de difficulté, car tous les hommes ont un cœur et sont capables d'aimer.

Il y avait quinze ans que Paulin vivait dans la retraite, lorsqu'on l'élut pour succéder à Paul, évêque de Nole, qui mourut sur la fin de l'année 409. Durant son épiscopat il chercha à se faire aimer plutôt qu'à se faire craindre. Les émotions de la colère ne donnèrent jamais la moindre atteinte à la tranquillité de son âme. S'il lui arrivait d'employer la sévérité, il la tempérait toujours par la douceur. On ne s'adressait point à lui sans obtenir ce que l'on demandait. Tous avaient part à ses conseils ou à ses aumônes; sa libéralité envers les pauvres le réduisit lui-même à une extrême pauvreté.

Quelques jours avant sa mort, il fut visité par deux évêques avec lesquels il s'entretint des choses spirituelles. Il offrit avec eux le saint sacrifice, la nuit qui précéda sa mort. On l'enterra dans l'église qu'il avait fait bâtir en l'honneur de saint Félix.



LA BIENHEUREUSE MARIE D'OIGNIES.

23 JUIN.

La sainte dont l'Eglise honore les vertus en ce jour tire son nom du lieu où elle a fini sa vie, lieu consacré à la sainte Vierge, à laquelle elle avait une singulière dévotion. Elle était née à Nivelle, dans le pays de Liége. Sa famille, qui possédait de grands biens, n'épargna rien pour lui donner une éducation mondaine, et se plaisait à relever sa beauté naturelle par l'éclat des parures; mais rien n'était plus insupportable à la jeune Marie, qui, dès sa plus tendre enfance, avait conçu une grande horreur de la vanité.

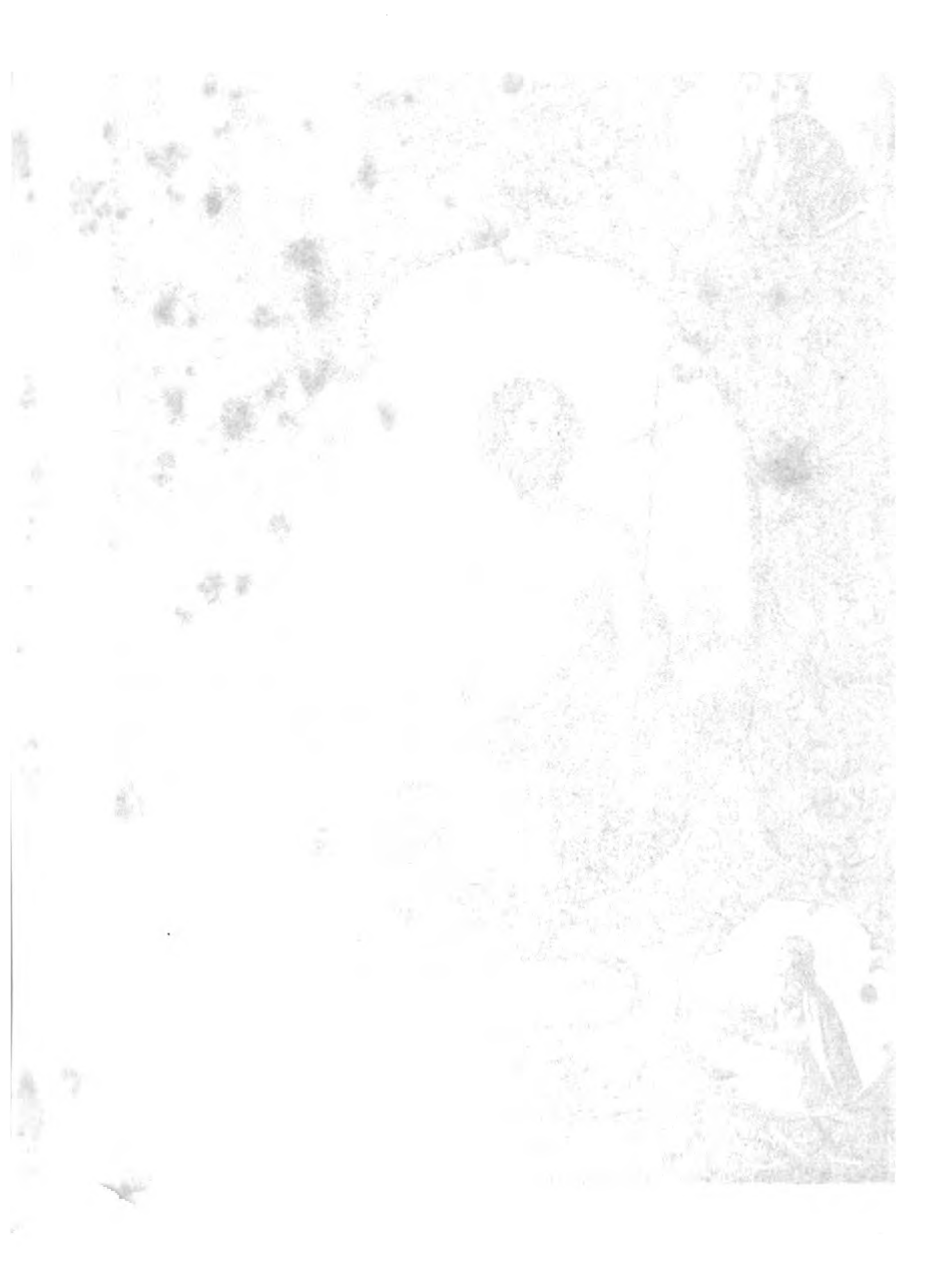
A l'âge de quatorze ans, ses parents la marièrent à un jeune homme très-riche, mais qui avait encore plus de vertus que de richesses. Marie, loin de profiter de son établissement pour se donner quelque liberté, s'attacha à mener une vie encore plus régulière. La prière, la pratique de la charité, celle de la mortification, faisaient ses délices. Son mari seconda ses pieuses intentions. Ils résolurent de consacrer leurs biens au soulagement des pauvres, et d'aller eux-mêmes soigner les lépreux. Le démon, jaloux d'une vie si parfaite, indisposa contre eux les habitants de Nivelle et leurs parents mêmes. On les traita d'insensés, mais rien ne fut capable de les rebuter. Plus le monde paraissait avoir de mépris pour cette vertueuse femme, plus Dieu la favorisait de ses grâces. Elle demanda à son mari la permission de se retirer à Oignies pour y vivre dans l'obscurité, et par ses instances elle l'obtint.

Le lieu de sa retraite fut une pauvre cellule. Ses austérités étaient inconcevables. Elle jeûnait tous les jours, à l'exception des dimanches, et ne mangeait que le soir. Elle passait un temps considérable sans prendre d'autre nourriture que l'adorable eucharistie. Elle prédit le jour de sa mort six ans auparavant, et, les cinquante-trois derniers jours de sa vie, la sainte communion fut sa seule nourriture. C'est ainsi qu'elle se prépara à paraître devant son Dieu, et elle alla recevoir la couronne de ses travaux, un dimanche, le 23 juin 1213, à l'âge de trente-six ans. Les grâces singulières qu'on obtint par son intercession rendirent ses reliques respectables dans tout le pays. En 1609, on les plaça dans une châsse d'argent sur l'autel d'Oignies.

Réflexions.

Le monde fait éprouver ordinairement de cruelles persécutions à la


Sᵗ Boniface.
Sᵗ Pothin.
Sᵗ Claude.
Sᵗᵉ Marguerite.
Sᵗ Jean Baptiste



vertu ; et quiconque aspire au ciel doit se mettre au-dessus des mauvais traitements. Qui les mérita jamais moins que les saints époux dont nous admirons aujourd'hui la vertu? S'ils avaient cédé aux railleries qu'on faisait de leur édifiante conduite, n'auraient-ils pas abandonné leurs pratiques de piété? Mais, parce qu'ils étaient éclairés des lumières de la foi, parce qu'ils étaient dociles à la grâce, parce qu'ils étaient pleins de courage, ils se sont élevés au-dessus de tous les discours insensés des partisans du siècle : c'est par là que la bienheureuse Marie d'Oignies est devenue l'admiration du monde et l'objet des faveurs les plus singulières de Jésus-Christ. Que son exemple donc nous engage à ne plus écouter le monde, à ne plus le craindre, et à combattre ses maximes en suivant constamment les saintes lois de l'Évangile.

LA NATIVITÉ DE SAINT JEAN BAPTISTE.

24 JUIN.

L'Église, dit saint Augustin, célèbre ordinairement la fête des saints au jour de leur mort, lequel est, à proprement parler, le véritable jour de leur naissance, car ils entrent alors dans la vie éternelle. La nativité de saint Jean, ajoute le même Père, a été exceptée de la règle générale, parce que le précurseur du Messie fut sanctifié dans le sein de sa mère.

La naissance de saint Jean-Baptiste fut un mystère qui causa au monde une grande joie, parce qu'elle lui annonçait la proximité de la rédemption; elle fut en même temps accompagnée de divers prodiges. La puissance divine était souvent intervenue d'une manière extraordinaire dans la naissance de quelques prophètes; mais elle éclata surtout dans celle du saint Précurseur, que la dignité de son ministère futur, et le degré éminent de grâce et de sainteté auquel il fut élevé, rendit, selon l'oracle de la vérité même, infiniment supérieur à tous les patriarches et à tous les prophètes.

Zacharie, son père, était un saint prêtre de la famille d'Abia, l'une des vingt-quatre que composaient les enfants d'Aaron, ainsi divisés, afin qu'ils exerçassent tour à tour dans le temple les fonctions sacerdotales. Elisabeth, sa mère, descendait aussi d'Aaron. Nous lisons dans l'Evangile qu'ils étaient justes l'un et l'autre, c'est-à-dire qu'ils possédaient cette vraie vertu qui emporte le parfait accomplissement de la loi.

C'était une coutume parmi les prêtres de chaque famille qui se trouvait à tour de service, de choisir, par la voie du sort, ceux qui devaient paraître au temple pendant la semaine. Le sort étant tombé sur Zacharie, c'était à lui d'offrir les parfums, matin et soir, sur l'autel d'or, dans la partie intérieure du temple, appelée *le Saint*, ou le sanctuaire. Ce sacrifice avait été prescrit, comme un emblème de l'hommage que Dieu exige de ses créatures au commencement et à la fin de la journée.

Un jour que Zacharie offrait des parfums, et tandis que le peuple priait dans le parvis, l'ange Gabriel lui apparut, se tenant debout à la droite de l'autel. Zacharie en fut troublé, et la frayeur le saisit tout à coup. L'ange le rassura, en lui disant que sa prière avait été exaucée, et que sa femme, quoique stérile, concevrait et enfanterait un fils, qui devrait porter le nom de Jean, et qu'il *serait grand devant le Seigneur*. Le nom de Jean, qui lui fut donné par un ordre du ciel, signifie *plein de grâces*. Étant destiné à être le précurseur du Rédempteur du genre humain, à être cette voix qui devait annoncer aux hommes le Verbe éternel, et cet astre du matin qui devait servir d'avant-coureur au soleil de justice et à la lumière du monde, il était bien juste qu'il fût orné de toutes les vertus, dans le degré le plus éminent. Il devait être prophète et plus que prophète, étant né pour montrer au monde celui que les anciennes prédictions n'avaient laissé qu'entrevoir obscurément, et à travers une longue suite de siècles.

Zacharie eut ordre de ne faire boire à son fils ni vin, ni liqueur capable d'enivrer, le ciel donnant par là à entendre qu'on ne peut pratiquer la vraie vertu sans mener une vie mortifiée. Il ajouta qu'il serait rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère.

La circonstance de l'âge d'Élisabeth, qui, selon le cours ordinaire de la nature, ne pouvait plus avoir d'enfants, rendait plus éclatant le miracle de la naissance de Jean-Baptiste.

Zacharie, saisi d'étonnement à la vue de l'ange, ne pouvait revenir de la surprise que lui causaient les choses merveilleuses qu'il entendait. Il demanda un signe capable de lui garantir la vérité des promesses qui lui étaient faites. L'ange lui accorda sa demande; et, pour lui montrer en même temps que la vision seule aurait dû suffire pour dissiper tous ses doutes, il lui dit qu'il allait devenir muet à l'instant, et qu'il ne pourrait plus parler jusqu'à la naissance de son fils.

Élisabeth était dans le sixième mois de sa grossesse, lorsque la sainte Vierge l'honora d'une visite.

Huit jours après la naissance de l'enfant miraculeux, on prépara tout



pour les cérémonies de la circoncision. Toute sa famille voulait qu'on lui donnât le nom de son père ; mais Elisabeth, inspirée du ciel, dit qu'il fallait l'appeler Jean. Zacharie, ayant été consulté, demanda des tablettes, et écrivit dessus que Jean devait être son nom. Au même instant il recouvra l'usage de la parole. Le premier usage qu'il en fit, fut d'éclater en sentiments d'amour et de reconnaissance, et de bénir le Seigneur, qui, par son infinie miséricorde, avait daigné visiter son peuple, et apporter la lumière aux nations assises dans les ténèbres de la mort. Le cantique sublime qu'il composa en cette occasion fait tous les jours partie de l'office de l'Eglise.

Jean-Baptiste se retira depuis dans le désert, pour se préparer à l'auguste fonction dont il était chargé. Séparé du commerce des hommes, il se livra entièrement aux exercices de la prière et de la mortification. Il portait un vêtement fait de poil de chameau, et une ceinture de cuir autour de ses reins. Il ne se nourrissait que de ce qu'il trouvait dans le désert, de plantes et de miel sauvage.

SAINT GUILLAUME,

DE MONTE-VERGINE, FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION RELIGIEUSE DE CE NOM.

25 JUIN.

Guillaume, ayant perdu son père et sa mère dans son enfance, fut élevé par ses proches, qui eurent soin de lui inspirer de grands sentiments de piété. Il n'avait que quinze ans, lorsque le désir de se consacrer aux exercices de la pénitence le porta à quitter le Piémont sa patrie, et à faire un pèlerinage à Saint-Jacques en Galice; il se retira ensuite dans le royaume de Naples, où il choisit pour demeure une montagne déserte. Là, il vécut dans les austérités de la plus rigoureuse mortification, et uniquement occupé des moyens de rester continuellement uni à Dieu. La renommée de ses vertus ayant attiré auprès de lui quelques disciples, il vit avec peine sa contemplation interrompue. Il changea donc de demeure, et alla s'établir dans un lieu nommé *Monte-Vergine*, situé entre Nole et Bénévent, toujours au même royaume; mais sa réputation l'y suivit, et il ne put s'empêcher de recevoir plusieurs personnes de piété qui demandaient à vivre sous sa conduite et à pratiquer avec lui les exercices de la vie ascétique. Telle fut l'origine de la con-



grégation religieuse dite de *Monte-Vergine*, origine que l'on place en 1119. Saint Guillaume mourut le 25 juin 1142. Sa congrégation, à laquelle il ne laissa point de règle écrite, fut mise sous celle de saint Benoît, par Alexandre III.

SAINT PROSPER D'AQUITAINE,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Saint Prosper, dit d'*Aquitaine*, pour le distinguer de saint Prosper, évêque d Orléans, ou de quelques autres personnes du même nom, naquit en 403, selon l'opinion la plus commune. On voit par ses écrits qu'il ne s'était pas moins appliqué à l'étude des belles-lettres qu'à l'intelligence de l'Écriture. La pureté de ses mœurs lui fit donner le titre d'*homme saint et vénérable*.

Ayant quitté l'Aquitaine, sa patrie, il se retira en Provence. Il paraît qu'il était à Marseille, lorsqu'il reçut le livre *de la Correction et de la Grâce*, par saint Augustin. Certains prêtres, offensés des écrits de ce Père contre les pélagiens, prétendirent qu'il détruisait le libre arbitre, quoiqu'il n'eût fait autre chose que d'établir la doctrine de l'Eglise sur la nécessité de la grâce. Sous prétexte de maintenir la liberté de l'homme, ils soutenaient que le commencement ou premier désir de la foi était uniquement l'ouvrage du libre arbitre. Cette erreur, connue sous le nom de *semi-pélagianisme*, donnait à la créature la gloire de la vertu, considérée dans son commencement ou dans ses désirs, et par là contredisait ouvertement la doctrine de Jésus-Christ et des apôtres. Le livre *de la Correction et de la Grâce* ne dissipa point les préjugés des semi-pélagiens; ils n'en devinrent que plus ardents à défendre leurs erreurs, et à s'élever contre saint Augustin.

Un pieux laïque, nommé Hilaire, prit le parti du saint docteur, et se chargea du soin de venger la foi de l'Eglise. Il engagea saint Prosper dans la même cause. Il paraît que ce dernier était aussi laïque. Par l'avis d'Hilaire, il écrivit à saint Augustin pour l'informer des erreurs des prêtres de Marseille, et ce saint docteur composa, tant pour les réfuter que pour les instruire, les livres *de la Prédestination des Saints et du Don de la Persévérance*. Ces deux livres purent bien convaincre les semi-pélagiens, mais ils ne les convertirent point. Ils eurent recours à la calomnie : ils accusèrent saint Augustin et ses partisans d'enseigner une grâce



nécessitante, qui anéantissait le libre arbitre. Rufin, ami de saint Prosper, sachant que celui-ci était compris dans l'accusation, lui en écrivit, pour s'assurer de la vérité. Notre saint lui répondit par une lettre que nous avons encore, et dans laquelle il lui expose quelle était la véritable doctrine de saint Augustin sur la matière dont il s'agit.

Les semi-pélagiens affectant de dire qu'ils s'en tiendraient aux décisions du saint-siége, Hilaire et Prosper firent le voyage de Rome, pour informer le pape Célestin de tout ce qui s'était passé. Célestin, instruit du véritable état des choses, écrivit une lettre dogmatique, adressée à l'évêque de Marseille et aux évêques voisins : il combattait les ennemis de la grâce, et y donnait de grandes louanges à la doctrine de saint Augustin.

Cependant les troubles continuaient toujours. Saint Prosper prit lui-même la plume et publia son poëme *contre les Ingrats*, vers l'an 431. Par la dénomination d'*ingrats*, il entendait les semi-pélagiens, qui étaient tels envers la grâce de Jésus-Christ, mais qui toutefois n'avaient point été retranchés de la communion de l'Eglise. Ce poëme est le chef-d'œuvre de saint Prosper, tant pour l'élégance que pour la pensée. La nécessité de la grâce, surtout par rapport à l'amour divin, y est solidement démontrée : il y est dit que le siége de saint Pierre, fixé à Rome, préside sur tout l'univers, et qu'il possède par religion ce qu'il n'a point soumis par la force des armes.

Saint Léon le Grand, étant devenu pape en 440, invita saint Prosper à venir à Rome. Il en fit son secrétaire, et l'employa avec succès dans les plus importantes affaires de l'Eglise. Prosper écrasa le pélagianisme, qui recommençait à lever la tête dans la capitale de la chrétienté; ce fut à son zèle, à son savoir et à ses travaux infatigables, dit Photius, que l'on dut l'entière extirpation de cette hérésie. On ne sait point l'année de la mort de saint Prosper. Il paraît qu'il vivait encore en 463.

Réflexions.

Sans la grâce, nous ne pouvons rien faire, pas même suivre une bonne pensée dans l'ordre du salut. Aussi le Seigneur, qui désire que tous les hommes soient sauvés, leur offre-t-il ce grand secours à tous. C'est par la prière que nous l'obtiendrons et que nous y correspondrons.



SAINT ALBAN,

PREMIER MARTYR DE LA GRANDE-BRETAGNE.

26 JUIN.

La lumière de l'Evangile fut portée en Angleterre dès le temps des apôtres. Le nombre des chrétiens s'y accrut beaucoup par la conversion du roi Lucius, qu'on place en 180. Il paraît que la rage des persécuteurs ne pénétra point jusque dans cette île; ce qui sans doute ne contribua pas peu à y attirer les fidèles, lorsqu'ils se voyaient en danger de la part des idolâtres; d'autant plus que l'Angleterre était comme un nouveau monde, par rapport au reste de l'empire; mais ils ne purent se mettre à l'abri de la persécution de Dioclétien.

Saint Alban fut le premier et le plus célèbre des héros chrétiens qui scellèrent leur foi de leur sang. Il naquit à Vérulam, ville qui fut depuis détruite, et sur les ruines de laquelle s'est élevée celle qui porte aujourd'hui le nom du saint. Quoiqu'il ne connût pas Jésus-Christ, il était plein de bonté pour les malheureux, et leur donnait l'hospitalité. Dieu le récompensa de ces heureuses dispositions, et l'amena à la connaissance de la vérité. Il cacha dans sa maison, et traita avec beaucoup d'humanité, un ecclésiastique qui avait pris la fuite pour se soustraire aux recherches des persécuteurs. Il fut singulièrement édifié de sa conduite; il admirait surtout sa ferveur, qui lui faisait passer le jour et la nuit dans la prière. Il eut envie de connaître une religion qui opérait de tels effets; il voulut en être instruit, et il devint chrétien en fort peu de temps.

Cependant le bruit se répandit qu'un des prédicateurs de la religion chrétienne était caché dans la maison d'Alban. Le gouverneur y envoya des soldats pour s'assurer de la vérité du fait. L'ecclésiastique ne s'y trouva point: le saint l'avait fait évader secrètement, et avait changé d'habit avec lui, afin qu'on ne le reconnût point, et qu'à la faveur de ce déguisement, il pût porter à d'autres la nouvelle du salut. Les soldats se saisirent d'Alban, et le conduisirent au juge, qui était alors à l'autel, pour offrir un sacrifice aux idoles.

Quand le juge le vit, il entra dans une grande colère, sur ce qu'il s'était revêtu de l'habit de l'ecclésiastique pour prendre sa place. Lui ayant ordonné de participer au sacrifice, Alban répondit qu'en sa qualité de chrétien il ne pouvait obéir à un pareil ordre. Le juge, ne se possédant plus de rage, fit battre cruellement le saint confesseur; et, comme



il le vit inébranlable, il le condamna à être décapité. Un miracle opéré par le saint, lorsqu'il allait au lieu du supplice, fit tant d'impression sur le bourreau, qu'il se convertit; il jeta le glaive qu'il tenait en main, se prosterna aux pieds d'Alban, et demanda à mourir avec lui ou plutôt en sa place. Cette conversion subite retarda l'exécution. Il se présenta un nouveau bourreau qui coupa la tête au saint; mais il fut tout à coup miraculeusement renversé par terre et privé de la vue. Quant au premier bourreau, qui s'était déclaré chrétien, il fut aussi décapité et mérita le bonheur d'être baptisé dans son sang.

Plusieurs de ceux qui assistèrent à l'exécution ouvrirent les yeux à la lumière de la foi. Ils s'attachèrent au prêtre qui avait converti saint Alban, et passèrent avec lui dans le pays de Galles, où ils reçurent le baptême; mais ils furent mis en pièces par les idolâtres. Le prêtre fut lapidé à Rudburn, à trois milles de la ville de Saint-Alban. On met le martyre de saint Alban en 303, au commencement de la grande persécution de Dioclétien.

SAINT BABOLEIN,

ABBÉ DE SAINT-MAUR-DES-FOSSÉS.

On ignore la patrie de ce saint, qui fut d'abord moine de Saint-Colomban. Étant venu en France, on le fit abbé de Saint-Pierre-des-Fossés, qui prit depuis le nom de Saint-Maur, dont les reliques y avaient été apportées d'Anjou. Ce monastère, fondé en 638 par Blidégisile, archidiacre de Paris, était à deux lieues de cette ville, dans une péninsule formée par la Marne. Saint Babolein y fit régner toutes les vertus religieuses et le rendit fort célèbre. S'étant joint à saint Fursy de Lagny, il mit son zèle au service de tout le diocèse de Paris, et fut merveilleusement secondé par l'évêque Audebert et par saint Landri, son successeur. Il fonda plusieurs églises et plusieurs hôpitaux. Dans sa vieillesse, il quitta le gouvernement de son monastère, pour passer le reste de ses jours dans la retraite. Il mourut dans le septième siècle. On l'honore particulièrement à Paris.





SAINT LADISLAS Ier,

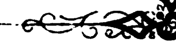
ROI DE HONGRIE.

27 JUIN.

Ladislas, fils de Beda, roi de Hongrie, naquit en 1031. Il ne monta, en 1080, sur le trône, qui était alors électif, que parce qu'il y fut forcé par le peuple. Il s'appliqua d'abord au rétablissement des lois et de la discipline, pour l'observation desquelles saint Étienne avait montré tant de zèle, mais dont les temps de troubles avaient à peine laissé subsister quelques vestiges. On admira toujours en lui cette douceur et cette gravité, cette tendresse pour les pauvres, et cet esprit de piété qui, dès l'enfance, avaient fait son caractère distinctif. Vivement pénétré des maximes de l'Evangile, il détestait l'ambition et l'avarice; il avait même éteint dans son cœur jusqu'au germe de ces deux passions. La vie qu'il menait dans son palais était fort austère; il suivait à table les règles d'une exacte sobriété, et ne se permettait point l'usage du vin. Les églises, ainsi que les pauvres, ressentaient souvent les effets de sa libéralité. Ennemi des amusements frivoles, il donnait tout son temps aux exercices de piété et aux devoirs de son état: se proposant dans chacune de ses actions l'accomplissement de la volonté divine, et cherchant en tout la plus grande gloire du Seigneur. Il ne négligeait rien pour que la justice fût administrée à ses sujets sans aucune partialité. Autant il était généreux envers ses ennemis, autant il était plein de vigueur lorsqu'il s'agissait de maintenir les droits de l'Eglise et de défendre son pays. Il ajouta à son royaume la Dalmatie et la Croatie; il chassa les Huns et vainquit les Polonais, les Russes et les Tartares.

Ce fut à lui qu'on déféra le commandement de la grande croisade contre les Sarrasins, dont l'objet était d'enlever la Terre Sainte aux infidèles; mais il ne put partir pour la Palestine, et il mourut le 30 juillet 1095. Il fut enterré à Waradin, où son corps se garde encore aujourd'hui. Ses miracles déterminèrent Célestin III à le canoniser en 1198. Il est nommé dans le martyrologe romain sous le 27 juin, qui est le jour de la translation de ses reliques.





SAINT IRÉNÉE,

ÉVÊQUE DE LYON ET MARTYR.

28 JUIN.

Saint Irénée, Grec de nation, eut pour maître, dans la science du salut, saint Polycarpe, évêque de Smyrne, et disciple de saint Jean l'Évangéliste. Il fit des progrès sensibles dans la vertu, sous la discipline de ce grand maître. Il dit, dans un de ses ouvrages, qu'il faisait ses délices de ses leçons, et qu'il admirait leur entière conformité avec la morale de l'Evangile. L'application que le jeune Irénée donna à l'étude des livres saints, et la connaissance qu'il avait des fables du paganisme, firent qu'il s'employa avec succès à confondre l'idolâtrie et à élever sur ses ruines la foi de Jésus-Christ.

Saint Polycarpe, ayant ordonné prêtre son disciple Irénée, l'envoya à Lyon pour soulager l'évêque de cette ville, saint Pothin, qui était très-âgé. Le saint ministre de Jésus-Christ ne fut pas longtemps à se faire connaître, et il s'attira une estime universelle par son savoir et par sa piété. Ce nouvel apôtre n'oublia rien pour faire de glorieuses conquêtes à Jésus-Christ et pour affermir les anciennes; mais tandis qu'il travaillait si utilement pour conduire les âmes dans les voies du ciel, l'enfer avait suscité, dans Montan et ses adhérents, des hommes qui ne respiraient que la perte des fidèles. Saint Irénée fut envoyé à Rome pour consulter le saint pape Eleuthère, et travailler avec lui à l'extirpation de l'hérésie. Ce fut pendant son absence que l'Eglise de Lyon fut affligée de la première des persécutions, qui enleva un grand nombre de fidèles, avec saint Pothin leur pasteur.

Saint Irénée était dans la joie de voir triompher à Rome la foi orthodoxe, lorsqu'il eut la douleur d'apprendre les maux de l'Eglise de Lyon. Il s'empressa de venir la secourir, et le peu de fidèles qui restaient le choisirent pour leur pasteur. Le saint évêque mit tous ses soins à réparer les ruines de cette Eglise naissante, qui respira quelque temps sous l'empire de Commode. Ses prédications eurent tant de succès, qu'en peu de temps il rendit la ville de Lyon toute chrétienne. La haute réputation de science et de sainteté qu'il s'était acquise attira près de lui un grand nombre de disciples, qui se répandirent dans les Gaules, et qui jetèrent les fondements de plusieurs églises. Ce saint pasteur, qui ne respirait que la gloire de Jésus-Christ, voyait avec une consolation infinie les progrès

de la foi. L'âge avancé où il était parvenu ne l'empêchait point de travailler avec un zèle toujours nouveau. Mais l'éclat des vertus de son Eglise était trop grand pour ne pas choquer les yeux des idolâtres. Ils irritèrent l'empereur Sévère contre les chrétiens. Ce prince vint à Lyon en l'an 202, et, commençant par saint Irénée, il immola en un seul jour jusqu'à dix-neuf mille chrétiens. Le corps de notre saint évêque fut inhumé respectueusement par un de ses prêtres; on éleva, peu après, sur son tombeau une église qui porta son nom; mais les calvinistes, en 1562, brûlèrent ses précieuses reliques, dont on n'a conservé qu'une légère partie.

Réflexions.

Saint Irénée, pourvu de grands talents, les cultive avec une ardeur infatigable; mais quel usage en fait-il? Est-ce pour parvenir aux honneurs, pour acquérir les richesses de ce monde? Non, il ne s'en sert que pour établir l'empire de Jésus-Christ. Après avoir passé sa vie à détruire l'idolâtrie et à confondre l'hérésie, il verse avec bonheur son sang pour rendre témoignage à la foi de l'Eglise; et nous, qui avons reçu de même le dépôt de la foi, que faisons-nous pour le conserver dans sa pureté? Sommes-nous prêts, comme saint Irénée, à consacrer nos travaux et notre vie à la gloire de la religion que nous professons?

SAINT LÉON II,

PAPE.

Saint Léon, Sicilien de naissance, fort versé dans la connaissance des langues grecque et latine, ainsi que dans celle de la musique et des sciences ecclésiastiques, était surtout recommandable par une éminente piété. Il succéda sur le siége de l'Eglise romaine à saint Agathon, mort le 1er décembre 681. Il confirma, *par l'autorité de saint Pierre*, le sixième concile général, auquel son prédécesseur avait présidé par ses légats. On trouve, dans la censure prononcée par ce concile, le nom du pape Honorius joint à ceux de Théodore de Pharan, de Cyr, de Sergius, de Pyrrhus, de Paul et de Pierre de Constantinople, tous engagés dans l'hérésie des monothélites. Notre saint en donne la raison dans sa première lettre aux évêques d'Espagne : « C'est qu'Honorius n'avait point éteint




S. PAUL
S. PROSPER
S. PIERRE.



« dans sa naissance la flamme de la doctrine hérétique, comme il con« venait à son siége, mais qu'il l'avait entretenue par sa négligence. » Dans sa lettre au roi Ervigius, il fait la même distinction entre Honorius et les autres hérétiques, que le concile avait condamnés. Au reste, il est évident, par les lettres mêmes d'Honorius que nous avons encore, par le témoignage de son secrétaire qui écrivit ces lettres, ainsi que par l'autorité de ceux qui ont bien approfondi ce point d'histoire, que le pape dont il s'agit ne soutint jamais l'erreur des monothélites. Quand, après tout, il serait tombé dans l'hérésie, sa faute n'aurait été nuisible qu'à lui-même, et il en faudrait raisonner comme d'une erreur qui aurait pour objet quelque fait historique. Honorius ménagea trop une hérésie naissante; il l'accrédita par un silence indiscret, et il fut coupable de n'avoir pas travaillé de toutes ses forces à *éteindre la flamme* aussitôt que les premières étincelles parurent.

Saint Léon réforma le chant grégorien, et composa plusieurs hymnes pour l'office de l'Eglise. Il fit beaucoup d'autres choses utiles à la religion, malgré la brièveté de son pontificat, qui ne fut que d'un an et sept mois. Il se montra le père des pauvres, et pourvut avec la plus grande tendresse à leurs besoins spirituels et corporels. Sa bienheureuse mort arriva le 23 mai 683. Il fut enterré dans l'église du Vatican le 28 juin.

SAINT PIERRE,

PRINCE DES APOTRES.

29 JUIN.

Tout est admirable dans la vie du prince des apôtres, cet illustre chef de l'Eglise. Il est facile de voir, dans les quatre évangélistes, qu'il fut le premier appelé au service de Jésus-Christ, et le Dieu fait homme déclara qu'il serait la pierre fondamentale de l'Eglise, en changeant son nom de Simon en celui de Céphas, et en lui disant: Tu es Pierre, et sur cette pierre j'édifierai mon Eglise. Sa profession de pêcheur annonçait encore les fonctions dont le maître du ciel et de la terre devait l'honorer, en le faisant pêcheur d'hommes, comme s'exprima Notre-Seigneur en l'appelant.

Dès que Jésus-Christ lui eut ordonné de le suivre, ce qu'il fit après avoir reçu solennellement le baptême de la main du Précurseur, et dans



les premiers jours de sa prédication, le zèle de ce disciple de Jésus-Christ éclata hautement : aussi Jésus-Christ le combla de faveurs signalées. Après avoir enseigné dans la synagogue, il n'en sort que pour entrer dans la maison de Simon, où il marque sa puissance par la guérison de la belle-mère de son apôtre. Ce Dieu sauveur, qui ne venait que pour sauver le monde, en l'arrachant des mains du démon, et qui voulait singulièrement se servir, pour cette conquête, de la main de Pierre, voulut qu'il fût témoin de ses principaux miracles. Il l'appela le premier pour être présent à sa transfiguration et à son agonie. Il lui adressa la parole comme au premier de ses disciples, pour lui révéler les tentatives que le démon faisait sans cesse pour ébranler leur foi, et son intercession continuelle auprès de son père pour leur obtenir la persévérance. Enfin, Pierre fut le premier des apôtres auquel Jésus-Christ se manifesta après sa résurrection. Il fut le premier auquel il confia le soin de conduire les fidèles.

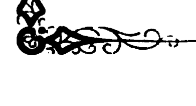
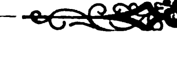
Tant de prérogatives marquent bien l'excellence de la foi de Pierre, dont Jésus-Christ fait l'éloge, et la grandeur de cet amour qui embrasait son cœur et qui lui fit pleurer si amèrement, jusqu'à sa mort, la faute qu'il avait faite en reniant son cher maître. De quelle manière ce fervent apôtre ne s'acquitte-t-il pas du ministère qui lui est confié! Dès que le Saint-Esprit est descendu du ciel, il paraît en avoir reçu une plus grande plénitude, par la sainte hardiesse avec laquelle il reproche aux Juifs le crime qu'ils ont commis en faisant mourir le Messie, par le courage avec lequel il annonce la résurrection du Fils de Dieu, par la générosité avec laquelle il prend la défense de ses frères les apôtres et les disciples de Jésus-Christ. Partout il agit en fidèle imitateur de l'humilité de son maître; mais cependant toujours avec dignité, comme le chef de ses ministres. C'est lui qui frappe de mort Ananie et Saphire sa femme, pour les punir de leur mensonge; il ressuscite Thabite, la mère des pauvres; il a le don des miracles, à un point qu'on étend les malades sur les chemins où il passe, et son ombre seule les guérit. Il établit à Rome le siége de la religion, il y combat les impiétés de Simon le magicien. Cet orgueilleux ayant annoncé le jour et l'heure qu'il s'élèverait dans les airs pour monter au ciel, saint Pierre se met en prière, et l'impie tombe à la vue du peuple. L'empereur Néron, qui se plaisait à voir les prestiges de l'imposteur, irrité de sa mort, fit arrêter, l'an 67, le saint apôtre, et le fit enfermer dans les prisons. Il y fut près de neuf mois, pendant lesquels il ne cessa point de travailler à acquérir à Jésus-Christ de nouvelles âmes, comme il avait fait pendant les vingt-quatre ans qu'il était de-



meuré à Rome. Saint Pierre ayant été condamné à la mort le même jour que saint Paul, tous les deux furent cruellement fouettés, et notre saint apôtre fut ensuite conduit au Vatican pour y être crucifié. Le respect qu'il avait pour son maître lui fit demander en grâce qu'on le crucifiât la tête en bas, ce qui lui fut accordé. Son corps fut enseveli par un saint prêtre, et c'est sur son tombeau qu'est élevée cette superbe basilique qui l'emporte en grandeur et en magnificence sur les plus beaux édifices de l'univers.

Réflexions.

La sagesse divine incarnée, voulant répandre dans le monde entier la religion qu'elle était venue enseigner, a fait voir que c'était elle seule qui agissait en prenant les moyens les plus opposés à la prudence humaine pour l'établir. Jésus-Christ choisit pour lui-même la voie de l'humiliation, une vie pénible, une mort infamante, un supplice servile qui devait, ce semble, le faire tomber dans le mépris et dans l'oubli. Pour annoncer sa religion, il choisit un homme d'une naissance basse, d'une profession obscure, sans hardiesse, sans talents et sans science : et c'est à cet homme qu'il communique en un moment une intrépidité héroïque, le don de se faire entendre dans toutes les langues, un pouvoir miraculeux sur toute la nature, et une éloquence si persuasive, qu'il convertit les hommes par milliers. Il l'envoie attaquer l'idolâtrie dans ses plus forts retranchements. Après des conversions innombrables, il permet que ce même homme soit traité comme un vil esclave et meure du supplice le plus honteux. Mais pour faire voir la gloire dont il l'a couronné dans le ciel, il le retire de cet abîme d'humiliation et fait respecter ses ossements dans tout l'univers, tandis qu'on n'a que de l'horreur et du mépris pour ses persécuteurs et ses assassins. Tous ces événements ne sont-ils pas autant de prodiges du Très-Haut? Que l'établissement de la foi doit donc nous paraître divin! Que nous devons respecter ceux qui sont les légitimes successeurs de cet homme si merveilleux! Avec quelle assurance devons-nous croire aux récompenses et aux châtiments qu'annonce cette religion! avec quelle exactitude enfin devons-nous pratiquer ce qu'elle commande, et éviter ce qu'elle défend!

SAINT PAUL,

APOTRE.

30 JUIN.

L'illustre apôtre, dont la conversion a été si miraculeuse, naquit à Tarse, ville de Cilicie, deux ans après la naissance de Jésus-Christ. Ses parents étaient juifs, de la tribu de Benjamin, et du nombre des pharisiens. Ils lui donnèrent à sa circoncision le nom de Saul. Ils l'envoyèrent à Jérusalem étudier sous le fameux Gamaliel, auprès duquel il fit de grands progrès. Le zèle qu'il conçut pour la loi de ses pères fit qu'il devint le persécuteur le plus déclaré des chrétiens, déchargés par la loi évangélique du joug des cérémonies légales. Peu content d'avoir eu part au martyre de saint Etienne, qui était son parent et avec lequel il avait étudié, il demanda des ordres pour faire mourir tout ce qu'il trouverait de chrétiens dans toutes les villes de la Judée.

Ayant enfin ouvert les yeux à la lumière de l'Evangile, il en devint le plus zélé partisan. La connaissance qu'il avait des divines Ecritures, et les lumières de l'Esprit-Saint qui lui en découvraient le sens, donnèrent à ses prédications une force qui convainquait les esprits, et qui procurait un nombre infini de conversions. Partout où il passait, il allumait dans les cœurs ce feu divin dont il était lui-même embrasé, et il formait à son maître un grand nombre de disciples. Il allait de ville en ville pour y faire connaître le nom de Jésus-Christ. Arrivé à Paphos, il y convertit le proconsul Sergius Paulus. Il opéra de tels prodiges à Listre, qu'on le regarda comme un dieu descendu sur terre, et il fut obligé d'arrêter les habitants qui voulaient lui offrir des sacrifices.

La multitude des conquêtes qu'il fit à Jésus-Christ excita la jalousie du démon, et lui suscita partout des ennemis qui tâchèrent de le perdre. Tantôt on l'accablait sous une grêle de pierres, tantôt on l'enfermait dans de sombres cachots, tantôt on le déchirait impitoyablement à coups de fouet; et tandis qu'il ne respirait que le salut des âmes, qu'il ne travaillait qu'à montrer la voie du ciel, qu'il confirmait sa mission par des prodiges si éclatants que les mouchoirs qui l'avaient touché suffisaient pour guérir les malades, des hommes, témoins de ces miracles, ne respiraient cependant que sa mort; mais rien ne fut capable de l'ébranler. Dans les cachots, il convertit les prisonniers et les geôliers mêmes. Sur mer, il prédit le naufrage de son vaisseau, et il en sauva les marins qui



l'accompagnaient. A Malte, sensiblement protégé de Dieu, une vipère le piqua, et le venin fut sans effet. A Rome, il fit des conquêtes jusque dans le palais de Néron. Partout il montra qu'il était rempli de la force de l'Esprit-Saint et de l'onction de sa grâce. Soit qu'il formât des disciples, qu'il prêchât l'Evangile, ou qu'il écrivît aux fidèles pour les fortifier dans la foi, partout il fut admirable. Mais après les travaux immenses, le temps de la récompense devait arriver. La douzième année de l'empire de Néron il fut arrêté avec l'apôtre saint Pierre, et condamné, après neuf mois de prison, à perdre la tête; ce qui fut exécuté à la porte d'Ostie, le jour même de la mort de saint Pierre, le 29 juin 68.

Réflexions.

Jésus-Christ, n'étant venu sur la terre que pour enseigner aux hommes sa loi, a pris les moyens les plus propres à leur en persuader la divinité. Pour cela, il se sert du ministère de l'homme qui a pour elle le plus d'éloignement. Paul persécutait les chrétiens, Dieu le frappe : le voilà soumis, le voilà qui prêche cet Evangile qu'il combattait. Il est si convaincu, qu'il défie la chair, le monde, l'enfer, d'arracher de son cœur ces précieuses vérités. Il proteste que l'amour de ce Christ qu'il a persécuté est si fort dans son âme, que la faim, la pauvreté, le fer, le feu, la mort ne pourront le ralentir. Or, le Fils de Dieu pouvait-il choisir un homme plus propre à persuader au monde les mystères de sa foi, que celui qui les avait combattus avec acharnement, qui ne les enseignait que parce qu'il n'avait pu se défendre de les croire?

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.



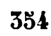


TABLE ALPHABÉTIQUE DES SAINTS

CONTENUS DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

A.

B.



C.

D.

E.

F.



G.

H.

I.

J.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

V.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.



